



BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III

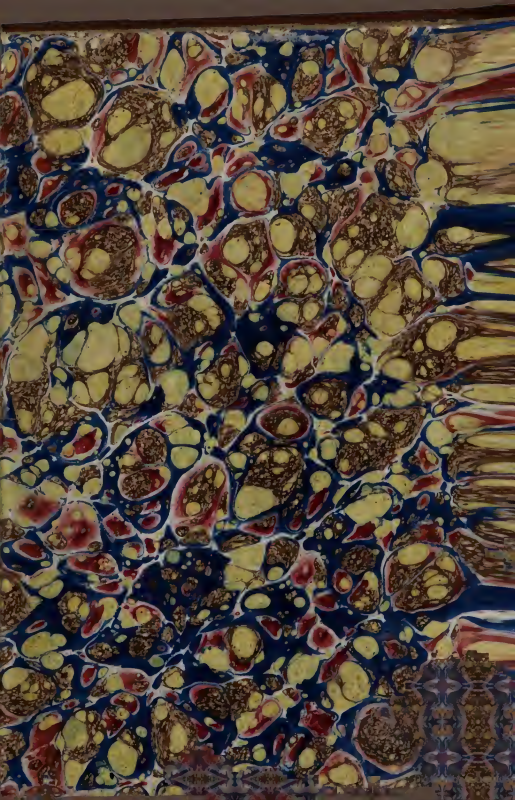
141

A

19

NAPOLI





3/1
3/2
3/3
3/4
3/5
3/6
3/7
3/8
3/9
3/10
3/11
3/12
3/13
3/14
3/15
3/16
3/17
3/18
3/19
3/20
3/21
3/22
3/23
3/24
3/25
3/26
3/27
3/28
3/29
3/30
3/31
3/32
3/33
3/34
3/35
3/36
3/37
3/38
3/39
3/40
3/41
3/42
3/43
3/44
3/45
3/46
3/47
3/48
3/49
3/50
3/51
3/52
3/53
3/54
3/55
3/56
3/57
3/58
3/59
3/60
3/61
3/62
3/63
3/64
3/65
3/66
3/67
3/68
3/69
3/70
3/71
3/72
3/73
3/74
3/75
3/76
3/77
3/78
3/79
3/80
3/81
3/82
3/83
3/84
3/85
3/86
3/87
3/88
3/89
3/90
3/91
3/92
3/93
3/94
3/95
3/96
3/97
3/98
3/99
3/100

11

12

AUGUSTIN THIERRY

III

. The folc of Normandie,
Among us moneth yet, and schulleth ever mo. . . .
Of the Normannes beth thys hey men, that beth of thys lond,
And the lowe men of Saxons. . . .

ROBERT OF GLOUCESTER'S CHRONICLE, vol. I, p. 3 et 363.



« Les gens de Normandie habitent encore parmi nous, et y demeureront à jamais... Des Normands descendent les hommes de haut rang qui sont en ce pays; et les hommes de basse condition sont fils des Saxons. »

CHRONIQUE DE ROBERT DE GLOUCESTER.

HISTOIRE
DE LA CONQUÊTE
DE
L'ANGLETERRE
PAR LES NORMANDS

DE SES CAUSES ET DE SES SUITES JUSQU'A NOS JOURS
EN ANGLETERRE, EN ÉCOSSE, EN IRLANDE ET SUR LE CONTINENT

PAR
AUGUSTIN THIERRY

MEMBRE DE L'INSTITUT



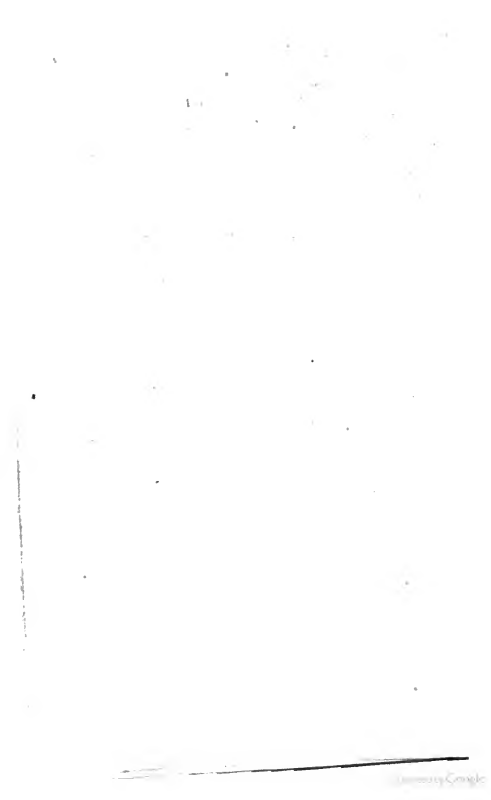
Dixième édition, revue et corrigée

TOME TROISIÈME



PARIS
FURNE ET C^o, ÉDITEURS

—
MDCCCLX



HISTOIRE
DE LA CONQUÊTE
DE L'ANGLETERRE
PAR LES NORMANDS

LIVRE VIII

Depuis la bataille de l'Étendard jusqu'à l'insurrection des Poitevins
et des Bretons contre le roi Henri II.

(1137-1189.)

L'AMITIÉ qui, au moment de la conquête de Guillaume, s'était formée tout à coup entre le peuple anglo-saxon et celui d'Écosse, atténuée depuis par plusieurs circonstances, n'avait cependant jamais été entièrement rompue. Le jour où Malcolm Kenmore, le beau-frère du roi Edgar, fut contraint de s'avouer vassal du Conquérant, une sorte de barrière morale s'éleva, il est vrai, entre les rois écossais et les Anglais de race; mais Malcolm lui-même et ses successeurs supportèrent impatiemment cette condition de vasselage que la force leur avait imposée. Plus d'une fois, voulant s'y soustraire, ils devinrent agresseurs des Anglo-Normands, et descendirent au sud du la Tweed;

1066
à
1137

1066 plus d'une fois aussi, les Normands passèrent ce fleuve
à
1137 par représailles; et le serment de sujétion féodale fut rompu et renouvelé tour à tour, au gré des chances de la guerre. D'ailleurs, jamais les rois d'Écosse ne mirent au nombre des devoirs qu'ils avaient contractés en acceptant le titre d'*hommes liges*, l'obligation de fermer leur pays aux émigrés anglo-saxons.

La multitude d'hommes de tout rang et de tout état, qui, après une lutte inutile contre les envahisseurs, s'expatrièrent sur le territoire écossais, vint y augmenter considérablement l'ancienne masse de population germanique établie entre la Tweed et le Forth¹. Les rois qui succédèrent à Malcolm ne se montrèrent pas moins généreux que lui envers ces réfugiés. Ils leur donnèrent des terres et des emplois et les admirent dans leur conseil d'État, où peu à peu la vraie langue écossaise, la langue gallique ou erse fut supplantée par le dialecte anglo-danois parlé sur les basses terres d'Écosse. Par suite de la même révolution, les rois écossais se défirent des surnoms patronymiques qui rappelaient leur origine celtique, et ne gardèrent que de simples noms propres, soit saxons, soit étrangers, comme Edgar, Alexandre, David, etc.

Cette hospitalité que les chefs de l'Ecosse accordaient aux hommes de race saxonne fuyant devant les Normands, ils l'offrirent aussi, comme on l'a déjà vu, aux hommes de race normande mécontents du lot qui leur était échu dans le partage de la conquête, ou bannis de l'Angleterre par sentence de leurs propres chefs. Ces fils des conquérants vinrent en grand nombre chercher fortune où les vaincus avaient trouvé recours. La plupart étaient des

1. Voyez livre IV, t. I, p. 50 et 51.

soldats éprouvés. Les rois écossais les prirent à leur service, joyeux d'avoir des chevaliers normands à opposer aux Normands de par delà la Tweed. Ils les admirèrent dans leur intimité, leur confièrent de grands commandements, et même, pour rendre leur cour plus agréable à ces nouveaux hôtes, ils s'étudièrent à introduire dans le langage teutonique, qu'on y parlait, un grand nombre de mots et d'idiotismes français¹. La mode et l'usage naturalisèrent peu à peu ces locutions exotiques sur tout le pays situé au sud du Forth, et la langue nationale y devint, en assez peu de temps, un composé bizarre de tudesque et de français presque également mélangés.

Cette langue, qui est encore aujourd'hui le dialecte populaire des habitants du midi de l'Écosse ne conserva qu'une faible quantité de mots celtiques, soit erses, soit bretons, la plupart destinés à représenter des objets propres au pays, tels que les divers accidents d'un sol extrêmement varié. Mais, malgré le peu de figure que faisaient dans le nouveau langage les débris de l'ancien idiome des plaines écossaises, on pouvait facilement reconnaître, à l'esprit et aux mœurs de la population de ces contrées, que c'était une race celtique, où d'autres races d'hommes étaient venues se fondre, sans la renouveler entièrement. La vivacité d'imagination, le goût pour la musique et la poésie, l'habitude de redoubler, en quelque sorte, le lien social par des liens de parenté qui se notent et se réclament jusqu'au degré le plus éloigné, sont des traits originaux qui distinguaient, et distinguent encore, les habitants

1. Les chartes des rois d'Écosse, à la fin du x^e siècle, portaient pour suscription : *N. omnibus per regnum suum Sootis et Anglis salutem*. Dans le xii^e siècle, elles portèrent : *Omnibus fidelibus Franciæ et Angliis et Sootis*. (*Monast. anglic.*, Dugdale, passim.)

1066 de la rive gauche de la Tweed, de leurs voisins méridio-
 à
 1137 naux.

A mesure qu'on avançait vers l'ouest, dans les plaines d'Écosse, ces traits de physionomie celtique paraissaient marqués plus fortement, parce que le peuple y était plus éloigné de l'influence des villes royales de Scone et d'Edinburgh, où affluait la multitude des émigrants étrangers. Dans la province de Galloway, par exemple, l'autorité administrative n'était encore regardée, au XII^e siècle, que comme une fiction de l'autorité paternelle; et nul homme envoyé par le roi pour gouverner cette contrée ne pouvait y exercer en paix le commandement, s'il n'était agréé comme *tête de famille* ou chef de clan par le peuple qu'il devait régir¹. Si les habitants ne jugeaient pas à propos de décerner ce titre à l'officier du roi, ou si l'ancien chef héréditaire de la tribu ne lui cédait pas volontairement son privilège, la tribu ne le reconnaissait point, malgré sa commission royale, et lui-même était bientôt forcé de résigner ou de vendre cette commission au chef préféré par le peuple².

Dans les lieux où les émigrés de l'Angleterre, soit saxons, soit normands, obtenaient des domaines territoriaux, sous condition de foi et de service, ils avaient coutume de bâtir une église, un moulin, une brasserie et quelques maisons pour leur suite, que les Saxons appelaient *the hirede*, et les Normands *la ménie*. La réunion de tous ces édifices, entourés d'une palissade ou d'un mur, se nommait *l'enclos*, *the tun*, dans la langue des basses-terres d'Écosse. Les habitants de cet enclos, maîtres et

1. Caput progeniei. (Ken-Kinneol, *Charta Alexandri II*, apud Grant's *Descent of the Gaels*, p. 378.)

2. *Charta Thomæ Flemmyng*. Ibid., p. 377.

valets, propriétaires et fermiers, composaient une sorte de petite cité, unie comme un clan celtique, mais par d'autres liens que la parenté, par le service et le salaire, l'obéissance et le commandement. Le chef, dans sa tour carrée, bâtie au milieu des demeures plus humbles de ses vassaux ou de ses laboureurs, ressemblait en apparence au Normand d'Angleterre, dont le château fort dominait les huttes de ses serfs. Mais entre la condition réelle de l'un et de l'autre la différence était grande. En Écosse, la subordination du pauvre au riche n'était point servitude : on donnait, il est vrai, à ce dernier le nom de *lord* en langue teutonique¹, et de *sire* en langue française; mais, comme il n'était ni conquérant, ni fils de conquérant, on ne le haïssait point, et l'on ne tremblait point devant lui. Une sorte de familiarité rapprochait l'habitant de la tour de celui de la cabane; ils savaient que leurs ancêtres ne leur avaient point légué d'injures mortelles à venger l'un sur l'autre.

Quand la guerre les rassemblait en armes, ils ne formaient pas deux peuples séparés, l'un de cavaliers, l'autre de fantassins; l'un couvert d'armures complètes, l'autre à qui les éperons étaient interdits sous peine de châtimens ignominieux. Chacun armé, selon sa richesse, d'une cotte de mailles ou d'un pourpoint doublé, montait son propre cheval bien ou mal enharnaché. En Écosse, la condition de laboureur sur le domaine d'autrui n'était point humiliante comme en Angleterre, où le mot normand *villain* est devenu, dans le langage vulgaire, la plus odieuse des épithètes. Un fermier écossais était appelé communément *le bonhomme*, *the gude-man*. Son lord n'avait à prétendre

1. *Laird*, suivant l'orthographe et la prononciation écossaises.

1066 de lui que des rentes et des services établis de gré à gré, il
 1137 n'était point taillé haut et bas comme en pays de conquête¹ : aussi ne vit-on jamais en Écosse aucune insurrection de paysans ; le pauvre et le riche sympathisaient ensemble, parce que la pauvreté et la richesse n'avaient point pour cause première la victoire et l'expropriation. Les races d'hommes, comme les différents idiomes, s'étaient mêlées dans tous les rangs, et la même langue se parlait au château, à la ville et dans la chaumière.

Cette langue, que sa ressemblance avec celle des Anglo-Saxons faisait nommer *anglisc* ou anglaise, avait un sort bien différent en Écosse et en Angleterre. Dans ce dernier pays, elle était l'idiome des serfs, des gens de métier, des gardeurs de troupeaux, et les poètes, qui chantaient pour les hautes classes, ne composaient qu'en pur normand mais au nord de la Tweed, l'anglais était la langue favorite des ménestrels attachés à la cour ; il était poli, travaillé, gracieux, recherché même, tandis que de l'autre côté du même fleuve, il devenait rude et sans grâce comme les malheureux qui le parlaient. Le petit nombre de poètes populaires qui, au lieu de rimer en français pour les fils des Normands, s'obstinèrent à rimer en anglais pour les Saxons, sentaient cette différence, et se plaignaient de ne pouvoir employer, sous peine de n'être point compris, le beau langage, les tours hardis et la versification compliquée des Écossais méridionaux. « J'ai mis, dit l'un d'eux, « dans mon anglais simple, pour l'amour des gens simples, ce que d'autres ont écrit et dit plus élégamment ; « car ce n'est point pour orgueil et noblesse que j'écris, « mais pour ceux qui ne sauraient entendre un anglais

1. Walter Scott's *Minstrelsy of the scottish border*, t. I, p. 81 et 169.

« plus recherché ¹. » Dans cet anglais poli des basses-terres d'Écosse furent habillées les vieilles traditions bretonnes, qui restèrent dans la mémoire des habitants des bords de la Clyde, longtemps après que la langue bretonne eut péri dans ces contrées. Sur les basses-terres du sud-ouest, Arthur et les autres héros de la nation cambrienne étaient plus populaires que les héros des anciens Scots, que Gaul-Mac-Morn et Fin-Mac-Gaul, ou Fingal, père d'Oshinn ², chantés en langage gallique dans les montagnes et dans les îles ³.

1866
à
1137

La population qui parlait ce langage presque entièrement semblable à celui des indigènes de l'Irlande était encore, au xii^e siècle, la plus nombreuse en Écosse, mais la moins puissante politiquement, depuis que ses propres rois avaient déserté son alliance pour celle des habitants du sud-est. Elle le savait, et se souvenait que les plaines occupées par ces nouveaux venus avaient été jadis la propriété de ses aïeux ; elle les haïssait comme usurpateurs, et ne leur donnait point le nom de Scots, sous lequel les étrangers les confondaient avec elle, mais celui de *Sasse-*

1. Als thai haf wryten and sayd
Haf I alle in myn Inglis layd,
In symple speche, as I couthe.
.....
Bot for the luf of symple men
.....
That strange Inglis can not ken;
Thai sayd it for prid and nobleye.

(Robert of Brunne's prologue to his chronicle, p. xcviij, ed. Hearne.)

2. Ou *Ossian*. La prononciation est la même.

3. Walter Scott's *Minstrelsy of the scottish border*, t. III, p. 243. — Voyez *Sir Tristrem* edited by Walter Scott, Edinburgh, 1806.

¹⁰⁶⁶ *nachs*, c'est-à-dire Saxons, parce que, de quelque origine
¹¹³⁷ qu'ils fussent, tous parlaient la langue anglaise. Long-
 temps les enfants des Galls regardèrent comme de simples
 représailles les incursions de guerre et de pillage faites
 sur les basses-terres d'Écosse : « Nous sommes les héri-
 « tiers des plaines, disaient-ils, il est juste que nous repre-
 « nions nos biens¹. »

Cette hostilité nationale, dont les habitants de la plaine redoutaient vivement les effets, les rendit toujours disposés à provoquer, de la part des rois d'Écosse, toutes sortes de mesures arbitraires et tyranniques pour ruiner l'indépendance des montagnards. Mais il semble qu'il y ait dans les mœurs, comme dans la langue des populations celtiques, un principe d'éternité qui se joue du temps et des efforts des hommes. Les clans des Galls se perpétuèrent sous leurs chefs patriarcaux, auxquels les membres du clan, portant tous le même nom, obéissaient comme des fils à leur père. Toute tribu n'ayant point de patriarche et ne vivant point en famille était considérée comme vile ; peu d'entre elles encourageaient ce déshonneur ; et, pour l'éviter, les poètes et les historiens, grands auteurs de généalogies, avaient toujours soin de faire descendre chaque nouveau chef du chef primitif, de l'aïeul commun de toute la tribu². Pour signe de cette filiation, qui jamais ne devait s'interrompre, le chef actuel joignait à son nom propre un surnom patronymique que tous ses prédécesseurs avaient porté avant lui, et que ses successeurs devaient prendre de même. Suivant l'étiquette celtique, ce surnom

1. *Lady of the Lake*, notes, p. 202 ; Walter Scott's poetical works, published by Galignani, Paris, 1827. — *Johannis de Fordun, Scotti-chronicon*, lib. II, p. 79, ed. Hearne.

2. *Lady of the Lake*, notes, p. 192 ; Walter Scott's poetical works.

leur tenait lieu de titre. Jamais le style féodal des actes publics d'Écosse n'eut cours dans les montagnes ni dans les îles, et le même homme qui, à la cour des rois, s'intitulait duc ou comte d'Argyle, de retour dans le pays d'Argyle, au sein de sa tribu, redevenait Mac-Callam-more, c'est-à-dire le fils de Callam le Grand ¹. 1066
1137

Toutes les peuplades répandues sur la côte occidentale de l'Écosse, depuis la pointe de Cantire jusqu'au cap du Nord, et dans les îles Hébrides, qu'on appelait aussi île des Galls ², vivaient en sociétés séparées, sous cette autorité patriarcale; mais, au-dessus de tous leurs chefs particuliers, il existait, dans le XII^e siècle, un chef suprême que, dans la langue des basses-terres, on appelait le lord, le seigneur, ou le roi des îles. Ce roi de toute la population gallique d'Écosse avait sa résidence à Dunstaffnage, sur un rocher de la mer occidentale, ancien séjour des rois scots, avant leur émigration vers l'est; quelquefois aussi il habitait le fort d'Artornish, sur le détroit de Mull, où bien l'île d'Ilay, la plus fertile, sinon la plus grande des Hébrides. Là se tenait une haute cour de justice, dont les membres s'asseyaient en cercle sur des sièges taillés dans le roc. On y voyait aussi une pierre de sept pieds carrés, sur laquelle montait le roi des îles, au jour de son couronnement. Debout sur ce piédestal, il jurait de conserver à chacun ses droits, et de faire, en tout temps, bonne justice; ensuite on lui remettait entre les mains l'épée de son prédécesseur; l'évêque d'Argyle et sept prêtres le sacraient, en présence de tous les chefs de tribus des îles et du continent ³.

1. *Lady of the Lake*, notes, p. 185; Walter Scott's poetical works.

2. Iunnis Gail.

3. Walter Scott's *Lord of the Isles*, notes, p. 314-316.

1066
à
1137

Le pouvoir du roi des îles Hébrides s'étendit quelquefois sur celle de Man, située plus au sud, entre l'Angleterre et l'Irlande, et quelquefois cette île eut un roi à part, issu de race irlandaise, ou fils d'anciens chefs scandinaves, qui s'y étaient reposés après leurs courses de mer. Les rois des îles de l'ouest reconnurent pour suzerains tantôt les rois d'Écosse et tantôt ceux de Norvège, selon qu'ils y furent engagés par l'intérêt ou contraints par la force¹. L'aversion naturelle des Galls contre les Écossais des basses-terres tendait à maintenir l'indépendance de cette royauté purement gallique, qui existait encore dans toute sa plénitude vers le temps où cette histoire est parvenue; alors le roi des îles traitait de puissance à puissance avec celui d'Écosse, son rival en temps ordinaire, mais son allié naturel contre un ennemi commun, par exemple, contre les rois d'Angleterre; car l'instinct de haine nationale, qui avait tant de fois poussé les anciens Scots vers la Bretagne méridionale, n'avait point encore péri chez les montagnards écossais².

Sur les basses-terres d'Écosse, une guerre contre les Anglo-Normands ne pouvait manquer d'être extrêmement populaire; car les Saxons d'origine, qui habitaient ce pays, brûlaient de venger leurs propres malheurs et les malheurs de leurs aïeux, et, par un concours bizarre de circonstances, les Normands réfugiés en Écosse désiraient eux-mêmes se mesurer avec ceux de leurs compatriotes

1. *Triginta duas insulas tenet rex insularum... de rege Norwegie.* (Robertus de Monte sub anno 1166, apud *Script. rer. gallie. et francie.*, t. XVI, p. 256, in nota ad calc. pag.) — *Rex Mannie et insularum.* (*Charta regis Mannie*, apud *Monast. anglie.*, Dugdale, t. II, p. 427.)

2. *Insulana sive montana... gens... populo Anglorum et lingue... infesta jugiter et crudelis.* (Johannis de Fordun, *Scotichronicon*, lib. II, p. 79, ed. Hearne.)

qui les avaient bannis d'Angleterre¹. Le désir de reprendre les domaines qu'ils avaient usurpés autrefois, non moins vif chez eux que n'était dans le cœur des Anglo-Saxons celui de recouvrer leur patrie et leurs biens héréditaires, faisait que, dans le conseil des rois d'Écosse, où les nouveaux citoyens siégeaient en grand nombre, l'opinion presque universelle était pour la guerre avec les conquérants de l'Angleterre. Galls, Saxons, Normands, hommes des montagnes et de la plaine, quoique par des motifs différents, s'accordaient tous sur ce point; et c'est probablement cet accord unanime, bien connu des Anglais de race, qui encouragea ces derniers à compter sur l'appui de l'Écosse, dans le grand complot tramé et découvert en l'année 1137.

Depuis longtemps il arrivait en foule auprès des rois écossais, neveux du dernier roi anglo-saxon, des émissaires du peuple anglais, les conjurant, par la mémoire d'Edgar leur oncle, de venir au secours de la nation opprimée, dont ils étaient parents. Mais les fils de Malcolm Kenmore étaient rois, et, comme tels, peu disposés à se commettre, sans de puissants motifs d'intérêt personnel, dans une révolte nationale. Ils restèrent sourds aux plaintes des Anglais et aux suggestions de leurs propres courtisans, tant que vécut le roi Henri I^{er}, avec lequel ils avaient aussi quelque lien de parenté par sa femme Mathilde, fille de Malcolm. Lorsque Henri fit jurer aux chefs normands de donner, après sa mort, le royaume à la fille qu'il avait

1. Habebat rex (Scotorum) secum, qui eum crebro admonitionis calcare... stimulabant, hinc filium Roberti de Bathentona, ejusque collaterales, qui ex Anglia exulati, sub spe recuperandæ patriæ ad illum confugerant... aliosque quamplures qui vel questus gratia... (*Gesta Stephani regis*, apud *Script. rer. normann.*, p. 939.)

1135 eue de Mathilde, David, alors roi d'Écosse, fut présent à
 1137 cette assemblée et il y prêta serment comme vassal de
 Henri I^{er}; mais après que les seigneurs d'Angleterre, man-
 quant à leur parole, au lieu de Mathilde, eurent choisi
 Étienne de Blois, le roi d'Écosse commença à trouver que
 la cause des Saxons était la meilleure¹ : il promit de les
 assister dans leur projet d'exterminer tous les Normands,
 et peut-être, en récompense de cette promesse vague,
 stipula-t-il, comme ce fut le bruit du temps, qu'on le
 ferait roi d'Angleterre si l'entreprise réussissait.

1133 L'affranchissement des Anglais n'eut point lieu, comme
 on l'a vu plus haut, grâce à la vigilance d'un évêque.
 Cependant le roi d'Écosse, qui ne s'était lié à ce peuple
 que parce qu'il avait, de son côté, des projets de guerre
 contre les Anglo-Normands, rassembla une armée et mar-
 cha vers le sud. Ce ne fut pas au nom de la race saxonne
 opprimée qu'il fit son entrée en Angleterre, mais au nom
 de Mathilde, sa cousine, dépossédée, disait-il, par Étienne
 de Blois, usurpateur du royaume².

Le peuple anglais n'avait guère plus d'amour pour la
 femme de Geoffroy d'Anjou que pour le Blaisois Étienne,
 et cependant les populations les plus voisines des fron-
 tières de l'Écosse, les hommes du Cumberland, du West-
 moreland et de toutes les vallées où coulent les rivières
 qui vont grossir les eaux de la Tweed, poussés par le
 simple instinct qui nous porte à saisir avidement tous les

1. Zeloque justitiæ succensus, tum pro communis sanguinis cognatione, tum pro fide mulieri repromissa et debita, regnum Angliæ turbare disposuit. (*Gesta Stephani regis*, apud *Script. rer. normann.*, p. 939.)

2. In ultionem enim imperatricis cui idem rex fidelitatem juraverat. (*Matth. Paris.*, t. I, p. 76.) — Henrici Huntind., *Hist.*, lib. viii, apud *Rer. anglie. Script.*, p. 388, éd. Savile.

moyens de salut, reçurent les Écossais comme des amis 1138 et se joignirent à eux¹. Ces vallées, d'un accès difficile et à peine soumises par les Normands, étaient, en grande partie, peuplées de Saxons dont les pères avaient été bannis au temps de la conquête². Ils vinrent au camp des Écossais en grand nombre et sans ordre, sur de petits chevaux de montagne, qui étaient leur seule propriété.

En général, à l'exception des cavaliers d'origine normande ou française que menait avec lui le roi d'Écosse, et qui portaient des armures de mailles complètes et uniformes, le gros de ses troupes offrait une variété désordonnée d'armes et d'habillements. Les habitants de l'est des basses-terres, hommes de descendance danoise ou saxonne, formaient la grosse infanterie, armée de cuirasses et de fortes piques; les habitants de l'ouest, et surtout ceux du Galloway, qui conservaient encore une vive empreinte de leur descendance bretonne, étaient, comme les anciens Bretons, sans armes défensives, et portaient de longs javelots dont le fer était aigu et le bois mince et fragile; enfin les vrais Écossais de race, montagnards et insulaires, étaient coiffés de bonnets ornés de plumes d'oiseaux sauvages, et avaient de larges manteaux de laine rayée serrés autour du corps par un baudrier de cuir, auquel ils suspendaient une large épée; ils portaient au bras gauche un bouclier rond de bois léger, recouvert d'un cuir épais; et quelques tribus des îles se servaient de haches à

1. Coadunatus erat... iste exercitus de Normannis, Germanis, Anglis, de Northymbranis et Cumbris, de Tewetadala et Lodonea, de Pietis, qui vulgo Galleweiensenses dicuntur, et Scottis. (*Hist. Ricardi Hagustaldensis*, sub anno 1138, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 316, ed. Selden.)

2. Walter Scott's *Minstrelsy of the scottish border*, introduction, p. 11.

4138 deux mains, à la manière des Scandinaves; l'armure des chefs était la même que celle des hommes du clan; on ne les distinguait qu'à leurs longs plumets, plus légers et flottant avec plus de grâce.

Les troupes du roi d'Écosse, nombreuses et en grande partie irrégulières, occupèrent sans résistance tout le pays situé entre la Tweed et la limite septentrionale de la province d'York. Les rois normands n'avaient point encore bâti dans cette contrée les forteresses imposantes qu'ils y élevèrent dans un temps postérieur, et ainsi aucun obstacle n'arrêta le passage des *fourmis écossaises*, comme les appelle un vieil auteur¹. Il paraît que cette armée commit beaucoup de cruautés dans les lieux qu'elle traversa; les historiens parlent de femmes et de prêtres massacrés, d'enfants jetés en l'air et reçus à la pointe des lances; mais comme ils s'expliquent avec peu de précision, on ne sait si ces excès tombèrent seulement sur les hommes de descendance normande et furent les représailles des Anglais de race, ou si l'aversion native de la population gallique contre les habitants de l'Angleterre s'exerça indifféremment sur le serf et le maître, le Saxon et le Normand². Les seigneurs du nord, et surtout l'archevêque d'York, nommé Toustain, profitèrent du bruit de ces atrocités, répandu vaguement et d'une manière peut-être exagérée, pour prévenir, dans l'esprit des habitants saxons

1. *Formicis scoticis*. (Matth. Paris., t. I, p. 130.)

2. *Pueros super acumina lancearum jactabant, presbyteros super altaria detruncabant, crucifixorum capita abscissa super cæsorum corpora ponebant, mortuorum vero capita mutantes super crucifixa reponebant*. (Henrici Huntind., *Hist.*, lib. VIII, apud *Rer. anglie. Script.*, p. 388, ed. Savile.) — Matth. Paris., t. I, p. 76. — *Chron. normann.*, apud *Script. rer. normann.*, p. 977. — Johann. Hagustaldensis, apud *Script. rer. gallie. et francie.*, t. XIII, p. 85.

des rives de l'Humber, l'intérêt naturel que devait leur inspirer la cause des ennemis du roi normand ¹¹³³ ¹.

Afin de déterminer leurs sujets à marcher avec eux contre le roi d'Écosse, les barons normands flattèrent avec adresse d'anciennes superstitions locales; ils invoquèrent les noms des saints de race anglaise, qu'eux-mêmes avaient traités autrefois avec tant de mépris; ils les prirent, en quelque façon, pour généralissimes de leur armée, et l'archevêque Toustain leva les bannières de saint Cuthbert de Durham, de saint Jean de Beverley et de saint Wilfrid de Rippon.

Ces étendards populaires, qui depuis la conquête devaient avoir peu vu le jour, furent tirés de la poussière des églises pour être transportés à Elfer-tun, aujourd'hui Allerton, à trente-deux milles au nord d'York, lieu où les chefs normands résolurent d'attendre l'ennemi. C'étaient Guillaume Piperel et Gaultier Espec, du comté de Nottingham, avec Guilbert de Lacy et son frère Gaultier, du comté d'York, qui devaient commander la bataille. L'archevêque ne put s'y rendre pour cause de maladie, et il envoya à sa place Raoul, évêque de Durham, probablement expulsé de son église par l'invasion des Écossais ². Autour des bannières saxonnes élevées dans le camp d'Allerton par les seigneurs de race étrangère, un instinct demi-religieux, demi-patriotique, fit accourir en grand nombre les habitants anglais des villes voisines et du plat pays. Ils ne portaient plus la grande hache de combat, l'arme favorite de leurs aïeux, mais étaient armés de grands arcs et de flèches longues de deux coudées. La

1. Alfred. Rievall., *de Bello Standardi*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 341, ed. Selden.

2. Matth. Paris., t. I, p. 76.

1138 conquête avait opéré ce changement de deux manières différentes : d'abord, ceux des indigènes qui s'étaient pliés à servir en guerre les rois normands, pour le pain et la solde, avaient dû s'exercer à la tactique normande; et quant à ceux qui, plus indépendants, s'étaient voués à la vie de partisans sur les routes, et de francs-chasseurs dans les forêts, ils avaient dû pareillement quitter les armes propres au combat de près, pour d'autres plus capables d'atteindre à la course les chevaliers de Normandie et les daims du roi. Les fils des uns et des autres ayant été, dès leur enfance, exercés au tir de l'arc, l'Angleterre était, en moins d'un siècle, devenue le pays des bons archers, comme l'Écosse était le pays des bonnes lances.

Pendant que l'armée écossaise passait la rivière de Tees, les barons normands se préparaient avec activité à recevoir son attaque. Ils dressèrent sur quatre roues un mât de navire, au sommet duquel fut placée une petite boîte d'argent qui contenait une hostie consacrée, et autour de la boîte furent suspendues les bannières qui devaient exciter les Anglais à bien combattre¹. Cet étendard, d'une espèce assez commune au moyen âge, occupait le centre de l'armée en bataille. Les chevaliers anglo-normands prirent leur poste à l'entour, après s'être confédérés par la foi et le serment, et avoir juré de rester unis pour la défense du territoire, à la vie et à la mort². Les archers saxons flanquaient le corps de bataille et formaient l'avant-garde. Au bruit de l'approche des Écossais, qui

1. Fixo apud Avertonam standardo. (Matth. Paris., t. I, p. 76.) — Ailred, Rievall., *de Bello Standardi*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 337, ed. Selden.

2. Communi consensu et consilio, juramentum... facere ut... resisterent. (Florent. Wigorn., *Chron. continuat.*, p. 760.)

s'avançaient avec rapidité, le normand Raoul, évêque de Durham, monta sur une éminence, et parla ainsi en langue française¹ : 1138

« Nobles seigneurs de race normande, vous qui faites
« trembler la France et avez conquis l'Angleterre, voici
« que les Écossais, après vous avoir fait hommage, entre-
« prennent de vous chasser de vos terres². Mais si nos
« pères, en petit nombre, ont soumis une grande partie
« de la Gaule, ne vaincrons-nous pas ces gens à demi
« nus, qui n'opposent à nos lances et à nos épées que la
« peau de leurs corps, ou un bouclier de cuir de veau³?
« Leurs piques sont longues, il est vrai, mais le bois en est
« fragile et le fer de mauvaise trempe⁴. On les a entendus,
« dans leur jactance, ces habitants du Galloway, dire que
« le breuvage le plus doux était le sang d'un Normand.
« Faites en sorte que pas un d'eux ne retourne vers les
« siens se vanter d'avoir tué des Normands⁵. »

L'armée écossaise, ayant pour étendard une simple lance à banderole, marchait divisée en plusieurs corps. Le jeune Henri, fils du roi d'Écosse, commandait les hommes des basses-terres et les volontaires anglais du Cumberland et du Northumberland; le roi lui-même

1. Stans in acie media in loco eminenti. (Matth. Paris., t. I, p. 76.)

2. Proceres Angliæ clarissimi Normannigenæ... ferox Anglia a vobis capta succumbit, nunc Scotia... (Matth. Paris., t. I, p. 76.)

3. Nudum obiciunt corium, pelle vitulina pro scuto utentes. (Ailred. Rievall., de Bello Standardi, apud Hist. angl. Script., t. I, col. 340, ed. Selden.)

4. Lignum fragile est, ferrum obtusum. (Ibid.)

5. Dicentes se felicissimos quos in illud tempus fortuna servaverat, quo Gallorum sanguinem bibere possent... Ecce quot hodie Gallos solus occidi. (Ibid. et col. 341.) — Le texte porte le nom de *Français* qui, ainsi qu'on l'a vu, servait comme l'autre à désigner les conquérants de l'Angleterre.

1133 était à la tête de tous les clans des montagnes et des îles ; et les chevaliers d'origine normande, armés de toutes pièces, formaient sa garde¹. L'un d'entre eux, appelé Robert de Brus, homme d'un grand âge, qui tenait pour le roi d'Écosse, en raison de son fief d'Annandale², et n'avait d'ailleurs aucun motif personnel d'inimitié contre ses compatriotes d'Angleterre, s'approcha du roi au moment où il allait donner le signal de l'attaque, et lui parlant d'un air triste : « O roi, dit-il, songes-tu bien contre qui
 « tu vas combattre ? C'est contre les Normands et les An-
 « glais, qui toujours t'ont si bien servi de conseils et d'ar-
 « mes, et sont parvenus à te faire obéir de tes peuples de
 « race gallique³. Tu te crois donc bien sûr maintenant de
 « la soumission de ces tribus ? tu espères donc les main-
 « tenir dans le devoir avec le seul appui de tes hommes
 « d'armes écossais⁴ ? mais souviens-toi que c'est nous qui
 « d'abord les avons mis sous ta main, et que de là vient la
 « haine dont ils sont animés contre nos compatriotes⁵. »
 Ce discours parut faire une grande impression sur le roi⁶.

1. Rex in sua acie Scotos et Muranenses retinuit. (Ibid., col. 343.)—
 Circa regem steterunt equestres ordines, militaribus armis instructi.
 (Johan. Hagustald., apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII, p. 86.)

2. Ratione terrarum suarum scilicet vallis *Anandæ*. (*Monast. anglic.*, Dugdale, t. II, p. 148.)

3. Adversum quos hodie levas arma?... Adversum Anglos certe et
 Normannos... quorum semper et consilium utile et auxilium promp-
 tum... (Ailred. Rievall., *de Bello Standardi*, apud *Hist. angl. Script.*,
 t. I, col. 343, ed. Selden.)

4. Nova tibi est in Valensibus ista securitas... quasi soli tibi sufficiant
 Scotti etiam contra Scottos. (Ibid.)

5. Quicquid odii, quicquid inimiciarum adversum nos habent Scotti,
 tui tuorumque est causa, pro quibus contra eos toties dimicavimus.
 (Ibid., col. 344.)

6. Rex... in lacrimas solvebatur. (Ibid., col. 345.)

Mais Guillaume, son neveu, s'écria avec impatience : 1138
 « Voilà des paroles de traître¹. » Le vieux Normand ne répondit à cet affront qu'en abjurant, suivant la formule du siècle, son serment de foi et d'hommage, et il piqua des deux vers le camp des ennemis².

Alors les montagnards qui entouraient le roi d'Écosse élevèrent la voix et crièrent l'ancien nom de leur pays, *Alben! Alben! Albanie! Albanie*³. Ce fut le signal du combat. Les gens du Cumberland et des vallées de Liddel et de Teviot chargèrent d'une manière ferme et rapide le centre de l'armée normande, et, selon l'expression d'un ancien narrateur, le rompirent comme une toile d'araignée⁴; mais, étant mal soutenus par les autres corps écossais, ils n'arrivèrent point jusqu'à l'étendard des Anglo-Normands. Ceux-ci rétablirent leurs rangs et repoussèrent les assaillants avec perte. A une seconde charge, les longs javelots des Écossais du sud-ouest se brisèrent contre les hauberts de mailles et les écus des Normands⁵. Alors les montagnards tirèrent leurs grandes épées pour combattre de près; mais les archers saxons, se déployant sur les côtés, les assaillirent d'une grêle de flèches, pendant que les cavaliers normands les chargeaient de front, en rangs serrés et la lance basse⁶. « Il faisait beau voir, dit un con-

1. *Ipsum Rodbertum... arguit proditiōis.* (Ailred. Rievall., *de Bello Standardi*, apud *Hist. angl. Script.* t. I, col. 345, ed. Selden.)

2. *Vinculum fidei... patrio more dissolvens.* (Ibid.)

3. Exclamant : *Albani! Albani!* (*Chron. Johan. Bromton*, *ibid.*, col. 1027.)

4. *Ipsa globi australis parte instar cassis araneæ dissipata.* (Ailred Rievall., *de Bello Standardi*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 345, ed. Selden.)

5. *Ferri... soliditate, scoticarum lancearum est delusa fragilitas.* (Ibid.)

6. *Eductis gladiis cominus decertare temptabant.* (Ibid.)

- 1138 « temporein, les mouches piquantes sortir en bourdon-
« nant des carquois des hommes du sud, et tomber dru
« comme la pluie ¹. »

Les Galls, hardis et braves, mais peu faits pour les évolutions régulières, se dispersèrent du moment qu'ils se sentirent incapables d'entamer les rangs de l'ennemi². Toute l'armée d'Écosse, obligée de faire retraite, rétrograda jusqu'à la Tyne. Les vainqueurs ne la poursuivirent point au delà de ce fleuve, et le pays qui s'était insurgé à l'approche des Écossais demeura, malgré leur défaite, affranchi de la domination normande. Durant un assez long espace de temps après cette journée, le Westmoreland, le Cumberland et le Northumberland firent partie du royaume d'Écosse; le nouvel état de ces trois provinces empêcha l'esprit et le caractère anglo-saxon de s'y effacer autant que dans les autres parties de l'Angleterre. Les traditions nationales et les chants populaires survécurent et se perpétuèrent au nord de la Tyne³ : c'est de là que la poésie anglaise, méprisée et oubliée dans les lieux qu'habitaient les Normands, redescendit plus tard sur les provinces méridionales.

- 1137 Pendant que ces choses se passaient au nord de l'An-
1138 gleterre, la nation des Gallois, qui avait promis secours
aux Saxons dans leur grand complot de délivrance, exécutant sa promesse, malgré le mauvais succès de l'entreprise, commença sur toute la ligne de ses frontières

1. Australes muscæ de cavernis pharetrarum ebullientes, et instar densissimæ pluvie. (Ailred. Rievall., *de Bello Standardi*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 345, ed. Selden.)

2. Omnes a campo dilapsi sunt. (Johan. Hagustald., apud *Script. rer. gallie. et fran. ic.* t. XIII, p. 86.)

3. Jamieson's *Popular songs*, vol. II, p. 97.

l'attaque des châteaux forts bâtis par les Normands. Les Cambriens, race d'hommes impétueuse et passionnée, se portèrent avec une sorte de fanatisme national à cette agression soudaine; il n'y eut quartier pour aucun homme parlant la langue française : barons, chevaliers et soldats impatronisés sur les terres galloises; prêtres et moines intrus dans les églises, et dotés sur les terres des Gallois, tous furent tués ou classés des domaines qu'ils occupaient¹. Les Cambriens se montrèrent cruels dans ces représailles; mais eux-mêmes avaient subi des cruautés inouïes de la part des Anglo-Normands. Hugues le Loup et Robert de Maupas avaient presque dépeuplé d'habitants indigènes la contrée de Flint, voisine du comté de Chester; Robert de Ruddlan les avaient enlevés de leurs maisons pour en faire des serfs; et les historiens du temps disent de Robert de Belesme, comte de Shrewsbury, qu'il avait déchiré les Gallois avec des ongles de fer².

Les conquérants de l'Angleterre, non contents de posséder les terres fertiles de ce pays, avaient de bonne heure envahi avec une égale avidité les marais et les rochers de la Cambrie³. Ceux des chefs de bandes qui s'établirent dans les provinces de l'ouest sollicitèrent presque tous du roi Guillaume ou de ses fils, comme une sorte de supplément de solde, la *licence* de conquérir sur les Gallois;

1. *Gesta Stephani regis*, apud *Script. rer. normann.*, p. 930. — *Monast. anglic.*, Dugdale, t. II, p. 62 et 63.

2. *Cominus ut pecudes... occidit... aut indebitæ servituti atrociter subjugavit.* (Order. Vital., *Hist. ecclesiast.*, lib. VIII, apud *Script. rer. normann.*, p. 670.) — *Ferreis ejus ungulis excoriati.* (Ibid., p. 768.)

3. *Postquam... Normanni bello commisso Anglos sibi subjugarunt (Walloniam), terram adiacentem...* (*Gesta Stephani regis*, apud *Script. rer. normann.*, p. 930.)

1138 c'est l'expression des anciens actes¹ : beaucoup d'hommes obtinrent cette permission ; d'autres la prirent d'eux-mêmes, et, sans lettres de marque, coururent sus aux Cambriens, qui résistèrent bravement, et défendirent pied à pied leur territoire. Les Normands, s'étant rendus maîtres des extrémités orientales du pays de Galles, y bâtirent, suivant leur coutume, une ligne de châteaux forts².

Cette chaîne de forteresses s'était graduellement resserrée ; et lorsqu'en l'année 1138, les Gallois entreprirent de la rompre, presque tout le sud du pays, les vallées de Glamorgan et de Brecknock, et le grand promontoire de Pembroke, étaient déjà détachés de l'ancienne Cambrie. Divers accidents avaient contribué à faciliter ces
1088 conquêtes. D'abord, sous le règne de Guillaume le Roux, une guerre civile entre les Gallois méridionaux (événement trop commun chez ce peuple) introduisit dans le pays de Glamorgan, comme auxiliaires soldés de l'une des parties belligérantes, une compagnie d'aventuriers normands conduits par Robert, fils d'Aymon. Ce Robert (le même dont la fille ne voulait point accepter un mari qui n'eût pas deux noms³), après avoir combattu pour un chef gallois, et reçu sa solde, retournant sur ses domaines de Gloucester, se mit à songer à l'effet terrible qu'avaient produit sur les Cambriens ses hommes et ses

1. Conquestor... dedit ei licentiam conquerendi super Wallenses. (*Monast. anglie.*, Dugdale, t. I, p. 724 et passim.) — Horum audacia Brachaniaunos primitus invasit, et Guallorum reges Risen et Caduecan ac Mariadoth, aliosque plures prostravit. (*Order. Vital., Hist. ecclesiast.*, apud *Hist. normann. Script.*, p. 521, 522.)

2. Castellis innumeris annuere, propriis incolis viriliter edomit. (*Gesta Stephani regis*, apud *Script. rer. normann.*, p. 930.)

3. Voyez, plus haut, t. I, livre VII, p. 296.

chevaux vêtus de fer¹. Cette réflexion lui suggéra le projet de visiter en conquérant le même chef dont il avait été le soldat. Il rassembla une bande plus nombreuse, entra dans la vallée de Glamorgan, et s'empara des lieux les plus voisins de la frontière normande². Les envahisseurs se partagèrent le pays, suivant leurs grades. Robert, fils d'Aymon, eut pour son lot trois villes, et devint comte de toute la terre conquise. Parmi ses principaux compagnons, l'histoire cite Robert de Saint-Quentin, Richard de Granville, Pierre le Sourd et Jean le Flamand³. Ils eurent chacun des villages entiers ou de vastes domaines, et, de pauvres *soudoyers* qu'ils étaient, ils devinrent pour la postérité, la tige d'une nouvelle race de nobles et puissants barons.

Vers le même temps, Hamlin, fils de Dreux de Balaon, bâtit un château à Abergavenny; et un certain Guillaume, qui en éleva un à Monmouth, prit le nom de Guillaume de Monemuë, suivant l'euphonie normande⁴: ce Guillaume, pour le salut de son âme, fit don d'une église galloise aux moines de Saint-Florent de Saumur; dans le même voisinage, Robert de Candos ou Chandos établit et dota des moines veuus de Normandie⁵. Durant les guerres qu'une nombreuse faction de Normands fit à Guillaume le Roux et à Henri 1^{er}, en faveur de leur frère aîné Robert, les deux rois appelèrent à leur secours tout ce qu'il y

1. *Cambrian Biography*, p. 197, au mot *Einion ab Coltheyn*, et p. 97, au mot *Iestyn ab Giergaut*.

2. *Cambrian Biography*, p. 197.

3. *Ibid.*, p. 198.

4. *Monast. anglie.*, Dugdale, t. I, p. 556 et 600.

5. Et post dictum conquestum... Robertus... fundavit prioratum de Goldelyve, in proprio solo. . per eam conquesto. (*Ibid.*, t. II, p. 904.)

1088 avait de soldats de fortune. Ceux qui, de l'autre côté du
 1110 détroit, se rendirent à cet appel exigèrent, pour la plupart, comme les soldats du Conquérant, la promesse d'un domaine territorial, dont ils firent d'avance hommage aux rois. D'abord on assigna, pour le paiement de ces dettes, les terres à confisquer sur les Normands du parti contraire, et quand elles n'y suffirent plus, on donna aux aventuriers des lettres de marque sur les Gallois¹.

Plusieurs capitaines de compagnies franches qui reçurent leurs gages de cette manière, distribuèrent entre eux, avant de les avoir conquis, les cantons les plus voisins du territoire de Glamorgan, et en joignirent, selon la mode du siècle, le nom à leur nom propre; puis, quand le temps de leur service en Angleterre fut terminé, ils firent route vers l'ouest, afin de se mettre, comme ils disaient, en possession de leurs héritages². Sous le règne de Guillaume le Roux, Bernard de Neuf-Marché s'empara ainsi du territoire de Brecknock, et après sa mort, il le laissa, disent les actes, à sa fille Sibylle en légitime propriété³. Au temps du roi Henri I^{er}, un certain Richard, Normand de naissance, et comte d'Eu, en Normandie, envahit le canton maritime de Pembroke, avec une petite armée de Brabançons, de Normands, et même d'Anglais, que les maux de la conquête dans leur patrie réduisaient au métier d'aventuriers et de conquérants du pays d'autrui. Richard d'Eu reçut, dans cette campagne, de ses Flamands et de ses Anglais, le surnom teutonique de

1. *Invadendæ Cambrie facultatem petiverunt, qua concessa...* (Girald. Cambre.s., *Itinerar. Cambrie*.)

2. *Assignant sibi provincias quas invadere constituunt, pro quibus se regi fidelitatis sacramento adstringunt.* (Ibid.)

3. *Monast. anglic.*, Dugdale, t. I, p. 320.

Strongbow, c'est-à-dire fort tireur d'arc, et, par un hasard singulier, ce sobriquet, inintelligible pour les Normands, demeura héréditaire dans la famille du comte normand¹. 1095

Le Fort-Tireur et ses compagnons d'armes se rendirent par mer à la pointe la plus occidentale de la grande province de Divet, et refoulèrent vers l'est la population cambrienne des côtes, massacrant tout ce qui leur résistait. Les Brabançons étaient alors la meilleure infanterie de toute l'Europe, et le pays, peu montagneux, leur permettait de se prévaloir contre les indigènes de leur forte et pesante armure². Ils le conquièrent rapidement, s'en partagèrent les villes, les maisons et les domaines, et bâtirent des châteaux pour se garantir des incursions des vaincus³. Les Flamands et les Normands, qui tenaient le premier rang dans l'armée conquérante, furent les mieux favorisés dans le partage, et leur postérité forma la race des nouveaux riches et des nouveaux nobles du pays. Plusieurs siècles après, ces robles et ces riches se faisaient encore remarquer par leurs noms à tournure française, précédés de la particule *de* ou du mots *filz* ou *fitz*, selon la vieille orthographe⁴. Les descendants des Anglais, enrôlés dans cette expédition, composèrent la classe 1110
à
1138

1. *Monast. anglic.*, Dugdale, t. I, p. 722. — Richardus Guiliberti comitis filius, dictus Strongbow, fortis arcus. (Girald. Cambrens., *Hibernia expugnata*, apud Camden, *Anglica, Normannica*, etc., p. 761.)

2. Girald. Cambrens., *de Illaudabilibus Walliæ*, cap. viii; *Anglia sacra*, t. II, p. 452.

3. Erat autem gens hæc originem a Flandria ducens; ab Anglorum rege Henrico primo ad hos fines inhabitandum transmissa, gens fortis et robusta continuoque belli conflictu gens Cambrensis inimicissima. (Girald. Cambrens., *Itinerar. Cambriæ*, p. 848, ed. Camden.)

4. *Cambrian register*, for 1796, p. 68.

1110 moyenne des petits propriétaires et des fermiers libres ;
 à
 1133 leur langue devint la langue vulgaire du territoire conquis, et en bannit l'idiome gallois, circonstance qui fit donner au pays de Pembroke le nom de *petite Angleterre*¹. Un monument curieux de cette conquête subsista longtemps dans le pays : c'était une grande route tracée le long des hauteurs, d'un sommet à l'autre ; cette route, construite par les envahisseurs, pour faciliter leur marche et assurer leurs communications, garda durant plusieurs siècles le nom de *chemin des Flamands*².

Encouragés par l'exemple de Richard *Strongbow*, comte de Pembroke, d'autres aventuriers abordèrent par mer dans la baie de Cardigan, et un certain Martin de *Tours*, ou *des Tours*, envahit le territoire de Keymes, avec Guy de Brionne et Guérin du Mont-Céniſ, qu'on appelait en normand *Mont Chensey*³. Martin de Tours prit le titre de seigneur de Keymes, comme administrateur souverain de la contrée où ses hommes d'armes s'établirent⁴. Il y ouvrit un asile pour tous les hommes, français, flamands et anglais de naissance, qui voudraient venir augmenter sa colonie, lui jurer foi et hommage contre les Gallois, et recevoir des terres sous condition de service, avec le titre d'hôtes libres de Keymes⁵. La ville que ces aventuriers

1. Anglia transvalliana. Little England beyond Wales. (*Cambrian register*, for 1796, p. 63.) — Provincia Pembrochiensis, ejus principale municipium totiusque provincie Demeticæ caput, in saxosa quadam et oblonga rupis eminentia situm... Unde et Pembrochia caput maritime sonat. (Girald. Cambren., *Itinerar. Cambrie*, p. 851, ed. Camden.)

2. Sicut via Flandrensica ducit per summitatem montis. (*Vetus Charta*, apud the *Cambrian register*, for 1796, p. 124.)

3. *Cambrian register*, for 1796, p. 124.

4. Martinus turonensis (al. de turribus), dominus de Kemeys. (Ibid., p. 125.)

5. Omnes liberos hospites suos de Kemeys. (Ibid., p. 158.)

fondèrent fut appelée le *Bourg neuf*; et, le lieu où le chef de guerre, devenu seigneur du pays, bâtit sa principale demeure, s'appela longtemps *Château-Martin*¹. Pour sanctifier son invasion, Martin bâtit une église et un prieuré qu'il peupla de clercs, appelés à grands frais de l'abbaye de Saint-Martin de Tours. Il les préféra, soit parce que la ville de Tours était son lieu natal, soit parce que le nom de cette ville se retrouvait dans son propre nom². A sa mort, on l'ensevelit dans un tombeau de marbre, au milieu du chœur de la nouvelle église, et les clercs tourangeaux de la seigneurie de Keymes recommandèrent aux bénédictions de tout chrétien la mémoire de leur bienfaiteur, qui, disaient-ils, avait, par sa conquête, ravivé la religion du Christ à peu près ignorée des Gallois³.

Cette accusation hypocrite, dont les conquérants de l'Angleterre s'étaient fait un prétexte pour la dépossession de tout le haut clergé de race anglaise, fut renouvelée dans l'invasion du pays de Galles par les rois et les évêques anglo-normands. L'église galloise, que les envahisseurs calomniaient, se trouva démembrée avec le pays et, en quelque sorte, privée de sa tête par l'annexion de la province de Pembroke au royaume d'Angleterre. C'est en effet dans cette province qu'était située la ville épiscopale de Menew ou Saint-David, héritière du titre de métropole de

1. Villam... de Novo Burgo... Castrum Martini; en anglais moderne, *Castle Martin*. (*Cambrian register*, p. 126.)

2. *Monast. anglic.*, Dugdale, t. I, p. 441 et 445.

3. *Consuetam gentis illius... rabiem effrænatam... et christianæ fidei magna ex parte ignorantiam.* (Ibid., t. II, p. 63.) — On trouve un témoignage tout contraire de Giraldus Cambrensis, dans sa description du pays de Galles, au chapitre intitulé : *De antiqua fidei fundatione, christianitatis amore et devotione*. Voy. Camden, *Anglica, Normannica*, etc., p. 891.

1110 toute la Cambrie, qu'avait possédé primitivement la ville
 1138 de Caerleon sur l'Usk¹. Dès que ce siège, dont l'antique primatie garantissait l'indépendance religieuse des Cambriens, fit partie des possessions normandes, il tomba, et avec lui tous les évêchés du pays de Galles, sous la juridiction primatiale de l'archevêché de Canterbury; et, par là, furent enlevés au peuple et au clergé gallois les fruits de la lutte nationale qu'ils avaient soutenue durant cinq siècles contre les prétentions d'une métropole anglo-saxonne². Les archevêques de Saint-David se virent contraints, par mandement royal, d'aller se faire sacrer en Angleterre et de faire aveu d'obéissance canonique à l'archevêque de Canterbury. En outre, ils cessèrent d'être élus librement par le chapitre de leur église, et ne furent dès lors que des intrus imposés par une puissance étrangère et choisis, pour son intérêt, non parmi les prêtres indigènes, mais dans le clergé anglo-normand³.

1. Voyez, plus haut, livre I. — Abhinc Meneviam metropolitana sede translata, juxta illud Merlini Ambrosii vaticinium : Menevia pallio urbis legionum induetur. (Girald. Cambrens., *Itinerar. Cambriae*, apud Camden, *Anglica, Normannica*, etc., p. 836.) — Inter hostiles hodie populos hinc Flandrensem, inde Cambrensem frequenter attrita. (Ibid., p. 855.)

2. Ante illorum trium (episcoporum) qui nunc ultimo fuerunt tempora, ecclesia Menevensis primatiae Walliae totius sedes fuerat, sicut et antiquitus, metropolitana, sanctae romanae scilicet ecclesiae solum obnoxia. (Giraldi Cambrensis, *de Jure et statu Menevensis, ecclesiae*; *Anglia sacra*, t. II, p. 574.)

3. Qui tres, regio urgente mandato, Cantuariæ consecrationem susceperunt. (Girald. Cambrens., *Itinerar. Cambriae*, ed. Camden, p. 856.) — Clerici Meneuensis ecclesiae... episcopum sibi, defuncto episcopo suo Wilfrido, a rege Henrico postulavere, et electus est in hoc opus Bernardus quidam capellanus reginae. (Eadmeri, *Hist. novorum*, p. 116, ed. Selden.) — Sacrauit ipsum (Radulphus Cantuariensis archiepiscopus)... accepta ab eo solita professione de subjectione et obedientia ecclesiae Cantuariensi et episcopis ejus exhibenda. (Ibid.)

L'étranger promu à la dignité d'archevêque de Saint-David travaillait, par tous les moyens, à faire élire des étrangers comme suffragants de sa métropole, et ainsi, dans les provinces encore libres du pays de Galles, il y avait une intrusion d'évêques ignorant les mœurs et la langue du pays, soulevant par leur seule présence l'antipathie populaire et les vieilles passions patriotiques des Cambriens¹. Mais ce n'était pas tout, et les clercs anglo-normands, devenus évêques dans un pays qu'ils n'aimaient pas et qu'ils méprisaient comme pauvre, y portaient la disposition d'esprit la plus propre à les rendre odieux. Ambitieux d'imiter le luxe et la pompe du haut clergé de l'Angleterre, ils dissipaient les revenus de leur église et en aliénaient les possessions; ils s'entouraient d'une clientèle de vassaux militaires, qui semblait pour les indigènes une menace ou un commencement d'invasion². Ceux-ci ne voyaient plus dans leur évêque un pasteur des âmes, mais un dilapidateur des biens ecclésiastiques et un commissaire chargé de préparer les voies pour la conquête du pays. De là une situation violente et des troubles à la fois religieux et politiques dont la fin était l'expulsion du prélat de naissance étrangère, et dont un exemple suffira.

1. Cantuarienses archiepiscopi ex consuetudine nobis et genti nostræ episcopos præficiunt anglicos, morum patriæ et linguæ nostræ prorsus ignaros. (Giraldi Cambrens., *de Jure et statu Menevensis ecclesiæ*, *Anglia sacra*, t. II, p. 574.)

2. Ad anglicanas opulentias per translationem semper anhelans, quo morbo laborant fere singuli ab Angliæ finibus hic intrusi, terras ecclesiæ suæ plurimas infructuose penitus et inutiliter alienavit. (Girald. Cambrens., *de Bernardo Menevensi episcopo*; *Itinerar. Cambriæ*, ed. Camden, p. 856.) — Ipse enim Godefridus episcopatum suum (sancti Asaf) deseruit, paupertate et Wallensium infestatione compulsus. (Ro-

1110 Sous le règne de Henri 1^{er}, la ville de Bangor, jadis cé-
 1138 lèbre par la grandeur de son monastère, reçut pour évê-
 que un Normand appelé Hervé. Cet homme, qui jouissait
 en Angleterre d'une grande considération, se trouva,
 dès son arrivée dans le pays de Galles, en complète més-
 intelligence avec ses diocésains. Au lieu de les reprendre
 doucement de ce qu'il blâmait en eux, il affecta envers
 eux une sévérité dure et hautaine¹. Les Gallois ainsi pro-
 voqués résistèrent obstinément, et alors l'évêque Hervé,
 dit un récit contemporain, tira contre eux le glaive à deux
 tranchants, les excommuniant et tâchant de les réduire
 par la force, au moyen d'une troupe de gens de guerre
 qu'il entretenait et que ses parents venus avec lui com-
 mandaient². Cette prise d'armes de l'évêque fut suivie
 d'une rébellion à main armée, dans laquelle un de ses
 frères fut tué et lui-même en péril de mort. Contraint
 d'abandonner un poste qu'il ne pouvait plus défendre,
 Hervé retourna en Angleterre demander au roi Henri sa
 bienveillance et un asile³. Le roi lui accorda le séjour au
 monastère d'Ély, se proposant d'établir dans ce lieu un
 siège épiscopal qu'il lui destinait. Il l'envoya à Rome,
 chargé de dépêches sur ce projet, et l'évêque dépossédé

ger de Hoved., *Annal.*, pars posterior, apud *Rer. anglic. Script.*,
 p. 544, ed. Savile.)

1. Ille cum episcopatu fungeretur Hervæus, gentem efferam nimia
 austeritate tractabat. (Ex hist. eliensi ms.; Seldeni notæ ad Eadmeri,
Hist. noc., p. 209.)

2. Gladium bis acutum ad eos domandos exercuit, nunc crebro ana-
 themate, nunc propinquorum et aliorum hominum eos coercens mul-
 titudine. (Ibid.)

3. Plurimisque suorum interfectis aut graviter vulneratis, videns
 quod anima sua quæreretur nec congruos haberet defensores, ad regis
 Angliæ confugit patrocinium, utile sibi consecutus exilium. (Ibid.)

rapporta des lettres du pape Pascal II qui, à cause des difficultés de l'affaire, priait le roi de ne pas en attendre l'issue et de pourvoir d'un siège quelconque cet homme recommandable par sa vie et par sa science, victime de la persécution et de la férocity des barbares¹.

Pourtant la nation galloise était alors, en Europe, l'une de celles qui méritaient le moins un pareil nom². Malgré le mal que les Anglo-Normands lui faisaient chaque jour, ceux qui venaient la visiter sans armes, comme simples voyageurs, étaient accueillis et fêtés partout avec empressement; on les admettait, dès le premier abord, dans l'intimité des familles, on leur faisait partager le plus grand plaisir du pays, qui était la musique et le chant. « Ceux qui arrivaient aux heures du matin; dit un auteur « du XII^e siècle, sont amusés jusqu'au soir par la conversation des jeunes femmes et par le son de la harpe³. » Il y avait une harpe dans chaque maison, si pauvre qu'elle fût; et la compagnie, assise en rond autour du musicien, chantait alternativement des stances quelquefois improvisées; on se donnait des défis pour l'improvisation et le chant, d'homme à homme, et quelquefois de village à village⁴.

1. Novit præterea gloria vestra domnum Hervæum episcopum, quem vita et scientia commendat non modica, nimia barbarorum ferocia et persecutione de sede sua expulsum... (Paschalis papæ II *Epistola*, Seldeni notæ ad Fadmeri, *Hist. nov.*, p. 210.)

2. Felix itaque gens et fortunata, gens vere utraque sorte beata, si prælatos haberent bonos et pastores, unoque gauderent principe et illo bono. (Girald. Cambrens., *Descriptio Cambriæ*, cap. XVIII, apud Camden, *Anglica, Normannica*, etc., p. 891.)

3. Qui matutinis... horis adveniunt, puellarum affatibus et cythararum modulis usque ad vesperam delectantur. (Giraldi Cambrensis, *Cambriæ descriptio*; Camden, *Anglica, Hibernica*, etc., p. 888.)

4. Pennaut's *Tour in Wales*.

1110 La vivacité d'esprit naturelle aux races celtiques se ma-
 1138 nifestait en outre chez les Cambriens par leur goût excessif pour la conversation et par la promptitude de leurs répliques. « Tous les Gallois, sans exception, même dans
 « les rangs les plus bas, dit l'ancien auteur déjà cité, ont
 « reçu de la nature une grande volubilité de langue et une
 « extrême assurance à répondre devant les princes et les
 « grands; les Italiens et les Français paraissent avoir la
 « même faculté; mais on ne la trouve ni chez les Anglais
 « de race, ni chez les Saxons de la Germanie, ni chez les
 « Allemands¹. On alléguera sans doute, pour cause du
 « manque de hardiesse des Anglais, leur servitude ac-
 « tuelle; mais telle n'est point la vraie raison de ces dif-
 « férences, car les Saxons du continent sont libres, et l'on
 « remarque en eux le même défaut². »

Les Gallois, qui n'entreprirent jamais d'invasions hors de leur pays, à la manière des peuples germaniques, et qui, suivant un de leurs proverbes nationaux, souhaitaient que chaque rayon du soleil fût un poignard pour percer l'ami de la guerre³, ne faisaient jamais de paix avec l'étranger, tant qu'il occupait leur territoire, y fût-il cantonné depuis longues années, y eût-il des châteaux, des bourgs et des villes. Le jour où l'un de ces châteaux était détruit de fond en comble était un jour de joie universelle où, selon les paroles d'un écrivain gallois, le père privé

1. Loquendi audaciam et respondendi fiduciam coram principibus et magnatibus. (Giraldi Cambrensis, *Cambria descriptio*; Camden, *Anglica, Hibernica*, etc., p. 891.)

2. Si... servitutem causaris in Anglis, et hunc eis inde defectum assignas in Saxonibus et Germanis, qui et libertate gaudent, et eodem tamen vitio vexantur, ratio non provenit. (Ibid.)

3. *Cambro-briton*, vol. II, p. 13.

d'un fils unique oubliait son malheur¹. Dans la grande prise d'armes qui eut lieu en l'année 1138, les Normands, attaqués sur toute la ligne de leurs marches, depuis le golfe de la Dée jusqu'à la Saverue, perdirent plusieurs postes, et, pour quelque temps, furent obligés de prendre à leur tour une attitude défensive². Mais l'avantage obtenu par les Cambriens ne pouvait être d'une grande importance, parce qu'ils ne poursuivaient point la guerre au delà des limites de leurs montagnes et de leurs vallées. Leur attaque, quelque vive qu'elle fût, donna ainsi moins d'alarmes aux conquérants de l'Angleterre que l'invasion du roi d'Écosse, et fut encore moins utile au peuple saxon, qui avait mis en elle son espérance³.

Le roi Étienne n'eut pas besoin de quitter sa résidence du sud pour marcher à la rencontre, soit des Écossais, soit des Gallois. Mais, peu de temps après, les partisans normands de Mathilde, fille de Henri I^{er}, lui donnèrent plus d'inquiétude. Appelée en Angleterre par ses amis, Mathilde débarqua le 22 septembre de l'année 1139, se jeta dans le château d'Arondel sur la côte de Sussex, et de là gagna celui de Bristol, que tenait son frère Robert, comte de Gloucester⁴. Au bruit de l'arrivée de la prétendante, beaucoup de mécontentements et d'intrigues secrètes se dévoilèrent. La plupart des chefs du nord et de l'ouest firent leur renonciation solennelle à l'hommage

1. *Cambro-briton*, vol. I, p. 137.

2. *Gesta Stephani regis*, apud *Script. rer. normann.*, p. 931. — Florent. Wigorn., *Chron. continuat.*, p. 666.

3. Order. Vital., *Hist. ecclesiast.*, lib. XIII, apud *Script. rer. normann.*, p. 912.

4. Gervas. Cantuar. *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, col. 1349, ed. Selden.

1139 et à l'obéissance d'Étienne de Blois, et renouvelèrent le serment qu'ils avaient prêté à la fille du roi Henri ¹. Toute la race normande d'Angleterre parut divisée en deux factions qui s'observaient avec défiance avant d'en venir aux mains. « Le voisin, disent les historiens du temps, soup-
« connaît son voisin, l'ami son ami, le frère son frère ². »

1139 De nouvelles bandes de soldats brabançons, engagés,
1140 soit par l'un, soit par l'autre des deux partis rivaux, vinrent, avec armes et bagages, par différents ports et diverses routes, aux rendez-vous assignés par le roi et par Mathilde³ : de part et d'autre, on leur avait promis pour soldé les terres de la faction ennemie. Afin de soutenir les frais de cette guerre civile, les fils des Normands se mirent à vendre et à revendre leurs domaines, leurs villages et leurs bourgs d'Angleterre, avec les habitants, corps et biens⁴. Plusieurs firent des incursions sur les domaines de leurs adversaires, et y enlevèrent les chevaux, les bœufs, les moutons et les hommes de race anglaise, qu'on saisissait jusque dans les villes et qu'on emmenait garrottés⁵. La terreur était telle parmi eux, que, si les habitants de quelque cité ou de quelque bourg voyaient approcher

1. Ab obsequio regis recesserunt, et pristinis fidei sacramentis innovatis... (Gervas. Cantuar. Chron., apud *Hist. angl. Script.*, col. 1349, ed. Selden.)

2. Nec vicinus in proximo, nec amicus in amico, nec frater in fratre potuit fidem habere. (Ibid., col. 1350.)

3. Flandrenses igitur... relicto natali solo... catervatim in Angliam confluunt. (Ibid., col. 1349.)

4. Quibus in stipendium dantur et venduntur vicorum et villarum cultores atque habitatores, cum rebus suis universis ac substantiis. (Florent. Wigorn., *Chron. continuat.*, p. 672.)

5. Per vicos et plateas capiuntur, et velut in copula canum constringuntur. (Ibid., p. 673.)

de loin seulement trois ou quatre cavaliers, ils prenaient aussitôt la fuite¹.

1139
à
1140

Cet effroi exagéré provenait des bruits sinistres qui couraient sur le sort des hommes que les Normands avaient saisis et enfermés dans leurs châteaux². « Car ils enlevaient, dit une chronique saxonne, tous ceux qui leur paraissaient avoir quelque bien, hommes et femmes, de jour comme de nuit; et quand ils les tenaient emprisonnés, pour en tirer de l'or et de l'argent, ils leur infligeaient des tortures comme jamais martyr n'en éprouva³. Les uns étaient suspendus par les pieds, la tête au-dessus de la fumée; d'autres étaient pendus par les pouces, avec une lourde charge aux pieds; à quelques-uns ils serraient la tête avec des cordes, jusqu'au point d'enfoncer le crâne; d'autres étaient jetés dans des cachots remplis de serpents, de crapauds et de toutes sortes de reptiles; d'autres étaient mis en *chambre-de-crucette*⁴, c'est-à-dire dans un coffre court, étroit, peu profond, garni de cailloux pointus, et où le patient se trouvait serré jusqu'à la rupture des membres⁵. »

« Dans la plupart des châteaux, il y avait un trousseau de chaînes d'un poids si lourd, que deux ou trois hommes pouvaient à peine le soulever⁶; le malheureux,

1. Si duo aut tres equites appropinquarent alicui oppido, omnes oppidani fugerunt. (*Chron. saxon.*, ed. Gibson, p. 239.)

2. Deoules and yvele men. (*Ibid.*, p. 238.)

3. Adeo ut nulli unquam martyres talia senserint: (*Ibid.*, p. 238.)

4. Ce mot, étranger à l'idiome anglo-saxon, appartenait au langage des Normands, et provenait du verbe *crucir*, qui signifie *torturer*.

5. Alios injecerunt in crucetum (*crucet-hus*), id est, cistam quæ erat brevis et angusta et depressa. (*Ibid.*)

6. In compluribus castellorum erat horridum quiddam ac detestandum scilicet *sachen-teyes*. (*Chron. saxon.*, ed. Gibson, p. 239.) —

1139 « qu'on en chargeait était tenu debout par un collier de
 1140 « fer scellé dans un poteau, et ne pouvait ni s'asseoir, ni
 « se coucher, ni dormir. Ils tuèrent par la faim plusieurs
 « milliers de personnes¹. Ils imposèrent tributs sur tributs
 « aux bourgs et aux villes, et ils appelaient cela *tenserie*².
 « Lorsque les bourgeois n'avaient plus rien à leur donner,
 « ils pillaient et incendiaient la ville³. On eût pu voyager
 « tout un jour sans trouver une âme dans les bourgs, ni à
 « la campagne un champ cultivé. Les pauvres mouraient
 « de faim, et ceux qui autrefois avaient eu quelque chose
 « mendiaient leur pain de porte en porte⁴. Quiconque
 « put s'expatrier abandonna le pays. Jamais plus de dou-
 « leurs et de maux ne fondirent sur cette terre, et les
 « païens, dans leurs invasions, en avaient moins fait
 « qu'eux⁵. Ils n'épargnaient ni les cimetières ni les églises,
 « prenaient tout ce qu'il y avait à prendre, et puis met-
 « taient le feu à l'église. C'était en vain qu'on labourait la
 « terre; autant eût valu labourer le sable, et l'on disait
 « tout haut que le Christ et ses saints dormaient⁶. »

C'était aux environs de Bristol, où l'empereuse Mathilde

Sac, alias *sache*, signifie *procès* ou *question judiciaire*, *lis*, *questio judiciaria*; *tege*, *teig*, signifie *lien*. Voyez le Glossaire saxon d'Edward Lye.

1. Multa millia fame occiderunt. (*Chron. saxon.*, ed. Gibson, p. 239.)

2. Imposuerunt tributa oppidis valde frequenter, et illud vocarunt *Tenserie*. (Ibid.) — *Tenserie* voulait dire châtement; c'était un mot dérivé de l'ancien verbe français *tenser* ou *tencer*. — Voyez, plus haut, livre v.

3. Vastaverunt et incenderunt omnia oppida. (Ibid.)

4. Ostiata victum petebant. (Ibid.)

5. Neque unquam pagani plus mali quam hi fecerant. (*Chron. saxon.*, ed. Gibson, p. 240.)

6. Dixerunt etiam aperte quod Christus dormivit ejusque sancti. (Ibid.)

et ses Angevins avaient établi leur quartier général, que 1139
 régnait la plus grande terreur. Tout le jour on voyait 1140
 amener à la ville des hommes liés et bâillonnés, soit avec
 un bâton, soit avec un mors de fer¹. Il en sortait incessamment des troupes de soldats déguisés, qui, sous l'habit anglais, cachant leurs armes et leur langage, se répandaient dans les lieux populeux, se mêlaient à la foule, dans les marchés et dans les rues, puis tout à coup s'emparaient de ceux dont l'aspect semblait annoncer quelque aisance, et les conduisaient à leur quartier pour les y mettre à rançon². Ce fut contre Bristol que le roi Étienne dirigea d'abord son armée. Cette ville forte et bien défendue résista, et les soldats royaux s'en vengèrent en dévastant et brûlant les environs³. Le roi attaqua ensuite, un à un, avec plus de succès, les châteaux normands situés sur la frontière du pays de Galles, dont presque tous les seigneurs s'étaient déclarés contre lui.

Pendant qu'il était occupé de cette guerre longue et 1145
 pénible, l'insurrection éclata du côté de l'est; les terres marécageuses d'Ély, qui avaient servi de refuge aux derniers des Saxons libres, devinrent un camp pour les Normands de la faction angevine. Baudoin de Reviers et Lenoir, évêque d'Ély, élevèrent contre le roi Étienne des retranchements de pierre et de ciment aux lieux mêmes

1. Ore... obdurato, vel cum massa aliqua illic urgender impressa, vel cum machinula ad formam asperi freni capistrata et dentata. (*Gesta Stephani regis*, apud *Script. rer. normann.*, p. 941.)

2. In die pertritam et populosam viam, nunc huc, nunc illuc itinerare, nomen suum, personas et officium mentiri, non arma, non notabilem habitum. (*Ibid.*)

3. Quæ in circuitu et quasi sub manu eorum erant, in perditionis barathrum redacta. (*Ibid.*)

1140 où Hereward avait bâti un fort de bois¹. Ces lieux, toujours considérés comme redoutables par l'autorité normande, à cause des facilités qu'ils offraient pour s'y réunir et s'y défendre, avaient été mis par Henri I^{er} sous le pouvoir d'un évêque dont la surveillance devait se joindre à celle du comte et du vicomte de la province². Le premier évêque du nouveau diocèse d'Ély fut ce même Hervé que les Gallois avaient expulsé de Bangor; le second fut Lenoir, qui découvrit et dénonça la grande conspiration des Anglais, en l'année 1137. Ce ne fut point par zèle personnel pour le roi Étienne, mais par patriotisme, comme Normand, qu'il servit alors ce roi contre les Saxons; et dès que les Normands se furent déclarés contre Étienne, Lenoir se joignit à eux, et entreprit de faire des îles de son diocèse un rendez-vous pour les amis de Mathilde³.

Étienne attaqua ses adversaires dans ce camp de la même manière que Guillaume le Conquérant y avait autrefois attaqué les réfugiés saxons. Il construisit des ponts de bateaux, sur lesquels passa la cavalerie, et mit en pleine déroute les troupes de Baudouin de Reviers et de l'évêque Lenoir⁴. L'évêque s'enfuit vers Gloucester, où se trouvait alors la fille de Henri I^{er} avec les principaux de

1. Ex lapide et cæmento. (Thomæ Eliensis, *Hist. eliensis; Anglia sacra*, t. I, p. 620.)

2. Cernens insulam helyensem locum periculosissimum si qua seditio in regno oriretur..., statuit .. locum... sub sede episcopi applicare; (Petri Blesensis Ingulfi continuat., apud *Rev. anglic. Script.*, t. I, p. 117, ed. Gale.)

3. Considerata... mira et insuperabili loci munitione. (*Gesta Stephani regis*, apud *Script. rer. normann.*, p. 949.)

4. Ibid., p. 950. — Thomæ Eliensis, *Hist. eliensis; Anglia sacra*, t. I, p. 620.

ses partisans. Tous ceux qu'elle avait dans l'ouest, encouragés par l'absence du roi, réparaient les brèches de leurs châteaux, ou, transformant en forteresses les clochers des grandes églises, les garnissaient de machines de guerre; ils creusaient à l'entour des fossés, dans le terrain même des cimetières, de façon que les cadavres étaient mis à découvert et les ossements dispersés¹. Les prélats normands ne se faisaient aucun scrupule de prendre part à ces opérations militaires, et n'étaient pas les moins actifs ni les moins occupés à torturer les Anglais pour leur faire donner rançon. On les voyait, comme dans les premiers temps de la conquête, montés sur des chevaux de bataille, couverts d'armes, la lance ou le bâton au poing, diriger les travaux et les attaques, ou tirer le butin au sort². 1140

L'évêque de Chester et celui de Lincoln se faisaient remarquer parmi les plus belliqueux. Ce dernier rallia les troupes battues au camp d'Ély, et recomposa, sur la côte de l'est, une armée que le roi Étienne vint attaquer, mais avec moins de succès que la première fois; ses troupes, victorieuses à Ély, se débandèrent près de Lincoln : abandonné de ceux qui l'entouraient, le roi se défendit seul quelque temps; mais, à la fin, obligé de se rendre, il fut conduit à Glocester, aux quartiers de la comtesse d'Anjou, qui, de l'avis de son conseil de guerre, l'enferma au donjon de Bristol³. Cette défaite ruina la cause royale. Les 1141

1. Cimiterium in castelli sustollebatur vallum, parentumque et cognatorum corpora, alia semiputrefacta, alia recentissime humata, crudele spectaculum, ab imo... retracta. (*Gesta Stephani regis*, loc. supr. cit.)

2. Ipsi episcopi... ferro accincti... cum patriæ perversoribus superbissimis invehî equis, prædæ participari... pecuniosos... cruciatibus exponere. (*Ibid.*, p. 952.)

3. Communi consilio... in turri Bristoeusi. (*Ibid.*, p. 952.)

- 111) Normands du parti d'Étienne, le voyant vaincu et captif, passèrent en foule du côté de Mathilde¹. Son propre frère, Henri, évêque de Winchester, se déclara pour la faction victorieuse; et les paysans saxons, qui haïssaient également les deux partis, profitèrent du désastre des vaincus pour les dépouiller et les maltraiter dans leur déroute².

La petite-fille de Guillaume le Conquérant fit son entrée triomphale dans la cité de Winchester : l'évêque Henri la reçut aux portes, à la tête du clergé de toutes les églises. Elle se mit en possession des ornements royaux, ainsi que du trésor d'Étienne³, et convoqua un grand conseil de prélats, de comtes, de barons et de chevaliers. L'assemblée décida que Mathilde prendrait le titre de reine, et l'évêque qui la présidait prononça la formule suivante : « Ayant invoqué premièrement, et comme il convient, « l'aide de Dieu tout-puissant, nous élisons pour dame de « l'Angleterre et de la Normandie la fille du glorieux, « riche, bon et pacifique roi Henri, et lui promettons foi « et soutien⁴. » Mais l'heureuse fortune de la reine Mathilde la rendit bientôt dédaigneuse et arrogante ; elle cessa de prendre conseil de ses anciens amis, et traita peu gracieusement ceux d'entre ses adversaires qui voulaient se rapprocher d'elle⁵. Les auteurs de son élévation, s'ils lui faisaient quelque demande, essayaient souvent des refus,

1. Sponte... ad comitissæ imperium conversis. (*Gesta Stephani regis*, apud *Script. rer. norman.*, p. 953.)

2. A simplici rusticorum plebe... in malum illius conjurante... (Ibid.)

3. Regisque castello et regni corona... thesaurisque. (Ibid., p. 954.)

4. Invocata primo, ut par est, in auxilium Divinitate, filiam... in Angliæ Normanniæque dominam eligimus, et ei fidem et manuteneamentum promittimus. (*Acta concilii Winson.*, apud Wilkins, *Concilia Magnæ Britanniæ*, t. I, p. 420.)

5. *Gesta Stephani regis*, apud *Script. rer. norman.*, p. 954.

et quand ils s'inclinaient devant elle, dit un vieil historien, 1141 elle ne se levait point pour eux ¹. Cette conduite refroidit le zèle de ses plus dévoués partisans, et la plupart, s'éloignant d'elle, sans pourtant se déclarer pour le roi détrôné, attendirent en repos l'événement ².

De Winchester, la nouvelle reine se rendit à Londres. Elle était fille d'une Saxonne; les bourgeois saxons, par une sorte de sympathie nationale, la virent plus volontiers dans leur ville que le roi de pure race étrangère ³; mais l'empressement de ces serfs de la conquête toucha peu le cœur altier de l'épouse du comte d'Anjou, et la première parole qu'elle fit adresser aux gens de Londres fut la demande d'un énorme taillage ⁴. Les bourgeois; que les dévastations de la guerre et les exactions d'Étienne avaient réduits à un tel point de détresse, qu'ils craignaient une famine prochaine, supplièrent la reine d'avoir pitié d'eux, et d'attendre, pour imposer de nouveaux tributs, qu'ils fussent relevés de leur misère présente ⁵. « Le roi ne nous a rien laissé », lui dirent d'un ton soumis les députés des citoyens. — « J'entends, reprit avec dédain la « fille de Henri 1^{er}. Vous avez tout donné à mon adversaire; vous avez conspiré avec lui contre moi; et vous « voulez que je vous épargne ⁶...? » Obligés de payer le

1. Non ipsis ante se inclinantibus reverenter ut decuit assurgere. (*Gesta Stephani regis*, apud *Script. rer. norm.*, p. 954.)

2. Ad quem finem cœpta devenirent taciti observabant. (*Ibid.*)

3. Se illi supplices obtulerunt. (*Ibid.*)

4. Infinitæ copiæ pecuniam... ore imperioso... exegit. (*Ibid.*)

5. Quatinus calamitatis et oppressionis suæ miserta... vel paucotempore parcere. (*Ibid.*)

6. Torva oculos, crispata in rugam fronte... inquiens, Londonienses .. divitias suas ad eum (*Stephanum*) roborandum, se autem imbecillandam largissime prorogasse, cum adversariis suis in malum suum dudum conspirasse. (*Ibid.*)

- 1141 taillage, les bourgeois de Londres saisirent cette occasion pour présenter à la reine une humble requête : « Noble « dame, lui dirent-ils, qu'il nous soit permis de suivre « les bonnes lois du roi Edward, ton grand-oncle, au lieu « de celles de ton père le roi Henri, qui sont mauvaises « et trop dures pour nous ¹. » Mais, comme si elle eût rougi de ses aïeux maternels et renié sa descendance anglo-saxonne, Mathilde s'irrita de cette requête, traita d'insolents ceux qui osaient la lui adresser, et proféra contre eux de grandes menaces. Blessés au fond du cœur, mais dissimulant leur peine, les bourgeois retournèrent à leur salle de conseil ², où les Normands, devenus moins ombrageux, leur permettaient alors de s'assembler pour faire entre eux, de gré à gré, la répartition des tailles; car le gouvernement avait pris la coutume d'imposer les villes en masse, sans s'occuper de la manière dont l'impôt serait rempli par les contributions individuelles.
- 1133

La reine Mathilde attendait en pleine sécurité, soit dans la tour du Conquérant, soit dans le nouveau palais de Guillaume le Roux, à Westminster, que les députés des habitants vinssent lui offrir à genoux les sacs d'or qu'elle avait demandés, quand tout à coup les cloches de la ville sonnèrent l'alarme : une grande foule se répandit dans les rues et sur les places ³. De chaque maison sortait un homme armé du premier instrument de combat qu'il avait trouvé sous sa main. Un ancien auteur compare la multitude qui

1. Ut leges eis regis Edwardi observare liceret, quia optimæ erant, non patris sui Henrici, quia graves erant. (Florent. Wigorn, *Chron. continuat.*, p. 677.)

2. Tristes et inexauditi ad sua discessere. (*Gesta Stephani regis*, apud *Seript. rer. normann.*, p. 954.)

3. Cum ergo comitissa... priestolaretur, omnis civitas sonantibus ubique campanis... (Ibid., p. 955.)

s'amassait en tumulte aux abeilles sortant de la ruche¹. 1141
 La reine et ses barons normands et angevins se voyant surpris, et n'osant risquer dans des rues étroites et tortueuses un combat où la supériorité de l'armure et la science militaire ne pouvaient être d'aucun usage, montèrent promptement à cheval et s'enfuirent². Ils avaient à peine passé les dernières maisons du faubourg, qu'une troupe d'Anglais, accourus vers leurs logements, en brisa les portes, et, ne les y trouvant point, pillà tout ce qu'ils avaient laissé³. La reine galopait sur la route d'Oxford avec ses barons et ses chevaliers; de distance en distance, quelqu'un d'entre eux se détachait du cortège pour s'enfuir plus sûrement tout seul par des chemins de traverse et des sentiers détournés⁴; elle entra dans Oxford avec son frère, le comte de Gloucester, et le petit nombre de ceux qui avaient choisi cette route comme la plus sûre, ou qui avaient oublié leur propre danger pour le sien⁵.

En réalité, ce danger était peu de chose; car les habitants de Londres, satisfaits d'avoir classé de leurs murs la nouvelle reine d'Angleterre, ne se mirent point à la poursuivre. Leur soulèvement, né d'un accès d'indignation, sans projet conçu d'avance, sans liaison avec d'autres mouvements, n'était point le premier acte d'une insurrection nationale. L'expulsion de Mathilde et de ses adhérents ne tourna point au profit du peuple anglais, 1141
 1142
 mais des partisans du roi Étienne. Ceux-ci rentrèrent

1. Quasi frequentissima ex apium alveariis examina. (*Gesta Stephani regis*, apud *Script. rer. normann.* p. 955.)

2. Curantiles ascendi equos... (Ibid.).

3. Vix antemurale civitatis domos fugiendo liquissent. (Ibid.)

4. Variarumque viarum diversiclinia subeuntes. (Ibid.)

5. Atque baronibus perpancis quibus precipue fugiendi opportunis illo aptius dirigebatur. (Ibid.)

1141 bientôt à Londres, occupèrent la Cité et la garnirent de
 1142 leurs troupes, sous couleur d'alliance avec les citoyens ¹.
 L'épouse du roi prisonnier se rendit à Londres et y établit
 ses quartiers; tout ce qu'obtinent alors les bourgeois,
 ce fut d'être enrégimentés au nombre de mille hommes,
 portant le casque et le haubert, parmi les troupes qui se
 rassemblèrent au nom d'Étienne, et de servir, comme
 auxiliaires des Normands, sous Guillaume et Roger de La
 Chesnaye ².

L'évêque de Winchester, voyant le parti de son frère
 reprendre ainsi quelque force, déserta le parti contraire,
 et se déclara de nouveau pour le prisonnier de Bristol; il
 arbora la bannière du roi sur le château de Winchester
 et sur sa maison épiscopale, qu'il avait fortifiée et crénelée
 comme un château ³. Robert de Glocester et les par-
 tisans de Mathilde vinrent en faire le siège. La garnison
 du château, bâti au milieu de la ville, mit le feu aux mai-
 sons pour gêner les assiégeants; et, pendant ce temps,
 l'armée de Londres, attaquant ces derniers à l'improviste,
 les obligea de se retrancher dans les églises, qu'on incen-
 dia pour les en faire sortir ⁴. Robert de Glocester fut fait
 prisonnier, et ceux qui le suivaient se dispersèrent. Ba-
 rons et chevaliers jetèrent leurs armes, et, marchant à
 pied pour n'être point reconnus, traversèrent, sous de
 faux noms, les villes et les villages ⁵. Mais, outre les par-
 tisans du roi qui les serraient de près, ils trouvèrent sur

1. *Gesta Stephani regis*, apud *Script. rer. normann.*, p. 954.

2. Mille cum galeis et loriciis ornatissime instructi. (*Ibid.*, p. 956.)

3. Domum., quam ad instar castelli fortiter et inexpugnabiliter fir-
 marat. (*Ibid.*)

4. *Ibid.*

5. Omnibus militandi abjectis insigniis, pedites et inhonori nomen
 suum et fugam mentiebantur. (*Ibid.*, p. 957.)

leur chemin d'autres ennemis, les paysans saxons, achar-
nés contre eux dans leur déroute, comme naguère ils
l'avaient été contre la faction opposée¹; ils arrêtaient ces
fiers Normands, que, malgré leurs efforts pour se dégui-
ser, on reconnaissait au langage, et les faisaient courir
devant eux à grands coups de fouet². L'archevêque de
Canterbury, d'autres évêques et nombre de seigneurs,
furent maltraités de la sorte et dépouillés de tous leurs
habits³. Ainsi, cette guerre fut à la fois pour les Anglais
de race un sujet de misère et de joie, de cette joie fréné-
tique qu'on éprouve au milieu de la souffrance, en ren-
dant le mal pour le mal. Le petit-fils d'un homme mort à
Hastings se voyait maître de la vie d'un baron ou d'un
prélat normand, et les Anglaises qui tournaient le fuseau
au service des hautes dames normandes, riaient d'entendre
raconter les souffrances de la reine Mathilde à son départ
d'Oxford, comment elle s'était enfuie avec trois chevaliers,
la nuit, à pied, par la neige, et comment elle avait passé,
en grande alarme, près des postes ennemis, tremblante au
moindre bruit d'hommes et de chevaux ou à la voix des
sentinelles⁴.

Peu de temps après que le frère de Mathilde, Robert,
comte de Glocester, eut été fait prisonnier, les deux partis
conclurent un accord, par lequel le roi et le comte furent
rendus l'un pour l'autre, de manière que la dispute revint

1. In manus rusticorum incidentes. (*Gesta Stephani regis*, apud *Script. rer. normann.*, p. 957.)

2. Dirissimis flagris atterebantur. (*Ibid.*)

3. Equis quoque et vestibus ab istis captis, ab illis horrende abstrac-
tis. (*Ibid.*)

4. Tribus prudentis ingenii se comitantibus militibus, e castello noctu
egreditur, perque nivem et gelu... hinc cornicinum stridore, inde ululan-
tium in altum clamore... (*Ibid.*, p. 959.)

- 1142 à ses premiers termes¹. Étienne sortit de la tour de Bristol, et reprit l'exercice de la royauté; son gouvernement s'étendit alors sur la portion du pays où dominaient ses partisans, c'est-à-dire sur les provinces du centre et de l'est de l'Angleterre. Quant à la Normandie, aucun de ses ordres n'y parvint; car, durant sa captivité, tout le pays s'était rendu au comte Geoffroi, mari de Mathilde, lequel, peu de temps après, du consentement des Normands, céda à son fils aimé Henri le titre de duc de Normandie².
- 1143 Le parti d'Étienne perdit ainsi l'espérance de se recruter outre-mer; mais comme il était maître des côtes, il eut le moyen d'empêcher que de semblables renforts ne parvinssent à ses adversaires, resserrés dans la contrée de l'ouest. Leur seule ressource fut de solder des corps de Gallois, qui, bien que mal armés, arrêtaient quelque temps par leur bravoure et leur tactique bizarre la marche des partisans du roi³.
- 1153 Pendant que la lutte se prolongeait assez mollement de part et d'autre, Henri, fils de Mathilde, parti de Normandie avec une petite armée, réussit à débarquer en Angleterre. Au premier bruit de son arrivée, beaucoup de gens commencèrent à abandonner la cause d'Étienne; mais, dès qu'ils apprirent que Henri n'avait que peu de monde et peu d'argent, beaucoup revinrent au roi, et la désertion s'arrêta⁴. La guerre se poursuivit sous le même

1. Ad priorem dissensionis punctum. (*Gesta Stephani regis*, apud *Script. rer. normann.*, p. 957.)

2. Guilielm. Neubrig., *de Reb. anglie.*, p. 98, éd. Hearne.

3. Crudelemque et indomitum pedestris multitudinis, Walensium scilicet... aggregavit exercitum. (*Gesta Stephani regis*, apud *Script. rer. normann.*, p. 965.)

4. Ibid., p. 973.—Gervas. Cantuar. *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.* t. II, col. 1366, éd. Selden.

aspect qu'auparavant ; il y eut des châteaux pris et repris, 1153
des villes pillées et brûlées. Les Anglais, fuyant de leurs
maisons par force ou par crainte, allaient bâtir de petites
cabanes sous les murs des églises ; mais ils ne tardaient
pas à en être expulsés par l'un ou l'autre parti, qui trans-
formait l'église en forteresse, crénelait le haut des tours
et y braquait ses machines de guerre ¹.

Le fils unique du roi Étienne, nommé Eustache, qui
s'était plus d'une fois signalé par son courage, mourut,
après avoir pillé un domaine consacré à saint Edmund,
roi et martyr ; sa mort fut, selon les Anglais de naissance,
la suite de l'outrage qu'Eustache avait osé faire à ce saint
de race anglaise ². Étienne, n'ayant plus de fils auquel il
pût désirer de transmettre la royauté, fit alors proposer
à Henri d'Anjou, son rival, de terminer la guerre par un
accord ; il demandait que les Normands d'Angleterre et
du continent le laissassent régner en paix durant sa vie,
à condition qu'après lui le fils de Mathilde serait roi. Les
Normands y consentirent, et la paix fut rétablie. La teneur
du traité, juré par les évêques, les comtes, les barons et
les chevaliers des deux partis, s'offre sous deux faces très-
différentes dans les historiens du temps, selon la faction
qu'ils favorisent. Les uns disent que le roi Étienne adopta
Henri pour son fils, et qu'en vertu de cet acte préalable,
les seigneurs jurèrent de donner en héritage au fils adop-
tif le royaume de son père ³ ; d'autres, au contraire, pré-

1 Alii circa templa, spe videlicet se contutandi, humilia contextentes
tuguria.... (*Gesta Stephani regis*, apud *Script. rer. normann.*, p. 961.)—
De turri unde dulces et imbelles audierant tintinnabulorum monitus,
nunc balistas erigi... (*Ibid.*, p. 951.)

2 *Chron. normann.* apud *Script. rer. normann.*, p. 969.

3. Et rex quidem duem adoptans in filium, eum solemniter succes-

1153 tendent que le roi reconnut positivement le droit héréditaire du fils de Mathilde sur le royaume, et qu'en retour ce dernier lui octroya bénévolement de régner le reste de sa vie¹. Ainsi des contemporains, également dignes de foi, font provenir de deux principes entièrement opposés la légitimité qu'ils accordent au petit-fils de Henri 1^{er}. Lesquels doit-on croire en cela? Ni les uns, ni les autres; et la vérité est que les mêmes barons qui avaient élu Étienne malgré le serment prêté à Mathilde, qui ensuite élurent Mathilde malgré le serment prêté à Étienne, par un nouvel acte de volonté, désignèrent, pour succéder à Étienne, le fils de Mathilde, et non sa mère. De cette volonté toute-puissante dérivait la légitimité royale².

1152 Peu de temps avant son expédition en Angleterre, Henri
 1153 avait pris pour femme l'épouse divorcée du roi de France, Éléonore ou Aliénor, ou plus familièrement Aanor, fille de Guillaume, comte de Poitou et duc d'Aquitaine, c'est-à-dire souverain de toute la côte occidentale de la Gaule, depuis l'embouchure de la Loire jusqu'au pied des Pyrénées³. Suivant les usages de ce pays, Éléonore y jouissait de tout le pouvoir qu'avait exercé son père; et, de plus, son mari, quoique étranger, pouvait entrer avec elle en

sorem proprium declaravit. (Guilliem. Neubrig., *de Reb. angl.*, p. 102, ed. Hearne.)

1. Rex recognovit... hæreditarium jus quod dux Henricus habebat in regno Angliæ, et dux benigne concessit ut rex tota vita sua, si vellet, regnum teneret. (*Chron. normann.*, apud *Script. rer. normann.*, p. 989.)

2. Sciat is quod ego rex Stephanus Henricum ducem Normanniæ post me successorem regni Angliæ, et hæredem meum jure hæreditario constitui, et sic ei et hæredibus suis regnum Angliæ donavi et confirmavi. (*Instrumentum pacis*; *Chron. Johan. Bromton*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 1037, ed. Selden.)

3. Guilliem. Neubrig., *de Reb. angl.*, p. 105, ed. Hearne. — *Script. rer. gallic. et franc.*, t. XIV, p. 11, note a, ad. calc. pag.

partage de la souveraineté. Le roi Louis VII eut ce privilège tant qu'il resta uni à la fille du comte Guillaume, et il entretint des officiers et des garnisons dans les villes de l'Aquitaine; mais, aussitôt qu'il l'eut répudiée, il lui fallut rappeler ses sénéchaux et ses hommes d'armes¹. Ce fut en Palestine, où Éléonore avait suivi son mari partant pour la croisade, que leur mésintelligence éclata. Persuadé, soit à tort, soit à raison, que la reine le trompait pour un jeune Sarrasin, Louis sollicita et obtint de l'autorité ecclésiastique la rupture de son mariage².

Il se tint, à Beaugency-sur-Loire, un concile devant lequel la reine de France fut obligée de comparaître. L'évêque qui portait la parole comme accusateur annonça que le roi demandait le divorce, « parce qu'il ne se fiait point « en sa femme, et jamais ne serait assuré de la lignée qui « viendrait d'elle³. » Le concile passa outre sur cette scandaleuse requête, et déclara le mariage nul sous prétexte de parenté, s'apercevant un peu tard qu'Éléonore était cousine de son mari à l'un des degrés prohibés⁴. L'épouse répudiée se mit en route pour retourner dans son pays, et s'arrêta quelque temps à Blois. Durant son séjour dans cette ville, Thibaut, comte de Blois, tâcha de lui plaire et d'obtenir sa main. Indigné du refus qu'il essuya, le comte résolut de retenir en prison dans son château la

1. Munitiones removet, gentes suas exinde reducit. (*Chron. turon.*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XII, p. 474.)

2. Noluit eam... ulterius uxorem habere. (*Hist. Ludovici VII*, *ibid.*, p. 127.)—Uxorem suam repudiat. (*Chron. turon.*, *ibid.*, t. XII, p. 474.)

3. De Potter, *Esprit de l'Église*, t. VI, p. 33.

4. Quod inter ipsum et reginam Alienoridem... linea consanguinitatis erat. (*Hist. Ludovici VII*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XII, p. 127.)

1152 duchesse d'Aquitaine ¹, et même de l'y épouser de force,
 1153 ^à comme s'exprime un vieil historien ². Elle soupçonna ce
 mauvais dessein, et, partant de nuit, descendit la Loire
 jusqu'à Tours, ville qui faisait alors partie du comté
 d'Anjou. Au bruit de son arrivée, le second fils du comte
 d'Anjou et de l'impératrice Mathilde, nommé Geoffroy,
 épris du même désir que Thibaut de Blois, vint se placer
 en embuscade à un port de la Creuse, qu'on appelait le
Port de Piles, sur la limite commune du Poitou et de la
 Touraine, pour arrêter le cortège de la duchesse, l'enle-
 ver elle-même et l'épouser ³; mais Éléonore, dit l'histo-
 rien, en fut avertie par son bon ange, et prit subitement
 un autre chemin pour aller à Poitiers ⁴.

C'est là que Henri, fils aîné de Mathilde et du comte
 d'Anjou, plus courtois que son frère, se rendit pour sol-
 liciter l'amour de la fille des ducs d'Aquitaine. Il fut agréé,
 conduisit sa nouvelle épouse en Normandie, et envoya
 dans les cités de la Gaule méridionale des baillis, des jus-
 ticiers et des hommes d'armes normands. Au titre de duc
 de Normandie il joignit dès lors ceux de duc d'Aquitaine
 et de comte de Poitou ⁵, et, son père ayant déjà l'Anjou
 et la Touraine, leur souveraineté s'étendait sur toute la
 partie occidentale de la Gaule, entre la Somme et les
 Pyrénées, à l'exception de la pointe de Bretagne. Les terres
 du roi de France, bornées par la Loire, la Saône et la
 Meuse, étaient loin d'avoir une pareille étendue. Ce roi

1. *Chron. turon.*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XII, p. 474.

2. *Eam per vim nubere sibi volente.* (*Ibid.*)

3. *Cum... ipsam in uxorem ducere et apud portum de Piles rapere vo-*
luisse. (*Ibid.*)

4. *Ipsa ammonita ab angelis suis, per aliam viam reversa est.* (*Ibid.*)

5. *Ibid.* — Guilielm. Neubrig., *de Reb. anglie.*, p. 105, ed. Hearne.

s'alarma de voir s'accroître à un tel point la puissance normande, rivale de la sienne depuis sa naissance, et encore plus depuis la conquête de l'Angleterre. Il avait fait de grands efforts pour prévenir l'union du jeune Henri avec Éléonore d'Aquitaine, et l'avait sommé, comme son vassal pour le duché de Normandie, de ne point contracter mariage sans l'aveu de son seigneur suzerain¹. Mais les obligations de l'homme lige envers le suzerain, même quand les deux partis les avaient expressément avouées et consenties, n'avaient guère de valeur entre gens d'égale puissance. Henri ne tint nul compte de la défense de se marier, et Louis VII fut obligé de se contenter des nouveaux serments d'hommage que lui prêta le futur roi d'Angleterre pour le comté de Poitou et le duché d'Aquitaine².

Des serments de ce genre, vagues dans leur teneur, prêtés de mauvaise grâce et en quelque sorte pour la forme, étaient depuis longtemps le seul lien qui existât entre les successeurs des anciens rois franks et les chefs souverains du pays compris entre la Loire et les deux mers; car la domination franke n'avait pu prendre racine dans ces contrées aussi fortement que dans celle qui était voisine de la Germanie. Au VII^e siècle, les peuples de l'Europe qui entretenaient quelques relations avec la Gaule, avaient déjà coutume de la désigner tout entière par le nom de *France*, mais au sein même du territoire gaulois, ce nom était loin d'avoir une pareille universalité. Le cours de la Loire formait la limite méridionale de la Gaule franke, ou du pays français; et au delà se trouvait le pays

1. *Chron. turon.*, apud Script. rer. gallic. et francic., t. XII, p. 474.

2. Gisleberti Haemoniæ, *Chron.*, ibid., t. XIII, p. 565.

1152 romain, différent de l'autre par la langue et les mœurs,
 à
 1153 surtout par la civilisation¹.

660 Dans la contrée du sud, les habitants, grands ou petits,
 à
 750 riches ou pauvres, étaient presque entièrement de pure race gauloise, ou du moins la descendance germanique n'y était point accompagnée de la même supériorité de condition sociale qui s'y attachait dans le nord. Les hommes de race franke qui étaient venus dans la Gaule méridionale, soit en conquérants, soit comme agents et commissaires des conquérants, établis au nord de la Loire, ne réussirent point à se propager comme nation distincte au sein d'une population nombreuse et réunie dans de grandes villes : aussi les habitants de la France et de la Bourgogne employaient-ils d'ordinaire le nom de Romains pour désigner ceux du Midi².

Plusieurs des successeurs de Chlodowig ajoutèrent à leur titre de roi des Franks celui de prince du peuple romain³; au déclin de cette première dynastie, la population de l'Aquitaine et de la Provence prit dans son propre sein des ducs et des comtes indigènes, ou, ce qui est plus remarquable, contraignit les descendants de ses gouverneurs de race tudesque à se révolter avec elle. Mais cet affranchissement de la Gaule méridionale était à peine accompli, que l'avènement d'une seconde race de rois vint rendre à la nation franke son ancienne énergie, et la pousser de nouveau à la conquête du Midi.

1. Gisleberti Hannoniæ Chron., apud Script. rer. gallic. et francic., t. XIII-XVIII, passim.

2. Fredegarii Chron., apud Script. rer. gallic. et francic., t. II, p. 458 et passim.

3. Rex Dagobertus Francorum et romani populi princeps. (Vita S. Martini Vertav., apud Hist. franc. Script., t. I, p. 653, ed. Du Chesne.)

Redevenus maîtres de ces belles contrées, les Gallo-Franks y placèrent des gouverneurs et des juges¹ qui enlevaient, sous forme de tribut, tout l'argent du pays; mais, à la première occasion favorable, les Méridionaux refusaient de payer, se soulevaient et chassaient les étrangers. Alors les Franks descendaient du nord pour revendiquer leur droit de conquête; ils venaient sur les bords de la Loire, soit à Orléans, soit à Tours, soit à Nevers, tenir leur champ de mai en armes². La guerre commençait entre eux et les habitants du Limousin ou de l'Auvergne; qui étaient l'avant-garde de la population gallo-romaine. Si les Romains (pour parler le langage de l'époque) se sentaient trop faibles, ils proposaient au chef des gens de France de lui payer l'impôt chaque année, en conservant d'ailleurs l'indépendance politique³. Le prince frank soumettait cette proposition à ses *leudes*⁴, dans leur assemblée, tenue en plein air; si cette assemblée votait contre la paix, l'armée continuait sa marche, arrachant les vignes et les arbres à fruit, enlevant les hommes, le bétail et les chevaux⁵. Quand la cause du Midi avait été complètement vaincue, les gouverneurs, juges ou comtes franks se réinstallaient dans les villes, et, pour un temps plus ou moins long, en tête des actes publics figuraient

1. Suis iudicibus constituit. (Fredeg., *Chron. continuat.*, apud *Script. rer. gallie. et francie.*, t. II, p. 456.)

2. Cum omni exercitu... cum Francis et proceribus suis, placitum suum campo medio tenens; postea Ligere transacto... (Ibid., t. V, p. 6 et 7.)

3. Tributa vel munera quæ... reges Francorum de Aquitania provincia exigere consueverant. (Ibid., t. II, p. 456.)

4. *Leod, lied, liet, leute*, peuple, gens...

5. Sed hoc rex per consilium Francorum... facere contempsit... totam regionem vastavit... cum præda, equitibus... captivis, thesauris, Christo duce... reversus est in Franciam. (Ibid., p. 3-7.)

750 les formules suivantes : « Sous le règne du glorieux roi
 814 *Pepin* ; sous le règne de l'illustre empereur *Karl*. »

Karl, ou Charlemagne, établit roi en Aquitaine, du consentement de tous les seigneurs franks, son fils Lodewig, que les Gaulois nommaient Louis¹. Ce Louis devint, à son tour, empereur ou *keisar* des Franks, et, sous ce titre, régna à la fois en Germanie, en Italie et en Gaule. De son vivant, il voulut faire jouir ses fils de cette autorité immense, et le partage inégal qu'il établit excita entre eux la discorde. Les Gaulois méridionaux s'empressèrent de prendre parti dans ces querelles, pour les envenimer et
 814 contribuer à l'affaiblissement de leurs maîtres. En atten-
 839 dant le moment de s'insurger sous des chefs de leur race et de leur langue, ils donnèrent la royauté de leur pays à des membres de la famille impériale, mais à ceux que ni l'empereur ni l'assemblée souveraine des Franks ne voulaient y voir régner² ; il en résulta de longues guerres et
 839 de nouvelles dévastations pour les villes de l'Aquitaine. La
 888 grande lutte pour la royauté, qui s'éleva sur la fin du ix^e siècle, et se prolongea durant cent ans, donna quelque relâche aux Aquitains. Indifférents aux deux partis rivaux, n'ayant nul intérêt commun ni avec la famille de Charlemagne ni avec les rois de nouvelle race, ils se tinrent à l'écart, et profitèrent de la dispute comme d'un prétexte pour résister également au pouvoir des uns et des autres. Lorsque les Gallo-Franks, renonçant à l'obéissance de l'Austrasien Karl, dit le Gros, eurent fait roi le Neustrien Eudes, comte de Paris, on vit s'élever en Aqi-

1. Eredeg., *Chron. continuat.*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. V, passim.

2. Nithardi *Hist.*, lib. II, cap. VIII, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. VII, p. 19 et 20.

tain un roi national, appelé Ranulf, qui, peu de temps 843
après, sous les titres plus modestes de duc des Aquitains
et de comte des Poitevins, régna, en toute souveraineté,
depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées. Le roi Eudes partit de
France pour aller soumettre l'Aquitaine; mais il n'y réussit
pas. A leur résistance matérielle les habitants du Midi joi-
gnaient une sorte d'opposition morale; ils se faisaient en
apparence les défenseurs des droits de la vieille famille
dépossédée, par la seule raison que les Français ne vou-
laient plus reconnaître ces droits.

Presque tous les chefs indépendants de l'Aquitaine, du 923
Poitou et de la Provence, imaginèrent dès lors de se pré-
tendre issus de Charlemagne par les femmes, et firent
grand bruit de cette descendance hypothétique, pour
s'autoriser à donner aux rois de la troisième dynastie la
qualification d'usurpateurs¹. Après que Charles le Simple², 936
héritier légitime de Charlemagne, eut été emprisonné à
Péronne, son nom fut mis en tête des actes publics en
Aquitaine, comme s'il eût toujours régné; puis, quand
son fils eut recouvré le pouvoir, les Aquitains ne souf-
frirent pas qu'il exerçât sur eux, soit directement, soit
indirectement, la moindre autorité.

La victoire des Français sur la seconde et dernière dy- 987
nastie germanique fut décidée à perpétuité par l'élection
de Hugues, surnommé *Capet* ou *Chapet* dans la langue
romane d'outre-Loire³. Les Méridionaux ne prirent au-
cune part à cette élection, et ne reconnurent point le roi
Hugues : celui-ci, à la tête de son peuple d'entre Meuse

1. Dom Vaissette, *l'histoire générale du Languedoc*, t. II liv. XI.

2. Voyez livre II, t. I, p. 182, note 2.

3. Hue Chapet. (*Chroniques de Saint Denis*; *Recueil des historiens de la France*, t. X, p. 303.)

987 et Loire, fit la guerre à l'Aquitaine; mais, après beaucoup d'efforts, il ne parvint qu'à établir sa suzeraineté sur les provinces les plus voisines de la Loire, sur le Berry, 988 la Touraine et l'Anjou¹. Pour prix de son adhésion, le comte de ce dernier pays obtint le titre héréditaire de sénéchal du royaume de France; et, dans les festins solennels, il eut la charge de servir à cheval les mets de la table du roi. Mais l'attrait de pareils honneurs ne séduisit point les comtes ni les ducs des territoires plus méridionaux; ils soutinrent le combat, et la grande masse de 988
1132 population qui parlait le langage d'*oc* ne reconnut, ni en fait ni en apparence, l'autorité des rois de la contrée où l'on disait *oui*. Le midi de la Gaule, partagé en diverses principautés, suivant les divisions naturelles du territoire ou l'ancienne circonscription des provinces romaines, parut ainsi vers le xi^e siècle, affranchi de tout reste de la sujétion que les Franks lui avaient imposée, et le peuple d'Aquitaine n'eut dès lors pour souverains que des hommes de sa race et de son langage.

Il est vrai qu'au nord de la Loire, depuis la fin du x^e siècle, une même langue était aussi commune aux rois, aux seigneurs et au peuple; mais dans ce pays, où la conquête n'avait jamais été démentie, les seigneurs n'aimaient point le peuple; ils sentaient au dedans d'eux-mêmes, sans peut-être s'en rendre compte, que leur rang et leur puissance provenaient d'une source étrangère. Quoique détachés pour jamais de leur vieille souche tudesque, ils n'avaient point renoncé aux mœurs de la conquête : eux seuls jouissaient, dans le royaume, de la propriété territoriale et de la franchise personnelle. Au contraire, dans les petites souverainetés méridionales, quoiqu'il y eût des

1. Dom Vaissette, *Histoire générale du Lanquedoc*, t. II, livre XII.

rangs parmi les hommes, quoiqu'il y eût des classes élevées et des classes inférieures, des châteaux et des chaumières, de l'insolence dans la richesse et de la tyrannie dans le pouvoir, le sol appartenait au corps du peuple, et nul ne lui en contestait la pleine propriété, le *franc-aleu*, comme on disait au moyen âge. C'était la masse populaire qui avait, à plusieurs reprises, reconquis ce sol sur les envahisseurs d'outre-Loire. Les duchés, les comtés, les vicomtés, toutes les seigneuries étaient plus ou moins nationales : la plupart s'étaient élevées dans des temps de révolte contre la puissance étrangère, et avaient été légitimées par l'adhésion du peuple.

Mais, inférieur aux pays méridionaux en organisation sociale, en liberté civile et en traditions de gouvernement, le royaume de France était puissant par son étendue et formidable au dehors ; aucun des États qui se partageaient avec lui l'ancien territoire gaulois ne l'égalait en force, et ses chefs faisaient souvent trembler les ducs et les comtes du Midi au milieu de leurs grandes cités, enrichies par les arts et le commerce ; souvent, pour s'assurer une plus longue paix avec la France, ils offraient leurs filles en mariage, et par une fausse politique donnaient aux princes français entrée chez eux à titre de parents et d'alliés. C'est ainsi que l'union de la fille du duc Guillaume avec le roi Louis VII ouvrit, comme on l'a vu, les villes de l'Aquitaine et du Poitou à des garnisons étrangères. Lorsque, après le divorce d'Éléonore, les Français se furent retirés, son second mariage amena des Angevins et des Normands, qui disaient comme les Français *oui* et *nenny*, au lieu d'*oc* et *no*¹. Peut-être y avait-il entre les Angevins et les Méri-

1. Voyez Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*, t. IV, passim.

1152 dionaux un peu plus de sympathie qu'entre ces derniers et les Français, parce que la civilisation croissait en Gaule à mesure qu'on avançait vers le sud. Mais la différence de langage, et surtout d'accentuation, devait rappeler sans cesse aux Aquitains que Henri, fils de Mathilde, leur nouveau seigneur, était encore un étranger.

Peu de temps après le mariage qui le fit le duc d'Aquitaine, Henri devint comte d'Anjou, par la mort de son père, mais sous la condition expresse de remettre cette province à son jeune frère le jour où lui-même deviendrait roi. Il en prêta le serment avec un appareil lugubre sur le cadavre du mort, mais ce serment fut violé, et Henri garda le comté d'Anjou, lorsque les barons normands, plus fidèles que lui à leur parole, l'eurent appelé en Angleterre pour succéder au roi Étienne ¹. Dès qu'il eut pris 1155 possession de la royauté, il qualifia Étienne d'usurpateur, et s'occupa d'abolir tout ce qui s'était fait de son vivant ². Il chassa d'Angleterre les Brabançons qui s'y étaient établis après avoir servi la cause royale contre Mathilde. Il confisqua les terres que ces hommes avaient reçues en solde, démolit leurs châteaux forts et ceux des partisans du dernier roi, voulant, disait-il, en réduire le nombre à ce qu'il était sous le roi Henri, son aïeul ³. Les compagnies d'auxiliaires étrangers, venues en Angleterre durant la guerre civile, avaient commis beaucoup de pillages sur les Normands du parti contraire à celui qu'elles ser-

1. A principibus Angliæ vocatus. (Gervas. Cantuar. Chron., apud *Iist. angl. Script.*, t. II, col. 1376, ed. Selden.)

2. Tempore Stephani ablitoris mei. (*Charta Henri II.*) — Invasoribus... (*Chron. Johan. Bromton.*, ibid., t. I, col. 1046.)

3. Castella nova que in diebus avi sui... existerant præcepit citius complanari. (Ibid., col. 1043.)

vaient ; leurs chefs avaient enlevé des domaines et des maisons , et les avaient ensuite fortifiés contre les seigneurs normands dépossédés, imitant les pères de ces derniers, qui avaient de même fortifié leurs habitations conquises sur les Anglais ¹ : L'expulsion des Flamands fut pour toute la race anglo-normande un sujet de joie pareille à ce que l'expulsion de cette même race eût été pour les Saxons : « Nous les vîmes tous, dit un auteur du ¹¹⁵⁵ « siècle, passer la mer pour retourner du camp à la char-
« rue, et redevenir serfs, après avoir été maîtres ². »

Quiconque, vers l'année 1140, à l'invitation du roi Étienne, avait dételé ses bœufs pour passer le détroit et venir à la bataille de Lincoln, était ainsi traité d'usurpateur par ceux dont les ancêtres avaient dételé, en 1066, pour suivre Guillaume le Bâtard. Les conquérants de l'Angleterre se regardaient déjà comme possesseurs légitimes ; ils avaient effacé de leur esprit tout souvenir de leur usurpation violente et de leur ancienne fortune, s'imaginant que leurs nobles familles n'avaient jamais exercé d'autre emploi que celui de gouverner les hommes. Mais les Saxons avaient plus de mémoire ; et, dans les plaintes que leur arrachait la dureté de leurs seigneurs, ils disaient de plus d'un comte et de plus d'un prélat de race normande : « Il nous harcèle et nous pique comme son aïeul
« piquait les bœufs de l'autre côté de la mer ³. »

1. *Castella passim per Angliam... ædificata.* (Gervas. Cantuar. Chron., *ibid.*, col. 1043.)

2. *A castris ad aratra, a tentoriis ad ergasteria... revocabuntur, et quas nostratibus operas indixerunt, dominis suis ex necessitate persolvent.* (Radulphi de Diceto, *Imag. histor.*, *ibid.*, col. 528.)

3. *Aculeo pungebantur quem domini præ manibus habebat, memor piæ recordationis avi sui... qui aratrum ducere et boves castigare con-*

1135 Malgré cette conscience de sa propre situation et de
 1136 l'origine de son gouvernement, la race saxonne, fatiguée par la souffrance, se laissait aller à une résignation apathique. Le peu de sang anglais que l'impératrice Mathilde avait transmis à Henri II était, disait-on, un gage assuré de sa bienveillance pour le peuple¹, et l'on oubliait comment cette même Mathilde, plus Saxonne pourtant que son fils, avait traité les bourgeois de Londres. Des écrivains, soit simples et de bonne foi, soit payés pour préconiser d'avance le nouveau règne, publièrent que l'Angleterre possédait enfin un roi anglais de nation; qu'elle avait des évêques, des abbés, des barons et des chevaliers issus de l'une et de l'autre race, et qu'ainsi la haine nationale était désormais sans motif². Nul doute, en effet, que les femmes saxonnes, enlevées et mariées de force, soit après la bataille de Hastings, soit après les déroutes d'York et d'Ély, n'eussent, au milieu du désespoir, donné des fils à leurs maîtres; mais ces fils de pères étrangers se croyaient-ils les frères des bourgeois et des serfs du pays? et le désir d'effacer auprès des Normands de race pure la tache de leur naissance ne devait-il pas, au contraire, les rendre plus orgueilleux envers leurs compatriotes maternels? Il était vrai aussi que, dans les premiers temps de l'invasion, Guillaume le Conquérant avait offert des femmes de sa nation et même de sa famille à des chefs saxons en-

sueverat. (Roger de Hoved., *Annal.* pars poster., apud *Rer. anglie Script.*, p. 703, ed. Savile.)

1. Matth. Paris., t. I, p. 92.

2. Habet nunc certe de genere Anglorum Anglia regem; habet de eadem gente episcopos et abbates; habet et principes milites etiam optimos qui ex utriusque seminis conjunctione procreati... (Ailred. Rievall., *de Vita Edwardi confess.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 401, ed. Selden.)

core libres; mais ces sortes d'unions furent peu nombreuses, et, dès que la conquête parut achevée, nul Anglais ne se trouva plus assez noble pour qu'une Normande l'honorât de son lit. D'ailleurs, quand il eût été constant que beaucoup d'Anglais de naissance, en reniant la cause de leur pays, en désapprenant leur langue, en jouant le rôle de flatteurs et de parasites, se fussent élevés aux privilèges des hommes de race étrangère, cette fortune individuelle n'atténuait point, pour la masse des vaincus, les tristes effets de la conquête.

Peut-être même le mélange des races était-il alors en Angleterre plus favorable aux oppresseurs qu'aux opprimés; car, à mesure que les premiers perdaient, si l'on peut s'exprimer ainsi, leur caractère d'étrangeté, le penchant à la résistance s'affaiblissait dans le cœur des autres. Une réaction violente, seul recours efficace contre les injustices de la conquête, devenait moins possible. Aux chaînes de la domination usurpée se joignaient des liens moraux, le respect des hommes pour leur propre sang, et ces affections bienveillantes qui nous rendent si patients à supporter le despotisme domestique. Aussi Henri II vit-il sans déplaisir des moines saxons, dans la dédicace de leurs livres, lui étaler sa généalogie anglaise; et, sans faire mention ni de son aïeul Henri 1^{er}, ni de son bisaïeul le Conquérant, le louer d'être issu du roi Alfred. « Tu es fils, » lui disaient-ils, de la très-glorieuse impératrice Mathilde, « dont la mère fut Mathilde, fille de Marguerite, reine d'Écosse, dont le père fut Edward, fils du roi Edmund Côte-de-Fer, l'arrière-petit-fils du noble roi Alfred ¹. »

Soit par hasard, soit à dessein, il circulait aussi dans

1. Filius es gloriosissimæ imperatricis Matildis... (Ailred, Rievall, *Genealog. reg. Angl.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 350, ed. Selden.)

1155 le même temps de fausses prédictions qui annonçaient le
 1156 ^à règne de Henri d'Anjou comme une époque de soulagement, et, en quelque sorte, de résurrection pour le peuple anglais. L'une de ces prophéties était attribuée au roi Edward à son lit de mort; et l'on disait qu'il l'avait prononcée afin de rassurer ceux qui craignaient alors pour l'Angleterre les projets ambitieux du duc de Normandie.
 « Quand l'arbre vert, leur avait-il dit, après avoir été
 « coupé au pied et éloigné de sa racine à la distance de
 « trois arpens, s'en rapprochera de lui-même, fleurira
 « et portera des fruits, alors un meilleur temps viendra². » Cette allégorie, faite après coup, s'interprétait sans grande peine. L'arbre coupé, c'était la famille d'Edward, qui avait perdu la royauté à l'élection de Harold; après Harold étaient venus Guillaume le Conquérant et son fils Guillaume le Roux : ce qui complétait le nombre de trois rois étrangers à l'ancienne famille; car il faut remarquer qu'on supprimait le roi Edgar, parce qu'il avait encore des parents en Angleterre ou en Écosse, et qu'en fait de descendance du noble roi Alfred, l'Angevin Henri leur eût paru fort inférieur. L'arbre s'était rapproché de sa racine quand Mathilde avait épousé Henri 1^{er}; il avait fleuri par la naissance de l'impératrice Mathilde, et enfin porté des fruits par celle de Henri II..... Ces misérables contes ne sont dignes de figurer dans l'histoire qu'à cause de l'effet moral qu'ils ont pu produire sur les hommes

1. Voyez livre III, t. I, p. 277.

2. Arbor... viridis a suo trunco decisa ad trium jugerum spatium a radice propria separatur, quæ cum nulla manu hominis cogente... ad suum truncum reversa, in antiquam radicem sese receperit... rursus floruerit et fructum fecerit : tunc sperandum est aliquod in hac tribulatione solatium. (Ailred. Rievall., de Vita Edwardi Confess., apud Hist. angl. Script., t. I, col. 402, ed. Selden.)

d'autrefois. Ils avaient pour but de détourner de la per- 1153
sonne du roi la haine que les Saxons nourrissaient contre 1156.
tous les Normands; mais rien ne pouvait faire que Henri II
ne fût pas le représentant de la conquête, et l'on avait
beau le surnommer mystiquement la pierre angulaire où
s'unissaient les deux murailles, c'est-à-dire les deux races¹,
il n'y avait point d'union possible au milieu d'une telle
inégalité de droits, de biens et de puissance.

Quelque difficile qu'il fût déjà pour un Anglo-Saxon du
xii^e siècle, de reconnaître comme successeur naturel des
rois de race anglaise, un homme qui ne savait pas même
comment on disait roi en anglais², les conciliateurs obsti-
nés des Saxons avec les Normands mirent en avant des
assertions beaucoup plus extraordinaires : ils entreprirent
d'ériger le Conquérant lui-même en héritier légitime du
roi Alfred. Une très-vieille chronique, citée par un auteur
déjà ancien, raconte que Guillaume le Bâtard était le propre
petit-fils du roi Edmund Côte-de-Fer³. « Edmund, dit cette
« chronique, eut deux fils, Edwin et Edward, et de plus,
« une fille unique dont l'histoire tait le nom, à cause de
« sa mauvaise vie; car elle entretenait un commerce illicite
« avec le pelletier du roi. » Le roi, courroucé, bannit
d'Angleterre son pelletier, avec sa fille, qui alors était
enceinte⁴. Tous deux passèrent en Normandie, où, vivant
de la charité publique, ils eurent successivement trois

1. In quem, velut in lapidem angularem anglici generis et norman-
nici gaudemus duos parietes convenisse. (Ailred. Rievall., *Genealog.*
reg. Angl., apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 370, ed. Selden.)

2. Voyez, plus bas, livre xi.

3. Ut reperi in quadam vetustissima chronica. (Thomæ Rudborne,
Hist. major Winton, Anglia sacra, t. I, p. 246.)

4. Ut agnovit filiam suam illegitime imprægnatam, tam virum quam
concubinam exlegavit. (Ibid.)

1155 filles. Un jour qu'ils étaient venus mendier à Falaise, à
 1156 la porte du duc Robert, le duc, frappé de la beauté de la
 femme et de ses trois enfants, lui demanda qui elle était.
 « Je suis, dit-elle, Anglaise et de sang royal ¹. » A cette
 réponse, le duc la traita honorablement, prit le pelletier
 à son service, et fit élever dans son hôtel une de leurs
 filles, qui devint sa maîtresse et la mère de Guillaume, dit
 le Bâtard, lequel, pour plus de vraisemblance, demeu-
 rait toujours le petit-fils d'un pelletier de Falaise, bien
 que, par sa mère, il fût Saxon et issu des rois saxons ².

1156 La violation du serment que Henri II avait, comme on
 l'a vu plus haut, prêté à son frère Geoffroy, lui attira, peu
 de temps après son arrivée en Angleterre, une guerre sur
 le continent. A l'aide des partisans de ses droits sur le
 comté d'Anjou, Geoffroy s'était mis en possession de plu-
 sieurs places fortes. Henri envoya contre lui une armée
 d'hommes de race anglaise. Les Anglais, par suite de
 l'antipathie qu'ils nourrissaient depuis la conquête contre
 les populations de la Gaule, poursuivirent vivement la
 guerre, et firent triompher en peu de temps le frère am-
 bitieux et injuste ³. Geoffroy vaincu fut contraint d'accep-
 ter, en échange de ses terres et de son titre de comte,
 une pension de mille livres anglaises et de deux mille
 1157 livres d'Anjou ⁴ : il était redevenu simple baron angevin,
 lorsque, par un hasard heureux pour lui, les habitants
 de Nantes le prirent pour comte de leur ville et de leur

1. Se in Anglia exortam et de regali genere. (Thomæ Rudborne, *Hist. major Winton; Anglia sacra*, t. I, p. 246.)

2. Certe et ista erit nutrita in palatio meo. (Ibid.)

3. Ibi Anglos et Normannos, quos jam multiplex confœderatio uni-
 vit... strenuos exstitisse nemo ignorat. (Johan. Saresb., *Fragm.*, apud
Script. rer. gallic. et francic. t. XIV, p. 12.)

4. Robert de Monte, *ibid.*, t. XIII, p. 299.

territoire¹. Par cette élection, ils se détachèrent du gou- 1157
vernement de la Bretagne armoricaine, auquel ils avaient
été jadis incorporés par conquête, mais qu'ils avaient pré-
féré à la domination des rois franks, sans pourtant l'aimer
de grande affection, à cause de la différence des langues.

Agrandie par des guerres heureuses, dans l'intervalle 850
du ix^e au xi^e siècle, la Bretagne fut, dès le siècle suivant, 1157
travaillée de divisions intestines provenant de cette pros-
périté même. Ses frontières, qui s'étendaient jusques au
delà du cours de la Loire, renfermaient deux populations
de race différente, dont l'une parlait l'idiome celtique,
l'autre la langue romane de France et de Normandie;
et, selon que les comtes ou ducs de tout le pays jouis-
saient de la faveur de l'une de ces deux races d'hommes,
ils étaient mal vus de l'autre. Les Nantais, qui choisirent
pour comte Geoffroy d'Anjou, appartenaient naturelle-
ment au premier de ces deux partis, et ils n'appelèrent
le prince angevin à les gouverner que pour se soustraire
au pouvoir d'un seigneur de pure race celtique². Geoffroy 1158
d'Anjou ne vécut pas longtemps dans sa nouvelle dignité,
et, à sa mort, la ville passa, sinon librement, du moins
sans répugnance, sous la suzeraineté de Conan, comte
héréditaire de Bretagne, et possesseur en Angleterre du
château de Richemont, bâti, au temps de la conquête,
par le Breton Alain Fergant³. Alors le roi Henri II, par
une prétention toute nouvelle, réclama la ville de Nantes

1. Eun sibi in verum certumque dominum elegerunt. (Guilielin. Neu-
brig., *de Reb. anglie.*, p. 126, ed. Hearne.)

2. Hoëlli cogente inertia. (*Chron. britann.*, apud *Script. rer. gallic.
et francic.*, t. XII, p. 560.)

3. In comitem sibi recipiunt. (*Ibid.*) — Voyez livre IV, t. II, p. 89
et 90.

1153 comme portion de l'héritage de son frère ; il traita d'usurpateur le comte de Bretagne¹, confisqua la terre de Richemont, puis, traversant le détroit, vint avec une grosse armée contraindre les bourgeois de Nantes à le reconnaître pour seigneur et à désavouer le comte Conan. Incapables de résister aux forces du roi d'Angleterre, les bourgeois obéirent malgré eux ; le roi mit garnison dans leurs murs, et occupa tout le pays compris entre la Loire et la Vilaine².

1159 Ayant ainsi pris pied sur le territoire breton, Henri II porta plus loin ses vues, et fit avec ce même Conan, à qui il venait d'enlever la ville de Nantes, un pacte menaçant pour l'indépendance de toute la Bretagne. Il fiança le plus jeune de ses fils, Geoffroy, âgé de huit ans, à la fille de Conan, appelée Constance, et alors âgée de cinq ans³. D'après ce traité, le comte breton s'engageait à faire héritier de son pouvoir le futur mari de sa fille, et le roi, en retour, garantissait à Conan la possession viagère du comté de Bretagne, lui promettant aide, secours et appui envers
1159 et contre tous⁴. Ce traité, qui devait avoir pour résultat
1166 à
1166 infaillible d'étendre un jour la domination des Anglo-Normands sur toute la Gaule occidentale, mit en grande alarme le roi de France ; il négocia auprès du pape Alexandre III, afin de l'engager à interdire l'union de Geoffroy et de Constance pour cause de parenté, attendu que Conan était le petit-fils d'une fille bâtarde de l'aïeul

1. ...Civitatem namnetensem tanquam jure fraternæ successionis reposcens. (Guilielm. Neubrig., *de Reb. anglic.*, p. 126, ed. Hearne.)

2. Magni apparatus terroribus. (Ibid.)

3. Conan filiam parvulam... filio suo infantulo. (*Chron. britan.*, apud *Script. ter. gallic. et francic.*, t. XII, p. 350.)

4. Ibid.

de Henri II ; mais le pape ne reconnut point cette parenté, 1159
et les noces prématurées des deux époux se firent en 1166
l'année 1166¹.

Peu de temps après, une insurrection nationale éclata 1166
en Bretagne contre le chef qui trafiquait, avec un roi 1167
étranger, de l'indépendance du pays. Conan appela Henri II
à son secours ; et, aux termes de leur traité d'alliance, les
troupes du roi entrèrent par la frontière de Normandie,
sous prétexte de défendre contre les révoltés le comte
légitime des Bretons². Henri s'empara de la ville de Dol,
et de plusieurs bourgs, où il mit garnison. Bientôt après,
moitié de gré, moitié par force, le comte Conan abdiqua
le pouvoir entre les mains de son protecteur, lui laissant
exercer l'autorité administrative et lever des tributs par
toute la Bretagne. Les timides et les faibles allèrent trou-
ver le roi angevin dans son camp, et, suivant le cérémo-
nial du siècle, lui firent hommage de leurs terres ; le
clergé s'empessa de complimenter en langue latine
l'homme qui venait au nom de Dieu visiter et consoler la
Bretagne³. Mais le droit divin de l'usurpation étrangère
ne fut pas reconnu universellement, et les amis de la
vieille patrie bretonne, se rassemblant de tous les cantons,

1. Regem Francorum in eum (Alexandrum III) graviter commotum, quod matrimonium inter filium Angliæ regis et filiam comitis Britannie, licet in tertio gradu consanguineos, auctoritate sua confirmaverit. (*Summarium epist. Lombardi ad Alexandrum III papam*, *ibid.*, t. XVI, p. 282.)

2. *Ibid.*, t. XVI, *passim*.

3. Quam tandem misericors... Dominus, temporibus Henrici, piissimi regis Anglorum, per ejusdem auxilium et consilium, pariterque dominium clementissime visitavit. (*Charta*, *ibid.*, t. XII, p. 560, in nota, ad calc. pag.)

1166 formèrent contre le roi Henri une confédération par ser-
 1167 ment, à la vie et à la mort¹.

1167 Le lien de la nationalité était déjà trop affaibli en Bre-
 tagne pour que ce pays pût tirer de lui-même assez de
 ressources dans sa rébellion. Les insurgés pratiquèrent
 donc des intelligences à l'extérieur; ils s'entendirent avec
 les habitants du Maine, leurs voisins, qui, depuis le règne
 1167 de Guillaume le Bâtard, obéissaient contre leur gré aux
 1168 princes normands². Beaucoup de Manceaux entrèrent dans
 la ligue jurée en Bretagne contre le roi d'Angleterre, et tous
 les membres de cette ligue prirent pour patron le roi de
 France, rival politique de Henri II, et le plus puissant de
 ses rivaux. Le roi Louis VII promit des secours aux Bre-
 tons insurgés, non par amour pour leur indépendance,
 que ses prédécesseurs avaient attaquée, durant tant de
 siècles, avec tant d'acharnement, mais par haine du roi
 d'Angleterre, et par envie d'acquérir lui-même en Bre-
 tagne la suprématie qu'y perdrait son ennemi³. Pour at-
 1168 teindre ce but à peu de frais, il ne fit aux confédérés que
 de simples promesses, leur laissant tout le fardeau de
 l'entreprise dont il devait partager les profits. Attaqués
 bientôt par toutes les forces du roi Henri, les insurgés
 bretons furent vaincus, perdirent les villes de Vannes, de
 Léon, d'Auray et de Fougères, leurs châteaux, leurs do-
 maines, leurs soldats, leurs femmes et leurs filles, que le
 roi prit pour otages et qu'il se fit un jeu de déshonorer

1. Sacramento se obligaverant... confederati... (Robert. de Monte, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII, p. 310 et 311.)

2. Ibid., p. 310. — Voyez livre v, t. II, p. 160 à 163.

3. Obsides regi Francorum dederant, et fide interposita pactionem acceperant, quod rex Francorum sine ipsis regi Anglorum non concorderetur. (Robert. de Monte, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII, p. 312.)

par séduction ou par violence ¹ : l'une d'entre elles, la fille d'Eudes, vicomte de Porrhoët, était sa parente au second degré ². 1168

Vers le même temps l'ennui de la domination du roi d'Angleterre se fit sentir aux habitants de l'Aquitaine, surtout à ceux du Poitou, et de la Marche de France, qui, sur un pays montagneux, avaient plus d'âpreté dans l'humeur et plus de moyens pour soutenir une guerre patriotique ³. Quoique mari de la fille du comte de Poitou, Henri II était un étranger pour les Poitevins, et ceux-ci souffraient de voir des officiers de race étrangère violer ou détruire les coutumes de leurs pays par des ordonnances rédigées en langue angevine ou normande. Plusieurs de ces nouveaux magistrats furent chassés, et l'un d'entre eux, originaire du Perche, et comte de Salisbury, en Angleterre, fut tué à Poitiers par le peuple ⁴. Il se forma une grande conspiration sous la conduite des principaux seigneurs et des hommes riches du nord de l'Aquitaine, le comte de la Marche, le duc d'Angoulême, le vicomte de Thouars, l'abbé de Charroux, Aymery de Lezinan ou Luzignan, Hugues et Robert de Silly ⁵. Les conjurés poitevins se placèrent, comme avaient fait les Bretons, sous le patronage du roi de France, qui leur demanda des otages, et s'engagea, en retour, à ne point faire de paix avec le roi

1. Vastavit, combussit... funditus delevit. (Robert. de Monte, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII, p. 310 et 312.) — Filiam ejus virginem, quam illi pacis obsidem dederat imprægnavit ut proditor. (*Epist. Johan. Saresber.*, ibid., t. XVI, p. 591.)

2. Ibid.

3. Robert. de Monte, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII, p. 311.

4. Dolo Pictaviensum occisus est comes patricius. (Ibid.)

5. Pictavi et Aquitani ex majori parte... contra regem... (Ibid.)

1168 Henri sans les y comprendre¹; mais ils furent écrasés comme les Bretons, pendant que Louis VII restait simple spectateur de leur guerre avec le roi angevin.

1169 Les plus considérables d'entre eux capitulèrent avec le vainqueur, les autres s'enfuirent sur les terres du roi de France, qui, pour leur malheur, commençait à se lasser d'être en guerre avec le roi Henri et désirait conclure une trêve. Ces deux princes, après avoir longtemps travaillé à se nuire, se réconcilièrent en effet dans la petite ville de Montmirail en Perche². Il y fut décidé que le roi de France garantirait à l'autre roi la possession de la Bretagne, et lui rendrait les réfugiés de ce pays et ceux du Poitou; qu'en revanche le roi d'Angleterre s'avouerait expressément vassal et homme lige du roi de France, et que la Bretagne serait comprise dans le nouveau serment d'hommage³. Les deux rivaux se donnèrent la main et s'embrassèrent cordialement; puis, en vertu de la souveraineté nouvelle que le roi de France lui reconnaissait sur les Bretons, Henri II institua duc de Bretagne, d'Anjou et du Maine, son fils aîné, qui, en cette qualité, prêta serment de vasselage entre les mains du roi de France⁴. Dans cette entrevue, le roi angevin étala des sentiments de tendresse exagérés jusqu'au ridicule envers l'homme qui, la veille, était son plus mortel ennemi. « Je mets, lui
« disait-il, à votre disposition, moi, mes enfants, mes
« terres, mes forces, mes trésors, pour en user, en abuser,

1. *Pictavi ad regem Francorum venerant, et obsides suos...* (Robert. de Monte, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII, p. 311.)

2. *Epist. Johan. Saresber.*, *ibid.*, t. XVI, p. 595.

3. *Restituitque rex francus anglis Briocis et Pictavis... auxilium quod regi Francorum Normannorum dux præstare debet.* (*ibid.*, p. 596.)

4. *Sibi dextras et oscula dederunt.* (*ibid.*)

« les garder ou les donner à plaisir et à volonté ¹. » Il 1169 semblait que sa raison fût un peu troublée par la joie d'avoir en sa puissance les émigrés poitevins et bretons. Le roi Louis les lui livra sous la condition dérisoire qu'il les reprendrait en grâce et leur rendrait leurs biens ². Henri le promit, et leur donna même publiquement le baiser de paix, pour garantie de cette promesse, mais la plupart finirent leur vie en prison ou au milieu des supplices.

Lorsque les deux rois se furent séparés dans cette apparence d'harmonie parfaite, qui pourtant ne fut pas de longue durée, Henri, fils aîné du roi d'Angleterre, remit à son jeune frère, Geoffroy, la dignité de duc de Bretagne, ne gardant que le comté d'Anjou. Geoffroy fit hommage à son frère, comme celui-ci l'avait fait au roi de France; puis il se rendit à Rennes pour y tenir sa cour et recevoir les soumissions des seigneurs et des chevaliers du pays ³. C'est ainsi que les deux ennemis héréditaires de la liberté des Bretons leur enlevèrent, de commun accord, la souveraineté de leur terre natale; le prince angevin se fit seigneur direct, le prince français seigneur suzerain, et cette grande révolution eut lieu sans violence apparente. Conan, le dernier comte de pure race bretonne, ne fut point déposé, mais son nom ne reparut plus dans les actes publics : dès lors, à proprement parler, il n'y eut plus de nation en Bretagne; il y eut un parti français et un parti

1. Se, liberos, terras, vires et thesauros... omnibus pteretur, abuteretur pro voluntate, retineret, auferret, daret quibus et quantum vellet pro libitu. (*Epist. Johan. Saresber.*, apud *Script. rer. gallie. et francie.*, t. XVI, p. 593.)

2. Ibid., p. 596.

3. Ibid., p. 596 et seq.

1169 angevin ou normand, qui travaillèrent en sens divers pour l'une ou pour l'autre puissance.

La vieille langue nationale, abandonnée par tous ceux qui voulaient plaire à l'un ou à l'autre des deux rois, s'altéra peu à peu dans la bouche des pauvres et des paysans ; eux seuls y tinrent fidèlement et la conservèrent, à travers les siècles, avec la ténacité de mémoire et de volonté qui est propre aux hommes de race celtique. Malgré la désertion de leurs chefs nationaux vers l'étranger, soit normand, soit français, et la servitude publique et privée qui en fut la suite, les gens du peuple en basse Bretagne n'ont jamais cessé de reconnaître dans les nobles de leur pays des enfants de la terre natale. Ils ne les ont point haïs de cette haine violente qu'on portait ailleurs à des seigneurs issus de race étrangère ; et sous les titres féodaux de baron et de chevalier, le paysan breton retrouvait encore les *tierns* et les *mac-tierns* (chefs et fils de chefs) des temps de son indépendance : il leur obéissait avec zèle dans le bien comme dans le mal, s'engageait dans leurs intrigues et leurs querelles politiques, souvent sans les comprendre, mais par habitude et par le même instinct de dévouement qu'avaient pour leurs chefs de tribus les Gallois et les montagnards d'Écosse.

1165^a Les populations voisines des terres de France, comme
 1.70 les Bretons et les Poitevins, ne furent pas les seules qui, dans leurs querelles avec le roi d'Angleterre, vouèrent faire alliance et cause commune avec son rival politique. Après la rupture de la paix de Montmirail, Louis VII reçut d'un pays avec lequel il n'avait eu jusque-là aucune espèce de relations, et dont il soupçonnait à peine l'existence, des dépêches conçues en ces termes :

« Au très-excellent roi des Français, Owen, prince de

« Galles, son homme lige et son fidèle ami, salut, obéis- 1165
 « sance et dévouement¹. » 1170

« La guerre que le roi d'Angleterre avait longtemps mé-
 « ditée contre moi vient d'éclater l'été passé sans aucune
 « provocation de ma part ; mais grâce à Dieu et à vous,
 « qui occupiez ailleurs ses forces, il a perdu plus d'hom-
 « mes que moi sur les champs de bataille². Dans son dé-
 « pit, il a méchamment démembré les otages qu'il tenait
 « de moi ; et se retirant sans conclure ni paix ni trêve, il
 « a donné ordre à ses gens d'être prêts pour Pâques pro-
 « chain à marcher de nouveau contre nous³. Je supplie
 « donc votre clémence de m'annoncer par le porteur des
 « présentes si vous êtes dans l'intention de guerroyer alors
 « contre lui, afin que, de mon côté, je vous serve en lui
 « faisant tort selon vos souhaits⁴. Faites-moi savoir ce
 « que vous me conseillez, et quels secours aussi vous vou-
 « drez bien me fournir ; car, sans aide et conseil de votre
 « part, je doute que je sois assez fort contre notre en-
 « nemi commun⁵. »

Cette lettre fut apportée par un clerc gallois qui la pré-
 senta au roi de France dans sa cour plénière. Mais le roi,
 ayant fort peu, en sa vie, entendu parler du pays de
 Galles, soupçonna le messager d'imposture, et ne voulut
 point le reconnaître, ni lui ni les dépêches d'Owen. Owen

1. Owinus, Walllarum princeps, suus homo et amicus fidelis, devo-
 tissimum cum salute servitium. (*Epist. Owini ad Ludovic. VII, apud*
Script. rer. gallic. et francic., t. XVI, p. 117.)

2. Deo gratias et vobis... (*Ibid.*)

3. Meos obsides nequiter et injuriose demembravit. (*Ibid.*)

4. Ut in illa terra et vobis serviam, nocendo et secundum consi-
 lium vestrum. (*Ibid.*)

5. Quid consuias, quod adjutorium mihi largiri vis... mihi nuntietis.
 (*Ibid.*)

1163 fut donc obligé d'écrire une seconde missive pour certi-
 1170 fier le contenu de la première. « Vous n'avez pas cru, di-
 « sait-il, que ma lettre fût vraiment de moi; pourtant
 « c'était la vérité, je l'affirme et j'en atteste Dieu ¹. » Le
 chef cambrien continuait à se qualifier du nom de fidèle
 et de vassal du roi de France. Ce trait mérite d'être cité,
 parce qu'il enseigne à ne point prendre à la lettre, sans un
 sérieux examen, les formules et les locutions du moyen
 âge. Souvent les mots *vassal* et *seigneur* exprimaient un
 rapport réel de subordination et de dépendance, mais
 souvent aussi ils n'étaient, dans le langage, qu'une simple
 forme de politesse, surtout quand le faible réclamait l'al-
 liance d'un homme puissant.

Le duché d'Aquitaine ou de Guienne, selon la langue
 vulgaire, ne s'étendait que jusqu'aux limites orientales de
 la seconde des anciennes provinces aquitaniques; et ainsi
 les villes de Limoges, de Cahors et de Toulouse n'y étaient
 point comprises. Cette dernière ville, ancienne résidence
 des rois visigoths et des chefs gallo-romains, qui après
 eux avaient gouverné les deux Aquitaines unies pour ré-
 sister aux Franks, était devenue la capitale d'un petit État
 séparé, qu'on appelait le comté de Toulouse. Il y avait
 eu de grandes rivalités d'ambition entre les comtes de
 Toulouse et les ducs de Guienne, et, de part et d'autre,
 diverses tentatives pour soumettre à une autorité unique
 tout le pays situé entre le Rhône, l'Océan et les Pyrénées.
 De là étaient nés beaucoup de différends, de traités et
 d'alliances, tour à tour conclus et défaits, au gré de la
 mobilité naturelle aux hommes du Midi. Devenu duc d'A-

1. Litteris meis... non credidistis... quod essent meæ; sed sunt hæc,
 Deum testem induco. (*Epist. Owini ad Ludovic. VII, apud Script. rer.*
gallic. et francic., t. XVI, p. 117.)

quittaine, le roi Henri II se mit à fouiller dans les registres de ces conventions antérieures, et y trouvant par hasard un prétexte pour attaquer l'indépendance du comté de Toulouse, il fit avancer des troupes, et mit le siège devant la ville. Le comte de Toulouse, Raymond de Saint-Gilles, leva contre lui sa bannière, et la commune de Toulouse, corporation de citoyens libres, leva aussi la sienne¹.

Le conseil commun de la cité et des faubourgs (c'était le titre que prenait le gouvernement municipal des Toulousains) entama, de son chef, des négociations avec le roi de France², pour obtenir de lui quelques secours. Ce roi marcha vers Toulouse par le Berry qui lui appartenait en grande partie, et le Limousin, qui lui livra passage; il contraignit le roi d'Angleterre à lever le siège de la ville, et y fut accueilli avec grande joie, disent les auteurs du temps, par le comte et par les citoyens³. Ces derniers réunis en assemblée solennelle lui décernèrent une lettre de remerciement, où ils lui rendaient grâce de les avoir secourus comme un patron et comme un père, expression de reconnaissance affectueuse qui n'impliquait de leur part aucun aveu de sujétion civile ou féodale⁴.

Mais cette habitude d'implorer le patronage d'un roi contre un autre devint une cause de dépendance, et l'époque où le roi d'Angleterre, comme duc d'Aquitaine et comte de Poitou, obtint de l'influence sur les affaires du

1. *Script. rer. gallie. et francie.*, t. XIII, p. 739.

2. *Commune consilium urbis Tolosæ et suburbii...* (*Communis consilii Tolosæ ad Ludovicum epist.*, *ibid.*, t. XVI, p. 69.)

3. *A comite... et a civibus cum gaudio magno susceptus est.* (*Ibid.*, t. XIII, p. 739.)

4. *Quod... laboribus nostris et imminentibus periculis more paterno providetis.* (*Communis consilii Tolosæ ad Ludovicum epist.*, *ibid.*, t. XVI, p. 69.)

1153 midi de la Gaule, commença pour ses habitants une nouvelle époque de décadence et de malheur. Placés dès lors entre deux puissances rivales et également ambitieuses, ils s'attachèrent tantôt à l'une, tantôt à l'autre, au gré des circonstances, et furent tour à tour soutenus, délaissés, trahis, vendus par toutes les deux. Depuis le xii^e siècle, les Méridionaux ne se sentirent bien que quand les rois de France et d'Angleterre étaient en querelle. « Quand donc « finira la trêve des sterlings avec les tournois? » disaient-ils dans leurs chansons politiques¹; et ils avaient sans cesse les yeux fixés vers le Nord, se demandant : Que font les deux rois²?

Ils haïssaient les étrangers; et une turbulence inquiète, un amour désordonné de la nouveauté et du mouvement les poussaient vers leur alliance, tandis qu'intérieurement ils étaient travaillés de querelles domestiques et de petites rivalités d'homme à homme, de ville à ville, de province à province. Ils aimaient passionnément la guerre, non par l'ignoble soif du gain, ni même par l'impulsion élevée du dévouement patriotique, mais pour ce que les combats ont de pittoresque et de poétique, pour le bruit, l'appareil et les émotions du champ de bataille, pour voir les armées reluire au soleil et entendre les chevaux hennir au vent³. Un seul mot d'une femme les faisait courir à la

1. E m plai quan la trega es fracha
Dels Esterlings e dels Tornes.

(Bertrand de Born; Raynouard, *Poésies des Troubadours*, t. IV, p. 264.)

2. Il dui rei...
(Ibid., passim.)

3. Guerram plai...
(Ibid., p. 264.)

croisade sous la bannière de l'Église romaine, et ils se 1159
laissaient aller, par fougue d'opposition, à la plus violente
et à la plus fatale des révoltes contre cette Église¹.

A cette légèreté de caractère ils joignaient les grâces
de l'imagination, le goût des arts et des jouissances déli-
cates; ils avaient l'industrie et la richesse; la nature leur
avait tout donné, tout, hors la prudence politique et l'u-
nion, comme issus d'une même race et enfants d'une
même patrie : leurs ennemis s'entendaient pour leur
nuire, et eux ne s'entendaient point pour s'aimer, se défen-
dre, et faire cause commune. Ils en ont durement porté la
peine, en perdant leur indépendance, leurs richesses et
jusqu'à leurs lumières. Leur langue, la seconde langue
romaine, presque aussi polie que la première, a fait place,
dans leur propre bouche, à un langage étranger, dont l'ac-
centuation leur répugne, tandis que leur idiome national,
celui de leur liberté et de leur gloire, celui de la belle poé-
sie dans le moyen âge, est devenu le patois des journaliers
et des servantes. Mais aujourd'hui les regrets causés par
ces changements seraient inutiles : il y a des ruines que
le temps a faites et qu'il ne relèvera jamais.

1. Voyez l'Histoire de la secte des Albigeois, par M. Schmidt.

LIVRE IX¹

Depuis l'origine de la querelle entre le roi Henri II et l'archevêque Thomas,
jusqu'au meurtre de l'archevêque.

(1160-1171.)

Sous le règne de Henri I^{er}, il y avait à Londres un jeune bourgeois, Saxon d'origine, mais assez riche pour faire compagnie avec les Normands de la ville, et que les historiens du temps appellent Gilbert Beket². On peut croire que son vrai nom était Bek, et que les Normands, parmi lesquels il vivait, y joignirent un diminutif qui leur était familier, et en firent Beket, comme les Anglais de race et de langue en faisaient Bekie³. Vers l'année 1115, Gilbert Bekie ou Beket prit la croix par un vœu de pénitence ou pour aller courir la fortune au royaume chrétien de Jérusalem. Mais il fut moins heureux en Palestine que les écuyers et les sergents de Normandie ne l'avaient été en

1. Voir aux pièces justificatives du liv. IX, n° 1^{er}, une note importante.

2. Pater ejus (Thomæ) Gilbertus, cognomento Beket, civis londoniensis... fuit. (*Vita et processus sancti Thomæ cantuariensis*, seu *Quadripartita historia*, cap. II, fol. 3.) — Anglicus... et Londoniarum incolæ civitatis. (Ibid.)

3. Young Bekie was as brave a knight...
In London was young Beichan born...

(Jamieson's *Popular songs*, vol. II, p. 117 et 127.)

Angleterre, et au lieu de devenir, comme eux, puissant et opulent par conquête, il fut pris et réduit en esclavage.

Tout malheureux et méprisé qu'il était, l'esclave anglais sut inspirer de l'amour à la fille d'un chef sarrasin. Il s'évada par le secours de cette femme, et revint dans son pays; mais sa libératrice, ne pouvant vivre sans lui, abandonna bientôt la maison paternelle pour courir à sa recherche. Elle ne savait que deux seuls mots intelligibles pour les habitants de l'Occident : c'étaient *Londres* et *Gilbert*¹. A l'aide du premier, elle passa en Angleterre sur un vaisseau de marchands et de pèlerins; et, par le moyen du second, courant de rue en rue et répétant Gilbert! Gilbert! à la foule qui s'amassait autour d'elle, elle retrouva l'homme qu'elle aimait. Gilbert Beket, après avoir pris sur cet incident merveilleux l'opinion de plusieurs évêques, fit baptiser sa maîtresse, dont il changea le nom sarrasin en celui de Mathilde, et l'épousa. Ce mariage fit grand bruit par sa singularité, et devint le sujet de plusieurs romances populaires, dont deux, qui se sont conservées jusqu'à nos jours, renferment des détails touchants². Enfin, en l'année 1119, Gilbert et Mathilde eurent 1119 un fils, qui fut appelé Thomas Beket, suivant la mode des doubles noms introduite en Angleterre par les Normands.

Telle fut, selon le récit de quelques anciens chroniqueurs, la naissance romanesque d'un homme destiné à

1. ... Nichil aliud interrogare pro itinere noverat; nisi tantum Londonia, Londonia... quasi bestia erratica per plateas civitat's incedens... derisui habebatur omnibus. (*Vita et processus sancti Thomæ cantuariensis, seu Quadripartita historia*, cap. II, fol. 3 verso.)

2. Jamieson's *Popular songs*, vol. II, p. 117 et 137. — Voyez Pièces justificatives, liv. IX, n. 2 et 3.

1119 troubler d'une manière aussi violente qu'imprévue l'ar-
rière-petit-fils de Guillaume le Conquérant dans la jouis-
1119 sance heureuse et paisible de son pouvoir¹. Cet homme,
1152 ^à né pour le tourment de la race anglo-normande, reçut
l'éducation la plus propre à lui donner accès auprès des
nobles et des grands, et à lui attirer leur faveur. Jeune,
on l'envoya en France pour étudier les lois, les sciences
et les langues du continent, et perdre l'accent anglais
qui était alors en Angleterre une chose de mauvais ton².
Thomas Beket, au retour de ses voyages, se trouva ca-
pable de converser et de vivre avec les gens les plus raffi-
nés de la nation dominatrice, sans choquer leurs oreilles
ou leur bon goût par aucun mot ni aucun geste qui rap-
pelât son origine saxonne. Il mit de bonne heure ce talent
en usage, et, tout jeune, il s'insinua dans la familiarité
d'un des riches barons, qui habitait près de Loudres. Il
devint son convive de tous les jours et le compagnon de
ses plaisirs³. Il faisait des courses sur les chevaux de son
patron, et chassait avec ses chiens et ses oiseaux, passant
la journée dans ces divertissements, interdits à tout An-
glais qui n'était ni le serviteur ni le commensal d'un
homme d'origine étrangère⁴.

Thomas, plein de gaieté et de souplesse, caressant,

1. Parentum mediocrium proles illustris. (Gervas. Cantuar., *Act. pontif. cantuar.*, apud *Hist. angl. Script.*, col. 1668, ed. Selden.)

2. Thomas adolescens studuit Parisiis. (Willelmi filii Stephani, *Vita S. Thomæ*, p. 11, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke, Londini, 1723.) — *Chron. Johan. Bromton*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 1056, ed. Selden.

3. Ad virum quendam genere insignem et multarum possessionum præcipuum... adhæsit... rure cum divite morabatur. (Ibid.)

4. Varias seculi sequens curiositates, nunc venatum, nunc avium capturam... (Ibid.)

poli, obséquieux, acquit bientôt une grande réputation dans la haute société normande¹. L'archevêque de Canterbury, Thibaut, qui, grâce à la primatie instituée par le Conquérant, était la première personne après le roi, entendit parler du jeune Anglais, voulut le voir, et, le trouvant à son gré, se l'attacha. Il lui fit prendre les ordres, le nomma archidiacre de son église métropolitaine, et l'employa dans plusieurs négociations délicates avec la cour de Rome. Sous le règne d'Étienne, l'archidiacre Thomas conduisit auprès du pape Eugène une intrigue des évêques d'Angleterre partisans de Mathilde, pour obtenir de ce pape une défense formelle de sacrer le fils du roi². Lorsque, peu d'années après, le fils de Mathilde eut obtenu la couronne, on lui présenta Thomas Beket comme un zélé serviteur de sa cause pendant le temps de l'usurpation; car c'est ainsi que le règne d'Étienne était appelé alors par la plupart de ceux qui l'avaient élu, sacré, défendu contre les prétentions de Mathilde³. L'archidiacre de Canterbury plut si fort au nouveau roi, qu'en peu d'années la faveur royale l'éleva au grand office de chancelier d'Angleterre, c'est-à-dire gardien du sceau à trois lions, qui était le signe légal du pouvoir fondé par la conquête. Henri II confia en outre à l'archidiacre l'éducation de son fils aîné, et attacha à ces deux emplois de gros revenus, qui, par un hasard assez étrange, furent assis sur des lieux de funeste mémoire pour un

1. Suffragantibus obsequiis... Ad jussa promptum, in obsequiis... sedulum. (*Chron. Johan. Bromton, apud Hist. angl. Script.*, t. I. col. 1057 et 1058, ed. Selden.)

2. Subtilissima providentia et perquisitione cujusdam Thomæ, clerici natione londoniensis. (Gervas. Cantuar., *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, col. 1371, ed. Selden.)

3. Voyez plus haut, liv. VIII.

1157 Anglais : c'étaient la prébende de Hastings, la garde du
 4164 château de Berkhamsted, et le gouvernement de la Tour de Londres¹.

Thomas était le compagnon le plus assidu et le plus intime du roi Henri; il partageait ses amusements les plus mondains et les plus frivoles². Élevé en dignité au-dessus de tous les Normands d'Angleterre, il affectait de les surpasser en luxe et en pompe seigneuriale. Il entretenait à sa solde sept cents cavaliers complètement armés. Les harnais de ses chevaux étaient couverts d'or et d'argent; sa vaisselle était magnifique; et il tenait table ouverte pour les personnes de haut rang. Ses pourvoyeurs faisaient venir de loin, à grands frais, les choses les plus rares et les plus délicates³. Les comtes et les barons tenaient à honneur de lui rendre visite, et aucun étranger venant à son hôtel ne s'en retournait sans un présent, soit de chiens ou d'oiseaux de chasse, soit de chevaux ou de riches vêtements⁴. Les seigneurs lui envoyaient leurs fils pour servir dans sa maison et être élevés près de lui; il les gardait quelque temps, puis il les armait chevaliers et, en les congédiant, leur donnait toutes les pièces de l'équipement militaire⁵.

1. Filii sui Henrici... tutorem fecit et patrem. (*Vita B. Thomæ quadripartita*, lib. 1, cap. v, p. 9.)

2. Regis si quidem se conformans moribus, pariter nugis vel ærils intendere, pariter venari... satagebat. Ad hæc curiales facetias amplecti, (*Ibid.*, lib. 1, cap. iv, p. 8.)

3. Numerosa clientela gaudere... fallacibus delectari; nam, ut de suppellectili taceam, frænis utens argenteis, spumosis thesaurum lupatis inferebat, mensas et expensas comitum antecedeat. (*Ibid.*)

4. Nulla fere die comedebat absque comitibus et baronibus quos ipsemet invitabat. (*Willelmi filii Stephani, Vita S. Thomæ*, p. 14, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.)

5. Cancellario et regni Angliæ et regnorum vicinorum magnates libe-

Dans sa conduite politique, Thomas se comportait en 1157
vrai et loyal chancelier d'Angleterre, selon le sens déjà 1161
attaché à ces mots, c'est-à-dire qu'il travaillait de tous ses
efforts à maintenir, à augmenter même le pouvoir per-
sonnel du roi envers et contre tous les hommes, sans dis-
tinction de race ni d'état, Normands ou Saxons, clercs
ou laïques. Quoique membre de l'ordre ecclésiastique,
il entra plus d'une fois en lutte avec cet ordre, dans l'in-
térêt du fisc ou de l'échiquier royal. Au temps où le roi
Henri II entreprit la guerre contre le comte de Toulouse,
on leva en Angleterre, pour les frais de la campagne, la
taxe que les Normands appelaient *escuage*, c'est-à-dire
taxe des écus, parce qu'elle était due par tout posses-
seur d'une terre suffisante à l'entretien d'un homme
d'armes, qui, dans le délai prescrit par les appels, ne se
présentait point à la revue tout armé et l'écu au bras¹.
Les riches prélats et les riches abbés de race normande,
dont l'esprit belliqueux s'était calmé depuis qu'il ne s'agi-
sait plus de piller les Saxons, et qu'il n'y avait plus de
guerre civile entre les Normands, s'excusèrent de se rendre
à l'appel des gens de guerre, parce que, disaient-ils,
la sainte Église leur défendait de verser le sang; ils refu-
sèrent, en outre, par le même motif, de payer la taxe
d'absence; mais le chancelier voulut les y contraindre.
Le haut clergé se répandit alors en invectives contre l'au-
dace de Thomas : Gilbert Foliot, évêque de Londres,
l'accusa publiquement de plonger l'épée dans le sein de

ros suos servituros mittebant... quos cingulo donatos militiæ... (Wil-
helmi filii Stephani, *Vita S. Thomæ*, p. 15, apud *Hist. angl. Script.*, ed
Sparke.) — Voyez Pièces justificatives, liv. IX, n. 4.

1. Scutagium. (Gervas. Cantuar., *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*
t. II, col. 1381, ed. Selden.)

1157 sa mère, l'église, et l'archevêque Thibaut, quoique son
 1161 ancien patron, menaça de l'excommunier¹. Thomas ne
 s'émut point des censures ecclésiastiques, et peu après
 il s'y exposa de nouveau, en combattant de sa propre
 main dans la guerre de Toulouse, et en montant des pre-
 miers; tout diacre qu'il était, à l'assaut des forteresses².
 Un jour, dans une assemblée du clergé, quelques évêques
 affectèrent d'étaler des maximes d'indépendance exagérées
 à l'égard du pouvoir royal : le chancelier, qui était pré-
 sent, les contredit ouvertement, et leur rappela d'un ton
 sévère qu'ils étaient tenus envers le roi par le même ser-
 ment que les gens d'épée, par le serment de lui conserver
 sa vie, ses membres, sa dignité et son honneur³.

La bonne harmonie qui avait régné dans les premiers
 temps de la conquête entre les barons et les prélats nor-
 mands, ou, pour parler le langage du siècle, entre l'em-
 pire et le sacerdoce, n'avait pas été de longue durée. A
 peine installés dans les églises que Guillaume et ses che-
 valiers leur ouvrirent à coups de lance, les évêques et
 les abbés venus d'outre-mer devinrent ingrats envers
 ceux qui leur avaient donné leurs titres et leurs posses-
 sions. En même temps qu'il s'éleva des disputes entre les
 rois et les barons, il y eut mésintelligence entre les ba-

1. Sharon Turner's, *History of England from the norman conquest to the accession of Edward I*, p. 202.

2. Ipsemet clericus cum esset... lorica indutus et galea... (Willelmi filii Stephani, *Vita S. Thomæ*, p. 16, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.) — Quam audenter, quam strenue in partibus tolosanis cum pauca manu militari, domino suo rege ab obsidione Tholosæ tunc recedente, remanserit, captasque in terra illa a rege munitiones conservavit aliasque in manu forti acquisierit. (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. 1, cap. v, p. 9.)

3. Wilkin's, *Concilia Magnæ Britann.*, t. I, p. 431.

ronets le clergé, entre cet ordre et la royauté : ces trois puissances se divisèrent quand la puissance ennemie de toutes les trois, c'est-à-dire la race anglo-saxonne, eut cessé de se faire craindre. C'était mal à propos que le premier Guillaume avait compté sur une plus longue union quand il donna au corps ecclésiastique établi par la conquête un pouvoir jusqu'alors inconnu en Angleterre. Il croyait obtenir par ce moyen un accroissement de puissance personnelle; et peut-être eut-il raison pour lui-même, mais il eut tort pour ses successeurs ¹.

Le lecteur connaît le décret royal par lequel, détruisant l'ancienne responsabilité des prêtres devant les juges civils, et attribuant aux membres du haut clergé le privilège d'être juges, Guillaume avait institué des cours épiscopales, arbitres de certains procès de laïques et de tous les procès intentés à des clercs. Les clercs normands, clercs de fortune, si l'on peut se servir de ce mot, ne tardèrent pas à étaler en Angleterre les mœurs les plus désordonnées : ils commirent des meurtres, des rapt, des brigandages; et, comme ils n'étaient justiciables que de leur ordre, rarement ces crimes furent punis : circonstance qui les multiplia d'une manière effrayante. Dans les premières années du règne de Henri II, on comptait près de cent homicides commis par des prêtres encore vivants. Le seul moyen d'arrêter et de punir ces désordres était d'abolir le privilège ecclésiastique établi par le Conquérant, et dont la nécessité temporaire avait cessé, puisque les rébellions des Anglais n'inspiraient plus beaucoup de crainte. C'était une réforme raisonnable; et en outre, par un motif moins pur, pour l'agrandissement de

1. Voyez livre VI, t. I, p. 236 et 237.

1157 leurs propres juridictions territoriales, les gens d'épée la
 1161 désiraient, et blâmaient la loi votée par leurs aïeux dans
 le grand conseil du roi Guillaume 1^{er}.

Dans l'intérêt de la puissance temporelle dont il était le souverain dépositaire, et aussi, on doit le croire, par des motifs de raison et de justice, Henri II songeait à exécuter cette réforme¹; mais pour qu'elle s'opérât facilement et sans troubles, il fallait que la primatie de Canterbury, cette espèce de royauté ecclésiastique, tombât entre les mains d'un homme dévoué à la personne du roi, aux intérêts de la puissance royale et à la cause des barons contre les gens d'église. Il fallait, en outre, que cet homme fût peu sensible au plus ou au moins de souffrance des Anglais indigènes; car l'absurde loi de l'indépendance cléricale, autrefois dirigée spécialement contre la population vaincue, après lui avoir beaucoup nui lorsqu'elle résistait encore, lui était devenue favorable. Tout serf saxon qui parvenait à se faire ordonner prêtre était dès lors à jamais exempt de servitude, parce qu'aucune action intentée contre lui comme esclave fugitif, soit par les baillis royaux, soit par les officiers des seigneurs, ne pouvait le forcer de comparaître devant la justice séculière; quant à l'autre justice, elle ne consentait point à laisser retourner à la charrue ceux qui étaient devenus les oints du Christ. Les maux de l'asservissement national avaient multiplié en Angleterre le nombre de ces clercs par nécessité, qui n'avaient point d'église, qui vivaient d'aumônes, mais qui, au moins, à la différence de leurs pères et de leurs compatriotes, n'étaient ni atta-

1. Rex etenim populi sui pacem... zelans.. audiens talium clerico-
 rum immo verius coronatorum demonum flagitia non reprimi... (*Vita*
B. Thomæ quadripert., lib. 1, cap. XVII, p. 28.)

chés à la glèbe, ni parqués dans l'enceinte des villes royales¹. Le faible espoir de ce recours contre l'oppression étrangère était alors, après les misérables succès de la servilité et de l'adulation, la plus brillante perspective pour un homme de race anglaise. Aussi le bas peuple se passionnait-il pour les privilèges cléricaux avec un zèle égal à celui que ses aïeux, dans d'autres temps, eussent déployé contre la résistance du clergé à la loi commune du pays.

Le chancelier, qui avait passé sa jeunesse au milieu des gens de haut parage, semblait dégagé de toute espèce d'intérêt de nation pour les opprimés de l'Angleterre. D'un autre côté toutes ses liaisons d'amitié étaient avec des laïques; il semblait ne connaître au monde d'autres droits que ceux de la puissance royale; il était le favori du roi et l'homme le plus habile en affaires : aussi les partisans de la réforme ecclésiastique le jugèrent-ils très-propre à en devenir le principal instrument; et, bien longtemps avant la mort de l'archevêque Thibaut, c'était déjà le bruit commun à la cour que Thomas Becket obtiendrait la primatie². En l'année 1161, Thibaut mourut; et aussitôt le roi recommanda son chancelier au choix des évêques, qui rarement hésitaient à élire un candidat ainsi protégé. Cette fois, ils opposèrent une résistance que le pouvoir royal n'était pas habitué à rencontrer de leur part. Ils déclarèrent qu'en leur conscience ils ne croyaient pas pouvoir élever au siège du bienheureux Lanfranc un chasseur et un guerrier de profession, un homme du monde et du bruit³.

1. Clerici acephali.

2. *Rumor in curia frequens.* (Willelmi filii Stephani, *Vita S. Thomæ*,

p. 17, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.)

3. *Quod nimis foret absortum et omni divinis juri adversum homi-*

1161 De leur côté, les seigneurs normands qui vivaient hors
 1162 de l'intimité de la cour, et surtout ceux d'outre-mer, montrèrent une opposition violente à la nomination de Thomas; la mère du roi fit de grands efforts pour le dissuader du projet de faire le chancelier archevêque¹. Peut-être ceux qui n'avaient point vu Becket assez souvent ni d'assez près pour avoir en lui pleine confiance éprouvaient-ils une sorte de pressentiment du danger de confier un aussi grand pouvoir à un homme d'origine anglaise; mais la sécurité du roi était sans bornes, il s'obstina contre toutes les remontrances, et jura par Dieu que son ami serait primat d'Angleterre. Henri II tenait alors sa cour en Normandie, et Thomas s'y trouvait avec lui. Dans une des conférences qu'ils avaient habituellement ensemble sur les affaires de l'État, le roi lui dit qu'il devait se préparer à repasser la mer pour une commission importante. « J'obéirai, répondit le chancelier, aussitôt que « j'aurai reçu mes instructions. — Quoi! reprit le roi « d'un ton expressif, tu ne devines pas ce dont il s'agit, « et que je veux fermement que ce soit toi qui deviennes « archevêque²? » Thomas se mit à sourire, et levant un pan de son riche habit : « Voyez un peu, dit-il, l'homme « édifiant, le saint homme que vous voudriez charger de « si saintes fonctions³. D'ailleurs, vous avez sur les affai-

nem militari potius cingulo quam clericali officio mancipatum, canum sectatorem... (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. I, cap. vi, p. 13.)

1. Dissuadente matre sua. (Cleri Angliæ, ad B. Thomam *Epist.*, apud *Epist. divi Thomæ*, lib. I, p. 190, ed. Lupus.)

2. Meæ voluntatis est te Cantuariensem præsulem fore. (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. I, cap. vi, p. 11.)

3. Stemmata... quibus tunc indutus erat, subridendo ostendens et quas oculis ingerens : Quam religiosum, inquit, virum, quam sanctum in tam sancta sede... constitui desideras! (*Ibid.*)

« res de l'Église des vues auxquelles je ne pourrais me ¹¹⁶¹
 « prêter; et je crois que si je devenais archevêque, nous ne ¹¹⁶²
 « serions bientôt plus amis¹. » Le roi reçut cette réponse
 comme un simple badinage; et sur-le-champ l'un de ses
 justiciers porta de sa part aux évêques d'Angleterre, qui
 depuis treize mois retardaient l'élection, l'ordre formel
 de nommer sans délai le candidat de la cour². Les évê-
 ques fléchissant sous ce qu'on appelait alors la main
 royale, obéirent avec une bonne grâce apparente³.

Thomas Beket, cinquième primate depuis la conquête, ¹¹⁶³
 et le premier qui ait été Anglais de race, fut ordonné
 prêtre le samedi de la Pentecôte de l'année 1162, et le
 lendemain consacré archevêque par le prélat de Win-
 chester, en présence des quatorze suffragants du siège
 de Canterbury. Peu de jours après sa consécration, ceux
 qui le virent ne le reconnaissaient plus. Il avait dépouillé
 ses riches vêtements, dépeuplé sa maison somptueuse,
 rompu avec ses nobles hôtes, et fait amitié avec les pau-
 vres, les mendiants et les Saxons⁴. Comme eux il portait
 un habit grossier, vivait de légumes et d'eau, avait l'air
 humble et triste, et c'était pour eux seulement que sa
 salle de festin était ouverte et son argent prodigué⁵. Ja-
 mais changement de vie ne fut plus soudain, et n'excita
 d'un côté autant de colère, et de l'autre autant d'enthou-

1. Citissime a me auferes animum, et gratia, quæ nunc inter nos
 tanta est, in atrocissimum odium convertetur. (*Vita B. Thomæ quadri-*
part., lib. 1, cap. vi, p. 11.)

2. Regni sui clero sedule injunxit... (Ibid.)

3. Minus sincere et canonice, id est per operam manumque regiam.
 (Guilielm. Neubrig., *de Reb. anglic.*, p. 157, ed. Hearne.)

4. Willelmi filii Stephani, *Vita S. Thomæ*, p. 24, apud *Hist. angl.*
Script., ed. Sparke. — *Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. 1, cap. viii-xiii.

5. Willelmi filii Stephani. (Ibid.)

1162 siasme¹. Le roi, les comtes, les barons, tous ceux que Becket avait servis autrefois, et qui avaient contribué à son élévation, se crurent indignement trahis. Les évêques et le clergé normand, ses anciens antagonistes, restèrent en suspens et l'observèrent : mais il devint l'idole des gens de basse condition ; les simples moines, le clergé inférieur et les indigènes de tout état virent en lui un frère et un protecteur.

L'étonnement et le dépit du roi passèrent toute mesure quand il reçut en Normandie un message du primate qui lui remettait le sceau royal, et déclarait que, se croyant insuffisant pour son nouvel office, il ne pouvait en cumuler deux². Henri soupçonna d'hostilité cette abdication, par laquelle l'archevêque semblait vouloir s'affranchir de tout lien de dépendance à son égard, et il en eut d'autant plus de ressentiment qu'il s'y était moins attendu. Son amitié se tourna en aversion violente, et, à son retour en Angleterre, il accueillit dédaigneusement son ancien favori, et affecta de mépriser, quand il le vit paraître en floc de moine, celui qu'il avait tant fêté sous l'habit de courtisan normand, avec le poignard au côté, la toque à plumes sur la tête, et les chaussures à longues pointes recourbées en cornes de bélier³.

1. *Ita seculum describit, ita repente mutatus est... ut omnes mirarentur.* (Willelmi filii Stephani, *Vita S. Thomæ*, p. 27, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.) — *Veterem hominem renovare disponit... jam transformatus in virum alterum.* (*Vita B. Thomæ quadrupart.*, cap. xx, p. 16 et 17.)

2. Mittens regem, rogavit cancellarium sibi providere, quia ipse vix uni nedum duobus officiis poterat sufficere. (*Ibid.*, lib. 1, cap. xvii, p. 32 — Sigillum resignans, quod in oor regis altius ascendit. (*Matth. Paris.*, t. I, p. 98.) — Radulf, de Dieto, *Imag. histor.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 534, ed. Selden.

3. Order. Vital., *Hist. ecclesiast.*, apud *Script. rer. normann. y passim.*

Le roi commença dès lors contre l'archevêque un système régulier d'attaques et de vexations personnelles. Il lui enleva l'archidiaconat de Canterbury, qu'il cumulait encore avec le siège épiscopal; puis il suscita un certain Clérambault, moine de Normandie¹, homme audacieux et de mœurs déréglées, qui avait quitté le froc dans son pays, et que le roi fit abbé du monastère de Saint-Augustin à Canterbury. Clérambault, soutenu par la cour, refusa de prêter serment d'obéissance canonique entre les mains du primat, malgré l'ordre établi autrefois par Lanfranc pour ruiner l'indépendance des moines de Saint-Augustin, lorsque les religieux saxons résistaient encore aux Normands². Le nouvel abbé motiva ce refus sur ce qu'anciennement, c'est-à-dire avant la conquête, son monastère avait joui d'une pleine et entière liberté. Becket revendiqua la prérogative que les premiers rois normands avaient attribuée à son siège. La dispute s'échauffa de part et d'autre; et Clérambault, conseillé par le roi et les courtisans, remit sa cause au jugement du pape.

Il y avait dans ce temps deux papes, parce que les cardinaux et les nobles romains n'avaient pu s'accorder pour un choix. Victor était reconnu comme légitime par l'empereur d'Allemagne Frederik, mais désavoué par les rois de France et d'Angleterre, qui reconnaissaient son compétiteur Alexandre, troisième du nom, chassé de Rome par ses adversaires, et réfugié alors en France³. C'est à ce

1. *Monachus fugitivus et apostata in Normannia. Chron. Willelm. Thom., apud Hist. angl. Script., t. II, col. 1819, ed. Selden.*)

2. Voyez livre VII, t. I, p. 286 à 289.

3. *Alexandrum, qui tunc Romanorum schisma devitans degebat in Franciâ. (Gervas. Cantuari, Act. pontif. cantuar., apud Hist. angl. Script., t. II, col. 1669, ed. Selden.)*

1162 dernier que le nouvel abbé de Saint-Augustin adressa une protestation contre le primat d'Angleterre, au nom des antiques libertés de son couvent : chose bizarre, ces mêmes libertés, autrefois anéanties par l'autorité du pape Grégoire VII, dans l'intérêt de la conquête normande, furent déclarées inviolables par le pape Alexandre III, à la requête d'un abbé normand contre un archevêque de race anglaise.

Thomas, irrité de sa défaite, rendit aux courtisans attaque pour attaque, et comme ils venaient de se prévaloir contre lui de droits antérieurs à la conquête, lui-même se mit à réclamer tout ce que son église avait perdu depuis
1163 l'invasion des Normands. Il somma Gilbert de Clare de restituer au siège de Canterbury la terre de Tumbidge, que son aïeul avait reçue en fief¹, et il éleva des prétentions du même genre contre plusieurs autres barons et contre les officiers du domaine royal². Ces réclamations tendaient, quoique indirectement, à ébranler dans son principe le droit de propriété de toutes les familles anglo-normandes, et pour cette raison elles causèrent une alarme générale. On invoqua la prescription; et Beket répondit nettement qu'il ne connaissait point de prescription pour l'injustice, et que ce qui avait été pris sans bon titre devait être rendu. Les fils des compagnons de Guillaume le Bâtard crurent voir l'âme du roi Harold descendue dans le corps de celui qu'eux-mêmes avaient fait primat.

L'archevêque ne leur donna pas le temps de se remettre du premier trouble; et violant encore un des usages les plus respectés depuis la conquête, il plaça un prêtre de son choix dans l'église vacante d'Ayuesford, sur la terre

1. Gervas. Cantuar., *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. II, col. 1384.

2. Ibid.

du Normand Guillaume, chevalier et tenant en chef du roi¹. Ce Guillaume, comme tous les Normands, prétendait disposer, et disposait en effet, sur son fief, des églises aussi bien que des métairies. Il nommait à son gré les prêtres comme les fermiers, administrant par-des hommes de son choix les secours et l'enseignement religieux à ses Saxons, libres ou serfs; privilège qu'on appelait alors droit de patronage². En vertu de ce droit, Guillaume d'Aynesford chassa le prêtre envoyé chez lui par l'archevêque; mais Beket excommunia Guillaume pour avoir fait violence à un clerc. Le roi intervint contre le primate; il se plaignit de ce qu'on avait excommunié, sans l'en prévenir, l'un de ses tenanciers en chef, un homme capable d'être appelé à son conseil et à sa cour, et ayant qualité pour se présenter devant lui en tout temps et en tout lieu; ce qui avait exposé sa royale personne au péril de communiquer par mégarde avec un excommunié³. « Puisque je n'ai point été averti, disait Henri II, et puisque ma dignité a été lésée en ce point essentiel, l'excommunication de mon vassal est nulle; j'exige donc que l'archevêque la rétracte⁴. » L'archevêque céda de mauvaise grâce, et la haine du roi s'en aigrit. « Dès ce jour, dit-il publiquement, tout est fini entre cet homme et moi⁵. »

1. Radulf. de Diceto, *Imag. histor.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 536, ed. Selden.

2. Willelmus Willæ dominus sibi vindicans jus patronatus in eadem ecclesia. (Ibid.)

3. Minime certiorato rege... ne ignorantia lapsus communicet excommunicato. (Ibid.)

4. Aserit namque rex juxta dignitatem regni... (Ibid.)

5. Willelmi filii Stephani, *Vita S. Thomæ*, p. 28, apud *Hist. anglie. Script.*, ed. Sparke.

1164 Dans l'année 1164, les justiciers-royaux, révoquant do fait l'ancienne loi du Conquérant, citèrent devant leurs assises un prêtre accusé de viol et de meurtre; mais l'archevêque de Canterbury, comme supérieur ecclésiastique de toute l'Angleterre, déclara la citation nulle, en vertu des privilèges du clergé, aussi anciens dans le pays que ceux de la royauté normande. Il fit saisir par ses propres agents le coupable, qui fut amené devant un tribunal ecclésiastique, privé de sa prébende, battu publiquement de verges, et suspendu de tout office pour plusieurs années¹. Cette affaire, où la justice fut jusqu'à un certain point respectée, mais où les juges royaux eurent complètement le dessous, fit grand scandale. Les hommes de descendance normande se divisèrent en deux partis, dont l'un approuvait et l'autre blâmait fortement le primat. Les évêques étaient pour lui, et contre lui les gens d'épée, la cour et le roi. Le roi, opiniâtre par caractère, changea tout à coup le différend particulier en question législative; et, convoquant en assemblée solennelle tous les seigneurs et tous les prélats d'Angleterre, il leur exposa les délits nombreux commis chaque jour par des prêtres. Il ajouta qu'il avait découvert des moyens de réprimer ces délits dans les anciennes coutumes de ses prédécesseurs, et surtout dans celles de Henri I^{er}, son aïeul. Il demanda, suivant l'usage, à tous les membres de l'assemblée, s'ils ne trouvaient pas bon qu'il fit revivre les coutumes de son aïeul². Les laïques dirent qu'ils le sou-

1. Publice... virgarum disciplinæ adjudicatus, et per annos aliquos ab omni officio suspensus. (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. 1, cap. xvii, p. 33.)

2. Sciscitabatur an consuetudines suas regias forent observari. (*Ibid.*, cap. xix, p. 31.) — Willelmi filii Stephani, *Vita S. Thomæ*, p. 31, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.

haïaient; mais tous les clercs, et Thomas à leur tête, 1164
répondirent : « Sauf l'honneur de Dieu et de la sainte
« Église ». — Il y a du venin dans ces paroles, » répliqua
le roi en colère; il quitta aussitôt les évêques sans les sa-
luer, et l'affaire demeura indécise².

Peu de jours après, Henri II fit appeler séparément
auprès de lui l'archevêque d'York, Roger, Robert de Me-
lun, évêque de Hereford, et plusieurs autres prélats d'An-
gletorre, dont les noms, purement français, indiquent
assez l'origine. Par des promesses, de longues expli-
cations, et peut-être des insinuations sur les desseins
présumés de l'Anglais Beket contre tous les grands d'An-
gletorre, enfin par plusieurs raisons que les historiens ne
détaillent pas, les évêques anglo-normands furent presque
tous gagnés au parti du roi³ : ils promirent de favoriser le
rétablissement des prétendues coutumes de Henri I^{er}, qui,
pour dire la vérité, n'en avait jamais pratiqué d'autres que
celles de Guillaume le Conquérant, fondateur du privi-
lège ecclésiastique. En outre, et pour la seconde fois de-
puis ses différends avec le primate, le roi s'adressa au pape
Alexandre; et le pape, complaisant à l'excès, lui donna
pleinement raison, sans examiner le fond de l'affaire, il
dépêcha même un messenger spécial avec des lettres aposto-

1. Salvo in omnibus ordine suo et honore Dei et sanctæ Ecclesiæ.
(Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Res. anglic. Script.*,
p. 492, ed. Savile.)

2. Willelmi filii Stephani, *Vita S. Thomæ*, p. 31, apud *Hist. angl.
Script.*, ed. Sparke.

3. Rex separavit Rogerum, archiepiscopum eboracensem, et Rober-
tum de Melun., et alios... prælatos a consortio et consilio cantuarien-
sis archiepiscopi. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Res.
anglic. Script.*, p. 493, ed. Savile.) — *Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. 1,
cap. xx, p. 35 et 36.

1164 liques pour enjoindre à tous les prélats, et nommément à celui de Canterbury, d'accepter et d'observer toutes les lois du roi d'Angleterre, quelles qu'elles fussent¹. Demeuré seul dans son opposition, et privé de tout espoir d'appui, Beket fut contraint de céder. Il alla trouver le roi à sa résidence de Woodstock, et promit, comme les autres évêques, d'observer de bonne foi et sans aucune restriction toutes les lois qui seraient faites². Pour que cette promesse fût renouvelée authentiquement au sein d'une assemblée solennelle, le roi Henri convoqua, dans le bourg de Clarendon, à peu de distance de Winchester, le grand conseil des Anglo-Normands, archevêques, évêques, abbés, prieurs, comtes, barons et chevaliers³.

L'assemblée de Clarendon se tint au mois de mars de l'année 1164, sous la présidence de Jean, évêque d'Oxford. Les gens du roi y exposèrent les réformes et les dispositions toutes nouvelles qu'il lui plaisait d'intituler anciennes coutumes et libertés de Henri I^{er}, son aïeul⁴. Les évêques donnèrent solennellement leur approbation à tout ce qu'ils venaient d'entendre; mais Beket refusa la sienne, et s'accusa, au contraire, de folie et de faiblesse pour avoir promis d'observer sans réserve les lois du roi, quelles qu'elles fussent⁵. Tout le conseil normand fut en

1. Ut ipse pacem cum domino suo rege Angliæ faceret et leges suas sine aliqua exceptione custodiendas promitteret. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 493, ed. Savile.)

2. Se bona fide et sine malo ingenio leges suas servaturum. (Ibid.)

3. Matth. Paris., t. I, p. 100.

4. Facta est recognitio sive recordatio... consuetudinum et libertatum antecessorum suorum, regis videlicet Henrici avi sui. (Ibid.)

5. Pœnituit archiepiscopum quod ipse concessionem illam fecerat regi. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 493, ed. Savile.)

umeur. Les évêques supplièrent Thomas, et les barons 1164 le menacèrent¹. Deux chevaliers du Temple lui demandèrent avec larmes de ne point faire déshonneur au roi; et, pendant que cette scène avait lieu dans la grande salle, on aperçut à travers les portes, dans l'appartement voisin, des hommes qui bouclaient leurs cottes de mailles et ceignaient leurs épées². L'archevêque eut peur, et donna sa parole d'observer sans restriction les coutumes de l'aïeul du roi, ne demandant que la faculté d'examiner plus à loisir et de vérifier ces coutumes³. L'assemblée nomma des commissaires chargés de les rédiger par articles, et s'ajourna au lendemain⁴.

Vers le soir, l'archevêque se mit en route pour Winchester, où était son logement. Il allait à cheval avec une nombreuse suite de clercs, qui, chemin faisant, causaient ensemble des événements de cette journée. La conversation, d'abord paisible, s'échauffa par degrés, et devint une dispute où chacun prit parti selon son opinion. Les uns louaient la conduite du primat, ou l'excusaient d'avoir cédé à la force des circonstances. D'autres exprimaient leur blâme avec vivacité, disant que la liberté ecclésiastique allait périr en Angleterre par la faute d'un seul homme. Le plus animé de tous était un Saxon appelé Edward Grimm, qui portait la croix de l'archevêque; emporté par la chaleur du débat, il parlait très-haut et gesticulait beaucoup. « Je le vois bien, disait-il, aujourd'hui

1. Roger. de Hoved. *Annal.*, pars poster., apud *rer. angl. Script.*, p. 493, ed. Savile.)

2. Geryas. *cantuar. Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. II, col. 1386, ed. Selden.

3. Ibid.

4. Roger. de Hoved., *Annal.*, loc. supr. cit.

1164 « l'on n'estime plus que ceux qui ont pour les princes
 « une complaisance sans bornes; mais que deviendra la
 « justice? qui combattra pour elle, lorsque le chef s'est
 « laissé vaincre? et quelles vertus trouverons-nous dé-
 « sormais chez celui qui a perdu le courage? » Ces der-
 niers mots furent entendus de Thomas, que l'agitation et
 les éclats de voix avaient attiré. « A qui en voulez-vous,
 « mon fils? dit-il au porte-croix. — A vous-même, répon-
 « dit celui-ci dans une sorte d'enthousiasme; à vous, qui
 « avez renoncé à votre conscience, en levant la main
 « pour promettre l'observation de ces détestables coutu-
 « mes. » A ce violent reproche, où le sentiment national
 avait peut-être autant de part que la conviction religieuse,
 l'archevêque ne s'irrita point, et parut un moment pen-
 sif; puis, s'adressant du ton le plus doux à son compa-
 triote : « Mon fils, lui dit-il, vous avez raison; j'ai commis
 « une grande faute, et je m'en repens ¹. »

Le lendemain, les prétendues coutumes ou *constitutions*
 de Henri 1^{er} furent produites par écrit, divisées en seize
 articles, qui contenaient un système entier de dispositions
 contraires aux ordonnances de Guillaume le Conquérant.
 Il s'y trouvait, en outre, plusieurs règlements spéciaux,
 dont l'un portait défense d'ordonner prêtres, sans le con-
 sentement de leur seigneur, ceux qu'en langue normande
 on appelait *natifs* ou *naïfs*, c'est-à-dire les serfs, qui
 étaient tous de race indigène ². Les évêques furent requis
 d'apposer leurs sceaux en cire au bas du rôle de parche-
 min qui contenait les seize articles³ : ils le firent tous, à
 l'exception de Thomas, qui, sans rétracter ouvertement
 sa première adhésion, demanda encore des délais. Mais

1. Fleury, *Hist. ecclesiast.*, t. XV, p. 150.

2. *Neif* ou *Nief*, en anglais moderne, signifie paysan, paysanne.

l'assemblée passa outre, et ce refus de l'archevêque n'em- 1164
pêcha point les nouvelles lois d'être aussitôt promul-
guées. Il partit de la chancellerie royale des lettres
adressées à tous les juges ou justiciers normands d'An-
gleterre et du continent. Ces lettres leur ordonnaient, au
nom de Henri, par la grâce de Dieu roi d'Angleterre, duc
de Normandie, duc d'Aquitaine et comte d'Anjou, de faire
exécuter et observer par les archevêques, évêques, abbés,
prêtres, comtes, barons, citoyens, bourgeois et paysans,
les ordonnances décrétées au grand conseil de Claren-
don¹.

Une lettre de l'évêque de Poitiers, qui reçut alors de
semblables dépêches, apportées dans son diocèse par
Simon de Tournebu et Richard de Lucy, justiciers, fait
connaître en détail les instructions qu'elles contenaient.
Ces instructions sont curieuses à rapprocher des lois pu-
bliées, quatre-vingts ans auparavant, au nom de Guil-
laume I^{er} et de ses barons; car des deux côtés on trouve
les mêmes menaces et les mêmes pénalités sanctionnant
des ordres contraires².

« Ils m'ont défendu, dit l'évêque de Poitiers, d'appel-
« ler en cause qui que ce soit de mes diocésains, à la
« requête d'aucune veuve, d'aucun orphelin, ni d'aucun
« prêtre, à moins que les officiers du roi ou le seigneur
« au fief duquel ressortit la cause en litige n'aient fait
« déni de justice³; ils ont déclaré que si quelqu'un se

1. Hoc faciant archiepiscopi, episcopi, abbates... et clerici, comites,
barones, vavasores, milites, cives, burgenses, rustici. (Gervas. can-
tuar., *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. II, col. 1399, ed. Selden.)

2. Voyez livre VI, t. II, p. 236 et 237.

3. Querelas viduarum vel orphanorum... in facienda justitia eis
defecissent. (Johan. Pictav. episc. ad Thomam *Epist.*, apud *Script. rer.
gallic. et francic.*, t. XVI, p. 216.)

1164 « rendait à ma sommation, tous ses biens seraient aussi-
« tôt confisqués et lui-même emprisonné¹; enfin, ils n'ont
« signifié que si j'excommuniais ceux qui refuseraient de
« comparaître devant ma justice épiscopale, les excom-
« muniés pourraient, sans nullement déplaire au roi, s'at-
« taquer à ma personne ou à celle de mes clercs, et à
« mes propres biens ou à ceux de mon église². »

Du moment que ces lois, faites par des Normands dans un bourg d'Angleterre, furent décrétées comme obligatoires pour les habitants de presque tout l'ouest de la Gaule, Angevins, Manseaux, Bretons, Poitevins et Aquitains, et que ces diverses populations furent en rumeur pour la querelle de Henri II et de l'archevêque Thomas Beket, la cour de Rome se mit à regarder avec plus d'attention une affaire qui, en si peu de temps, avait pris une telle importance. Cette cour, profondément politique, songea dès lors à retirer le plus grand avantage possible soit de la guerre, soit de la paix. L'archevêque de Rouen, Rotrou, homme moins intéressé que les Normands d'Angleterre dans le conflit de la royauté et de la primatie anglaise, vint, avec une mission du pape, pour observer les choses de plus près, et proposer, à tout hasard, un accommodement, sous la médiation pontificale³; mais le roi, fier de son triomphe, répondit qu'il n'accepterait

1. Omnia illius bona confiscarentur, ipso... publico carceri deputando. (Johan. Pictav. episc. ad Thomam Epist., apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 216.)

2. Scirent... excommunicati illi regi non displiciturum si vel in personam meam manum extenderent, vel in bona grassarentur, vel in personas, vel in bona clericorum meorum. (Ibid.)

3. Ad pacem faciendam inter regem et archiepiscopum. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglie. Script.*, p. 493, ed. Savile.)

cette médiation que dans le cas où le pape confirmerait ¹¹⁶⁴ préalablement par une bulle apostolique les articles de Clarendon¹; et le pape, qui pouvait plutôt gagner que perdre au retard, refusa de donner sa sanction jusqu'à ce qu'il fût mieux informé².

Alors Henri II, sollicitant, pour la troisième fois, l'appui de la cour pontificale contre son antagoniste Becket, envoya vers Alexandre III une ambassade solennelle, lui demandant pour Roger, archevêque d'York, le titre de légat apostolique en Angleterre, avec le pouvoir de faire et de défaire, de nommer et de destituer³. Alexandre n'accorda point cette requête; mais il conféra au roi lui-même, par une commission en forme, le titre et les droits de légat, avec la toute-puissance d'agir, excepté en un seul point, qui était la destitution du primat⁴. Le roi, voyant que l'intention du pape était de ne rien terminer, reçut avec des marques de dépit cette commission d'un nouveau genre, et la renvoya aussitôt⁵. « Nous emploierons nos propres forces, dit-il, et nous croyons qu'elles seront suffisantes pour faire rentrer dans le devoir ceux qui en veulent à notre honneur. » Le primat, abandonné par les barons et les évêques anglo-normands, et n'ayant plus dans son parti que de pauvres moines,

1. Nisi dominus papa bulla sua leges illas confirmasset. (Roger, de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 493, ed. Savile.)

2. Ibid.

3. Ut sic per eum posset cantuariensem archiepiscopum confundere. (Ibid.)

4. Tamen... concessit... ut rex ipse legatus esset totius Angliæ. (Ibid.)

5. Rex... per indignationem remisit domino papæ litteras legationis suæ. (Ibid.)

1164 des bourgeois et des serfs, sentit qu'il serait trop faible contre son antagoniste s'il demeurait en Angleterre, et résolut de chercher ailleurs des secours et un asile. Il se rendit au port de Romney, et monta deux fois sur un vaisseau prêt à partir; mais deux fois les vents furent contraires, ou le patron du navire, craignant la colère du roi, refusa de mettre à la voile¹.

Quelques mois après l'assemblée de Clarendon, Henri II en convoqua une nouvelle à Northampton²; et Thomas reçut, comme les autres évêques, sa lettre de convocation. Il arriva au jour fixé, et prit un logement dans la ville; mais à peine l'eut-il retenu, que le roi le fit occuper par ses gens et par ses chevaux³. Outré de cette vexation, l'archevêque envoya dire qu'il ne se rendrait point au parlement, à moins que sa maison ne fût évacuée par les chevaux et les gens du roi⁴. On la lui rendit en effet; mais l'incertitude où il était de l'issue que devait avoir cette lutte inégale lui fit craindre de s'y engager plus avant, et quelque humiliant qu'il fût pour lui de supplier un homme qui venait de lui faire insulte, il se rendit à l'hôtel du roi et demanda audience : il attendit inutilement tout le jour, tandis que Henri II se divertissait

1. Willelmi Stephani filii, *Vita S. Thomæ*, p. 35, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke. — *Vita B. Thomæ quadripart.*, cap. xxiii, p. 42. — *Nautæ regis iram veriti.* (Eduardi *Vita S. Thomæ*, apud Surium, *De probatis sanctorum vitis*, mense decembri, p. 357.)

2. Rex aliud generale edicit concilium, locum designans apud Northamptonam. (Willelmi Stephani filii, *Vita S. Thomæ*, p. 35, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.) — *Vita B. Thomæ quadripart.*, cap. xxv, p. 46 et 47.

3. Fecit rex equos suos hospitari in hospitibus illius. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. angl. Script.*, p. 494, ed. Savile.)

4. Donec hospitia sua vacuarentur ab equis et hominibus. (*Ibid.*)

avec ses faucons et ses chiens¹. Le lendemain, il revint se placer dans la chapelle du roi pendant la messe, et, au sortir, l'abordant d'un air respectueux, il lui demanda la permission de passer en France². « Bien, répondit le roi; « mais avant tout, il faudra que vous me rendiez raison « de plusieurs choses, et spécialement du tort que vous « avez fait dans votre cour à Jean, mon maréchal³. »

Il y avait, en effet, quelque temps que le Normand Jean, surnommé le Maréchal à cause de son office, était venu devant la cour de justice épiscopale de Canterbury réclamer une terre de l'évêché, qu'il prétendait avoir droit de tenir en fief héréditaire⁴. Les juges avaient rejeté sa réclamation comme mal fondée; et alors le plaignant avait faussé la cour, c'est-à-dire protesté avec serment qu'elle lui déniait justice⁵. « J'avoue, répondit « Thomas au roi, que Jean le Maréchal s'est présenté « devant ma cour; mais loin d'y recevoir aucun tort de « moi, c'est lui qui m'a fait injure; car il a exhibé un « volume de plain-chant, et s'est mis à jurer sur ce livre « que ma cour était fausse et déniait justice; tandis que, « selon la loi du royaume, quiconque veut fausser la « cour d'autrui doit jurer sur les saints Évangiles⁶. » Le

1. Quia rex circa rivos aquarum et fluentia in avibus cœli ludens... (Willelmi Stephani filii, *Vita S. Thomæ*, p. 36 à 38, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Spurke.)

2. Licentiam transfretandi... (Roger, de Hoved., *Anncl.*, pars poster., apud *Reg. anglie. Script.*, p. 494, ed. Savile.)

3. Tu pius respondebis mihi de injuria quam fecisti Johanni marescallo meo in curia tua. (Ibid.)

4. Terram quandam de illo tenendam jure hæreditario. (Ibid.)

5. Curiam archiepiscopi... falsificaverat. (Ibid.)

6. Ipse... attulit in curia mea quandam *Tojer* .. et juravit super illum... et ipse injuriam mihi fecit... cùm statutum sit in regno... (Ibid.)

1164 roi affecta de ne tenir aucun compte de cette excuse. L'accusation de déni de justice portée contre l'archevêque fut poursuivie devant le grand conseil normand, qui le condamna, et, par sa sentence, l'adjugea à la merci du roi, c'est-à-dire adjugea au roi tout ce qu'il lui plairait de prendre sur les biens du condamné¹. Becket fut d'abord tenté de protester contre cet arrêt, et de fausser jugement, comme on disait alors; mais la conscience de sa faiblesse le détermina à entrer en composition avec ses juges, et il capitula pour une amende de 500 livres d'argent².

Becket retourna à sa maison, le cœur attristé des dégoûts qu'il venait d'éprouver; le chagrin l'y fit tomber malade³. Aussitôt que le roi apprit cette nouvelle, il se hâta de lui envoyer la sommation de comparaître de nouveau dans le délai d'un jour devant l'assemblée de Northampton, pour y rendre compte des fonds et des revenus publics dont il avait eu la gestion pendant qu'il était chancelier⁴. « Je suis faible et souffrant, répondit Thomas « aux officiers royaux, et d'ailleurs le roi sait, comme « moi-même, qu'au jour où je fus consacré archevêque, « les barons de son échiquier et Richard de Lucy, grand « justicier d'Angleterre, m'ont déclaré quitte de tout « compte et de toute réclamation⁵. » La citation légale

1. Judicaverunt eum esse in misericordia regis. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglie. Script.*, p. 491, ed. Savile.)

2. Posuit se in misericordia regis de quingentis libris, et invenit ei inde fidejussores. (Ibid.)

3. Propter tedium et dolorem. (Ibid.)

4. Statim misit ad eum et summonuit eum per bonos summonitores quod in crastino venisset... (Ibid.)

5. Rex scit quod... in electione mea... omnes barones scaccarii et Ricardus de Lucy, justitarius Angliæ, clamaverunt me quieuam. (Ibid., p. 495.)

n'en demeura pas moins faite; mais Thomas négligea de s'y rendre, prétextant sa maladie. Des gens de justice vinrent, à plusieurs reprises, constater à quel point il était incapable de marcher, et lui signifièrent la note des réclamations du roi, montant à quarante-quatre mille marcs ¹. L'archevêque offrit de payer deux mille marcs pour se racheter de ce procès désagréable et intenté de mauvaise foi; mais Henri II refusa toute espèce d'accommodement; car ce n'était pas l'argent qui le tentait dans cette affaire. « Ou je ne serai plus roi, disait-il, ou cet homme ne sera plus archevêque ². »

Les délais accordés par la loi étaient expirés; il fallait que Beket se présentât; et, d'un autre côté, on l'avait averti que, s'il paraissait à la cour, ce ne serait pas sans danger pour sa liberté ou pour sa vie ³. Dans cette extrémité, recueillant toute sa force d'âme, il résolut de marcher et d'être ferme. Le matin du jour décisif, il célébra la messe de Saint-Étienne, premier martyr, dont l'office commence par ces paroles : « Les princes se sont assis en conseil pour délibérer contre moi ⁴. » Après la messe, il se revêtit de son habit pontifical; et ayant pris

1. *Quadraginta marcarum millia vel amplius... bonæ suæ fidei commissa... regi solvere.* (Episcop. et cleri Angliæ ad Alexandrum papam *Epist.*, apud *Epist. divi Thomæ*, lib. II, p. 364.)

2. *Regem dixisse quod non amplius in Anglia simul eritis, ille rex, vos archiepiscopus.* (Willelmi filii Stephani, *Vita S. Thomæ*, p. 39, apud *Hist. anglic. Script.*, ed. Sparke.)

3. *Dictum erat ei et nunciatum... quod si ipse ad curiam regis venisset vel in carcerem mitteretur, vel interficeretur.* (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 494, ed. Savile.)

4. *Missam de Sancto Stephano protomartyre cujus officium tale est : Etenim sederunt principes et adversum me loquebantur.* (Ibid., p. 493.) — Willelmi filii Stephani, *Vita S. Thomæ*, p. 40, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.

sa croix d'argent des mains de celui qui la portait d'ordinaire, il se mit en chemin, la portant lui-même dans la main droite, et tenant de la gauche les rênes de son cheval¹. Seul et toujours tenant sa croix, il arriva dans la grande salle d'assemblée, traversa la foule, et s'assit². Henri II se tenait alors dans un appartement plus secret avec ses amis particuliers, et s'occupait à discuter dans ce conseil privé les moyens de se défaire de l'archevêque avec le moins d'éclat possible³. La nouvelle de l'appareil inattendu avec lequel il venait de faire son entrée troubla le roi et ses conseillers. L'un d'entre eux, Gilbert Foliot, évêque de Londres, sortit en hâte du petit appartement, et marchant vers la place où Thomas était assis : « Pourquoi viens-tu ainsi, lui dit-il, armé de ta croix ? » Et il saisit la croix pour s'en emparer; mais le primat la retint fortement⁴. L'archevêque d'York vint alors se joindre à l'évêque de Londres, et dit, en s'adressant à Becket : « C'est porter déli au roi, notre seigneur, que de venir en armes à sa cour; mais le roi a une épée dont la pointe est mieux affilée que celle d'un bâton pastoral⁵. » Les autres évêques, témoignant moins de violence, se contentèrent de conseiller à Thomas, au nom de son propre intérêt, de remettre sa dignité d'archevêque à la merci du roi; mais il ne les écouta point⁶.

1. *Crucem suam portabat in manu sua dextra, cum sinistra vero tenebat lorum equi.* (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Iter anglie. Script.*, p. 494, ed. Savile.)

2. *Solus portans crucem suam.* (Ibid.)

3. *Rex autem erat in secretiori thalamo cum suis familiaribus.* (Ibid.)

4. *Qui multum increpavit eum quod sic cruce armatus venit in curia, et voluit crucem a manibus ejus eripere.* (Ibid.)

5. *Dicens quod rex gladium habebat acutorem.* (Ibid.)

6. *Ut ipse satisfaciens voluntati regis, redderet ei archiepiscopatum suum in misericordia illius.* (Ibid., p. 495.)

Pendant que cette scène avait lieu dans la grande salle, 1.61
Henri II éprouvait un vif dépit de voir son adversaire sous
la sauvegarde de ses ornements pontificaux ; les évêques,
qui, dans le premier moment, avaient peut-être consenti
aux projets de violence formés contre leur collègue, se
turent alors, et se gardèrent d'encourager les courtisans
à porter la main sur l'étole et sur la croix. Les conseil-
lers du roi ne savaient plus que résoudre, quand l'un
d'eux, prenant la parole, dit : « Que ne le suspendons-
nous de tous ses droits et privilèges par un appel au
« saint-père ? voilà le moyen de le désarmer¹. » Cet avis,
reçu comme un trait de lumière, plut singulièrement au
roi, et, par son ordre, l'évêque de Chichester, s'avancant
vers Thomas Beket, à la tête de tous les autres, lui parla
de la manière suivante² :

« Naguère, tu étais notre archevêque ; mais aujour-
« d'hui nous te désavouons, parce qu'après avoir promis
« fidélité au roi, notre commun seigneur, et juré de main-
« tenir ses ordonnances, tu t'es efforcé de les détruire³.
« Nous te déclarons donc traître et parjure, et disons
« hautement que nous n'avons plus à obéir à celui qui
« s'est parjuré, plaçant notre cause sous l'approbation de
« notre seigneur le pape, devant qui nous te citons⁴. »

1. Nos, inquiunt, eum appellabimus coram Papa... sine remedio depo-
netur. (Gervas. cantuar., *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. II,
col. 1392, ed. Selden.)

2. Que cum plurimum placerent regi, continuo exierunt omnes epi-
scopi ad Cantuariensem, quorum unus... Cicestrensis episcopus pro-
rumpens in vocem... (Ibid.)

3. Quandoque... noster fuisti archiepiscopus, sed quia domino regi
fidelitatem jurasti... (Ibid.)

4. Ideirco te reum perjurii dicimus, et perjuro archiepiscopo de
cetero obedire non habemus, nos itaque et nostra sub domini Papæ

1164 A cette déclaration, faite avec tout l'appareil des formes légales et toute l'emphase de la confiance, Beket ne répondit que ces seuls mots : « J'entends ce que vous « dites¹. » La grande assemblée des seigneurs s'ouvrit ensuite, et Gilbert Foliot accusa devant elle le *ci-devant* archevêque d'avoir célébré, en mépris du roi, une messe sacrilège sous l'invocation de l'esprit malin²; puis vint la demande en reddition de comptes sur les revenus de l'office de chancelier, et la réclamation de quarante-quatre mille marcs. Beket refusa de plaider, attestant la déclaration solennelle qui l'avait déchargé autrefois de toute responsabilité ultérieure³. Alors le roi, se levant, dit aux barons et aux prélats : « Par la foi que vous me devez, « faites-moi prompte justice de celui-ci, qui est mon « homme lige, et qui, dûment sommé, refuse de répondre « en ma cour⁴. » Les barons normands allèrent aux voix, et rendirent contre Thomas Beket une sentence d'emprisonnement⁵. Lorsque Robert, comte de Leicester, chargé de lire l'arrêt, prononça, en langue française, les premiers mots de la formule consacrée : *Oyez ci le jugement rendu contre vous...*, l'archevêque l'interrompit : « Comte, lui dit-il, je vous défends, au nom de Dieu

protectione ponentes, te ad ipsius præsentiam appellamus super his responsurum. (Gervas. cantuar. *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. II, col. 1392, ed. Selden.)

1. Audio, inquit Cantuariensis, quæ dicitis. (Ibid.) — Willelmi filii Stephani, *Vita S. Thomæ* p. 44. apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.

2. Quod missam illam celebraverat per artem magicam et pro contemptu regis. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglie. Script.*, p. 494 ed. Savile.)

3. Ideo amplius nolo inde placitare. (Ibid., p. 495.)

4. Cito facite mihi judicium de illo qui homo meus ligius est, et stare juri in curia mea recusat. (Ibid.)

5. Judicaverunt eum capi dignum et in carcere mitti. (Ibid.)

« tout-puissant, de donner ici jugement contre moi, qui 1164
 « suis votre père spirituel ; j'en appelle au souverain pon-
 « tife, et vous cite par devant lui ¹. »

Après cette sorte de contre-appel au pouvoir que ses adversaires avaient invoqué les premiers, Beket se leva et traversa lentement la foule². Un murmure s'éleva de « toutes parts ; les Normands criaient : Le faux traître, le « parjure, où va-t-il ? pourquoi le laisse-t-on aller en paix ? « Reste ici, traître, et écoute ton jugement ³. » Au moment de sortir, l'archevêque se retourna, et regardant froidement autour de lui : « Si mon ordre sacré, dit-il, « ne me l'interdisait, je saurais répondre par les armes à « ceux qui m'appellent traître et parjure ⁴. » Il monta à cheval, se rendit à la maison où il logeait, fit dresser des tables pour un grand repas, et donna ordre de rassembler tous les pauvres qu'on trouverait dans la ville⁵. Il en vint un grand nombre qu'il fit manger et boire. Il soupa avec eux, et, dans la nuit même, pendant que le roi et les chefs normands prolongeaient leur repas du soir, il quitta Northampton, accompagné de deux frères de l'ordre de Cîteaux, l'un Anglais de race, appelé Skaiman, et

1. Prohiheo vobis ex parte omnipotentis Dei ne faciatis hodie de me iudicium. (Roger. de Hoved., *Annal*, pars poster, apud *Rer. anglic. Script.* ed. Savile.)

2. Sharon Turner's, *History of England*, p. 220.

3. Quo progredieris, proditor? exspecta et audi iudicium tuum. (Roger. de Hoved., loc. supr. cit.)

4. Ipse vero, sic se vertens et austero vultu respiciens, respondit quod, nisi ordo sacerdotalis obstaret, in armis bellicis a perjurio et proditioe se contra ipsos defenderet. (Gervas. cantuar., *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. II, col. 1393, ed. Selden.)

5. Omnes pauperes quicumque inventi fuerint. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 493. ed. Savile.)

1164 l'autre d'origine française, appelé Robert de Caune¹. Il atteignit, après trois jours de marche, les marais du comté de Lincoln, et s'y cacha dans la cabane d'un ermite. De là, sous un déguisement complet, et sous le faux nom de Dereman, dont la tournure saxonne était une garantie d'obscurité, il gagna Canterbury, puis la côte voisine de Sandwich². On était à la fin de novembre, époque où le passage du détroit devient périlleux. L'archevêque monta sur un petit bateau pour écarter tout soupçon, et, à travers beaucoup de risques, navigua jusqu'au port de Gravelines. Il se rendit ensuite à pied et en mauvais équipage au monastère de Saint-Bertin, dans la ville de Saint-Omer³.

1164 A la nouvelle de sa fuite, un édit royal fut publié dans
1165 toutes les provinces du roi d'Angleterre sur les deux rives de l'Océan. Aux termes de cet édit, tous les parents de Thomas Beket en ligne ascendante et descendante, jusqu'aux vieillards, aux femmes enceintes et aux enfants en bas âge, étaient condamnés au bannissement⁴. Tous les biens de l'archevêque et de ses adhérents, ou prétendus

1. Ipse vero cum illis et gente sua cœnavit... Dum rex et alii cœnarent... (Roger de Hoved, *Annal.*, pars poster., apud *Res. anglie. Script.*, p. 495, ed. Savile.)

2. Habitum suum mutavit et mutato nomine fecit se appellari *Dereman*, et ita a paucis cognitus per ignotas vias et semitas ad mare properavit. (Ibid.)

3. Nocte in scapha intravit in mare. (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. II, cap. III, p. 64.)

4. Omnes homines et feminas, quoscumque invenire potuit de cognatione beati Thomæ cantuariensis, pueros etiam in cunis vagientes et adhuc ad ubera matrum pendentes. (Roger. de Hoved, *Annal.*, pars poster., apud *Res. anglie. Script.*, p. 500. ed. Savile.) — Mulieres in puerperio decubantes. (Gervas. cantuar., *Act. pontif. cantuar.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. II, col. 1671, ed. Selden.)

tels, furent séquestrés entre les mains du roi, qui en fit des présents à ceux dont il avait éprouvé le zèle dans cette affaire¹. Jean, évêque de Poitiers, suspect d'amitié pour le prélat et de partialité pour sa cause, reçut du poison d'une main inconnue, et n'échappa à la mort que par hasard². Des lettres royales, où Henri II appelait Thomas son adversaire, et défendait de prêter aucun secours ni conseil à lui ou aux siens, furent envoyées dans tous les diocèses d'Angleterre³. D'autres lettres, adressées au comte de Flandre et à tous les hauts barons de ce pays, les invitaient à se saisir de *Thomas, ci-devant archevêque*, traître au roi d'Angleterre, et *fugitif à mauvais dessein*⁴. Enfin l'évêque de Londres, Gilbert Foliot, et Guillaume, comte d'Arundel, se rendirent auprès du roi de France, Louis VII, à son palais de Compiègne, et lui remirent des dépêches scellées du grand sceau d'Angleterre et conçues dans les termes suivants :

« A son seigneur et ami Louis, roi des Français, Henri, roi d'Angleterre, duc de Normandie, duc d'Aquitaine et comte d'Anjou.

« Sachez que Thomas, ci-devant archevêque de Canterbury, après un jugement public, rendu en ma cour par l'assemblée plénière des barons de mon royaume, a été convaincu de fraude, de parjure et de trahison envers moi⁵; qu'ensuite il a fui de mon royaume

1. *Epist. Joann. Saresber. ad Johann. Pictav. episc., apud Script. rer. gallic. et francic., t. XVI, p. 521.*

2. *Ibid., p. 521 et 522.*

3. *Nec habeant aliquod auxilium vel consilium a te. (Litteræ Henri. i regis, apud Divi Thomæ Epist., lib. I, p. 26.)*

4. *Thomam quondam cantuariensem archiepiscopum... (Vita B. Thomæ quadripart., lib. II, cap. V, p. 67.)*

5. *Ut iniquus et proditor meus et perjurus publice judicatus*

1164 « comme un traître et à mauvaise intention¹. Je vous prie
 à
 1165 « donc instamment de ne point permettre que cet homme,
 « chargé de crimes, ou qui que ce soit de ses adhérents,
 « séjourne sur vos terres, ni qu'aucun des vôtres prête à
 « mon plus grand ennemi secours, appui ou conseil²; car
 « je proteste que vos ennemis ou ceux de votre royaume
 « n'en recevraient aucun de ma part ni de celle de mes
 « gens³. J'attends de vous que vous m'assistiez dans la
 « vengeance de mon honneur, et dans la punition de
 « mon ennemi, comme vous aimeriez que je fisse moi-
 « même pour vous, s'il en était besoin⁴. »

De son asile, à Saint-Bertin, Thomas attendit l'effet des lettres de Henri II au roi de France et au comte de Flandre, pour savoir de quel côté il pourrait se tourner sans péril. « Les dangers sont nombreux, le roi a les
 « mains longues » (lui écrivait celui de ses amis qu'il
 1165 avait chargé d'essayer le terrain auprès du roi Louis VII, et de la cour papale, alors établie à Sens⁵). « Je ne suis
 « point encore descendu à l'Église romaine, disait le
 « même correspondant, ne voyant pas ce que je pourrais
 « obtenir; ils feront beaucoup contre vous et peu de
 « chose pour vous⁶. Il leur viendra des hommes puis-
 « sants, riches, semant à pleines mains l'argent, dont

est. (*Epist. Henrici Angliæ regis ad Ludovicum, apud Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 107.)

1. Inique discessit. (*Ibid.*)

2. Ne hominem tantorum scelerum et prodicionum infamem, in regno vestro... neca vobis, vel a vestris aliquod consilium vel auxilium tantus inimicus meus... percipiat. (*Ibid.*)

3. Quia inimicis vestris... nec a me, nec a terra mea... (*Ibid.*)

4. Sicut velletis quod vobis facerem, si opus esset. (*Ibid.*)

5. *Ibid.*

6. Contra vos faciunt multa, pauca pro vobis. (*Ibid.*)

« Rome a toujours fait grand cas, et nous, pauvres et 1165
 « sans appui, quel compte les Romains feront-ils de nous ?
 « Vous me mandez de leur offrir deux cents marcs; mais
 « la partie adverse leur en proposera quatre cents, et je
 « réponds que, par amour pour le roi, et par respect
 « pour ses ambassadeurs, ils aimeront mieux prendre le
 « plus qu'attendre le moins². » Le roi de France fit, dès
 le premier abord, un accueil favorable au messager de
 Thomas Beket, et, après avoir tenu conseil avec ses ba-
 rons, il octroya à l'archevêque et à ses compagnons d'exil
 paix et sécurité dans son royaume, ajoutant gracieuse-
 ment que c'était un des anciens fleurons de la couronne
 de France que la protection accordée aux exilés contro
 leurs persécuteurs³.

Quant au pape, qui n'avait point alors d'intérêt à con-
 trarier le roi d'Angleterre, il hésita deux jours entiers à
 recevoir ceux qui se rendirent à Sens de la part de l'ar-
 chevêque; et quand ils lui demandèrent pour Thomas
 une lettre d'invitation à sa cour, il la refusa positive-
 ment⁴. Mais, à l'aide du libre asile que lui accordait le
 roi de France, Beket vint à la cour papale sans être invité.

1. *Vellent enim magni viri divites in effusione pecuniæ quam nunquam Roma contempsit... Nos humiles, inopes, immuniti.* (*Epist. Henrici Angliæ regis ad Ludovicum, apud Script. rer. gallic. et francic., t. XVI, p. 107.*)

2. *Scribitis ut... promittamus ducentas marcas... Ego respondeo pro Romanis, quod pro amore domini regis... mallent plus recipere quam sperare minus.* (*Epist. Joann. Saresber. ad Thomam, apud Script. rer. gallic. et francic., t. XVI, p. 507.*)

3. *Hoc de pristina dignitate diadematis regum Francorum fore, ut exules, et præsertim personæ ecclesiasticæ regum et regni securitate et pace perfruantur et a persecutorum injuria defendantur.* (*Vita B. Thomæ quadripart., lib. II, cap. VII, p. 71.*)

4. *Nuncii ad Thomam Epist., apud Dicit Thomæ Epist., lib. I, p. 33 et 34.*

1165 Il fut reçu avec froideur par les cardinaux¹, dont la plupart alors le traitaient de brouillon, et disaient qu'il fallait réprimer son caractère entreprenant. Il exposa devant eux l'origine et toute l'histoire de son différend avec Henri II. « Je ne me pique pas de grande sagesse, leur » disait-il ; mais je ne serais pas si fou que de tenir tête » à un roi pour des riens. Car sachez que si j'eusse voulu » faire sa volonté en toutes choses, il n'y aurait pas » maintenant dans son royaume de pouvoir égal au » mien². » Sans prendre dans la querelle aucun parti décidé, le pape donna au fugitif la permission de recevoir du roi de France des secours en argent et en vivres³. Il lui permit en outre d'excommunier tous ceux qui avaient saisi et qui retenaient des biens de son église, à l'exception du roi qui leur en avait fait présent⁴. Enfin, il lui demanda de réciter en détail les articles de Clarendon, que le pape Alexandre lui-même, à la sollicitation du roi Henri, avait approuvés, à ce qu'il paraît, sans les bien connaître. Alexandre jugea cette fois les seize articles grandement contraires à l'honneur de Dieu et de la sainte Église. Il les traita d'usurpations tyranniques et reprocha durement à Beket l'adhésion passagère qu'il y avait autrefois donnée d'après l'injonction formelle d'un légat pontifical⁵. Le pape n'excepta de cette réprobation

1. Tepide quidem exceptus a cardinalibus. (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. II, cap. XI, p. 77.)

2. Si vellemus suæ per omnia placere voluntati, in sua potestate vel regno non esset quis... (*Ibid.*)

3. *Epist. Hervei clerici ad Thomam*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 240.

4. *Ibid.*, p. 244.

5. Arguens eum et dure increpans. (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. II, cap. XI, p. 78.)

que six articles, parmi lesquels se trouvait celui qui enlevait aux serfs le droit d'être affranchis en devenant prêtres, et il prononça solennellement anathème contre les partisans des dix autres¹. 1163

L'archevêque disserta ensuite sur les antiques libertés de l'église de Canterbury, à la cause desquelles il assura qu'il voulait se dévouer ; et, s'accusant d'avoir été intrus dans son siège par la puissance royale, au mépris de ces mêmes libertés, il se démit entre les mains du pape de sa dignité épiscopale². Le pape l'en revêtit de nouveau en prononçant ces paroles : « Maintenant, allez apprendre « dans la pauvreté à être le consolateur des pauvres³. » Thomas Beket fut recommandé au supérieur de l'abbaye de Pontigny, sur les confins de la Bourgogne et de la Champagne, pour vivre dans ce couvent comme simple moine. Il se soumit à tout, prit l'habit des religieux de Cîteaux, et commença à suivre, dans toute sa rigueur, la discipline de la vie monastique⁴.

Dans sa retraite de Pontigny, Thomas écrivit beaucoup et reçut beaucoup de lettres. Il en reçut des évêques d'Angleterre et de tout le corps du clergé anglo-normand, qui étaient pleines d'amertume et d'ironie. « La renommée nous a porté la nouvelle que, renonçant désormais 1165
à 1166

1. *Damnavit illos in perpetuum et anathematisavit omnes qui eas tenerent.* (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Her. anglie. Script.*, p. 496, ed. Savile.)

2. *Ascendit in ovile Christi, sed non per ipsum ostium, velut quem non canonica vocavit electio, sed terror publicæ potestatis intravit.* (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. II, cap. XII, p. 79.)

3. *Ut... discas... esse pauperum consolator, docente religionis matre ipsa paupertate.* (*Ibid.*, p. 80.)

4. *Non quidem splendide, sed simpliciter, ut decet exulem et Christi athletam...* (Gervas. cantuar., *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, col. 1398, ed. Selden.)

1165 « à machiner des complots contre votre seigneur et roi,
 1166 « vous supportiez humblement la pauvreté à laquelle
 « vous vous êtes réduit, et que vous rachetiez votre vie
 « passée par l'étude et les abstinences¹. Nous vous en
 « félicitons, et vous conseillons de persévérer dans cette
 « bonne voie. » La même lettre lui reprochait, en termes
 humiliants, la bassesse de sa naissance et son ingrati-
 tude envers le roi, qui, du rang de Saxon et d'homme
 de rien, l'avait élevé jusqu'à lui-même². Tels étaient sur
 le compte de Beket les propos des évêques et des sei-
 gneurs d'Angleterre. Ils s'emportaient contre ce qu'ils
 appelaient l'insolence du parvenu³; mais, dans les rangs
 inférieurs, soit des clercs, soit des laïques, on l'aimait,
 on le plaignait, et l'on faisait, quoique en silence, dit un
 contemporain, des vœux ardents pour qu'il réussit à tout
 ce qu'il entreprendrait⁴. En général, il avait pour adhé-
 rents tous ceux qui étaient en hostilité avec le gouver-
 nement anglo-normand, soit comme sujets par conquête,
 soit comme ennemis politiques. Un des hommes qui
 s'exposèrent le plus courageusement à la persécution

1. Fama divulgante pervenit vos in transmarinis... in dominum... regem nulla machinatione insurgere, sed sponte susceptum paupertatis onus cum modestia sustinere. (Cleri Angliæ ad Thomam *Epist.*, apud *Diei Thomæ Epist.*, lib. 1, p. 189.)

2. Ibid.

3. Arbitrantur aliqui.. quod nescit opus vestrum de superbia, non de virtutis procedere veritate. (*Epist.* Arnulphi lexoviensis episc., apud Acheri *Spirilegium*, t. III, p. 512 et 513.) — Quorum ope niti, quorum munire consilio, quorum fulciri suffragio debuistis a vobis, velut tacto agmine, discesserunt. (Ibid., p. 513.)

4. Qui in inferioribus sunt gradibus constituti, personam vestram sincere caritatis brachiis amplexantur, altis, sed in silentio, suspiriis implorantes ut sponsus ecclesiæ ad gloriam sui nominis felici vota vestra secundet eventus. (Ibid., p. 514.)

pour le suivre, était un Gallois nommé Cuelin ¹. Un Saxon de naissance fut mis en prison et il y resta longtemps à cause de lui ²; et le poison donné à l'évêque de Poitiers semble prouver qu'on redoutait ses partisans dans les provinces de la Gaule méridionale, qui obéissaient avec peine à un roi de race étrangère; il avait aussi des amis zélés en Basse-Bretagne; mais il ne paraît point qu'il ait eu de bien chauds partisans en Normandie, où l'obéissance au roi Henri était regardée comme un devoir national. Quant au roi de France, il favorisait l'antagoniste de Henri II par des motifs d'une nature moins élevée, sans affection réelle, et simplement pour susciter des embarras à son rival politique.

Dans l'année 1166, Henri II passa d'Angleterre en Normandie, et, à la nouvelle de son embarquement, Thomas sortit du couvent de Pontigny et se rendit à Vezelay, près d'Auxerre. Là, en présence du peuple assemblé dans la principale église, le jour de l'Ascension, il monta en chaire, et, avec le plus grand appareil, au son des cloches et à la lueur des cierges, il prononça un arrêt d'excommunication contre les défenseurs des constitutions de Clarendon, les détenteurs des biens séquestrés de l'église de Canterbury, et ceux qui retenaient des clercs ou des laïques en prison pour sa cause ³. Beket prononça en outre nominativement la même sentence contre les Normands Richard de Lucy, Jocelin Bailleul, Alain de Neuilly, Re-

1. *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 293, in nota a ad calc. pag.

2. *Epist. B. Thomæ ad Alexandrum papam*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 267.

3. *Candelis excommunicavit accensis.* (Matth. Paris., t. I, p. 105.) — *Epist. B. Thomæ ad episcopos provincie Cantie*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 248.

1166 nouf de Broc, Hugues de Saint-Clair et Thomas, fils de Bernard, courtisans et favoris du roi¹. Le roi était alors à Chinon, ville de son comté de Touraine, et, à la nouvelle de ce signe de vie donné par son adversaire, un accès de fureur violente s'empara subitement de lui; il s'écria tout hors de sens, qu'on voulait lui tuer le corps et l'âme, qu'il était assez malheureux pour n'avoir autour de lui que des traîtres, dont pas un ne songeait à le délivrer des vexations d'un seul homme². Il ôta son chapeiron et le jeta par terre, déboucla son baudrier, quitta ses habits, arracha l'étoffe de soie qui couvrait son lit, et s'y roula devant tous les chefs, mordant le matelas et en arrachant avec ses dents la laine et le crin³.

Revenu un peu à lui-même, il dicta une lettre pour le pape, lui reprochant de protéger les traîtres⁴, et il envoya au clergé de la province de Kent l'ordre d'écrire, de son côté, au souverain pontife, qu'on tenait pour nulles les sentences d'excommunication lancées par l'archevêque⁵. Le pape répondit au roi, en le priant de ne communiquer ses lettres à âme qui vive, qu'il était prêt à lui donner pleine satisfaction, et qu'il lui députait deux légats extraordinaires avec pouvoir d'absoudre toutes les personnes

1. *Epist. B. Thomæ ad episcopos provinciæ Cantix, apud Script. rer. galliæ. et franciæ.*, t. XVI, p. 248.

2. *El corpus et animam pariter auferret... quod omnes proditores erant, qui cum... ab unius hominis infestatione nolebant expedire.* (*Epist. Joann. Saresber. ad Bartholomeum exoniensem episc.*, *ibid.*, p. 519.)

3. *Pileum de capite projecit, balteum discinxit, pallium et vestes... longius abjecit, stratum sericum quod erat supra lectum manu propria removit, et... cepit straminis masticare festucas.* (*Anonymi ad Thomam Epist.*, *ibid.*, p. 257.)

4. *Ibid.*, p. 256.

5. *Ibid.*, p. 265.

excommuniées¹. En effet, il envoya en Normandie, sous 1166
ce titre et avec cette puissance, Guillaume et Othon,
prêtres-cardinaux, le premier ouvertement vendu au roi,
et le second mal disposé pour l'archevêque². Pendant que
ces deux ambassadeurs traversaient la France, publiant
sur leur route qu'ils allaient contenter le roi d'Angleterre
et confondre son ennemi³, le pape, de retour en Italie,
mandait à Thomas d'avoir toute confiance en eux, et le
priaît, en récompense de l'attention qu'il avait mise à les
choisir favorablement pour sa cause, de s'employer au-
près du comte de Flandre à obtenir quelques aumônes
pour l'église romaine⁴.

Mais l'archevêque fut averti du peu de foi que mé- 1167
ritaient ces assurances, et se plaignit amèrement, dans
une lettre adressée au pape lui-même, de la fausseté
dont on usait à son égard. « Il y a des gens, disait-il,
« qui prétendent qu'à dessein vous avez prolongé pen-
« dant un an mon exil et celui de mes compagnons
« d'infortune, pour faire, à nos dépens, un meilleur
« traité avec le roi⁵. J'hésite à le croire; mais me don-
« ner pour juges des hommes tels que vos deux légats,
« n'est-ce pas vraiment m'administrer le calice de pas-

1. Litteras vero suas nulli mortalium revelet. (*Summarium Epist. Alexandri papæ ad Henricum*, *ibid.*, p. 279.)

2. *Epist. Joann. Saresber.*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 578. — *Vitæ B. Thomæ quadripart.*, lib. II, cap. XXII, p. 90.

3. In damnum et confusionem domini cantuariensis... ad faciendam voluntatem regis. (*Ibid.*, p. 91.)

4. Ut a comite Flandriæ aliquam pro Ecclesia romana eleemosinam... (*Summarium Epist. Alexandri III papæ ad Thomam*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 279.) — In jam dictos cardinales potes omnino confidere. (*Ibid.*, p. 278.)

5. Quod exilium nostrum prolongastis in annum, ut vobis Anglorum rex confunderetur interim. (*Epist. Joann. Saresber.*, *ibid.*, p. 553.)

1167 « sion et de mort¹ ? » Dans son indignation, Thomas envoyait à la cour papale des dépêches où il ne ménageait pas le roi, l'appelant tyran plein de malice ; ces lettres furent livrées ou peut-être vendues à Henri II par la chancellerie romaine². Avant d'entrer, selon leur mission, en conférence avec le roi, les légats invitèrent l'archevêque à une entrevue particulière ; il s'y rendit plein de défiance et d'un mépris qu'il cachait mal. Les Romains ne l'entretenirent que de la grandeur et de la puissance du roi Henri, du bas état dont le roi l'avait tiré, et du péril qu'il y avait pour lui à braver un homme si puissant et si aimé de la sainte Église³.

Arrivés en Normandie, les envoyés pontificaux trouvèrent Henri II entouré de seigneurs et de prélats anglo-normands. La discussion s'ouvrit sur les causes de la querelle avec le primat, et Gilbert Foliot, évêque de Londres, prit la parole pour exposer les faits ; il dit que tout le différend provenait d'une somme de quarante-quatre mille marcs, dont l'archevêque s'obstinait à ne vouloir rendre aucun compte, prétendant que sa consécration ecclésiastique l'avait exempté de toute dette, comme le baptême exempt de tout péché⁴. Foliot joignit à ces

1. Nihil aliud est quam nobis ministrasse calicem passionis et mortis. *Epist.* Joann. Saresber., apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 553.

2. In litteris vestris, quas domino Papæ direxistis, quas modo regi reportant, regem malitosum tyrannum nominastis. (*Epist.* Joann. Pictav. episc. ad Thomam, *ibid.*, p. 282.)

3. Adjicientes multa de magnitudine principis et potentia, de amore et honore quem Ecclesiæ romanæ exhibuit, de familiaritate et gratia et beneficiis quæ in nos exercuit. (*Epist.* B. Thomæ ad Alexandrum III papam, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 297.)

4. Et ibi derisit vos londoniensis (episcopus), dicens vos credere quod, sicut in baptismo remittuntur peccata, ita in promotione relaxantur debita. (Anonymi ad Thomam *Epist.*, *ibid.*, p. 301.)

jeux d'esprit d'autres railleries sur les excommunications prononcées par Beket, disant qu'on ne les recevait point en Angleterre par pure économie de chevaux et d'hommes, attendu qu'elles étaient si nombreuses que quarante courriers ne suffiraient pas à les distribuer toutes ¹. Au moment de la séparation, Henri pria humblement les cardinaux d'intercéder pour lui auprès du pape, afin qu'il le délivrât du tourment que lui causait un seul homme ². En prononçant ces mots, les larmes lui vinrent aux yeux ; et celui des deux cardinaux qui était vendu au roi pleura comme par sympathie ; l'autre eut peine à s'empêcher de rire ³.

Quand le pape Alexandre, réconcilié avec tous les Romains par la mort de son compétiteur Victor, fut de retour en Italie, il envoya de Rome à Henri II des lettres dans lesquelles il annonçait que décidément Thomas serait suspendu de toute autorité comme archevêque, jusqu'au jour de sa rentrée en grâce avec le roi ⁴. A peu près dans le même temps, un congrès diplomatique se tint à La Ferté-Bernard, en Vendômois, entre les rois d'Angleterre et de France. Le premier y montra publiquement les lettres du pape, en disant d'un air joyeux : « Grâce au ciel, voilà notre Hercule sans massue ⁵. Il ne

1. Et huic officio non sufficere et quadraginta cursores. (Anonymi ad Thomam *Epist.*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 301.)

2. Cum multa humilitate... ut liberaret eum a vobis omnino. (Ibid., p. 302.)

3. Et incontinenti coram cardinalibus et aliis lacrymatus est, et dominus Wilhelmus cardinalis visus est lacrymari; dominus Otto vix a cacinno se potuit abstinere. (Ibid.)

4. *Epist.* Alexandri III papæ ad Henricum, ibid., p. 312.

5. Ovans quod Herculi clavam detraxisset. (*Epist.* Alexandri III papæ ad Henricum, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 312, in nota b ad calc. pag.)

1168 « peut plus rien désormais contre moi ni contre mes évêques, et ses grandes menaces ne sont que risibles, car « je tiens dans ma bourse le pape et tous ses cardinaux¹. » Cette confiance dans le succès de ses intrigues donna au roi d'Angleterre une nouvelle ardeur de persécution contre son antagoniste; et, peu après, le chapitre général de Cîteaux, de qui dépendait l'abbaye de Pontigny, reçut une dépêche où Henri II signifiait aux prieurs de l'ordre que, s'ils tenaient à leurs possessions en Angleterre, en Normandie, en Anjou et en Aquitaine, ils cessassent de garder chez eux son ennemi².

A la réception de cette lettre, il y eut une grande alarme dans le chapitre de Cîteaux. Le supérieur se mit en route vers Pontigny, avec un évêque et plusieurs abbés de l'ordre. Ils vinrent trouver Thomas Becket, et lui dirent d'un ton doux, mais significatif³ : « A Dieu ne « plaise que, sur de pareilles injonctions, le chapitre vous « congédie; mais c'est un avertissement que nous venons « vous donner, afin que vous-même, dans votre prudence, jugiez de ce qu'il y a à faire⁴. » Thomas répondit sans hésiter qu'il allait tout disposer pour son départ. Il quitta le monastère de Pontigny au mois de novembre

1. Quia nunc dominum Papam et omnes cardinales habet in bursa sua. (*Epist. Joann. Saresber. ad magistratum Lombardum*, *ibid.*, p. 593.)

2. Si ulterius adversarium suum apud se retinerent. (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. II, cap. XVII, p. 85.) — Thomæ ad Alexandrum papam et Alexandri ad universos cisterciensis ordinis fratres *Epist.*, apud *Script. rer. gallie. et francie.*, t. XVI, p. 267 et 268. — Gervas. cantuar., *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. II, col. 1400, ed. Selden.)

3. Et venerunt festinantes nomine capituli. (*Ibid.*)

4. Capitulum propter mandatum tale nec fugat nec expellit te nec licentiat, sed tibi et prudenti tuo consilio hoc significat, ut... videas et attendas quid agendum. (*Ibid.*, col. 1401.)

1168, après deux années de séjour, et écrivit alors au roi 1168
de France pour lui demander un autre asile. En recevant
sa lettre, le roi s'écria : « O religion ! religion ! où es-tu !
« Voilà que ceux que nous croyions morts pour le siècle
« bannissent, en vue des choses du siècle, l'exilé pour la
« cause de Dieu ? » Il recueillit l'archevêque sur ses
terres, mais ce fut évidemment par politique qu'il se
montra, dans cette occasion, plus humain que les moines
de Cîteaux.

Environ une année après, il y eut un retour de bonne 1169
intelligence entre les rois de France et d'Angleterre : un
rendez-vous fut assigné de part et d'autre à Montmirail en
Perche, pour convenir des termes de la trêve ; car, de-
puis que les Normands régnaient en Angleterre, il n'y
avait plus de longues paix entre les deux pays². Il se
tenait cependant de fréquentes assemblées dans les villes
ou près des villes frontières de la Normandie, du Maine
ou de l'Anjou ; et les intérêts opposés s'y discutaient avec
d'autant plus de facilité, que les rois et les seigneurs de
France et d'Angleterre parlaient exactement la même
langue. Les premiers amenèrent avec eux Thomas Beket
au congrès de Montmirail. Usant de l'empire que leur
donnait sur lui l'état de dépendance où il se trouvait à
leur égard, ils l'avaient déterminé à venir faire, sous leur
patronage, acte de soumission envers le roi d'Angleterre,
pour se réconcilier avec lui³ ; et l'archevêque avait cédé

1. O religio, o religio, ubi es? Ecce enim quos credebamus sæculo
mortuos... Dei causa exultantem ejicientes a se. (*Vita B. Thomæ qua-
dripart.*, lib. II, cap. XVII, p. 85.)

2. Simonis et Ingelberti priorum *Epist. ad Alexandrum III papam*,
apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 338.

3. Ut se coram rege humiliaret et rigorem ejus humilitate precum
et sedulitate obsequii studeret emollire. (*Ibid.*)

1169 à ces instances intéressées, par ennui de sa vie errante et de l'humiliation qu'il éprouvait à manger le pain des étrangers¹.

Dès que les deux antagonistes furent en présence l'un de l'autre, Thomas, dépouillant son ancienne fierté, mit un genou en terre, et dit au roi : « Seigneur, tout le dif-
« férend qui, jusqu'à ce jour, a existé entre nous, je le
« remets ici à votre jugement, comme souverain arbitre
« en tout point, sauf l'honneur de Dieu². » Mais au mo-
ment où cette restriction fatale sortit de la bouche de l'ar-
chevêque, le roi, ne comptant pour rien ni sa démarche
ni sa posture suppliante, l'accabla d'un torrent d'injures,
l'appela orgueilleux, ingrat, mauvais cœur; et, se tour-
nant vers le roi de France : « Savez-vous, dit-il, ce qui
« m'arriverait, si je passais sur cette réserve? il préten-
« drait que tout ce qui me plaît et ne lui plaît pas est
« contraire à l'honneur de Dieu; et, au moyen de ces
« deux seuls mots, il m'enlèverait tous mes droits³. Mais
« je veux lui faire une concession⁴. Certes, il y a eu
« avant moi en Angleterre des rois moins puissants que
« moi, et sans nul doute aussi il y a eu dans le siège de
« Canterbury des archevêques plus saints que lui; qu'il
« agisse seulement avec moi comme le plus saint de ses

1. *Arctatus regis consilio et omnium archiepiscoporum, episcoporum et baronum acquievit.* (*Epist. ad Alexandrum III papam, apud Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 333.)

2. *Tuo committo arbitrio, salvo honore Dei.* (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. II, cap. xxv, p. 95.)

3. *Rex... multis ipsum contumeliis afficiens... et ait regi Franciæ... quicquid isti displicuerit dicet honori Dei esse contrarium, et sic sua et mea omnia sibi vindicabit.* (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. II, cap. xxv, p. 95.)

4. *Hæc illi offero.* (*Ibid.*)

« prédécesseurs en a usé avec le moindre des miens, et je 1169
« me tiendrai satisfait ¹. »

A cette proposition évidemment ironique, et qui renfermait pour le moins autant de restriction mentale de la part du roi que Thomas en avait pu mettre dans la clause *sauf l'honneur de Dieu*, l'assemblée tout entière, Français et Normands, s'écria que c'était bien assez, que le roi s'humiliait assez ²; et, comme l'archevêque restait silencieux, le roi de France à son tour lui dit : « Hé bien ! « qu'attendez-vous ? voilà la paix, la voilà entre vos « mains ³. » L'archevêque répondit avec calme qu'il ne pouvait en conscience faire de paix, se livrer lui-même, et aliéner sa liberté d'agir, que *sauf l'honneur de Dieu*. A ces mots, tous les assistants des deux nations l'accusèrent à qui mieux mieux d'orgueil démesuré, d'*outré-cuidance*, comme on parlait alors ⁴. Un des barons français s'écria tout haut que celui qui résistait aux conseils et à la volonté unanime des seigneurs de deux royaumes ne méritait plus d'asile ⁵. Les rois remontèrent à cheval sans saluer l'archevêque, qui se retira fort abattu ⁶. Personne au nom du roi de France ne lui offrit plus ni gîte ni pain,

1. Quod igitur antecessorum suorum major et sanctior fecit antecessorum meorum minimo, hoc mihi faciat, et quiesco. (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. II, cap. XXV, p. 95.)

2. Acclamabatur undique : Satis rex se humiliat. (*Ibid.*, p. 96.)

3. Quid dubitas ? ecce pax præ foribus. (*Ibid.*)

4. Insurrexerunt itaque magnates utriusque regni in eum, impugnantes arrogantiam archiepiscopi impedimentum pacis. (*Ibid.*)

5. Quia archiepiscopus utriusque regni consilio et voluntati resistit. (*Ibid.*)

6. Et reges quidem festinatissimi in equis... recesserunt nec salutantes. (*Ibid.*)

1162 et, dans son voyage de retour, il fut réduit à vivre des aumônes des prêtres et du peuple ¹.

Pour que sa vengeance fût complète, Henri II n'avait besoin que d'un peu plus de décision de la part du pape Alexandre. Afin d'obtenir la destitution qui était l'objet de toutes ses démarches, il épuisa les ressources que lui offrait la diplomatie du temps, ressources beaucoup plus étendues qu'on ne le suppose aujourd'hui. Les villes lombardes, dont la cause nationale était alors unie à celle du pape contre l'empereur Frédéric I^{er}, reçurent presque toutes des messages du roi d'Angleterre. Il offrit aux Milanais trois mille marcs d'argent et les frais de réparation de leurs murailles, que l'Empereur avait détruites; aux Crémonais il proposa trois mille marcs; aux Parmésans, mille marcs, et autant aux Bolonais, s'ils voulaient s'engager à solliciter auprès d'Alexandre III, leur allié, la dégradation de Becket, ou tout au moins sa translation à un siège épiscopal inférieur². Henri s'adressa en outre aux seigneurs normands de l'Apulie pour qu'ils employassent de même leur crédit en faveur d'un roi issu de la même race qu'eux³. Il promit au pape lui-même autant d'argent qu'il lui en faudrait pour éteindre à Rome les derniers restes du schisme, et de plus dix mille marcs, avec la faculté de disposer absolument de la nomination aux évêchés et aux archevêchés vacants

1. Exinde nihil omnino sibi fuit exhibitum... vel aliquis alius super ejus miseria afflictus eum exhibuit ut mendicum. (Mss. cod. Biblioth. regie, 5320, quo continetur *Vita quadripart.* contractor, citatus, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, in nota a, ad calc. p. 461.)

2. Transmissa legatione... ad Italiae civitates... ut... impetrarent a Papa et Ecclesia romana defectionem vel translationem cantuariensis archiepiscopi. (Anonymi *Epist.*, ibid., t. XVI, p. 602.)

3. Ibid.

en Angleterre. Cette dernière proposition prouve que, dans son hostilité contre l'archevêque Thomas, Henri II poursuivait alors un tout autre objet que la diminution de l'autorité papale¹. De nouveaux édits défendirent, sous des peines extrêmement sévères, de laisser arriver sur le sol anglais ni amis ni parents de l'exilé, ni lettres de lui ou de ses amis, ni lettres du pape favorables à sa cause; ce qu'on devait craindre, dans le cas fort possible de quelque ruse diplomatique de la cour pontificale².

Pour correspondre en Angleterre malgré cette prohibition, l'archevêque et ses amis employèrent le déguisement de noms saxons³, qui, à cause du bas état de ceux qui les portaient, éveillaient peu l'inquiétude des autorités normandes. Jean de Salisbury, homme qui avait perdu ses biens par attachement pour le primat, et l'un des auteurs les plus spirituels du temps, écrivait sous le nom de Godrik, et s'intitulait chevalier à la solde de la commune de Milan⁴. Comme les Milanais étaient alors en guerre avec l'empereur Frédéric, il mettait dans ses lettres, sur le compte de ce dernier, tout le mal qu'il voulait faire entendre du roi d'Angleterre⁵. Le nombre

1. Libberaret eum ab exactionibus omnium Romanorum et decem millia marcarum adjiceret, concedens etiam ut tam in ecclesia cantuariensi, quam in aliis vacantibus in Anglia, pastores ordinaret ad libitum. (Anonymi *Epist.* apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 602.)

2. Gervas. cantuar., *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. II, col. 1409, ed. Selden.

3. *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 589, in nota e.

4. Godwino filio Eadwini sacerdotis miles suus Godricus salutem. (Ibid., p. 580, in nota e.) — Qui me in Italia donasti cingulo militari... (*Epist.* Joann. Saresber., *ibid.*, p. 581.)

5. Ibid.

1169 de ceux que l'autorité normande persécutait à cause de cette affaire fut considérablement augmenté par un décret royal, conçu dans les termes suivants : « Que tout « Gallois, clerc ou laïque, qui entrera en Angleterre sans « lettres de passage du roi, soit saisi et gardé en prison, « et que tous les Gallois en général soient chassés des « écoles d'Angleterre¹. » Pour découvrir les motifs de cette ordonnance, et bien comprendre d'ailleurs où était le point qui blessait sensiblement les intérêts du roi et des barons anglo-normands dans la résistance de Thomas Becket, il faut que le lecteur tourne un moment ses yeux vers les terres nouvellement conquises sur la nation cambrienne.

Le pays de Galles, entamé, comme on l'a vu, par des invasions en différents sens, offrait alors les mêmes scènes d'oppression et de lutte nationale que l'Angleterre avait présentées dans les cinquante premières années de la conquête². Il y avait insurrection journalière contre les conquérants, surtout contre les prêtres venus à la suite des soldats, et qui, soldats eux-mêmes sous un habit de paix, dévoraient avec leurs parents, établis auprès d'eux, ce qu'avait épargné la guerre³. S'imposant de force aux indigènes comme pasteurs spirituels, ils venaient, en vertu du brevet d'un roi étranger, s'asseoir à la place

1. Nisi habeat litteras domini regis de passagio suo... et omnes Wallenses qui sunt in scholis in Anglia ejiciantur. (Gervas. cantuar., *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. II, col. 1409, ed. Selden.)

2. Voyez plus haut, livre VIII.

3. Plus militaris in multis quam clericalis existens. (Girald. Cambrens., *de Jure et statu menerens. eccles.*; *Anglia sacra*, t. II, p. 535.) — Quo morbo laborant fere singuli ab Angliæ finibus hic intrusi, terras ecclesiæ suæ... alienavit, ut ubi militaribus... manu amplissima largiretur... nepoti suo contulit. (Ibid., p. 534.)

d'anciens prélats, élus autrefois par le clergé et le peuple 1169 du pays¹. Recevoir les sacrements de l'Eglise de la main d'un étranger et d'un ennemi, était pour les Gallois une gêne insupportable et peut-être la plus cruelle des tyrannies de la conquête². Aussi, du moment que l'archevêque anglais Beket eut levé la tête contre le roi d'Angleterre, l'opinion nationale des Cambriens se déclara-t-elle fortement pour l'archevêque, d'abord par cette raison populaire que tout ennemi de l'ennemi est un ami, et ensuite parce qu'un prélat de race saxonne, en lutte avec le petit-fils du vainqueur des Saxons, semblait, en quelque sorte, le représentant des droits religieux de tous les hommes réunis par force sous la domination normande³. Quoique Thomas Beket fût complètement étranger à la nation cambrienne, d'affection comme de naissance; quoiqu'il n'eût jamais donné le moindre signe d'intérêt pour elle, cette nation l'aimait, et eût aimé de même tout étranger qui, de loin, indirectement, sans nulle intention bienveillante, eût éveillé en elle l'espoir d'obtenir de nouveau des prêtres nés dans son sein et parlant son langage.

Ce sentiment patriotique, enraciné chez les habitants du pays de Galles, se manifestait avec une opiniâtreté invincible dans les chapitres ecclésiastiques, où se trouvaient ensemble des étrangers et des indigènes. Presque jamais il n'était possible de déterminer ces derniers à

1. *Advenæ et alienigenæ.* (Girald. Cambrens., *De jure et statu merovingens. eccles.*; *Anglia sacra*, t. II, p. 535, et passim.)

2. *Ibid.*

3. *Ecclesiasticam namque libertatem olim in regno perditam quam dictus martyr egregius caput ad hoc gladiis exponens.* (Girald. Cambrens., *De rebus a se gestis*; *Anglia sacra*, t. II, p. 523.)

- 1169 donner leurs suffrages à un homme qui ne fût pas Gallois, de race pure, sans mélange de sang étranger¹; et, comme le choix de pareils candidats n'était jamais confirmé par le pouvoir royal d'Angleterre, et que d'ailleurs rien ne pouvait vaincre l'obstination des votants, il y avait une sorte de schisme perpétuel dans la plupart des églises de la Cambrie, schisme plus raisonnable que d'autres qui ont fait plus de bruit dans le monde². C'est ainsi qu'à la cause de l'archevêque Thomas, quel que fût le mobile personnel de cet homme, soit l'ambition, soit l'amour de la résistance et l'entêtement, soit la conscience d'un grand devoir, se joignait de toutes parts une cause nationale, celle des races d'hommes asservies par les aïeux du roi dont il s'était déclaré l'adversaire.

L'archevêque, délaissé par le roi de France, son ancien protecteur, et réduit à subsister d'aumônes, vivait à Sens, dans une pauvre hôtellerie. Un jour qu'il était assis dans la salle commune, s'entretenant avec ses compagnons d'exil³, un serviteur du roi Louis se présenta, et leur dit : « Le roi, mon seigneur, vous invite à vous « rendre à sa cour. — Hélas ! reprit l'un des assistants, « c'est sans doute pour nous bannir. Voilà que l'entrée « de deux royaumes va nous être interdite; et il n'y a « pour nous aucun secours à espérer de ces larrons de

1. *Dici poterit quod ibicunque Walenses liberas ad eligendum habenas habuerint nunquam... quempiam præter Walensem sibi præficient, et illum gentibus aliis neque natura, nec nutritura, nec natione, sed nec educatione permixtum.* (Girald. Cambrens., *De jure et statu monecensis. eccles.*; *Anglia sacra*, t. II, p. 522.)

2. *Schismate in ecclesia facto... in purum Walensem consenserunt.* (Ibid.)

3. *Sedente archiepiscopo cum suis in hospitio, dum confabularentur...* (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. II, cap. XXVII, p. 98.)

« Romains, qui ne savent que voler les dépouilles du 1169
 « malheureux et de l'innocent¹. » Ils suivirent l'envoyé,
 tristes et soucieux comme des gens qui prévoient un
 malheur. Mais, à leur grande surprise, le roi les accueil-
 lit avec des signes extraordinaires d'affection, et même
 de tendresse. Il pleura en les voyant venir²; il dit à
 Thomas : « C'est vous, mon père, c'est vous seul qui
 « aviez bien vu; et nous tous, nous étions des aveugles,
 « en vous donnant conseil contre Dieu. Je me repens,
 « mon père, je me repens, et vous promets désormais
 « de ne plus manquer ni à vous ni aux vôtres³. » La
 vraie cause de ce retour si prompt et si vif n'était autre
 qu'un nouveau projet de guerre du roi de France contre
 Henri II.

Le prétexte de cette guerre fut la vengeance exercée
 par le roi d'Angleterre sur les réfugiés bretons et poite-
 vins que l'autre roi lui avait livrés à condition de les re-
 cevoir en grâce. Il est probable qu'en signant la paix à
 Montmirail, le roi Louis ne s'attendait nullement à l'exé-
 cution de cette clause insérée par simple pudeur; mais
 peu de temps après, et lorsque Henri II eut fait périr les
 plus riches d'entre les Poitevins, le roi de France, ayant
 des raisons d'intérêt pour recommencer la guerre, s'au-

1. Ut ejiciamur a regno... (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. II, cap. XXVII, p. 98.) — Nec ad Romanos latrones nos expedit recurrere, quippe qui miserorum spolia diripiunt. (*Ibid.*)

2. Obortis lacrymis projecit se ad pedes archiepiscopi cum singultu. (*Gervas. cantuar., Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, col. 1406, ed. Selden.)

3. Vere, domine mi pater, tu solus vidisti... vere, pater mi, tu solus vidisti : nos omnes cæci fuimus, qui contra Deum tibi dedimus consilium... pœniteo, pater, et graviter pœniteo. (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. II, cap. XXVII, p. 99.)

1169 torisa de la déloyauté de l'Angevin envers les réfugiés¹; et son premier acte d'hostilité fut de rendre à Thomas Beket sa protection et ses secours. Henri II se plaignit, par un message exprès, de cette violation flagrante de la paix de Montmirail. « Allez, répondit le roi de France « au messager, allez dire à votre roi que, s'il tient aux « coutumes de son aïeul, je puis bien tenir à mon droit « héréditaire de secourir les exilés². »

Bientôt l'archevêque, reprenant l'offensive, lança de nouveaux arrêts d'excommunication contre les courtisans, les serviteurs et les chapelains du roi d'Angleterre, surtout contre les détenteurs des biens de l'évêché de Canterbury. Il en excommunia un si grand nombre, que, dans le doute où l'on se trouvait si la sentence n'était pas ratifiée secrètement par le pape, il n'y avait plus dans la chapelle du roi personne qui, à l'office de la messe, osât lui donner le baiser de paix³. Thomas adressa en outre à l'évêque de Winchester, Henri, frère du roi Étienne, et comme tel ennemi secret de Henri II, un mandement pour interdire en Angleterre toutes les cérémonies religieuses, excepté le baptême des enfants et la confession des mourants, à moins que le roi, dans un délai fixé, ne donnât satisfaction à l'église de Canter-

1. Voyez plus haut, livre VIII. — Quod rex Angliæ omnes conventiones illas quas cum Pictavis et Britonibus, ipso rege Francorum mediante, ... fecerat... confregisset. (Gervas. cantuar., *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. II, col. 1406 et 1407, ed. Selden.)

2. Ite regi vestro nunciantes, quia si rex Angliæ consuetudines avitas quas vocat consuetudines... non sustinet abrogari... (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. II, cap. XXVIII, p. 100.)

3. Ut vix in capella regis inveniretur qui regi, de more ecclesiæ, pacis osculum dare valeret. (Gervas. cantuar., *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. II, col. 1407, ed. Selden.)

bury¹. Il y eut un prêtre anglais qui, d'après ce mandement, refusa de célébrer la messe ; mais son archidiacre le lui ordonna, ajoutant : « Et si l'on venait de la part de l'archevêque vous dire de ne plus manger, est-ce que vous ne mangeriez plus² ? » La sentence d'interdit n'ayant obtenu l'assentiment d'aucun évêque en Angleterre, ne fut point exécutée, et l'évêque de Londres partit pour Rome, avec des messages et des présents du roi³. Il en rapporta, après l'avoir bien payée, une déclaration authentique affirmant que le pape n'avait point ratifié, et qu'il ne ratifierait point les sentences d'excommunication lancées par l'archevêque. Le pape lui-même écrivit à Beket pour lui ordonner de révoquer ces sentences dans le plus court délai⁴.

Mais la cour de Rome, attentive à se ménager en toute occasion des sûretés personnelles, demanda que les excommuniés, en recevant leur absolution, prêtassent le serment de ne jamais se séparer de l'Église⁵. Tous, et notamment les chapelains du roi, y eussent consenti volontiers ; mais le roi ne le leur permit pas, aimant mieux les laisser, comme on disait alors, sous le glaive de saint Pierre⁶, que de s'ôter à lui-même un moyen d'inquiéter l'Église romaine. Pour terminer ce nouveau différend, deux légats, Vivien et Gratien, allèrent trouver Henri à

1. *Epist. B. Thomæ ad Winton, episc., apud Script. rer. gallie. et francic., t. XVI, p. 338 et 339.*

2. *Sacerdos cessaret a comestione, si nuncius dixisset ei ex parte archiepiscopi ne comederet ? (Willemi ad Thomam Epist., ibid., p. 357.)*

3. *Epist. B. Thomæ ad Joann. Neapolitanum, ibid., p. 392.*

4. *Epist. Alexandri papæ ad Thomam, ibid., p. 368.*

5. *Anonymi ad Thomam Epist., ibid., p. 370.*

6. *Gladius beati Petri, spiculum beati Petri.*

1169 Domfront. Il était à la chasse au moment de leur arrivée, et il quitta la forêt pour les visiter à leur logement ¹. Pendant son entrevue avec eux, toute la troupe des chasseurs, conduite par le jeune Henri, fils aîné du roi, vint à l'hôtellerie des légats, criant et sonnant du cor pour annoncer la prise d'un cerf ². Le roi interrompit brusquement son entretien avec les envoyés de Rome, alla aux chasseurs, les complimenta, dit qu'il leur faisait présent de la bête, et retourna ensuite auprès des légats, qui ne se montrèrent offensés ni de ce bizarre incident, ni de la légèreté avec laquelle le roi d'Angleterre les traitait, eux et l'objet de leur mission ³.

Une seconde conférence eut lieu au parc de Bayeux; le roi s'y rendit à cheval, avec plusieurs évêques d'Angleterre et de Normandie. Après quelques paroles insignifiantes, il demanda aux légats si décidément ils ne voulaient point absoudre ses courtisans et ses chapelains sans aucune condition ⁴. Les légats répondirent que cela ne se pouvait. — « Par les yeux de Dieu, répliqua le roi, jamais » plus de ma vie je n'entendrai parler du pape ⁵; » et il courut à son cheval. Les légats, après avoir fait quelques semblants de résistance, lui accordèrent tout ce qu'il voulait ⁶. « Ainsi donc, reprit Henri II, vous allez passer

1. Venit rex de nemore. (Anonymi ad Thomam Epist., apud Script. rer. gallie. et francie., t. XVI, p. 370.)

2. Buccinantes sicut solet de captione cervi. (Ibid.)

3. Ibid.

4. Petens ab eis quod clericos suos absolverent sine juramento. (Ibid.)

5. Per oculos Dei. (Ibid.)

6. Quo audito, archiepiscopi et episcopi, quotquot erant, ad nuncios venerunt, et supplicaverunt eis quod hoc facerent, ipsi vero cum summa difficultate concesserunt. (Ibid.)

« en Angleterre pour que l'excommunication soit levée 1169
 « le plus solennellement possible ¹. » Les légats hésitèrent à répondre. « Hé bien ! dit le roi avec humeur, faites ce qu'il vous plaira ; mais sachez que je ne tiens
 « nul compte de vous ni de vos excommunications, et
 « que je n'en soucie comme d'un œuf ². » Il remonta précipitamment à cheval ; mais les archevêques et les évêques normands coururent après lui, en criant, pour lui persuader de descendre et de renouer l'entretien. « Je
 « sais, je sais aussi bien que vous tout ce qu'ils peuvent
 « faire, disait le roi, toujours marchant ; ils mettront
 « mes terres sous l'interdit : mais est-ce que moi, qui
 « peux m'emparer d'une ville forte en un jour, je n'aurais pas raison d'un prêtre qui viendrait interdire
 « mon royaume ³ ? »

A la fin, les esprits se calmant de part et d'autre, on en vint à une nouvelle discussion sur le différend du roi avec Thomas Becket. Les légats dirent que le pape souhaitait la fin de ce scandale, qu'il ferait beaucoup pour la paix, et s'engagerait à rendre l'archevêque plus docile et plus traitable. « Le pape est mon père spirituel, reprit
 « alors le roi, tout à fait radouci, et je consentirai, pour
 « part, à faire beaucoup à sa requête ⁴ ; je rendrai

1. Quod ipsi irent in Angliam causa absolvendi excommunicatos. (Anonymi ad Thomam Epist., apud Script. rer. gallie. et francie., t. XVI, p. 371.)

2. Facite quod vultis ; ego neque vos neque excommunicationes vestras appretior, vel dubito unum ovum. (Ibid.)

3. Scio, scio, interdicerent terram meam. Sed numquid ego qui possum capere singulis diebus castrum fortissimum, potero capere unum clericum si interdixerit terram meam ? (Ibid.)

4. Oportet me facere multum pro prece domini Papæ, qui dominus et pater meus est... (Ibid.)

1169 « même, s'il le faut, à celui dont nous parlons, son ar-
 « chevêché et mes bonnes grâces, pour lui et pour tous
 « ceux qui, à cause de lui, se sont fait bannir de mes
 « terres¹. » L'entrevue où l'on devait convenir des termes
 de la paix fut fixée au lendemain ; mais, dans cette confé-
 rence, le roi Henri se mit à pratiquer l'expédient des res-
 trictions qu'il reprochait à l'archevêque, et voulut faire
 inscrire qu'il ne serait tenu à rien que sauf l'honneur
 et la dignité de son royaume². Les légats refusèrent d'ac-
 céder à cette clause inattendue ; mais leur refus modéré,
 en suspendant la décision de l'affaire, ne troubla point la
 bonne intelligence qui régnait entre eux et le roi. Ils don-
 nèrent plein pouvoir à Rotrou, archevêque de Rouen,
 d'aller, par l'autorité du pape, délier de son excommu-
 nication Gilbert Foliot, évêque de Londres³. Ils envoyèrent
 en même temps à Thomas des lettres qui lui recomman-
 daient, au nom de l'obéissance qu'il devait à l'église,
 l'humilité, la douceur et la circonspection envers le roi⁴.

1170 On se rappelle avec combien de soins Guillaume le Bâ-
 tard et son conseiller Lanfranc avaient travaillé à établir,
 pour le maintien de la conquête, la suprématie absolue
 du siège de Canterbury. On se rappelle aussi que l'un des
 privilèges attachés à cette suprématie était le droit exclu-
 sif de sacrer les rois d'Angleterre, de peur que le métro-
 politain d'York ne fût quelque jour entraîné, par la rébel-
 lion de ses diocésains, à opposer un roi saxon oint et

1. Et ideo reddo ei archiepiscopatum suum et pacem meam : et omnibus qui pro eo extra terram sunt. (Anonymi ad Thomam *Epist.*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 371.)

2. Quod in forma pacis scriberetur, salva dignitate regni sui. (Ibid.)

3. *Epist.* Alexandri pape ad rotoniag. et nivern. episc. (Ibid., p. 413.)

4. Viviani legati ad Thomam *Epist.* (Ibid., p. 393.)

couronné par lui aux rois de la race conquérante¹. Ce danger n'existant plus, après un siècle de possession, les politiques de la cour de Henri II, afin d'énervier le pouvoir de Thomas Beket, résolurent de faire un roi d'Angleterre, sacré et couronné sans sa participation². 1170

Pour exécuter ce dessein, le roi Henri présenta aux barons anglo-normands son fils aîné, et leur exposa que, pour le bien de ses vastes provinces, un collègue dans la royauté lui était devenu nécessaire, et qu'il souhaitait de voir Henri, son fils, décoré du même titre que lui³. Les barons n'opposèrent aucun obstacle aux intentions de leur roi, et le jeune homme reçut l'onction royale des mains de l'archevêque d'York, assisté des évêques suffragants de l'archevêché de Canterbury, dans l'église de Westminster, immédiatement dépendante du même archevêché. Toutes ces circonstances constituaient, selon le code ecclésiastique, une complète violation des privilèges de la primatie anglaise⁴. Au festin qui suivit ce couronnement, le roi voulut servir son fils à table, disant, dans l'effusion de sa joie paternelle, que depuis ce jour la royauté cessait de lui appartenir⁵. Il ne s'attendait pas qu'avant peu d'années ce propos, jeté légèrement, serait relevé contre lui-même, et que son propre fils le som-

1. Voyez plus haut, livre v, t. II, p. 120.

2. ... In odium archipræsulis et in læsionem dignitatis ecclesiæ cantuariensis. (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. II, cap. XXXI, p. 102.) — *Epist. B. Thomæ ad Winton. episc.*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 429.

3. Convocatis regni proceribus. (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. II, cap. XXXI, p. 102.)

4. *Ibid.*, p. 103.

5. Post coronationem, celebrato convivio, pater filio dignatus est ministrare et se regem non esse protestari. (*Ibid.*)

1170 merait de ne plus prendre le titre de roi; puisqu'il l'avait solennellement abdiqué.

La violation des anciens droits de la primatie n'eut point lieu sans l'agrément du pape; car, avant de rien entreprendre, Henri II s'était muni d'une lettre apostolique, qui l'autorisait à faire sacrer son fils comme il voudrait et par qui il voudrait¹. Mais, comme cette lettre devait rester secrète, la chancellerie romaine ne se fit point scrupule d'envoyer à Thomas Beket une autre lettre, également secrète, dans laquelle le pape protestait que le couronnement du jeune roi par l'archevêque d'York s'était fait malgré lui, et que malgré lui encore l'évêque de Londres avait été relevé de son excommunication². A ces faussetés manifestes, Thomas perdit toute patience; et il adressa, en son propre nom et au nom de ses compagnons d'exil, à un cardinal romain, appelé Albert, une lettre pleine de reproches, dont l'âcreté passait toute mesure.

« Je ne sais comment il arrive que, devant la cour de
« Rome, ce soit toujours le parti de Dieu qu'on sacrifie;
« de sorte que Barabbas se sauve et que le Christ soit mis
« à mort³. Voici la septième année que, par l'autorité de
« cette cour, je continue d'être proscrit, et l'Église d'être
« en souffrance. Les malheureux, les exilés, les innocents
« sont condamnés devant vous par la seule raison qu'ils
« sont faibles, qu'ils sont les pauvres de Jésus-Christ, et

1. *Epist. B. Thomæ ad Alexandrum III papam; apud Script. rer. gallic. et francic., t. XVI, p. 414.*

2. *Ibid., p. 430.*

3. *Nescio quo pacto pars Domini semper mactatur in curia. (Epist. B. Thomæ ad Albertum cardinalem, apud Script. rer. gallic. et francic., t. XVI, p. 416.)*

« qu'ils tiennent à la justice¹. Je sais que les envoyés du 1170
 « roi distribuent ou promettent mes dépouilles aux car-
 « dinaux et aux courtisans; mais que les cardinaux se
 « lèvent contre moi, s'ils le veulent, qu'ils arment non-
 « seulement le roi d'Angleterre, mais le monde entier pour
 « ma perte, je ne m'écarterai de la fidélité due à l'Église
 « ni en la vie ni en la mort, remettant ma cause aux
 « mains de Dieu, pour qui je souffre la proscription et
 « l'exil². J'ai désormais le ferme propos de ne plus impor-
 « tuner la cour pontificale. Que ceux-là se rendent
 « auprès d'elle, qui se prévalent de leurs iniquités, et
 « reviennent glorieux d'avoir écrasé la justice et fait l'in-
 « nocence prisonnière³. »

Ces accusations énergiques n'étaient pas capables de faire reculer d'un seul pas la diplomatie ultramontaine ; mais des menaces positives du roi de France, alors en rupture ouverte avec l'autre roi, vinrent prêter un appui efficace à la remontrance de l'exilé. « J'entends, écrivait
 « Louis VII au pape, j'entends que vous renonciez enfin
 « à vos démarches trompeuses et dilatoires⁴. » Le pape Alexandre, qui se disait lui-même placé comme l'enclume entre deux marteaux (c'est ainsi qu'il appelait les deux

1. Condemnantur apud vos miseri, exsules, innocentes, nec ob aliud... nisi quia pauperes Christi sunt et imbecilles. (*Epist. B. Thomæ ad Albertum cardinalem*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 416.)

2. Nonne nostra spolia quæ nuncii regis cardinalibus et curialibus largiuntur et promittunt... Insurgant qui voluerint cardinales. (*Ibid.*, p. 417.)

3. Non est mihi ulterius propositum vexandi curiam, eam adeant qui... Utinam via romana non gratis perenisset tot miseros innocentes ! (*Ibid.*)

4. Ne ulterius dilationes frustratorias prorogaret. (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. II, cap. XXXII, p. 104)

1170 rois), voyant que le marteau de France se levait pour frapper, recommença subitement à croire que la cause de l'archevêque était vraiment la cause de Dieu¹. Il fit parvenir à Thomas un bref de suspension pour l'archevêque d'York et pour tous les prélats qui avaient assisté au couronnement du jeune roi; il alla jusqu'à menacer Henri II de la censure ecclésiastique, s'il ne faisait promptement droit au primat contre les courtisans détenteurs de ses biens et les évêques usurpateurs de ses privilèges². Henri II, effrayé du bon accord qui régnait entre le pape et le roi de France, céda pour la première fois; mais ce fut par des motifs d'intérêt, et non par crainte d'un banni que tous ses protecteurs abandonnaient et trahissaient tour à tour.

Le roi d'Angleterre annonça donc qu'il voulait entamer définitivement des négociations pour la paix; l'archevêque d'York, ainsi que les évêques de Londres et de Salisbury, essayèrent de l'en dissuader³. Travaillant de tous leurs efforts pour empêcher toute conciliation, ils dirent au roi que la paix ne serait d'aucun avantage pour lui, à moins que les donations faites sur les biens de l'évêché de Canterbury ne fussent ratifiées à jamais; « et l'on »
 « sait, ajoutaient-ils, que l'annulation de ces dons royaux »
 « sera le point principal des demandes de l'archevêque⁴. » De graves raisons de politique extérieure déterminèrent Henri II à ne point se rendre à ses conseils, bien qu'ils fussent parfaitement d'accord avec son aversion person-

1. *Inter duos malleos positus...* (*Epist. Joan. Salisber., apud Script. rer. gallic. et francic., t. XVI.*)

2. *Epist. Alexandri III papæ ad episc. Cantuæ; ibid., p. 449.*

3. *Epist. B. Thomæ ad Alexandrum III, papam; ibid., p. 463.*

4. *Concordiam regno inutilem esse... nisi...* (*Ibid.*)

nelle contre Thomas Beket. Les négociations commencèrent ; il y eut échange de lettres entre le roi et l'archevêque, indirectement et par des mains tierces, comme entre deux puissances contractantes. Une des lettres de Thomas, rédigée en forme de note diplomatique, mérite d'être citée comme spécimen curieux de la diplomatie du moyen âge.

« L'archevêque, disait Beket parlant de lui-même, tient
 « beaucoup à ce que le roi, si la réconciliation a lieu, lui
 « donne publiquement le baiser de paix ; car cette forma-
 « lité est d'un usage solennel chez tous les peuples et
 « dans toutes les religions, et nulle part, sans elle, il ne
 « se conclut de paix entre personnes ci-devant ennemies¹.
 « Le baiser d'un autre que le roi, de son fils, par exemple,
 « ne répondrait point au but ; car on pourrait en induire
 « que l'archevêque est rentré en grâce avec le fils plutôt
 « qu'avec le père ; et, si une fois ce mot était jeté par le
 « monde, quelles ressources ne fournirait-il pas aux mal-
 « veillants² ! Le roi, de son côté, pourrait prétendre que
 « son refus de donner le baiser voulait dire qu'il ne
 « s'engageait point de bon cœur, et, par la suite, man-
 « quer à sa parole sans s'en croire noté d'infamie³. D'ail-
 « leurs, l'archevêque se souvient de ce qui est arrivé à
 « Robert de Silly et aux autres Poitevins qui firent leur
 « paix à Montmirail ; ils furent reçus en grâce par le roi

1. Quæ forma solemnitas est in omni gente et in omni religione, et citra quam nusquam pax antea dissidentium confirmatur. (*Epist. B. Thomæ ad Bernardum uivern. episc., apud Script. rer. gallic. et francic., t. XVI, p. 424.*)

2. Vicario filii regis osculo... quod verbum si semel audiretur in turba... (*Ibid.*)

3. Rex, sub prætextu negati osculi, crederetur exemptus infamiae. (*Ibid.*)

1170 « d'Angleterre avec le baiser de paix, et pourtant, ni cette
 « marque de sincérité publiquement donnée, ni la con-
 « sidération due au roi de France, médiateur dans cette
 « affaire, n'ont pu leur assurer la paix ni la vie¹. Ce n'est
 « donc pas trop demander que d'exiger cette garantie,
 « elle-même si peu sûre². »

Le 22 juillet de l'année 1170, dans une vaste prairie, entre Freteval et La Ferté-Bernard, il y eut un congrès solennel pour la double pacification du roi de France avec le roi d'Angleterre, et de celui-ci avec Thomas Beket³. L'archevêque s'y rendit, et lorsque, après la discussion des affaires politiques, on en vint à parler des siennes, il eut avec son adversaire une conférence à part et en plein champ⁴. L'archevêque demanda au roi, premièrement, qu'il lui fût permis de punir l'injure faite à la dignité de son église par l'archevêque d'York et par ses propres suffragants. « Le couronnement de votre fils par un autre
 « que moi, dit-il, a énormément lésé les droits antiques
 « de mon siège. — Mais qui donc, répliqua vivement le
 « roi, a couronné mon bisaïeul Guillaume, le conquérant
 « de l'Angleterre? n'est-ce pas l'archevêque d'York⁵? »
 Beket répondit qu'au moment de la conquête, l'église de

1. Redeat in memoriam Robertus de Syllaco et alii qui... quibus si nec osculum publice datum... veram contulit pacem. (*Epist. B. Thomæ ad Bernardum nivern. episc.*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 424.)

2. Solemnem exigit cautionem. (*Ibid.*)

3. In prato amœnissimo (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. III, cap. I, p. 107.)

4. *Ibid.*

5. Quis, inquit, coronavit regem Willelmum, qui sibi Angliam subjugavit?... nonne eboracensis? (*Epist. B. Thomæ ad Alexandrum III papam*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 439.)

Canterbury se trouvait sans légitime pasteur; qu'elle était, 1170 pour ainsi dire, captive sous un certain Stigand, archevêque réprouvé par le pape, et que, dans cette nécessité, il fallait bien que le prélat d'York, dont le titre était meilleur, couronnât le Conquérant¹. Après cette citation historique, dont le lecteur peut apprécier la justesse, et plusieurs autres propos, le roi promit de faire droit à toutes les plaintes de Thomas; mais, pour la demande du baiser de paix, il l'écarta poliment, disant à l'archevêque: « Nous nous reverrons bientôt en Angleterre, et c'est là « que nous nous embrasserons². »

Au moment de se séparer du roi, Beket le salua en inclinant le genou; et, par un retour de courtoisie qui étonna les assistants, Henri II, comme il remontait à cheval, lui arrangea et lui tint l'étrier³. Le jour suivant, on crut remarquer entre eux quelque retour de leur ancienne familiarité⁴. Des messagers royaux portèrent au jeune Henri, collègue et lieutenant de son père, des lettres conçues en ces termes: « Sachez que Thomas de Canterbury « a fait sa paix avec moi, à ma pleine satisfaction. Je vous « commande donc de lui faire tenir, à lui et aux siens, « toutes leurs possessions librement et paisiblement⁵. »

1. Qua necessitate tunc... archiepiscopus eboracensis, qui erat clarioris opinionis, illi regi coronam imposuit. (*Epist. B. Thomæ ad Alexandrum III papam*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 439.) — Voyez livre III et livre IV, t. I.

2. In terra mea... ejus osculabor os. (Willelmi filii Stephani, *Vita S. Thomæ*, p. 68, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.)

3. Staphum archiepiscopi arripiens, eum levavit in equum. (Gervas. cantuar., *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. II. col. 1412, ed. Selden.)

4. Secundum morem familiaritatis antiquæ. (*Epist. B. Thomæ ad Alexandrum III papam*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 441.)

5. Sciatis quod Thomas cantuariensis pacem mecum fecit ad volun-

- 1170 L'archevêque retourna à Sens pour se préparer au voyage ; ses amis, pauvres et dispersés dans différents lieux, préparèrent leur mince bagage, et se réunirent ensuite pour aller saluer le roi de France, qui, selon leurs propres paroles, ne les avait point rebutés quand le monde les abandonnait¹. « Vous allez donc partir, dit Louis VII à l'archevêque : je ne voudrais pas pour mon pesant d'or vous avoir donné ce conseil ; et, si vous m'en croyez, ne vous fiez point à votre roi, tant que vous n'aurez pas reçu le baiser de paix². »

Plusieurs mois s'étaient déjà écoulés depuis l'entrevue de réconciliation, et, malgré les dépêches ostensibles envoyées par le roi en Angleterre, l'on n'apprenait nullement que les détenteurs des biens de l'église de Canterbury eussent été contraints de les restituer ; au contraire, ils se moquaient publiquement de la crédulité et de la simplicité du primat, qui se croyait rentré en grâce. Le Normand Renouf de Broc était allé jusqu'à dire que, si l'archevêque venait en Angleterre, on ne lui laisserait pas le tems d'y manger un pain entier³. Thomas reçut en

tatem meam... faciatis habere ei et suis res suas bene et in pace. (Gervas. cantuar., *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. II, col. 1413, ed. Seldeu.)

1 Prout adhuc pauperes et exsules poterant... qui, deserente eos mundo, tam benigne susceperat. (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. III, cap. III, p. 110.)

2. Quod pro tanta quantitate auri, quantus ipse est, non consuleret ut terram ejus, nisi prius accepto publice pacis osculo, ingrederemur. (*Epist. B. Thomæ ad Willelmum senonens. archiep.*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 400.)

3. Ranulphus de Broch... gloriatus est quod non diu gaudebimus de pace vestra, quia non comedemus panem integrum in Anglia antequam ille, ut minatur, nobis auferat vitam. (*Epist. B. Thomæ ad Henricum*, *ibid.*, p. 460.)

outre, de Rome, des lettres qui l'avertissaient que la paix du roi n'était qu'une paix en paroles, et lui recommandaient, pour sa propre sûreté, d'être humble, patient et circonspect¹. Il sollicita une seconde entrevue pour s'expliquer avec le roi sur ces nouveaux motifs de plainte, et le rendez-vous eut lieu à Chaumont, près d'Amboise, sous les auspices du comte de Blois². Il n'y eut, cette fois, que de la froideur dans les manières de Henri II, et les gens de sa suite affectèrent de ne pas regarder l'archevêque³. La messe qu'on célébra dans la chapelle royale fut une messe de l'office des morts; elle avait été choisie exprès, parce que, selon cet office, les assistants ne s'offraient point mutuellement le baiser de paix à l'Évangile⁴. L'archevêque et le roi, avant de se quitter, firent quelque route ensemble, et se chargèrent à l'envi de propos amers et de reproches⁵. Au moment de la séparation, Thomas fixa les yeux sur Henri d'une manière expressive, et lui dit, avec une sorte de solennité : « Je crois bien que je ne vous « reverrai plus. — Me prenez-vous donc pour un traître ? » répliqua vivement le roi, qui devina le sens de ces paroles. L'archevêque s'inclina et partit⁶.

Dans les divers entretiens qu'ils avaient eus ensemble,

1. Pacem cum Angliæ rege factam in solis verbis consistere. (*Summary Epist. Petri cardinalis ad Thomam*, ibid., p. 455.)

2. *Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. III, cap. 11, p. 109.

3. Ibid.

4. ...Ne si forte archipræsul alii missæ interesset, in missa osculum pacis sibi offerret. (Ibid.)

5. Inter viandum mutuo se invicem objurgantes, uterque vicissim alter alteri collata pridem beneficia impropertavit. (Ibid.)

6. Dicit mihi animus quod sic discedo a vobis, quasi quem amplius in hac vita non videbitis. Rex : Habes me proditorem ?... (*Willelmi filii Stephani Vita S. Thomæ*, p. 71, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.)

1170. le jour de la réconciliation, Henri II avait promis d'aller à Rouen, à la rencontre du primat, d'y acquitter pour lui toutes les dettes qu'il avait contractées dans l'exil, et de l'accompagner ensuite en Angleterre, ou, tout au moins, de le faire accompagner par l'archevêque de Rouen. Mais, à son arrivée à Rouen, Beket ne trouva ni le roi, ni l'argent promis, ni aucun ordre de l'accompagner transmis à l'archevêque¹. Il emprunta trois cents livres, et, au moyen de cette somme, il se mit en route vers la côte voisine de Boulogne. On était alors au mois de novembre, dans la saison des mauvais temps de mer; le primat et ses compagnons furent contraints d'attendre quelques jours au port de Wissant, près de Calais². Une fois qu'ils se promenaient sur le rivage, ils virent un homme accourir vers eux, et le prirent d'abord pour le patron de leur vaisseau, venant les avertir de se préparer au passage³; mais cet homme leur dit qu'il était clerc et doyen de l'église de Boulogne, et que le comte, son seigneur, l'envoyait les prévenir de ne point s'embarquer, parce que des troupes de gens armés se tenaient en observation sur la côte d'Angleterre, pour saisir ou tuer l'archevêque⁴. « Mon fils, répondit Thomas au messager, quand j'aurais la certitude d'être démembré et coupé en morceaux sur l'autre bord, je ne m'arrêterais point dans ma

1. Willelmi filii Stephani *Vita S. Thomæ*, p. 71, apud *Hut. angl. Script.*, ed. Sparke.

2. *Epist. Joann. Saresber.*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 613.

3. *Tanquam ad naulum exigendum properantem.* (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. III, cap. III, p. 110.)

4. *Provide tibi : parati sunt qui quærunt animam tuam, portus transmarinos obsidentes, ut exeuntem te a navi rapiant et trucident.* (*Ibid.*)

« route. C'est assez de sept ans d'absence pour le pasteur 1170
 « et pour le troupeau ¹. » Les voyageurs s'embarquèrent ;
 mais, pour tirer quelque profit de l'avertissement qu'ils
 venaient de recevoir, ils évitèrent d'entrer dans un port
 fréquenté, et prirent terre dans la baie de Sandwich, au
 lieu qui offrait le moins de distance de la mer à Canter-
 bury ².

Malgré leurs précautions, le bruit courut que l'arche-
 vêque avait débarqué près de Sandwich. Aussitôt le Nor-
 mand Gervais, vicomte de Kent, se mit en marche vers
 cette ville avec tous ses hommes d'armes, accompagné
 de Renouf de Broc et de Renauld de Garenne, deux sei-
 gneurs puissants et les plus mortels ennemis de Beket ³.
 Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'à la même nouvelle,
 les bourgeois de Douvres, hommes de race anglaise,
 prirent les armes de leur côté pour secourir l'archevêque,
 et que ceux de Sandwich s'armèrent aussi quand ils virent
 approcher les cavaliers normands ⁴. « S'il a eu l'effronterie
 « d'aborder, disait le vicomte Gervais, je lui coupe la tête
 « de ma propre main ⁵. » L'ardeur des Normands fut un

1. Crede, fili, nec si membratim decerpendus sim... sufficiat... gre-
 gem pastoris sui absentiam luxisse septennem. (*Vita B. Thomæ quadri-*
part., lib. III. p. 110.)

2. Ibid., cap. IV, p. 112.

3. ...Arreptis armis satellites plurimi cum festinatione Sandwicum
 petierunt. (Gervas. cantuar., *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, col. 1413,
 ed. Selden.)

4. Audito... armatorum adventu, homines de villa cucurrerunt ad
 arma, pro domino suo et pastore si necesse esset pugnare volentes;
 idem... fecerant burgenses Dovoræ. (Ibid.)

5. ...Gervasium Cantia comitem qui palam minabatur, si forte præ-
 sumeremus applicare, nobis caput amputaturos. (*Epist. B. Thomæ ad*
Alexandrum III papam, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI,
 p. 464.)

1172 peu ralentie par l'attitude du peuple ; ils s'avancèrent cependant l'épée nue, et Jean, doyen d'Oxford, qui accompagnait le primat, courut au-devant d'eux en criant : « Que faites-vous ? Remettez vos épées ; voulez-vous que le roi passe pour un traître ? » La multitude s'amassant, les Normands remirent l'épée au fourreau, se contentèrent de visiter les coffres de l'archevêque pour y chercher des brefs du pape, et retournèrent à leurs châteaux ².

Sur toute la route de Sandwich à Canterbury, les paysans, les ouvriers et les marchands vinrent au-devant de l'archevêque, le saluant, criant et s'attroupant en grand nombre ; mais, des riches, des personnages honorés, des hommes de race normande, presque pas un ne venait voir et féliciter l'exilé ³. Au contraire, ils s'éloignaient des lieux de son passage, se renfermaient dans leurs maisons fortes, et faisaient courir d'un château à l'autre le bruit que Thomas Beket déchainait les serfs des champs et les tributaires des villes, et qu'il les promenait à sa suite ivres de joie et de frénésie ⁴. De sa ville métropolitaine, le primat se rendit à Londres pour saluer le fils de Henri II. Toute la bourgeoisie de la grande cité descendit dans les rues à son passage ; mais un messenger royal vint lui barrer le chemin, au nom du jeune roi, et lui signifier l'ordre formel

1. Ne temeritas eorum dominum regem... nota prodicionis innreret. (*Epist. Joann. Saresber. ad Petrum abbat. S. Remigii; apud Script. rer. gallic. et francic., t. XVI, p. 613.*)

2. Et fortasse satellites vim parassent, nisi eos compescuisset tumultus popularis (*Ibid., p. 614.*)

3. Rarus de numero divitum aut honoratorum visitator accedit. (*Ibid., p. 615.*)

4. Willelmi filii Stephani Vita S. Thomæ, p. 76, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.

de retourner à Canterbury, avec défense d'en sortir¹. Dans ce moment, un bourgeois de Londres, enrichi par son commerce malgré les exactions des Normands, s'avancait vers Beket, pour lui tendre la main : « Et vous aussi, lui « dit le messager, vous allez à l'ennemi du roi ?... » 1170

L'archevêque reçut avec dédain l'injonction de retourner sur ses pas, et dit qu'il ne repartirait point, s'il n'était d'ailleurs rappelé à son église par une grande solennité prochaine². En effet le temps de Noël approchait ; Thomas revint à Canterbury, entouré de pauvres gens qui, à leur propre péril, s'armèrent d'écus et de lances rouillées et l'escortèrent. Ils furent plusieurs fois insultés par des hommes qui semblaient chercher l'occasion d'engager une querelle, afin de fournir aux soldats royaux un prétexte pour intervenir et tuer l'archevêque sans scandale au milieu du tumulte. Mais les Anglais essayèrent toutes ces provocations avec un sang-froid imperturbable³. L'ordre signifié au primat de se renfermer dans l'enceinte des dépendances de son église fut publié à son de cor dans les villes, comme édit de l'autorité publique ; d'autres édits déclarèrent ennemi du roi et du royaume quiconque lui ferait bon visage⁴ ; et un grand nombre de citoyens de

1. Denuntiavit ei... ne progrediretur, nec civitates ejus aut castella intraret, sed reciperet se cum suis infra ambitum ecclesie sue. (*Epist. Joann. Saresber. ad Petrum abbat. S. Remigii, apud Script. rer. gallic. et francic., t. XVI, p. 614.*) — Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Her. anglic. Script.*, p. 521, ed. Savile.

2. Nunquid et tu venisti ad inimicum regis? redi' ocius.. (Willelmi filii Stephani *Vita S. Thomæ*, p. 76, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.)

3. Se nullatenus... regressurum, nisi quia tunc solemniter urgebat dies. (*Vita B. Thomæ quadrupart.*, lib. III, cap. IX, p. 117.)

4. Willelmi filii Stephani *Vita S. Thomæ*, p. 77, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.

5. Edicto publico... quisquis ei vel alicui suorum faciem hilarem

1170 Londres furent cités devant les juges normands pour répondre sur la charge de trahison envers le roi, à cause de l'accueil fait à l'archevêque dans leur ville¹. Toutes ces manœuvres des gens en pouvoir firent pressentir à Thomas que sa fin était proche; et il écrivit au pape pour lui demander de faire dire, à son intention, les prières des agonisants². Il monta en chaire, et, devant le peuple assemblé dans la grande église de Canterbury, il prononça un sermon sur ce texte : « Je suis venu vers vous pour mourir au milieu de vous³. »

Il faut dire que la cour de Rome, suivant sa politique constante de ne jamais laisser complètement s'éteindre les querelles où elle pouvait intervenir, après avoir envoyé à l'archevêque l'ordre d'absoudre les prélats qui avaient sacré le fils du roi, lui avait donné de nouveau la permission d'excommunier le prélat d'York et de suspendre les autres⁴. C'était Henri II qui cette fois était joué par le pape; car il ignorait entièrement qu'à son départ pour l'Angleterre Thomas fût muni de pareilles lettres⁵. Ce dernier s'était d'abord proposé de les employer comme un simple moyen comminatoire pour contraindre ses ennemis à capituler. Mais la crainte qu'on ne saisis ces papiers à son débarquement le décida plus tard à les faire

prætendebat, hostis publicus censebatur.... (Roger. de Hoved., *Annal.*, *pars poster.*, apud *Rer. anglic. Script.*, p. 521, ed. Savile.)

1. ...*Judiciò curiæ regis stare, quia in occursum archiepiscopi processerant inimici regis* (Willelmi filii Stephani, *Vita S. Thomæ*, p. 77, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.)

2. *Sciebat quod brevis foret vita ejus et mors in januis.* (Roger. de Hoved., loc. supr. cit.)

3. *Veni ad vos mori inter vos.* (*Ibid.*)

4. *Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. III, cap. IV, p. 112. — *Guillelmi Neubrig.*, *de Reb. angl.*, p. 184 et 185, ed. Hearne.

5. *Rege inscio.* (*Ibid.*, p. 185.)

partir avant lui¹, et ainsi la lettre du pape et les nouvelles 1179
sentences d'excommunication devinrent trop tôt publi-
ques; le ressentiment des évêques, frappés comme à l'im-
proviste, s'irrita au delà de toute mesure. Celui d'York et
plusieurs autres, se hâtant de passer le détroit, allèrent
trouver Henri II en Normandie, et se présentant devant
lui²: « Nous vous implorons, lui dirent-ils, pour la royauté
« et pour le sacerdoce³; vos évêques d'Angleterre sont
« excommuniés parce qu'ils ont, d'après vos ordres, cou-
« ronné le jeune roi votre fils. — Si cela est, répondit le
« roi avec un ton qui marquait la surprise, si tous ceux
« qui ont consenti au sacre de mon fils sont excommu-
« niés, par les yeux de Dieu, je le suis aussi⁴. — Sire, ce
« n'est pas tout, reprirent les évêques, l'homme qui vous
« a fait cette injure va mettre le royaume en feu; il mar-
« che avec des troupes de cavaliers et de piétons armés,
« rôdant autour des forteresses et cherchant à se les faire
« ouvrir⁵. »

En entendant cette relation exagérée, le roi fut saisi
d'un de ces accès de colère violente auxquels il était su-
jet⁶, il changea de couleur, et, frappant ses mains l'une
contre l'autre : « Quoi ! s'écria-t-il, un homme qui a mangé

1. ...Litteras quas impetravimus a majestate vestra, nobis auferrent.
(*Epist. B. Thomæ ad Alexandrum III papam, apud Script. rer. gallic. et
francic.*, t. XVI, p. 464.)

2. *Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. III, cap. VIII, p. 115.

3. Pro regno, pro sacerdotio et pro semetipsis... (Ibid.)

4. Si omnes excommunicationi subjacent coronationi filii mei con-
sentientes, ego, per oculos Dei, non excludor. (Ibid., p. 116.)

5. Multo comitatu equitum peditumque præeuntium et subsequen-
tium stipatus incedit, circumiens et querens ut in præsidia recipiatur.
(Ibid.)

6. In furorem accensus. (Ibid., p. 119.)

1170 « mon pain, un homme qui est venu à ma cour sur un
 « cheval boiteux, lève le pied pour m'en frapper. Il in-
 « sulte son roi, la famille royale et tout le royaume, et
 « pas un de ces lâches serviteurs, que je nourris à ma
 « table, n'ira me venger de celui qui me fait un pareil
 « affront ! » Ces paroles ne sortirent point en vain de la
 bouche du roi, et quatre chevaliers du palais, Richard le
 Breton, Hugues de Morville, Guillaume de Traci, et Re-
 nault, fils d'Ours, qui les entendirent, se conjurant en-
 semble à la vie et à la mort, partirent subitement pour
 l'Angleterre le jour de Noël². On ne s'aperçut point de
 leur absence, la cause n'en fut nullement soupçonnée, et
 même, pendant qu'ils galopaient en toute hâte vers la
 mer, le conseil des barons de Normandie, assemblé par
 le roi, nomma trois commissaires chargés d'aller saisir lé-
 galement et emprisonner Thomas Beket, comme prévenu
 de haute trahison³; mais les conjurés, qui avaient les
 devants, ne laissèrent rien à faire aux commissaires
 royaux.

Cinq jours après la fête de Noël, les quatre chevaliers
 normands arrivèrent à Canterbury. Cette ville était alors
 en rumeur, pour de nouvelles excommunications que ve-
 nait de prononcer l'archevêque contre des hommes qui
 l'avaient insulté, et notamment contre Renouf de Broc,
 qui s'était diverti à mutiler un de ses chevaux en lui cou-

1. Unus homo qui manducavit panem meum, levavit contra me cal-
 caneum suum; unus homo, beneficiis meis insultans, deshonestat totum
 genus regium, totum sine yndice conculcat reguum; unus homo qui
 manticato jumento et claudio primo prorupit in curiam. (*Vita B. Thomæ*
quadripart., cap. XI.)

2. ... In viri Dei necem conjurati. (*Ibid.*, lib. III, cap. XII, p. 120.)

3. Ut archiepiscopum caperent. (*Willelmi filii Stephani Vita S. Tho-
 mæ*, p. 78, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.)

pant la queue ¹. Les quatre chevaliers entrèrent à Canterbury avec une troupe de gens d'armes qu'ils avaient rassemblés dans les châteaux sur leur route ². Ils requièrent d'abord le prévôt de la ville de faire marcher les citoyens en armes, pour le service du roi, à la maison de l'archevêque; le prévôt refusa, et les Normands lui enjoignirent de prendre au moins ses mesures pour que de tout le jour, aucun bourgeois ne remuât, quoi qu'il pût arriver ³. Ensuite les quatre conjurés, avec douze de leurs amis, se rendirent à la maison et à l'appartement du primat ⁴.

Thomas Beket venait d'achever son diner, et ses serviteurs étaient encore à table; il salua les Normands à leur entrée, et demanda le sujet de leur visite. Ceux-ci ne lui firent aucune réponse intelligible, s'assirent, et le regardèrent fixement pendant quelques minutes ⁵. Renault, fils d'Ours, prit ensuite la parole. « Nous venons, dit-il, de la
« part du roi, pour que les excommuniés soient absous,
« que les évêques suspendus soient rétablis, et que vous-
« même rendiez raison de vos desseins contre le roi ⁶. —

1. Qui die præcedenti amputaverat caudam sumerii sul. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rec. anglic. Script.*, p. 521, ed. Savile.)

2. *Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. III, cap. XII, p. 120 et 121.

3. Ut omnes cives armati cum eis veniant ad domum archiepiscopi ad servitium regis. Cumque civitas eorum furorem admirata contradiceret, statim præcipiunt, ut in pace se habeant, non se moveant quicquid audiant vel videant. (Willelmi filii Stephani *Vita S. Thomæ*, p. 81, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.)

4. Ibid.

5. Venenum aspidum quod sub labiis gerebant per moram aliquantulum compresserunt silentio. (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. III, cap. XII, p. 120 et 121.)

6. Et quæ in regiam majestatem peccasti emendaturus. (Ibid., cap. XIV, p. 123.)

4570 « Ce n'est pas moi, répondit Thomas, c'est le souverain pontife qui a excommunié l'archevêque d'York, et qui seul, par conséquent, a droit de l'absoudre. Quant aux autres, je les rétablirai, s'ils veulent me faire leur soumission¹. — Mais de qui donc, demanda Renault, tenez-vous votre archevêché? est-ce du roi ou du pape? — J'en tiens les droits spirituels de Dieu et du pape, et les droits temporels du roi. — Quoi! ce n'est pas le roi qui vous a tout donné? — Nullement, répondit Beket². » Les Normands murmurèrent à cette réponse, traitèrent la distinction d'argutie, et firent des mouvements d'impatience, s'agitant sur leurs sièges, et tordant leurs gants qu'ils tenaient à la main³. « Vous me menacez, à ce que je crois, dit le primat : mais c'est inutilement ; quand toutes les épées de l'Angleterre seraient tirées contre ma tête, vous ne gagneriez rien sur moi⁴. — Aussi ferons-nous mieux que menacer, » répliqua le fils d'Ours se levant tout à coup ; et les autres le suivirent vers la porte, en criant aux armes⁵ !

La porte de l'appartement fut fermée aussitôt derrière eux ; Renault s'arma dans l'avant-cour, et prenant une hache des mains d'un charpentier qui travaillait, il frappa

1. *Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. III, cap. XII, p. 120 et 121.

2. A quo ergo habes archiepiscopatum? Ille : Spiritualia a Deo et domino Papa, temporalia et possessiones a domino rege. Reginaldus : Nonne totum te a rege habere recognoscis? Ille : Nequaquam. (Willelmi filii Stephani *Vita S. Thomæ*, p. 82, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.)

3. Chyrothecas contorquentibus, brachia furiose jactantibus. (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. III, cap. XIV, p. 126.)

4. Frustra mihi minamini : si omnes gladii Angliæ capiti meo imminuant. . me dimovere non poterunt. (Willelmi filii Stephani *Vita S. Thomæ*, p. 83, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.)

5. Bene audemus archiepiscopo minari et plus facere. (*Ibid.*)

contre la porte pour l'ouvrir ou la briser¹. Les gens de la maison, entendant les coups de hache, supplièrent le primat de se réfugier dans l'église, qui communiquait à son appartement par un cloître ou une galerie; il ne le voulut point, et on allait l'y entraîner de force², quand un des assistants fit remarquer que l'heure des vêpres avait sonné. « Puisque c'est l'heure de mon devoir, j'irai à l'église, » dit l'archevêque; et faisant porter sa croix devant lui, il traversa le cloître à pas lents, puis marcha vers le grand autel, séparé de la nef par une grille de fer entr'ouverte³. A peine il avait le pied sur les marches de l'autel, que Renault, fils d'Ours, parut à l'autre bout de l'église, revêtu de sa cotte de mailles, tenant à la main sa large épée à deux tranchants, et criant : « A moi, à moi, vassaux du roi⁴ ! » Les autres conjurés le suivirent de près, armés comme lui de la tête aux pieds, et brandissant leurs épées⁵. Les gens qui étaient avec le primat voulurent alors fermer la grille du chœur; lui-même le leur défendit, et il quitta l'autel pour les en empêcher; ils le supplièrent avec de grandes instances de se mettre en sûreté dans l'église souterraine, ou de monter l'escalier par lequel, à travers beaucoup de détours, on parvenait au faite de l'é-

1. Reginaldus cuidam fahro lignario... securim abstulit. (Willelmi filii Stephani *Vita S. Thomæ*, p. 84, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.)

2. Invitum educere satagebant. (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. III, cap. xv, p. 128.)

3. Egressus autem, cum a commenantibus accelerare cogeretur, quasi fugam erubescens, gradum fixit. (Ibid.) — Willelmi filii Stephani *Vita S. Thomæ*, p. 83, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.

4. Adest Reginaldus Ursonis loriceatus, ense evaginato, et vociferans : Nunc huc ad me, homines regis. (Ibid., p. 85.)

5. In dextris gladios acutos vibrabant. (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. III, cap. xvii, p. 129.) — Ensibus nudatis. (Willelmi filii Stephani *Vita S. Thomæ*, p. 85, apud *Hist. angl. Script.*, ed. Sparke.)

1170 difice. Ces deux conseils furent repoussés aussi positivement que les premiers¹. Pendant ce temps, les hommes armés s'avançaient; une voix cria : « Où est le traître? » — Personne ne répondit. — « Où est l'archevêque? — Le « voici, répondit Beket, mais il n'y a pas de traître ici; que « venez-vous faire dans la maison de Dieu avec un pareil « vêtement? quel est votre dessein²? — Que tu meures. « — Je m'y résigne; vous ne me verrez point fuir devant « vos épées; mais, au nom de Dieu tout-puissant, je vous « défends de toucher à aucun de mes compagnons, clerc « ou laïque, grand ou petit³. » Dans ce moment, il reçut par derrière un coup de plat d'épée entre les deux épaules, et celui qui le lui porta lui dit : « Fuis, ou tu es « mort⁴. » Il ne fit pas un mouvement; les hommes d'armes entreprirent de le tirer hors de l'église, se faisant scrupule de l'y tuer. Il se débattit contre eux, et déclara fermement qu'il ne sortirait point et les contraindrait à exécuter sur la place leurs intentions ou leurs ordres⁵.

Durant cette lutte, les clercs qui accompagnaient le primat s'enfuirent et l'abandonnèrent tous, à l'exception d'un seul : c'était le porte-croix Edward Grim, le même qui avait parlé avec tant de hardiesse après la conférence de Clarendon. Les conjurés le voyant sans armes d'aucune espèce firent peu d'attention à lui, et l'un d'eux, Guil-

1. Willelmi filii Stephani *Vita S. Thomæ*, p. 86, apud *Hist. angl. Script.* ed. Sparke.

2. Ubi est ille proditor!... Ecce ego. (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. III, cap. XVII, p. 130.)

3. Prohibeo ex parte omnipotentis Dei... ne aliqui, sive monacho, sive clerico, sive laico, majori vel minori, in aliquo noceatis. (*Ibid.*)

4. Fuge, mortuus es.. (*Ibid.*)

5. Hic mihi facietis quæ facere vultis. (*Ibid.*)

laume de Traci, leva son épée pour frapper l'archevêque à la tête; mais le fidèle et courageux Saxon étendit aussitôt son bras droit afin de parer le coup : il eut le bras coupé, et Thomas ne reçut qu'une légère blessure¹. « Frappez, frappez, vous autres, » dit le Normand à ses compagnons; et un second coup, porté à la tête, renversa l'archevêque la face contre terre; un troisième coup lui fendit le crâne, et il fut asséné avec une telle violence, que l'épée se brisa sur le pavé². Un homme d'armes, appelé Guillaume Maltret, poussa du pied le cadavre immobile, en disant : « Qu'ainsi meure le traître qui a troublé le royaume et fait insurger les Anglais³. »

En effet, un historien rapporte que les habitants de Canterbury se soulevaient et se rassemblaient tumultueusement dans les rues⁴. On ne voyait dans ces rassemblements ni un noble ni un riche; tous se tenaient clos dans leurs maisons et semblaient intimidés de l'effervescence populaire⁵. Des hommes et des femmes, qu'à leurs habits

1. *Coronam capitis ejus, vulnere capiti inflicto, tanta vi amputavit, ut pariter secaret et præcideret brachium isthac referentis.* (Edwardi Vita S. Thomæ, apud Surium, *De probatis sanctorum vitis*, mensis decembri, p. 362.) — Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 522, ed. Savile. — *Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. III, cap. XVIII, p. 131.

2. *Gladioque in pavimento marmoreo confracto.* (Ibid., p. 133.)

3. Willelmus Maltret percussit cum pede sanctum Defunctum dicens : *Pereat nunc proditor ille, Qui regem regnumque suum turbavit, et omnes Angligenas adversus eum consurgere fecit.*

(Guilielm. Neubrig., *De reb. anglic.*, p. 723, ed. Hearne, in notis.)

4. *Concurrentium undique utriusque sexus multitudinem.* (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 522, ed. Savile.)

5. Fleury, *Hist. ecclésiast.*, t. XV, p. 310.

1170. on reconnaissait pour indigènes, coururent vers l'église cathédrale et y entrèrent pêle-mêle. A la vue du cadavre encore étendu près des marches de l'autel, ils pleuraient et criaient qu'ils avaient perdu leur père; les uns lui baissaient les pieds ou les mains; d'autres trempaient des linges dans le sang qui couvrait le pavé. De son côté, l'autorité normande ne resta pas inactive, et un édit, proclamé à son de trompe, défendit à qui que ce fût de dire publiquement que Thomas de Canterbury était un martyr¹. L'archevêque d'York monta en chaire pour annoncer sa mort comme un effet de la vengeance divine, disant qu'il avait péri, comme Pharaon, dans son crime et dans son orgueil². D'autres évêques prêchèrent que le corps du traître ne devait pas reposer en terre sainte, et qu'il fallait le jeter dans le borbier le plus infect, ou le laisser pourrir au gibet³. Il y eut même une tentative faite par des gens armés pour enlever aux clercs de Canterbury le cadavre de l'ennemi du roi normand; mais ceux-ci furent avertis, et l'ensevelirent précipitamment dans le souterrain de leur église⁴.

1171 Ces efforts des hommes puissants pour persécuter jus-
 1173 qu'au delà du tombeau celui qui avait osé leur tenir tête,

1. *Epist. Joann. Saresber. ad Joann. Pictav. episc., apud Script. rer. gallic. et francic., t. XVI, p. 617.*

2. *Eum plane mendosus et mendax... nominat Pharaonem. (Epist. Joann. Saresber. ad Guillelmum senonens. archiepisc., ibid., p. 620.)*

3. *Dicentium corpus proditoris inter sanctos pontifices non esse humanum, sed projiciendum in paludem viliozem vel suspendendum esse patibulo. (Epist. Joann. Saresber. ad Joann. Pictav. episc., ibid., p. 617.)*

4. *Eum in crypta, antequam satellites Sathanæ qui ad sacrilegia perpetranda convocati fuerant couvenirent... sepelierunt. (Ibid., p. 617 et 618.)*

rendirent sa mémoire plus chère encore à la population 1171
opprimée; elle en fit un saint, au mépris de l'autorité 1173
normande, et sans l'aveu de l'église romaine. Comme
autrefois Waltheof, Thomas Beket opéra, sur le lieu de
sa mort, des miracles visibles pour les imaginations saxon-
nes, et dont la nouvelle, accueillie avec enthousiasme, se
répandit par toute l'Angleterre ¹. Il s'écoula deux années
entières avant que le nouveau saint fût reconnu et cano-
nisé à Rome; durant tout ce temps ce ne fut pas sans
péril que les prêtres qui croyaient en lui le nommèrent
dans leurs messes, et que les pauvres et les malades visi-
tèrent sa sépulture ². La cause qu'il avait soutenue avec
une admirable constance était celle de l'esprit contre la
force, des faibles contre les puissants, et en particulier
celle des vaincus de la conquête normande. De quelque
point de vue qu'on envisage son histoire, cet intérêt tout
national s'y trouve; on peut le subordonner à d'autres,
mais on ne saurait le nier. Il est certain que la voix popu-
laire associa dans les mêmes plaintes la mémoire de
saint Thomas de Canterbury aux souvenirs de la conquête.
On disait, sans fondement peut-être, mais avec une poésie
dont le sens n'est pas douteux, que la mort du saint avait
été jurée dans le même château et dans la même chambre

1. Per eum magna miracula fiunt, catervatim confluentibus popu-
lis. (*Epist. Joann. Saresber. ad Joann. Pictav. episc., apud Script.*
rer. gallic. et francic., t. XVI, p. 618.) — Ut martyris hujus gloria
nec decreto pontificis, nec edicto principis attollatur, sed Christo
præcipue auctore invalescat. (*Ejusd. Epist. ad Guillelmum senonens.*
archiepisc., ibid., p. 619.) — Voyez plus haut, liv. v, t. II.

2. Quod viri impii qui eum insatiabiliter oderant intuentes, inhi-
buerunt nomine publicæ potestatis ne miracula quæ fiebant quisquam
publicare præsumeret. (*Ejusd. Epist. ad Joann. Pictav. episc., ibid.,*
p. 617.)

1171 où fut prêté le serment de Harold, puis le serment de
 1173 l'armée au bâtard pour l'expédition d'Angleterre ¹.

1092 Une chose digne de remarque, c'est que le seul pri-
 1176 mat de race normande qui, avant l'Anglais Becket, eût eu
 quelques démêlés avec la puissance laïque, était un ami
 des Saxons, et peut-être le seul ami qu'ils aient trouvé
 dans la race de leurs vainqueurs. Ce fut Anselme, le même
 qui avait plaidé contre Lanfranc la cause des saints de la
 vieille Angleterre ². Anselme, devenu archevêque, tenta de
 relever l'ancienne coutume des élections ecclésiastiques
 contre le droit absolu de nomination royale, introduit
 par Guillaume le Conquérant. Il eut à combattre à la fois
 Guillaume le Roux, tous les évêques d'Angleterre, et le
 pape Urbain, qui soutenait le roi et les évêques ³. Persé-
 cuté en Angleterre et condamné à Rome, il fut contraint
 de se retirer en France, et de son exil il écrivait ce que
 Thomas Becket écrivit après lui : « Rome aime mieux l'ar-
 gent que la justice ; il n'y a point de recours auprès
 d'elle pour qui n'a pas de quoi la payer ⁴. » Après An-
 selme, vinrent des archevêques plus dociles aux traditions

1. La chambre d'el bure a estrange destinée.
 Meinte dure nouvelle a sovent escultée;
 Reneilz i fu Harald par serement donnée,
 L'ost d'Angleterre i fu d'el bastard afée,
 Et la mort saint Thomas afée et jurée.

(*Vie de saint Thomas de Cantorbéry*, par Garnier
 de Pont-Sainte-Maxence, mss. de la Biblio-
 thèque royale, supplément français, n° 2636,
 fol. 84.)

2. Voyez plus haut, livre VII, t. II.
3. Eadmeri *Hist. nov.*, p. 21-32, ed. Selden.
4. Aurum et argentum Roma præponit justitiæ. Quid subventionis,
 quid consilii, quid solaminis ibi... reperient qui... non habent quod dent?
 (Ibid., p. 32.)

de la conquête, Raoul, Guillaume de Corbeil et Thibaut, le prédécesseur de Thomas. Aucun d'eux n'essaya d'entrer en opposition avec le pouvoir royal, et le bon accord régna, comme au temps de l'invasion, entre la royauté et le sacerdoce, jusqu'au moment où un Anglais de naissance obtint la primatie. 1092
à
1176

Un fait non moins remarquable, c'est que, peu d'années après la mort de Thomas Beket, il s'éleva dans le pays de Galles un prêtre qui, à son exemple, mais par des motifs proprement nationaux, et avec une fin moins tragique, lutta contre Henri II, et surtout contre Jean, son fils et son second successeur. En l'année 1176, le clergé de l'ancienne église métropolitaine de Saint-David, dans la province de Pembroke, choisit pour évêque, sauf l'approbation du roi d'Angleterre, Giraud de Barri, archidiacre, homme de grand savoir et de haute considération, fils d'un Normand, et petit-fils d'un Normand et d'une Galloise¹. Les membres du chapitre de Saint-David arrêtaient leur choix sur ce candidat d'origine mixte, parce qu'ils savaient positivement, dit Giraud de Barri lui-même, que jamais le roi ne souffrirait qu'un Cambrien de race pure devint chef de la principale église du pays de Galles². Cette modération fut inutile, et le seul choix d'un homme né dans ce pays, et Gallois par son aïeule, 1176

1. Ex utraque gente oriundum, britannica scilicet et normannica, Giraldum elegit. (Girald. Cambrens., *De jure et statu menevensis ecclesie*; *Anglia sacra*, t. II, p. 521.) — Son aïeul était Giraud de Winsor, le premier gouverneur du château normand de Pembroke, et son aïeule, Nesta, fille de Rees, chef gallois de la province de Divet.

2. Proinde quum clerus menevensis pro certo sciebat quod rex Anglorum de gente sibi inimicissima, scilicet wallensica, in principali ecclesia Walliæ prælatum fieri nullatenus admitteret. (Girald. Cambrens., *De jure et statu menevens. eccles.*; *Anglia sacra*, t. II, p. 521.)

1176 fut regardé comme un acte d'hostilité contre la puissance anglo-normande¹. Les biens de l'église de Saint-David furent saisis, et les principaux clercs de cette église cités devant le roi en personne, à son palais de Winchester².

1176 Henri II leur demanda avec menace comment, d'eux-
 1184 mêmes et sans son ordre, ils avaient eu la hardiesse non-seulement de choisir un évêque, mais de s'occuper d'élection; puis, dans sa propre chambre à coucher, il leur enjoignit d'élire, sur l'heure, un moine normand appelé Pierre, qu'ils ne connaissaient point, qu'on ne leur amena point, et dont on leur dit seulement le nom³. Ils l'acceptèrent tout tremblants, et retournèrent dans leur pays, où peu de temps après arriva l'évêque Pierre, accompagné de serviteurs et de parents auxquels il fit part des possessions territoriales de l'église de Saint-David, pendant que lui-même faisait passer en Angleterre tout ce qu'il touchait de revenus⁴. Il imposa la taille aux prêtres de cette église, prit la dime de leurs bestiaux, et exigea de tous ses diocésains des aides extraordinaires et des présents aux quatre grandes fêtes de l'année⁵. Il vexa si cruellement les habitants du pays, que, malgré le danger de la résistance à un évêque imposé par les Anglo-Nor-

1. Quasi dispensative mixtum et ex utraque gente oriundum, britannica scilicet et normannica, Giraldum elegit. (Girald. Cambrens., *De jure et statu menevens, eccles.*; *Anglia sacra*, t. II, p. 521.)

2. Rebus et redditibus suis per regios ministeriales spoliati. (Ibid.)

3. Apud Wintoniam convocati et concti, in castello et camera regis coram lecto ipsius monachum quendam sibi ex parte regis oblatum et nominatum... tremuli vocibus elegerunt. (Ibid., p. 536.)

4. Cuncta... quæ illi ad manus obvenerunt in natale solum Angliæ... transmittere... Terras etiam mensæ suæ dominicas et proprias, non steriles aut remotas, sed fertiles magis ac propinquas... servientibus anglieis dedit. (Ibid., p. 538.)

5. Clericis suæ diocesis grave tallagiorum onus adjecit. (Ibid.)

mands, ils le chassèrent de chez eux, après l'avoir souffert huit ans ¹. 1176
à 1184

Pendant que l'élu de Henri II pillait l'église de Saint-David, l'élu du clergé de cette église était réfugié en France, sans nul appui, parce qu'aucun roi ne pensait qu'en protégeant un évêque obscur du petit pays de Galles, il ferait grand tort au roi d'Angleterre. Giraud de Barri, fatigué de l'exil et privé de ressources à l'étranger, résolut de retourner dans son pays. Il attendait, pour quitter Paris, des nouvelles et un envoi d'argent dont le retard le désespérait. Dans sa tristesse, il alla prier et implorer le secours d'en haut à la chapelle que l'archevêque de Reims, frère du roi Louis VII, avait consacrée à la mémoire de Thomas Beket, comme saint et martyr, dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois². 1176
à 1180

Revenu en Angleterre, l'archidiacre Giraud ne reçut point de mauvais traitements, grâce à son impuissance; et même, par suite d'une négociation avec le prélat normand que les Gallois avaient chassé de Saint-David, il fut chargé, par intérim, et comme simple vicaire, de l'administration épiscopale. Mais il y renonça bientôt par dégoût des contrariétés que lui suscitait le titulaire, qui, chaque jour, lui envoyait l'ordre de suspendre ou d'excommunier dans le chapitre quelqu'un de ses propres partisans 1180

1. Contigit in brevi postea Petrum menevensem episcopum, qui propter discordiam inter episcopum et Walenses exortam a Wallia expulsus fuerat... (Girald. Cambrens., *De rebus a se gestis; Anglia sacra*, t. II, p. 481.)

2. Dolens et anxius et quasi in extrema jam desperatione constitutus, ad capellam S. Thomæ cantuariensis apud S. Germanum autissiodoreusem ab archiepiscopo remensi, regis Ludovici fratre, nomine ipsius inter ipsa martyrii sui initialia constructam et dedicatam. (Ibid., p. 479.)

1185 et de ses amis les plus dévoués¹. C'était le temps où les
 Normands d'Angleterre venaient d'entreprendre la conquête de l'Irlande. Ils offrirent à Giraud, qu'ils ne voulaient pas laisser devenir métropolitain dans le pays de Galles, trois évêchés et un archevêché dans le pays des
 1185 Irlandais²; mais, quoique petit-fils de l'un des conquérants de la Cambrie, Giraud ne consentit point à devenir,
 1193 pour un peuple étranger, un instrument d'oppression.
 « Je refusai, dit-il dans le récit de sa propre vie, parce que
 « les Irlandais, de même que les Gallois, ne prendront
 « jamais pour évêque, à moins d'y être contraints par violence, un homme né hors de chez eux³. »

1198 En l'année 1198, sous le règne de Jean, fils de Henri II, l'évêque normand de Saint-David mourut en Angleterre; et alors le chapitre gallois, par un acte unanime de volonté et de courage, nomma, pour la seconde fois, son ancien élu, Giraud de Barri⁴. A cette nouvelle, le roi Jean entra dans une colère violente. Il fit déclarer l'élection nulle par l'archevêque de Canterbury, en vertu de ce droit de

1. Per litteras suas et nuncios canonicos sancti David et archidiaconos non vocatos aut citatos, non convictos aut confessos impetuose et inconsulte quosdam suspendere et alios excommunicare præsumpsit. (Girald. Cambrens., *De rebus a se gestis*; *Anglia sacra*, t. II, p. 481.)

2. ...Oblati nempe sunt ei episcopatus in Wallia duo, et ambo recusati, et in Hibernia tres episcopatus et archiepiscopatus unus, quos omnes similiter recusavit. (Girald. Cambrens., *De jure et statu menevens. eccles.*; *Anglia sacra*, t. II, p. 614.)

3. Quod nunquam ab Hibernicis vel etiam Walensicis alienigenis quivis, quantumlibet bonus et idoneus, nisi per publicæ potestatis violentiam eligeretur... (Ibid.)

4. Porro defuncto præsule Petro... canonici menevenses... magistrum Giraldum archidiaconum suum, solum quidem et non cum cæteris sed præ cæteris nominatum, in ecclesia sua et capitulo canonicæ et concorditer elegerunt. (Ibid.)

suprématie religieuse sur toute la Bretagne, que les Cam- 1198
briens avaient refusé si constamment de reconnaître.
L'élu de Saint-David nia cette suprématie, déclarant que
son église était, de toute antiquité, métropolitaine et libre,
sans sujétion envers aucune autre que celle de Rome, et
que, par conséquent, aucun primat n'avait le pouvoir de
le révoquer¹. Tel avait été, avant la conquête du pays de
Pembroke, sous le règne de Henri 1^{er}, le droit de l'église
de Saint-David, héritière de l'antique métropole de Caer-
leon sur l'Usk. L'une des premières opérations de l'auto-
rité anglo-normande, fut, comme on l'a vu plus haut,
d'anéantir cette prérogative, et d'enlever ainsi aux Cam-
briens qui résistaient à la conquête la force morale que
leur donnaient l'autonomie religieuse et l'indépendance
ecclésiastique². « De ma vie je ne permettrai, disait
« Henri II, que les Gallois aient un archevêque³. »

Ainsi la querelle de privilège élevée entre l'évêque 1198
Giraud et le siège de Canterbury n'était autre chose qu'une 1203
des faces de la grande question de l'asservissement du
pays de Galles. Une bonne armée pouvait seule trancher
le différend ; et Giraud n'avait point d'armée. Il se rendit
à Rome auprès du pape, seul supérieur que reconnût son

1. Totam metropolitica dignitatem præter usum pallii ecclesia
menevensis obtinuit; nulli ecclesiæ prorsus nisi romane tantum, et illi
immediate, sicut nec ecclesia scotica, subjectionem debens. (Girald.
Cambrensis, *De jure et statu menevensis ecclesie*; *Anglia sacra*, t. II, p. 541.)

2. Donec rex Angliæ Henricus I Walliam in manu forti subjugando
apposuit; ut ecclesiam quoque Walensicam, quam liberam invenit,
ecclesiæ regni sui supponeret, sicut et terram regno suo subjecerat.
(Ibid., p. 544.)

3. Quia rex ille scilicet Henricus II morosus erat in responsionibus,
tandem responsum hoc acceperunt; quod nunquam id tempore suo rex
permitteret, nec caput Walliæ, dando Walensibus archiepiscopum,
contra Angliam erigeret. (Ibid., p. 475.)

1198 à 1203 église, et auquel ceux qui l'avaient élu recommandèrent avec confiance leur cause et la sienne. Son espérance était de voir reconnaître les droits de la métropole cambrienne et d'être lui-même confirmé et consacré archevêque par le souverain pontife¹. Il trouva à la cour pontificale un commissaire du roi d'Angleterre, qui l'avait devancé, chargé de présents magnifiques pour les conseillers du pape, pour le pape et pour les cardinaux². Mais l'élu de Saint-David n'apportait avec lui que de vieux titres vermoulus, ses œuvres littéraires et les supplications d'un peuple qui n'avait jamais été riche³.

En attendant que l'ambassadeur du roi Jean, Regnaud Foliot (qui par hasard portait le même nom que l'un des ennemis mortels de Thomas Beket), fit annuler par le sacré collège l'élection faite à Saint-David, tous les biens de cette église et les propres biens de Giraud de Barri furent séquestrés⁴. Des proclamations déclarèrent traitre

1. *Ipsūque protinus ad curiam romanam, ... propter dignitatem ecclesiæ suæ metropolitanicæ, necnon et confirmationem suam et consecrationem ibidem obtinendam, transmiserunt.* (Girald. Cambrens., *De jure et statu menevens. eccles.*; *Anglia sacra*, t. II, p. 539.)

2. *Primo camerarios et consiliarios, deinde papam et cardinales æris nitebantur immensitate corrumpere.* (Ibid., p. 582.) — *Immoderatam ad curiam corrupendum et a via veritatis avertendum pecuniam undique profuderunt.* (Ibid.) — *Pars adversa totam contra Giraldum curiam per hoc corruptit... Curia iterum corrupta.* (Girald. Cambrens., *De rebus a se gestis*; ibid., p. 464.)

3. *Et litteras Meneviæ repertas tam Eugenii pape quam Lucii coram papa et cardinalibus legi fecit.* (Ibid., p. 460.) — *Sex libros suos, quos ipse studio magno compegerat, ei (Innocentio III) præsentavit, dicens etiam inter cætera : Præsentarunt vobis alii libras, sed nos libros.* (Ibid., p. 510.)

4. *Intimatum est ei non solum terras episcopales verum et proprias omnes simul cum redditibus in proximo per Justitiarium auferendas.* (Ibid., p. 555.)

au roi le soi-disant élu des Cambriens, le téméraire qui voulait soulever contre le roi ses sujets du pays de Galles et former contre lui une confédération des chefs encore indépendants¹. Raoul de Bienville, bailli de Pembroke, homme doux, et qui ménageait les vaincus, fut destitué de sa charge, et un certain Nicolas Avenel, connu pour son caractère farouche, vint le remplacer². Le grand justicier d'Angleterre adressa au clergé du diocèse de Saint-David des dépêches conçues dans les termes suivants : « Sachez que l'archidiaque Giraud est ennemi du roi, et « agresseur de la couronne; et que, si l'un de vous ose « entretenir quelque correspondance avec lui, sa maison, « sa terre et ses meubles seront livrés au premier occupant³. » Dans l'intervalle de trois voyages que l'archidiaque fit à Rome, et entre lesquels il fut obligé de se tenir caché par prudence, on lui signifia, à son ancien domicile, des avis menaçants, dont l'un portait ce qui suit : « Nous t'ordonnons et te conseillons, si tu aimes ton corps « et tes membres, de ne tenir ni chapitres ni synodes en « aucun lieu de la terre du roi; et tiens-toi pour averti « que, si tu te mêles de quoi que ce soit qui regarde « l'évêché de Saint-David, ton corps, avec tout ce qui

1198

1203

1. Quod non solum in hoc sed in omnibus quoque, quæ regis honorem contingebant, se semper opponebat. Adjiciens etiam quod ad hoc in Nordwalliam nunc advenit ut Lewelinum et Pow'siæ principes cum Sudwalliæ principibus confederaret, totamque simul Walliam contra regem excitaret... (Girald Cambrens., *De rebus a se gestis; Angliæ sacra*, t. II, p. 555 et 556.)

2. Ut atrocius ageret, quoniam crudelis exstiterat et nemini parceret.. (Ibid., p. 566.)

3. Unde vobis ex parte domini regis, præcipimus quatinus nullam cum eo habeatis consilium vel assensum, sed eum teneatis pro inimico domini regis et eoronæ impugnatore... alioquin et domus vestras et catalla omni occupanti exponemus. (Ibid., p. 555 et 556.)

1198 « t'appartient, en quelque endroit qu'on le trouve, sera
 1203 « mis à la merci du seigneur roi, et sous bonne garde ¹. »

1203 Après quatre années, pendant lesquelles la cour de Rome préluda à son jugement définitif par des décisions flottantes et tour à tour favorables ou contraires à chacune des deux parties, Giraud fut condamné sur le témoignage de quelques Gallois de basse condition vendus aux Anglo-Normands, et que Regnaud Foliot avait fait venir, avec grand appareil, pour déposer contre leur propre pays². La persécution et la terreur poussèrent même les membres du chapitre de Saint-David à délaisser l'évêque de leur choix et à reconnaître la suprématie d'une métropole étrangère. Lorsque Giraud de Barri, après la perte de son procès, revint dans le pays de Galles, personne n'osait lui ouvrir sa porte ; et l'on fuyait comme un pestiféré l'homme qui s'était rendu redoutable aux conquérants³. Ceux-ci pourtant ne songèrent point à le poursuivre de leur vengeance ; et il fut seulement cité en Angleterre devant un synode d'évêques pour y recevoir son arrêt de destitution canonique. Les prélats normands prirent plaisir à lui adresser des railleries sur ses grands travaux et leur peu de succès. « Vous étiez bien « fou, lui dit l'évêque d'Ély, de tant vous donner de

1. Unde tibi consulimus et districte præcipimus quod sicut te ipsum diligis et omnia tua ab hac presumptione te retrahas, et corpus tuum ubicumque inventum fuerit, in potestate domini regis capi, et salvo custodiri facietis. (Girald. Cambrens., *De jure et statu menevens. eccles.*, ibid., p. 556.)

2. Monachus falsus de Wallia oriundus... qui Romam contra eum allectus ab adversariis cum similibus caterva jam venerat. (Ibid., p. 576.)

3. Quod tantam menevensis ecclesie columnam, qui propter ejusdem dignitatem patrieque totius honorem egregie dimicabat, nec cives hospitio, nec canonici alloquio susceperent. (Ibid., p. 603.)

« peines pour procurer à ces gens un bien dont ils ne se 1203
 « souciaient pas, et pour les rendre libres malgré eux ;
 « car vous voyez qu'aujourd'hui ils vous désavouent¹. —
 « Il est vrai, répondit Giraud, et j'étais loin de m'y
 « attendre. Je ne pensais pas que des clercs gallois, qui,
 « il y a si peu d'années, jouissaient, avec toute leur na-
 « tion, d'une liberté originelle, fussent capables de plier
 « sous le joug comme vos Anglais, qui sont depuis long-
 « temps serfs et subjugués, et pour qui la servitude est
 « devenue une seconde nature². »

Giraud de Barri renonça aux affaires ecclésiastiques, et, se livrant tout entier à la culture des lettres, sous le nom de Giraud le Cambrien, il fit comme écrivain élégant plus de bruit dans le monde qu'il n'en avait fait comme antagoniste du pouvoir³. En effet, bien peu de gens en Europe, au XII^e siècle, s'intéressaient à ce qu'un reste de l'antique population bretonne ne perdît point sa liberté religieuse, et, avec elle, la garantie de son indépendance nationale. Il n'existait guère alors parmi les étrangers de sympathie pour un pareil malheur ; mais, au sein même du pays de Galles, dans la portion du territoire où la terreur des lances normandes n'avait pas encore pénétré, les

1. *Ingratis beneficium dare et invitos a servitute et subjectione eripere.* (Girald. Cambrens., *De jure et statu menevens. eccles.* ; *Anglia sacra*, t. II, p. 564.)

2. *Quod canonici Walenses, qui originali gaudebant libertatis honore, sicut et gens sua tota... de Anglicis enim qui servi sunt olim atque subacti et jam quasi naturaliter servi... si a longa suæ servilis conditionis consuetudine, quæ tanquam in naturam converti potuit...* (Ibid., p. 564 et 565.)

3. GIRALDUS CAMBRENSIS, souvent cité plus haut. — Archidiaconatum suum cum præbenda resignavit, et in utroque nepotem suum institui procuravit. (Girald. Cambrens., *De rebus a se gestis* ; ibid., p. 465.)

1203 travaux de Giraud pour la patrie galloise étaient un sujet universel d'entretien et d'éloges. « Notre pays, disait le « chef de la province de Powis dans une assemblée politique, a soutenu de grands combats contre les hommes « de l'Angleterre; cependant jamais aucun de nous n'a « tant fait contre eux que l'élu de Saint-David; car il a « tenu tête à leur roi, à leur primate, à leurs clercs, à eux « tous, pour l'honneur du pays de Galles¹. » A la cour de Lewellyn, prince de la Cambrie septentrionale, dans un festin solennel, un barde se leva, et dit qu'avant de faire entendre un chant nouveau sur l'homme qui avait entrepris de relever la dignité du siège de Saint-David, il proposait à tous les assistants cette question : si, pour une telle entreprise, la gloire devait dépendre du succès². Lewellyn, parlant le premier, répondit en ces termes : « Je dis que celui qui a tiré de l'oubli et réclamé contre « toute l'Angleterre les droits de Saint-David a fait assez « pour sa gloire, quoi qu'il arrive. Car tant que durera le « pays de Galles, sa noble action sera célébrée d'âge en « âge par l'histoire écrite et par la bouche de ceux qui « chantent³. »

Une grande erreur des historiens au siècle dernier fut le jugement partial et dédaigneux porté alors sur les que-

1. Qui regem et archiepiscopum totumque simul Angliæ clerum et populum, propter honorem Walliæ tantis tam diuturnis et continuis infestare nisibus et molestare non desistit. (Girald. Cambrens., *De jure et statu monevrens. eccles.* ; *Anglia sacra*, t. II, p. 539.)

2. Processit in fine prandii, coram omnibus, vir quidam linguæ dicitur, cujusmodi lingua britannica sicut et latina Bardii dicuntur... Et cum sibi tam voce quam manu silentium indiceret, talem proposuit questionem. (Ibid.)

3. Quod quandiu Wallia stabit, nobile factum hujus et per historias scriptas et per ora cautium dignis per tempora cuncta laudibus... atque præconiis efferetur. (Ibid.)

relles entre rois et évêques qui éclatèrent si fréquemment 1203 et causèrent tant de troubles dans les siècles du moyen âge. Dans le récit de la plus tragique de ces luttes, celle de Henri II et de Thomas Beket, nos devanciers n'ont pas hésité à se déclarer sans réserve contre le plus faible et le plus malheureux des deux adversaires. Ils ont complètement oublié, envers un homme assassiné avec des circonstances odieuses, les principes de justice et d'humanité dont ils faisaient profession. Après six siècles, ils ont poursuivi sa mémoire avec une sorte d'acharnement; et pourtant il n'y avait rien de commun entre la cause des ennemis de Thomas Beket au xii^e siècle et celle de la civilisation au xvm^e. Les résistances épiscopales aux prétentions de la royauté, les litiges ecclésiastiques, les appels au saint-siège, n'étaient pas quelque chose d'aussi spécial qu'on se l'est figuré; à part ce qui touche les droits de la conscience et la liberté religieuse, il y avait là en jeu des intérêts et des droits d'un autre ordre. A cette chancellerie romaine, centre de la diplomatie du monde chrétien, arrivèrent souvent des pétitions laïques dénonçant au chef de l'Église des griefs purement et profondément nationaux; mais celles-là, il faut l'avouer, ne furent pas toujours accueillies par l'autorité pontificale.

Ni bulle ni bref du pape Innocent III ne vinrent menacer le fils de Henri II, lorsque sept chefs gallois en appelèrent à ce pape contre les commissaires étrangers que les rois d'Angleterre cantonnaient chez eux, sous le nom d'évêques¹. « Ces évêques, venus d'un autre pays,

1. Reverendissimo patri et domino Innocentio Dei gratia summo pontifici, Lewelinus, princeps Norwalliæ, Wennunwen et Madocus, principes Powisiæ, Grifinus et Mailgo, Resus ac Mareducus filii Resi, principes Sutwalliæ, salutem et debitam per omnia subjectionem. (Gi-

1203 « disaient les chefs dans leur supplique, nous haïssent,
 « nous et notre patrie; ils sont nos ennemis par instinct;
 « peuvent-ils s'intéresser au bien de nos âmes¹? Ce n'est
 « point chez nous qu'ils exercent l'office pastoral; mais
 « tout ce qu'ils peuvent enlever de notre pays par tous
 « les moyens, même illicites, ils le transportent en Angle-
 « terre et ils le dépensent dans les abbayes et les do-
 « maines que les rois leur concèdent, afin que là, en
 « sécurité, ils puissent nous excommunier dès qu'ils en
 « reçoivent l'ordre, et, pour ainsi dire, nous lancer le
 « trait par derrière². Chaque fois que les Anglais font
 « contre nous un mouvement hostile, aussitôt l'arche-
 « vêque de Canterbury met en interdit notre territoire. Il
 « excommunie la population en général, et, nominative-
 « ment, les chefs qui s'arment pour combattre à sa tête,
 « et il enjoint de faire la même chose à nos évêques qui
 « sont ses créatures et qui, en cela, lui obéissent de
 « grand cœur. Ainsi tous ceux d'entre nous qui, dans la
 « guerre que nous fait une nation ennemie, périssent
 « pour la défense du pays, meurent excommuniés³. »

On ne peut se défendre d'une douloureuse émotion en lisant le tableau de pareilles angoisses nationales; et ce fut moins de quatre mois après que cette plainte eut

rald. Cambrens., *De jure et statu menevens. eccles.*; *Anglia sacra*, t. II, p. 574.)

1. ... Nec terram nostram neque nos diligunt; sed sicut innato quodam odio corpora prosequuntur, ita nec etiam animarum lucra quaerunt. (Ibid.)

2. Ut quasi parthicis a tergo et a longe sagittis secure nos, quoties jubentur, excommunicare possint. (Ibid.)

3. Unde accidit ut quoties in bellicis conflictibus pro patria tuenda cum gente inimica congregimur, quicumque ex parte nostra ceciderint excommunicati cadunt (Ibid.)

retenti comme un cri de détresse dans le consistoire romain que le jugement du pape, cassant l'élection faite à Saint-David, éteignit par le silence la question du droit métropolitain de cette église, et laissa le pays de Galles gémir sous le joug religieux de l'Angleterre avant d'être tombé entièrement sous sa domination politique ¹. 1203

1. Qui nostræ causam electionis evacuavit, quique formam commissionis super statu [Menevensis ecclesiæ] primo conceptam ob partis adversæ favorem deteriorando mutavit, causam ille status extinxit. (Girald. Cambrens., *De jure et statu menevens. eccles.*, *Anglia sacra*, t. II, p. 593.)

LIVRE X

Depuis l'invasion de l'Irlande par les Normands établis en Angleterre,
jusqu'à la mort de Henri II.

(1171-1189.)

Il faut que le lecteur quitte la Bretagne et la Gaule, où jusqu'ici l'a retenu cette histoire, et que, pour quelques moments, il se transporte dans l'île occidentale, que ses habitants appelaient Érin, et les Anglais Irlande¹. Le peuple de cette île, frère des montagnards d'Écosse, formant, avec ceux-ci, le dernier reste d'une grande population qui, dans les temps antiques, avait couvert la Bretagne, la Gaule et une partie de la péninsule espagnole, offrait plusieurs des caractères physiques et moraux qui distinguent les races originaires du Midi. La majeure partie des Irlandais étaient des hommes à cheveux noirs, à passions vives, aimant et haïssant avec véhémence, prompts à s'irriter, et pourtant d'une humeur sociable. Enthousiastes en beaucoup de choses, et surtout en religion, ils mêlaient le christianisme à leur poésie et à leur littérature, la plus cultivée peut-être de toute l'Europe occidentale. Leur île comptait une foule de saints et de savants, vénéérés en Angleterre et en Gaule; car aucun

1. Les Anglo-Saxons orthographiaient *Ira-land*. — Dans les langues grecque et latine, on disait *Ierne*, *Ierna*, *Iuvernia*, *Ouernia*, *Ibervia*.

pays n'avait fourni, au moyen âge, plus de missionnaires chrétiens, ni d'hommes empressés de répandre chez les nations étrangères les études de leur patrie¹. Les Irlandais étaient grands voyageurs, et se faisaient toujours aimer des hommes qu'ils visitaient par l'extrême aisance avec laquelle ils se conformaient à leurs usages et à leur manière de vivre².

Cette facilité de mœurs s'alliait en eux à un amour extrême de l'indépendance nationale. Envahis à plusieurs reprises par différentes nations, soit du midi, soit du nord, ils n'avaient jamais admis de prescription pour la conquête, ni fait de paix volontaire avec les fils de l'étranger; leurs vieilles annales contenaient des récits de vengeances terribles, exercées à l'improviste par les indigènes sur leurs vainqueurs³. Les débris des anciennes races

1. Voyez, plus haut, livre I. — *Contigit duos Scotos de Hibernia cum mercatoribus Britannis ad littus Galliæ devenire, viros et in sæcularibus et in sacris scripturis incomparabiliter eruditos. Qui quotidie cum nihil ostenderent venale, ad convenientes emendi gratia turbas clamare solebant : si quis sapientiæ cupidus est, veniat ad nos, et accipiat eam : nam venalis est apud nos. (Monachi sangallensis, lib. I, De gestis Caroli Magni, apud Script. rer. gallic. et francic., t. V, p. 107.)—*

Exemplo patrum, commotus amore legendi,
Ivit ad Hibernos sophia mirabile claros.

(*Collectanea de Rebus hibernicis*, t. I, p. 112.)

2. Quid Hiberniam memorem, contempto pelagi discrimine, pene totam cum grege philosophorum ad littora nostra migrantem? quorum quisquis peritior est, ultro sibi indicit exilium. (*Epist. Herici monachi ad Carolum calvum, apud Script. rer. gallic. et francic., t. VII, p. 563.*)

3. Voyez dans le *Catholique* (ouvrage périodique), t. XIV, n° 42, une dissertation de M. le baron d'Eckstein sur les origines de la nation irlandaise. — Norwagienses ubique truncantur, et in brevi omnes omnino seu vi, seu dolo, vel morti traduntur, vel iterum Norwagiam

conquérantes, ou les petites bandes d'aventuriers qui étaient venues, dans un temps ou dans l'autre, chercher des terres en Irlande, évitèrent les effets de cette intolérance patriotique, en s'incorporant dans les tribus irlandaises; en se soumettant à l'ancien ordre social et en adoptant la langue du pays. C'est ce que firent, après beaucoup d'autres, les pirates danois et norvégiens qui, du ix^e au xi^e siècle, fondèrent, sur les côtes de l'est et du sud-est, plusieurs colonies, où, renonçant à leurs anciens brigandages, ils bâtirent des villes et devinrent commerçants¹.

L'invasion des hommes du Nord, sous laquelle succomba l'Angleterre, tandis que l'Irlande ne fut jamais entièrement conquise par eux, fit à ce dernier pays, par la ténacité même et la longue durée de la lutte, des maux irréparables. Après une guerre de plus de deux cents ans, durant lesquels l'île, attaquée sur toutes ses côtes, fut traversée dans tous les sens, lorsque le flot des envahisseurs s'arrêta et qu'il y eut un moment de repos, on chercha l'ancienne paix du pays et on ne la retrouva plus. La vieille constitution, qui établissait dans l'île cinq rois confédérés, et, au-dessus d'eux, un roi suprême², revint, il est vrai, mais avec un conflit d'ambitions rivales qui mettaient les rois provinciaux en guerre les uns contre les autres et faisaient de la royauté du pays le droit et la con-

et insulas unde venerant, navigio adire compelluntur. (Girald. Cambrens., *Topographia Hibernia*, apud Camden, *Anglica, Normannica*, etc., p. 749)

1. Non in bellica classe, sed sub pacis obtentu et quasi mercaturæ exercendæ prætextu, in insulam quidam advenerunt, qui et maritimos Hiberniæ portus statim occupantes, tandem de assensu principum terræ, civitates in ipsis varias construxerunt. (Ibid.)

2. *Rex Hiberniæ, rex regum, maximus rex*; en irlandais, *ardriagh*.

quête du plus fort. On ne vit plus s'assembler régulièrement, comme autrefois, les états généraux de l'Irlande qui élaient le roi de l'île entière et délibéraient sur les affaires communes à tout le pays, dans la ville fédérale de Tarah¹. Il ne restait guère de l'ancien ordre social que ce qu'avait laissé debout l'invasion sans cesse renouvelée, c'est-à-dire l'organisation des tribus irlandaises et l'esprit de clan avec ses mœurs, source primordiale et toujours vivace des mœurs et des coutumes de la nation.

Soustraite jadis à la conquête romaine par l'obstacle de deux mers, et visitée assez tard par cet enseignement chrétien qui propageait, avec la foi de l'Évangile, les traditions du monde civilisé², l'Irlande avait conservé, plus fortement qu'aucun autre peuple de même race, la vie de tribu et ce que celle-ci a de contraire à la véritable vie civile, soit dans la famille, soit dans l'État. Quand le pays, au commencement du XI^e siècle, fut rendu à lui-même désorganisé et divisé, il se trouva que le dévouement aux chefs patriarcaux, n'ayant plus son contre-poids dans l'obéissance à des lois communes, après avoir soutenu la résistance contre l'étranger, nourrit l'esprit de faction et l'anarchie. L'ordre public manquait de ressort, et, dans l'ordre domestique, l'adoption, par tout chef de famille, des veuves de ses proches parents, altérait, si elle ne la détruisait pas, l'unité du mariage; et produisait, au moins en apparence, un scandale qui choquait vivement

1. *Antiquioribus sæculis Temoria, sive Temra, quam hodie Tarah dicimus, in Midia, regia eorum (regum Hiberniæ) erat præcipua : ibi festa solemnia et comitia, statis temporibus, olim tenebantur.* (Jacobi Waræi, *De Hibernia et antiquitatibus ejus Disquisitiones*, cap. IV, p. 17.)

2. La mission de saint Patrice, l'apôtre des Irlandais, n'eut lieu que vers l'année 425.

800 les hommes formés à la double discipline du droit romain
à et du christianisme¹.
1070

Par un privilège singulier, l'Eglise d'Irlande résista mieux que la société laïque aux influences qui tendaient à ramener le pays vers la barbarie. Cette Église, d'une nature contemplative plus qu'active, s'était recueillie en elle-même et avait continué avec énergie sa vie studieuse et presque monastique, au milieu des désastres nationaux et du trouble des guerres civiles. Mais de cette qualité remarquable du clergé irlandais il était résulté un vice. Les prêtres, réunis en congrégations régulières autour des évêques, avaient plus de relations entre eux qu'avec le peuple. Ils célébraient les offices, ils administraient les sacrements à ceux qui les demandaient, mais ils négligeaient la prédication religieuse et l'instruction des enfants². Ils n'entraient pas en lutte ouverte contre les pas-

1. Quod valde detestabile est, et non tantum fidei, sed et cuilibet honestati valde contrarium, fratres pluribus per Hiberniam locis fratrum defunctorum uxores, non dico ducunt, sed traducunt, imo verius seducunt, dum turpiter eas et tam incestuose cognoscunt; veteris in hoc testamenti non medullæ sed cortici adhærentes. (Girald. Cambrens., *Topographia Hibernia*, apud Camden, *Anglica, Normannica*, etc., p. 742.) — La même chose avait lieu pour les belles-mères et les belles-filles. Mais quant au mariage, non-seulement la coutume irlandaise respectait les prohibitions de l'Église, mais encore elle allait au delà. *Conjugatorum est nullam usque in sextam vel etiam septimam progeniem sanguine sibi conjunctam aut illi quam habuerit aut quam habuit sibi proximo vel commatrem ducere uxorem.* (Usserius, *Veterum epistolarum Hiberniæ Sylloge*, p. 56.)

2. Est autem terræ istius clerus satis religione commendabilis; et, inter varias quibus pollet virtutes, castitatis prærogativa præeminet et præcellit. Item psalmis et horis, lectioni et orationi vigilanter inserviunt, et inter ecclesiæ septa se continentes, a divinis quibus deputati sunt officiis non recedunt. (Girald. Cambrens., *Topographia Hiberniæ*, p. 745, ed. Camden.) — In episcopis et prælatis hoc præcipue repre-

sions des chefs de clan qui attiraient à eux et retenaient dans leurs tribus, par toutes sortes de violences, non-seulement les pouvoirs politiques, mais encore les dignités ecclésiastiques. En un mot, ils aimaient la perfection pour eux-mêmes plus qu'ils ne travaillaient à la répandre autour d'eux, trop amis du repos, ou désespérant trop vite d'une nation que ceux qui l'appelaient barbare reconnaissent plus mêlée que toute autre de bons et de mauvais instincts et tour à tour excessive dans le bien comme dans le mal¹.

En effet, à travers l'anarchie et la décadence de civilisation qui accompagnèrent et suivirent le temps des invasions danoises, l'Irlande n'avait jamais cessé de produire des saints adoptés par l'Église, et elle conservait ses écoles de grammaire et de philosophie d'où sortirent, jusqu'au xii^e siècle, des hommes reconnus pour maîtres par tout l'Occident². Le peuple, quelque ignorant qu'il fût, sen-

hensione dignum invenio quod in populi tam enormiter delinquentis correctione desides nimis sunt et negligentes : quod igitur nec prædicant, nec corripunt, hinc ipsos prædico corripiendos. (Girald. Cambrens., *Topographia Hiberniæ*, p. 745, ed. Camden.)

1. Hujus itaque terræ prælati intra ecclesiarum septa de antiqua consuetudine se continent, contemplationi solum fere semper indulgent.. Unde accidit ut nec verbum Domini populo prædicant, nec scelera eorum eis annuntiant, nec in grege commisso vel extirpent vitia, vel inserant virtutes. (Ibid., p. 746.) — Est enim gens hæc cunctis fere in actibus immoderata, et in omnes affectus vehementissima. Unde et sicut mali deterrimi sunt et nusquam pejores, ita et bonis laudabiliores non reperies. (Ibid., p. 745.)

2. Quod de finibus Hiberniæ præ cæteris gentibus limina sanctorum per universum orbem, diris sæpe frigoribus ac æstivis solibus peregrinantur. (Ex vita B. Mariani abbat. ratispon., apud Ducange, *Glossar.*, verbo *Scoti*.) — Fuisse olim in Hibernia scholas insigniores, sive, ut nunc appellamus, academias, ad quas Hiberni et Britones, ac demum Galli et Saxones, tanquam ad bonarum litterarum emporia, confluerunt, ex antiquis scriptoribus fide dignis liquido constat. (Jacobi Warræi, *De Hibernia et antiquitatibus ejus Disquisitiones*, p. 71.)

800
à
1070

800 tait le prix des lettres et de la science, et il accordait son
 à
 1070 estime à quiconque en avait la moindre teinture. On regardait, dans l'île d'Érin, comme la plus haute gloire celle d'un grand littérateur; son nom était dans toutes les bouches; et la curiosité publique, s'attachait aux noms étrangers dont la réputation avait passé la mer et pénétré dans cette île où les poètes étaient vénérés à côté des prêtres, et où la royauté avait pour insignes une couronne et une harpe¹.

Si, comme on l'a vu, la cause anglo-saxonne et le malheur des fils du roi Harold trouvèrent en Irlande de vives sympathies et des auxiliaires contre la conquête², plus tard, la promotion de Laufranc à l'archevêché de Canterbury et l'arrivée en Angleterre de cet homme célèbre comme l'un des plus savants docteurs de l'Église et du siècle, fut pour les Irlandais lettrés une grande nouvelle.

1070 Il semble que cet événement ait éveillé parmi eux l'une des passions familières à leurs compatriotes voyageurs, celle de questionner l'étranger en renom sur des matières controversées ou des problèmes de solution difficile. Vers

1073 1073, Donald, évêque de Cashell, dans le royaume de Munster, et plusieurs autres personnes, probablement ecclésiastiques, s'entendirent pour adresser au prélat de Canterbury des lettres où ils le consultaient en commun sur un point de théologie et sur différents points de littérature. La question théologique roulait sur la nécessité de

1. Nec sacerdotes et rhythmici solum, sed omnes etiam litteris tincti, sunt in laude et gratia apud illos. Item ipsa optimarum artium cognitio est in honore maximo. (Stanihursti Dubliniensis, *De rebus in Hibernia gestis*, lib. IV, p. 49.) — Voy. Walker's, *Historical memoirs of the Irish bards*, p. 61.

2. Livre IV, aux années 1067 et 1068.

joindre l'eucharistie au sacrement du baptême; ni le sujet, ni le nombre des autres ne nous sont connus; mais leur pluralité certaine est ici un trait de caractère, une preuve du vif intérêt attaché par le clergé d'Irlande aux problèmes de science laïque. Il paraît que, tout savant qu'il était lui-même, le primat d'Angleterre goûta peu ce mélange; dans sa réponse, il discuta le point de dogme, mais il refusa dédaigneusement de traiter aucun point de littérature¹. « Vous nous avez envoyé à résoudre, dit-il, « des questions de lettres séculières; mais il ne convient « pas qu'un évêque donne ses soins à ce genre d'études. « Autrefois, il est vrai, j'y ai employé mes années de jeunesse; mais quand je suis monté à l'office pastoral, j'ai « résolu d'y renoncer². »

Bientôt l'occasion s'offrit pour des relations de plus grave conséquence entre l'Irlande et le grand homme d'église qui occupait le siège primatial de Canterbury. Les royaumes de Leinster et de Munster, les plus voisins de l'île de Bretagne, comprenaient les cinq villes maritimes fondées ou agrandies par les Danois, Wexford, Waterford, Cork, Limerick et Dublin. Cette dernière, la plus considérable de toutes, avait dans sa dépendance un petit territoire peuplé comme elle d'hommes du Nord, et

1. Cette réponse collective porte pour suscription : *Lanfrancus indignus sanctæ Cantuariensis ecclesiæ antistes, venerando Hiberniæ episcopo Domnaldo et iis qui sibi litteras transmiserunt, salutem et benedictionem.* (Usserius, *Veterum epistolarum hibernicarum Sylloge.*) — A la date de 1081, donnée par l'auteur de ce recueil, j'ai préféré celle que donne Wilkins, *Concilia Magnæ Britanniæ*, p. 361.

2. *Questiones sæcularium litterarum nobis solvendas misistis; sed episcopale propositum non decet operam dare hujusmodi studiis. Olim quidem juvenilem ætatem in his detrivimus, sed ascendentes ad pastorem curam, abrenuntiandum eis decrevimus.* (Usserius, *Veterum epistolarum hibernicarum Sylloge*, p. 52.)

1073 elle était politiquement la capitale des colonies danoises d'Irlande¹. Lorsque, vers la fin du x^e siècle, ces colonies embrassèrent le christianisme, Dublin, chef-lieu du gouvernement scandinave, qui les régissait, fut naturellement désigné, dans la formation de cette nouvelle Église, comme devant être le siège épiscopal. Pour la consécration de leur évêque, les colons danois ne voulurent pas recourir au ministère de l'Église d'Irlande, qui leur était suspecte, parce qu'ils avaient avec la nation, comme intrus à main armée sur son territoire, une inimitié naturelle; s'adressant là où nul esprit de malveillance n'existait contre eux, ils eurent recours à l'Église d'Angleterre et au métropolitain de Canterbury. On ne peut dire si de leur part cet appel religieux se fit avant ou après que l'Angleterre elle-même fut devenue possession danoise. Mais le dernier évêque de Dublin, encore vivant à la fin de l'année 1073, avait reçu l'épiscopat en 1038, sous le règne de Harde-
 1704 knut. Il mourut en 1074, et alors le clergé et le peuple de la ville, ayant choisi, pour lui succéder, un prêtre nommé Patrice, suivirent leur coutume, en dépit des changements politiques, et demandèrent la consécration de leur élu à l'archevêque de Canterbury. Lanfranc reçut d'eux une requête appuyée par Godred, roi norvégien de l'île de Man et des Hébrides, et maître du territoire de Dublin que lui disputait alors le roi irlandais de Leinster².

1. Maltebrun, *Géographie*, t. II, p. 479. — Ante annum 851, Danos Dublinio et regiuncula vicina, quam Fingalliam vocamus, potitos esse, ex historicis hibernicis liquet. (Jacobi Warasi, *De Hibernia et antiquitatibus ejus Disquisitiones*, cap. xxiv, p. 126.)

2. La suscription de cette lettre porte : *Venerando sanctæ Cantuariensis Ecclesiæ metropolitano Lanfranco, clerus et populus Ecclesiæ Dublinensis delitum subjectionem*. Il y est dit que l'Église de Dublin est la métropole de l'Irlande, ce qui serait une jactance absurde si ces mots

L'archevêque Lanfranc s'empessa de répondre à cet 1704
 hommage rendu à la dignité de son siège, hommage qui
 ouvrait à la domination normande un moyen d'influence
 capable de contre-balancer les sympathies des Irlandais
 indigènes pour la cause anglo-saxonne. Avec la clair-
 voyance et la décision qui lui étaient naturelles, il fit ce
 qu'on lui demandait et quelque chose de plus. Après avoir
 reçu de l'évêque de Dublin sacré par lui une profession
 écrite d'obéissance, il le renvoya chargé de présents ma-
 gnifiques pour son église¹. Il annonça au roi Godred que,
 par courtoisie, il qualifiait roi de l'Irlande, qu'il venait de
 faire droit à sa demande et à celle du peuple de Dublin,
 et, profitant des informations qu'on lui avait données sur
 l'état moral des territoires soumis à ce roi, il lui désigna,
 comme devant être interdites par lui, des infractions à la
 loi chrétienne du mariage, qui, en partie, dérivaien des
 anciennes mœurs irlandaises, et, en partie, des mœurs
 teutoniques apportées en Irlande par les colons scandi-
 naves². « On assure, lui disait-il, que dans votre royaume
 « il y a des hommes qui prennent des épouses, soit de leur

n'étaient pas réduits, pour le sens, à ceux de *métropole des colonies danoises de l'Irlande*. (Usserius, *Veterum epistolarum hibernicarum Sylloge*, p. 48.) — Godredus, sive Gothricus, cognomento Crovan, rex Manniæ, ut e chronico regum Manniæ intelligimus, subjugavit sibi Dublinium et magnam partem de Laynester. (Jacobi Waræi, *De Hibernia et antiquitatibus ejus Disquisitiones*, cap. XXIV, p. 139.)

1. Audivi quod libros et vestimenta et alia ornamenta ecclesiæ, quæ dominus Lanfrancus archiepiscopus dedit avunculo tuo domino Donato episcopo ad opus ecclesiæ, cui tua fraternitas præsidet, tu pro voluntate tua exponis et ea extraneis das. (Anselm. cantuariensis archiepiscopi *Epist. ad Samuelem Dublinensem episcopum*; Usserius, *Veterum epistolarum hibernicarum Sylloge*, p. 69.)

2. Lanfrancus non suis meritis, sed gratia Dei archiepiscopus, glorioso Hiberniæ regi Gothrico salutem cum orationibus. (Ibid., p. 48.)

1074 « propre parenté, soit de celle de leurs femmes décédées;
 « que d'autres abandonnent sans motif et à leur fantaisie
 « celles qui leur sont jointes par mariage légitime; que
 « plusieurs donnent leurs femmes à d'autres et reçoivent
 « celles d'autrui par un échange abominable. Si ces crimes
 « et d'autres existent sur les terres qui sont en votre puis-
 « sance, au nom de Dieu et pour le salut de votre âme,
 « ordonnez-en la répression¹. »

1074 L'évêque Patrice, attaché d'affection et d'obéissance à
 1085 la primatie anglo-normande, fut pour l'archevêque Lan-
 franc un informateur assidu de tout ce qui, en Irlande,
 pouvait concerner l'intérêt de l'Église et celui des conqué-
 rants de l'Angleterre. Il vécut jusqu'à la fin de l'année
 1084, et, un peu avant cette époque, il fit à la métro-
 pole anglaise un voyage au retour duquel il mourut.
 C'était le temps où commençait la grande alarme qui
 occupa si fort les Normands, dans l'année 1085. Le bruit
 d'un armement des Danois plus formidable que tous les
 autres rendait nécessaire une assurance d'amitié ou de
 neutralité de la part des nations voisines². Durant le
 temps que l'évêque de Dublin avait passé à Canterbury,
 Lanfranc l'avait interrogé sur l'état de l'Irlande, et il avait
 appris de lui que Terdelvach, ou Turlogh O'Brien³, de-

1. In regno vestro perhibentur homines, seu de propria seu de mortuarum uxorum parentela conjuges ducere, alii legitimi sibi copulatas pro arbitrio et voluntate relinquere; nonnulli suas alius dare et aliorum infanda commutatione recipere. Hæc et si qua sunt alia crimina, propter Deum et animam vestram in terra potestatis vestræ corrigi jubete. (Anselm. cantuariensis archiepiscopi *Epist.* ad Samuellem Dublinensem episcopum; Usserius, *Veterum epistolarum hibernicarum Sylloge*, p. 48.)

2. Voyez plus haut, livre vi.

3. Ce dernier nom, comme O'Niel, O'Connor, et les autres de ce genre, était le nom de la tribu, qu'on joignait au nom propre.

venu roi de toute l'île, sinon sans contestation, du moins avec une prépondérance décisive, serait flatté de voir son titre pleinement reconnu à l'étranger. Lanfranc lui écrivit une lettre de compliment où la louange excessive était revêtue des expressions les plus affectueuses¹. « Notre
 « frère et co-évêque Patrice nous a tant parlé de votre
 « grandeur, de sa pieuse humilité envers les bons, de sa
 « sévérité envers les méchants et de sa justice envers
 « tous, que, bien que nous ne vous ayons jamais vu,
 « nous vous aimons comme s'il nous avait été donné de
 « vous voir; et nous désirons vous servir sincèrement et
 « vous conseiller utilement, comme une personne qu'on
 « a vue et que l'on connaît bien². » Aux remontrances déjà
 faites précédemment sur les mœurs des habitants irlandais ou danois de race, le primat ajoutait des reproches dirigés contre l'Église d'Irlande. Il disait que les évêques y étaient sacrés par un seul évêque, que les enfants y étaient baptisés sans l'onction du saint-chrême, que l'ordination y était donnée à prix d'argent par les évêques, et il demandait sans retard la prohibition de ces pratiques sous la menace de châtimens ultérieurs³.

Si les faits allégués étaient exacts, la censure était juste; mais elle avait un défaut, celui de venir d'une autorité

1. La suscription porte : *Lanfrancus peccator et indignus sanctæ Dorobernensis ecclesiæ archiepiscopus, magnifico Hiberniæ regi Terdeleaco benedictionem, cum servitio et orationibus.* (Usserius, *Veterum epistolæ hibernicarum Sylloge*, p. 50.)

2. Ut quamvis vos nunquam viderimus, tanquam visos tamen vos diligamus, et tanquam visis et bene cognitis vobis salubriter consilere, et sincerissime servire cupiamus. (Ibid.)

3. Quod episcopi ab uno episcopo consecrantur; quod infantes baptismo sine chrisinate consecrato baptizantur; quod sacri ordines per pecuniam ab episcopis dantur... (Ibid.)

1085 non compétente, du primat de l'Angleterre devenu chef religieux des colonies scandinaves, contre les droits du primat de l'Irlande, l'archevêque d'Armagh, successeur de saint Patrice, l'apôtre des Irlandais. Désormais l'Église d'Angleterre avait les yeux, et en partie la main, sur celle d'Irlande, et celle-ci devait souffrir du contrôle exercé sur sa discipline par un prélat étranger suspect de malveillance et d'une ambition au service des intérêts de son pays. La question d'une métropole étrangère placée entre l'Église de Rome et l'Église nationale, le conflit de Dol contre Tours pour les Bretons armoricains, de Caerleon contre Canterbury pour les Bretons cambriens, de Saint-David contre le même siège pour le pays de Galles, s'élevait, pour l'Irlande, entre la primatie d'Armagh et la primatie anglaise, avec les mêmes conséquences, c'est-à-dire avec un froissement de la susceptibilité nationale, qui devait amener dans la sphère religieuse une réaction du principe d'autonomie et de l'esprit d'indépendance¹.

L'archevêque Lanfranc sacra, en 1085, un nouvel évêque de Dublin, et mourut en 1089². Sous l'épiscopat d'Anselme, son successeur, les habitants de Waterford, ville danoise du royaume de Munster, jusque-là rangés dans le ressort de l'évêché de Dublin, voulurent avoir un évêque à eux, soumis, comme celui de Dublin, à l'archevêché de Canterbury. Ce désir, qui n'était qu'un développement de la discipline religieuse adoptée par les

1. Voyez plus haut, liv. I et liv. IX.

2. Donatus (alias Dongus) O'Haingly, Ostmannus, Dublinii natus... Cantuariæ a Lanfranco... consecratus est archiepiscopus. (Jacobi Waræi *Disquisitiones*, p. 141.) — Ego Donatus, Dublinensis ecclesiæ antistes quæ in Hibernia sita est, canonicam obedientiam tibi promitto et successoribus tuis. (Usserii *Sylloge*, p. 88.)

colonies danoises depuis leur conversion au christianisme, 1085
 ne fut point contrarié par l'Eglise d'Irlande ni par le pou-
 voir indigène. Au contraire, et probablement pour le bien
 de la paix entre les deux races, le roi de Munster, le 1093
 vice-roi de Leinster, et les évêques de ces deux royaumes,
 appuyèrent de leurs signatures la requête des habitants
 de Waterford, portée au primat de Canterbury par l'é-
 vêque de leur choix dont ils lui demandaient l'institution
 canonique¹. Ainsi, le siège de Canterbury compta dès lors
 deux suffragants en Irlande, et sa suprématie put paraître,
 non plus un fait d'exception, mais un droit reconnu suc-
 cessivement. Dans cette situation nouvelle, le langage du
 primat d'Angleterre envers le clergé irlandais fit un pro-
 grès en assurance et en résolution. Il passa du conseil pro-
 prement dit à quelque chose qui tenait le milieu entre le
 conseil et l'ordre. Dans une lettre aux évêques-signataires
 de la pétition de Waterford, Anselme les invita formel-
 lement à recourir à ses décisions dans leurs litiges et dans
 toutes les causes qui dépasseraient l'autorité que les ca-
 nons donnent à de simples évêques². Plus tard, il fit acte 1095
 de juridiction et de censure contre l'évêque de Dublin et 1129

1. Anselmo Dei gratia Anglorum archiepiscopo, et omnibus diocesis
 suæ episcopis, clerus et populus oppidi Watafordiæ, cum rege Mur-
 chertacho et episcopo Domnaldo salutem in Domino... (Usserii *Syl-
 loge*, p. 64.) — Les signatures données par Eadmer, *Hist. nororum*,
 sont celles-ci : *Ego Murchertachus rex Iiberniæ subscripsi*; etc. Donald,
 qui ne nomme pas son siège, était archevêque d'Armagh depuis 1092.

2. Si quando vero, seu in consecrationibus episcoporum, seu in
 ecclesiasticorum negotiorum causis, seu quibuslibet aliis rationibus,
 aliquid quod ad sacram religionem pertineat inter vos ortum fuerit
 quod per vos canonice nequeat definiri, charitatis officio id ad notitiam
 nostram perferri commonemus. (Ibid., p. 63.) — Cette lettre, placée par
 Usserius sous la date *circa* 1095, a dû être postérieure et non antérieure
 à la lettre des habitants de Waterford.

1095 chargea celui de Waterford de la remise de ses lettres et
 à
 1121 d'un mandat pour admonition à faire de vive voix¹. Il
 entra plus avant dans l'examen des vices reprochés à la
 constitution de l'Église d'Irlande; il blâma le nombre ex-
 cessif et la circonscription trop restreinte des évêchés².
 Enfin, il prit ou se laissa donner le titre de primat de la
 Bretagne et de toutes les îles qui l'avoisinent, réalisant,
 au profit de son église anglo-normande, le rêve d'ambi-
 tion de l'église anglo-saxonne sous l'épiscopat d'Augustin
 et de ses premiers successeurs³.

1121 Lorsqu'en l'année 1121, les bourgeois et le clergé de
 Dublin demandèrent à l'archevêque Raoul, successeur
 d'Anselme, de sacrer un nouvel évêque élu par eux, leur
 lettre portait : « Sachez que les évêques d'Irlande, et sur-
 « tout celui qui réside à Armagh, ont à notre égard une
 « extrême jalousie, parce que nous ne voulons pas nous
 « soumettre à leur ordination, mais demeurer toujours
 « sous votre gouvernement⁴. » Le XII^e siècle, en effet, ve-

1. De his omnibus illi nostras mitto litteras, et populo ejusdem civi-
 tatis mando ut prædictarum rerum distributionem prohibeat. Et quo-
 niam non invenio per quem litteras nostras illi aptius mittam, precor
 fraternitatem vestram quatenus eas illi per præsentiam vestram exhi-
 beatis, ut eum charitative viva voce ut monitioni nostræ, quam illi
 scribimus, assensus præbeat, rogando et consulendo, moneatis. (Usse-
 rii *Sylloge*, p. 60.)

2. Anselmi arch. Cant., *Epist.* ad Muriardachum regem Hiberniæ.
 (Ibid., p. 66.)

3. Salutatur Anselmus primæ sedis archiepiscopus, Hibernorum
 omniumque septentrionalium insularum, quæ Orchades dicuntur, pri-
 mas. (Notæ Seldeni ad Eadmeri *Hist. nov.*, p. 202.) — Voyez plus haut,
 livre I.

4. Sciatis vos revera quod episcopi Hiberniæ maximum zelum erga
 nos habent, et maxime ille episcopus qui habitat Ardinachæ; quia nos
 nolumus obedire eorum ordinationi, sed semper sub vestro dominio esse
 volumus. (Usse-
 rii *Sylloge*, p. 70.)

nait de voir commencer en Irlande une réaction du pa- 1121
triotisme joint à l'esprit de réforme chrétienne. D'une
part, la population indigène repoussait avec défiance l'in-
tervention, dans ses affaires religieuses, du primat d'un
peuple étranger; de l'autre, elle était prise d'un désir pas-
sionné d'amender elle-même ce qu'on blâmait en elle
pour les mœurs et la discipline ecclésiastique, et d'accom-
plir cette révolution en pleine liberté d'examen dans des
conciles nationaux. Un premier synode, composé de laï-
ques et d'ecclésiastiques, s'assembla, en 1112, à Fiodh-
Ængusa, dans le royaume de Munster. Murkertach O'Brien,
roi de Munster, et les grands de ce royaume, l'évêque de
Cashell, cinquante autres évêques, trois cents prêtres et
trois mille personnes du clergé inférieur, y assistèrent¹.
Peu de temps après, une assemblée du même genre eut
lieu à Rath-Breasail, dans le royaume d'Ulster, sous la
présidence de Gillebert, évêque de Limerick, nommé ré-
cemment légat du siège apostolique en Irlande, et le pre-
mier, à ce qu'il semble, qui ait été décoré de ce titre².
Dans le synode de Rath-Breasail, aujourd'hui Clanbrassil,
près d'Armagh, une division régulière des diocèses d'Ir-
lande fut établie; leurs limites respectives furent déter-
minées, et le nombre des petits sièges épiscopaux et des
évêques à titre honorifique, l'un des anciens abus de
l'église d'Irlande, fut en partie corrigé³.

1. Una cum L episcopis, CCC presbyteris et MMM ordinis ecclesiastici,
ad regulas vitæ et morum clero et populo præscribendas. (Wilkins,
Concilia Magnæ Britanniae, p. 392.)

2. Quem aiunt prima functum legatione apostolicæ sedis per uni-
versam Hiberniam. (S. Bernardi, *De Vita S. Malachie*, inter ejus *Opera*,
t. I, col. 668.)

3. *Hist. of Ireland*, by Th. Moore, p. 390. — Nam, quod inauditum
est... mutabantur et multiplicabantur episcopi pro libitu metropolitani,

1121 Dans la lutte d'influence et d'autorité canonique entre le primat d'Armagh et le primat de Canterbury, l'avantage du second sur le premier consistait en ce que son siège était décoré du pallium, ornement qui manquait à l'autre siège. C'est par là qu'il exerçait un prestige capable de lui conquérir des suffragants, même dans les territoires uniquement peuplés d'Irlandais indigènes. Or, le titre de légat pontifical donné à un évêque irlandais rétablissait l'équilibre entre l'Église d'Irlande et la métropole étrangère; il suppléait au désavantage honorifique de la métropole indigène et, pour un temps du moins, éteignait le schisme de discipline qui divisait l'ancienne population de l'île et les colons de race danoise. Supérieur à l'un comme à l'autre des deux métropolitains, l'évêque irlandais, investi de la légation romaine, commandait à tous au nom du chef de l'Église universelle, sans porter nulle part l'idée blessante du commandement donné par le chef spirituel d'un peuple rival dont l'intérêt pouvait devenir hostile aux intérêts nationaux. C'est de là que vint aux synodes patriotiques tenus par les rois et le clergé d'Irlande le pouvoir de jeter les fondements d'une grande réforme qui bientôt se développa d'elle-même par suite d'une révolution arrivée dans l'église primatiale d'Armagh.

Cette église, fondée par saint Patrice, lieu de sa sépulture, et, à ce titre, métropole de toute l'Irlande, était tombée depuis plus d'un siècle sous le joug imposé par l'organisation des clans celtiques¹. Une puissante famille,

ita ut unus episcopatus uno non esset contentus, sed singulæ pene ecclesiæ singulos haberent episcopos. (S. Bernardi, *De Vita S. Malachiae*, inter ejus *Opera*, t. I, col. 667.)

1. Sedes illa, in qua et vivens præfuit et mortuus requiescit, in

celle des Amalgaid, occupait héréditairement la dignité 1121
 métropolitaine, et ses membres, étroitement ligués, ne
 souffraient pas qu'elle fût donnée à un homme né hors de
 leur tribu. Ils soutenaient cette prétention, qu'ils nom-
 maient leur droit, par des menaces d'inimitié mortelle, et,
 grâce à la crainte qu'ils inspiraient, il s'établit en leur fa-
 veur une sorte de prescription étrange ¹. En 1127, cette 1127
 tribu avait déjà fourni au siège d'Armagh une succession
 de huit archevêques, tous mariés, mais en même temps
 lettrés, ce qui était un trait de mœurs par où les clans de
 l'Irlande se distinguaient de la féodalité germanique ². Le
 dernier d'entre eux, Celse ou Célestin, homme d'un esprit
 sacerdotal, résolut de rompre lui-même cette scandaleuse
 coutume. A son lit de mort, il eut le courage d'expro-
 prier sa parenté et de faire un testament où il se donnait
 pour successeur le prêtre le plus vertueux de son dio-
 cèse, Malachy O'Morgair, qui devait être l'un des plus
 grands saints du siècle, l'ami vénéré de saint Bernard ³.
 L'archevêque Celse fit cet acte au nom de l'autorité qu'il 1127
 tenait comme vicaire de saint Patrice; il le notifia aux 1128
 grands et au roi d'Irlande, et le suffrage de tous ceux qui

tanta ab initio cunctis veneratione habetur, ut non modo episcopi,
 et sacerdotes, et qui de clero sunt, sed etiam regum ac principum
 universitas subjecta sit metropolitano in omni obedientia et unus
 ipse omnibus præsist. (S. Bernardi *Opera*, t. I, col. 667.)

1. Verum mos pessimus inoleverat diabolica ambitione potentum,
 sedem sanctam obtentum iri hæreditaria successione. Nec enim patie-
 bantur episcopari, nisi qui essent de tribu et familia sua. (Ibid.)

2. Denique jam octo exstiterant ante Celsum viri uxorati et absque
 ordinibus, litterati tamen... (Ibid.)

3. Celsus... et cognoscens quia moreretur, fecit quasi testamentum,
 quatenus Malachias deberet succedere sibi, quod nullus alius videretur
 dignior qui episcoparetur in sede prima. (Ibid.)

1127 désiraient une réforme ecclésiastique y répondit ¹. Mais
 1132 l'opposition du clan des Amalgaid ne fut pas vaincue aisément; ils s'emparèrent d'Armagh et y intronisèrent comme évêque un des leurs, appelé Maurice. Ils tinrent en échec, pendant cinq ans, l'autorité royale, et ce ne fut qu'après ce temps que Malachy, invité par un concile national à prendre possession de son siège, fit son entrée pontificale sous la protection d'une armée conduite par le roi d'Ulster ². Sa présence termina le scandale contre lequel avait protesté sa nomination devenue plus tard une élection canonique. Il gagna tous les esprits par sa douceur et ses vertus, et il entreprit d'achever par ses travaux l'œuvre de la réorganisation et de l'affranchissement complet de l'Église d'Irlande.

Pour mettre fin au schisme qui existait entre le clergé indigène et celui des colonies danoises, le nouvel archevêque d'Armagh commença par accorder à l'évêque de Dublin le titre de métropolitain que lui refusait impérieusement le primat de Canterbury. Il le détacha ainsi de ce dernier et l'attacha par reconnaissance à la primatie irlandaise. Ensuite, comme celle-ci était, dans l'ordre hiérarchique de l'Église, inférieure à la primatie de Canterbury, parce qu'elle n'avait pas l'usage du pallium romain, il résolut d'aller à Rome demander trois choses : la confirmation, pour le siège de Dublin, du titre de métropole; la concession du pallium pour le siège d'Armagh, et la même

1. Hoc præsentibus indixit, hoc mandavit absentibus, hoc specialiter ambobus Mamoniæ regibus et majoribus terræ, sancti Patricii auctoritate præcepit. (S. Bernardi *Opera*, t. I, col. 667.)

2. Anno ætatis sue xxxviii, pauper Malachias, pulso incubatore, intravit Ardmacha pontifex et metropolitanus totius Hiberniæ. Rege vero, cæterisque qui introduxerant eum, ad propria remeantibus, ipse remanet in manu Dei. (Ibid.)

concession pour le nouveau siège archiépiscopal de Dublin. 1127
 Il obtint la première¹ demande, mais non les deux autres, 1152
 et revint en Irlande investi de l'autorité de légat du saint-siège², et ayant réussi en partie à soustraire le siège de Dublin à la dépendance de l'église de Canterbury. Ce siège était désormais une métropole placée entre deux primaties et encore soumise, par l'usage, à la plus qualifiée des deux³. Enlever tout motif à un usage né de la diversité des races, injurieux pour l'Eglise d'Irlande et dangereux pour le pays, devint le but de tous les efforts de saint Malachy et l'objet d'un nouveau voyage qu'il fit pour aller trouver en France le pape Innocent II. Il mourut dans ce voyage, au monastère de Clairvaux, n'ayant pas encore eu de réponse définitive, et n'ayant pas eu le temps d'accomplir toute son œuvre à la fois religieuse et patriotique.

Cette œuvre se poursuivit après sa mort, et, quelques années plus tard, elle fut non-seulement achevée, mais agrandie par les actes d'un synode national présidé par Chrétien, évêque de Lismore, successeur de saint Malachy dans la légation apostolique, et où vint assister un cardinal romain, nommé Papire. Ce concile, tenu à Kells en 1152, réorganisa complètement l'Eglise d'Irlande; il régla 1152
 définitivement le nombre des évêchés, et, aux deux archevêchés des royaumes d'Ulster et de Leinster, Armagh

1. Post hæc petit Malachias confirmari novæ metropolis constitutionem et utriusque sedis pallia sibi dari. Et confirmationis quidem privilegium mox accepit... (S. Bernardi Opera, t. I, col. 674.)

2. Paranti jam repatriare commisit vices suas, per universam Hiberniam legatum illum constituens. (S. Bernardi, De Vita S. Malachie episcopi, cap. x, inter ejus Opera, t. I, col. 674.)

3. Erat et altera metropolitica sedes, quam de novo constituerat Celsus, primæ tamen sedi, et illius archiepiscopo subdita, tanquam Primati. (Ibid., col. 672.)

1152 et Dublin, il en ajouta deux autres, Cashell et Thuam, pour les royaumes de Munster et de Connaught. Le cardinal Papire était porteur de quatre palliums destinés à ces quatre métropoles, qui toutes devaient être soumises à la primatie d'Armagh; dès lors, en effet, le droit de celle-ci fut reconnu dans l'île entière par le clergé des villes danoises comme par le clergé indigène. L'indépendance religieuse était gagnée pour l'Irlande; mais cette révolution, à cause de sa grandeur même et par l'éclat qu'elle eut au dehors, fut la source de nouveaux périls, l'occasion indirecte d'événements qui, par une suite de circonstances fatales, aboutirent à la conquête et à l'asservissement du pays.

1155 Lorsque Henri, fils de Geoffroy Plante-Genest, fut devenu roi d'Angleterre, il lui vint à l'esprit de signaler son avènement, comme premier roi de race angevine, par une conquête presque aussi importante que celle du Normand Guillaume, son bisaïeul maternel. Il résolut de s'emparer de l'Irlande, et, à l'exemple du conquérant de l'Angleterre, son premier soin fut d'envoyer vers le pape, pour lui proposer de concourir à cette nouvelle entreprise, comme son prédécesseur, Alexandre II, avait pris part à la première¹. Le pape alors régnant était Adrien IV, homme de naissance anglaise, dont le nom de famille était Brekespeare, et qui, en s'expatriant fort jeune, avait échappé à la condition de misère faite à ses compatriotes. Trop fier pour travailler aux champs ou pour mendier en Angle-

1. Rex anglorum Henricus, nuntios solemnes Romam mittens, rogavit Papam Adrianum ut sibi liceret Hiberniæ insulam hostiliter intrare, et terram subjugare, atque homines illos bestiales ad fidem et viam reducere veritatis. (Matth. Paris., *Hist. Angliæ major.*, t. I, p. 95.)

terre, dit un ancien historien, il prit une résolution hardie, 1155
inspirée par la nécessité¹ ; il alla en France, puis en Provence, puis en Italie, entra dans une riche abbaye en qualité de secrétaire, devint abbé, ensuite évêque, et enfin pape². Sur le trône pontifical, Adrien parut avoir oublié tous les ressentiments d'un Anglais contre les oppresseurs de sa nation. Il affectait pour le roi Henri II la plus grande complaisance. Il reçut gracieusement son message relatif au projet de subjuguier l'Irlande, et, d'après l'avis du sacré collège, il y répondit par une bulle, dont voici quelques fragments :

« Adrien, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à son
« très-cher fils en Jésus-Christ, l'illustre roi des Anglais,
« salut et bénédiction apostolique³...

« Tu nous as fait savoir, très-cher fils en Jésus-Christ,
« que tu voulais entrer dans l'île d'Hibernie, pour en sou-
« mettre le peuple au joug des lois, y extirper les semences
« du vice, et aussi pour y faire payer au bienheureux
« apôtre Pierre la pension annuelle d'un denier pour chaque
« maison⁴.... Accordant à ce louable et pieux désir la fa-
« veur qu'il mérite, et à ta requête une réponse bienveil-
« lante, nous tenons pour agréable, qu'afin d'agrandir
« les limites de la sainte Église, de borner le cours des

1. Ingenue erubescens in Anglia vel fodere vel mendicare... forti necessitate aliquid audere coactus... (Guilielm. Neubrig., *de Reb. anglie.*, p. 121, ed. Hearne.)

2. Tanquam de pulvere elevatus sit, ut sederet in medio principum... (Ibid., p. 120.)

3. Rymer, *Fœdera, Conventiones, Litteræ*, vol. I, pars 1, p. 19.

4. ...Significasti siquidem vobis... te Hiberniæ insulam ad subdendum illum populum legibus christianis, et vitiorum iude plantaria extirpanda velle intrare, et de singulis domibus, annuam unius denarii beato Petro velle solvere pensionem. (Ibid.)

4158 « vices, de corriger les mœurs, d'enraciner la vertu et de
 « propager la religion chrétienne, tu fasses ton entrée
 « dans cette île, et y exécutes, selon ta prudence, tout ce
 « que tu jugeras à propos pour l'honneur de Dieu et le
 « salut des âmes¹. Que le peuple de cette contrée te re-
 « çoive et t'honore comme son seigneur et maître, sauf
 « le droit des églises, qui doit rester intact, et aussi la pen-
 « sion annuelle d'un denier, due par chaque maison au
 « bienheureux Pierre et à la très-sainte Église romaine²...

« Si donc tu juges à propos de mettre à exécution ce
 « que tu as conçu dans ta pensée, emploie tes soins à for-
 « mer ce peuple aux bonnes mœurs, et que, tant par tes
 « efforts que par ceux d'hommes reconnus suffisants de
 « foi, de parole et de vie, l'Église soit, dans ce pays, dé-
 « corée d'un nouveau lustre³; que la religion du Christ
 « y soit plantée et croisse; qu'en un mot, toute chose
 « concernant l'honneur de Dieu et le salut des âmes soit,
 « par ta prudence, ordonnée de telle manière que tu de-
 « viennes digne d'obtenir aux cieux la récompense éter-
 « nelle, et sur la terre un nom glorieux dans tous les
 « siècles⁴. »

Ce flux d'éloquence mystique servait, comme on peut
 le voir, d'une sorte d'enveloppe décente pour un pacte

1. Nos itaque, plura et laudabile desiderium tuum enim favore congruo prosequentes... acceptum habemus ut insulam illam ingrediaris et quæ ad honorem Dei et ad salutem illius terræ spectaverint exequaris. (Rymer, vol. I, pars 1, p. 19.)

2. Et illius terræ populus honorifice te recipiat, et sicut dominum veneretur; jure nimirum ecclesiarum illibato integro permanente et salva beato Petro et sacrosanctæ romanæ ecclesiæ de singulis domibus annua unius denarii pensione. (Ibid.)

3. Si ergo quod cepisti animo... ut decoretur ibi Ecclesia. (Ibid.)

4. Ut a Deo sempiternæ mercedis cumulum consequi merearis, et in terris gloriosum nomen valeas in sæculis obtinere. (Ibid.)

absolument semblable à celui de Guillaume le Bâtard avec le pape Alexandre II. Henri II se serait probablement hâté d'accomplir, comme Guillaume, son étrange mission religieuse, si une autre conquête, celle de l'Anjou, sur son propre frère Geoffroy, n'eût presque aussitôt détourné son attention. Ensuite il guerroya contre les Bretons et les Poitevins, qui tentaient de soutenir contre lui leur indépendance nationale. Enfin la rivalité du roi de France, qui ne cessait jamais de s'exercer, soit ouvertement, soit en secret, et surtout la longue et sérieuse querelle avec l'archevêque de Canterbury, l'empêchèrent d'aller conquérir, en Irlande, la royauté pour lui-même, et pour le pape la suprématie absolue jointe à un tribut annuel. Lorsque Adrien IV mourut, sa bulle dormait encore, attendant de l'emploi, au fond du trésor des chartes royales d'Angleterre, et elle y eût peut-être vieilli durant toute la vie du roi, si des événements imprévus n'avaient amené l'occasion de la faire paraître au grand jour.

On a vu plus haut comment des aventuriers normands et flamands de naissance avaient conquis le territoire de Pembroke et une portion des côtes occidentales du pays de Galles¹. En s'établissant sur les domaines usurpés par eux, ces hommes n'avaient point quitté leurs anciennes mœurs pour des habitudes d'ordre et de repos; ils consumaient au jeu ou en débauches tout le revenu de leurs terres, et les épuisaient au lieu de les améliorer, comptant sur de nouvelles expéditions, plutôt que sur l'économie domestique, pour réparer un jour leur fortune. En un mot, dans la condition de grands propriétaires, de riches seigneurs terriens, pour parler le langage de l'époque,

1. Voyez plus haut, livre VIII, p. 23 à 26.

1165 ils avaient conservé le caractère de soldats d'aventure,
 1169 toujours disposés à tenter les chances de la guerre au
 dehors, soit pour leur propre compte, soit aux gages
 d'autrui.

C'est sous cet aspect qu'ils se firent remarquer des habitants de l'île d'Érin, qui souvent venaient visiter, pour des affaires de négoce, les côtes du pays de Galles. Pour la première fois alors il se trouvait dans le voisinage de l'Irlande une colonie d'hommes exercés à porter l'armure complète, que, dans ce siècle, on appelait l'armure française¹; la vue des cottes de mailles et des grands chevaux flamands des compagnons de Richard Strong-bow, chose nouvelle pour les Irlandais, qui ne connaissaient que les armes légères, leur causa une grande surprise². Les voyageurs et les marchands, à leur retour, firent des récits merveilleux de la force et de l'adresse guerrière des nouveaux habitants de l'ouest de la Grande-Bretagne. Vers l'année 1169, le chef de la province orientale de l'Irlande, Dermot Mac-Morrough, roi de Leinster, vaincu en guerre par les chefs ses voisins et détrôné par ses propres sujets, s'avisa de passer en Angleterre, puis en Aquitaine, pour y voir le roi Henri II et-lui demander un secours capable de le rétablir dans son royaume. Henri II ne lui donna autre chose que des lettres patentes qui l'autorisaient à traiter de gré à gré dans toute l'étendue des possessions

1. ...Si ergo armatura gallica Kambri plenius et commatius uti assueverint... (Girald. Cambrens., *De Illandabilibus Wallis; Anglia sacra*, t. II, p. 454.)

2. Nndi et inermes ad bella procedunt. (Girald. Cambrens., *Topographia Hibernia*, apud Camden, *Anglica, Hibernica*, etc., p. 738.) — Inermes corpore pignant. (*Chron. Johan. Bromton.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 1975, ed. Selden.)

anglo-normandes, avec toute personne disposée à s'en-¹¹⁶⁵
gager militairement pour sa cause¹. Muni de ces lettres,¹¹⁶⁹
Dermot Mac-Morrogh traversa de nouveau l'Angleterre ;
mais il ne trouva l'occasion d'en faire un usage utile qu'à
son arrivée dans le pays de Pembroke, où il devait s'em-
barquer pour retourner en Irlande.

Les Normands et les Flamands de ce pays s'empres-
sèrent d'accepter les propositions que leur faisait le roi de
Leinster. Ils convinrent avec lui du taux de la solde en
terre ou en argent, et s'embarquèrent au nombre de
quatre cents chevaliers, écuyers et archers, sous la con-
duite de Robert, fils d'Étienne, Maurice, fils de Giraudet,
et Hervé de Mont-Maurice². Ils naviguèrent en droite ligne
de la pointe la plus occidentale du pays de Galles à la
pointe la plus orientale de l'Irlande, et abordèrent près
de Wexford, l'une des villes fondées par les Danois durant
leurs courses de piraterie et de commerce. Cette ville,
qui faisait partie du royaume de Dermot Mac-Morrogh,
lui avait été enlevée par l'invasion de ses adversaires et la
défection des habitants. Ceux qui la gardaient sortirent à
la rencontre de l'armée ennemie ; mais, quand ils virent
les armures complètes, les chevaux bardés de fer et l'ordre
de bataille, nouveau pour eux, des cavaliers venus du pays
de Galles, une sorte de terreur panique les saisit. Quoique
beaucoup plus nombreux, ils n'osèrent engager le combat

1. Quisquis ei de amplitudinis nostræ finibus tanquam homini et
fideli nostro, restitutionis auxilium impendere voluerit, se nostram in
hoc tam gratiam noverit quam licentiam obtinere. (Girald. Cambr.,
Hib. expugn., apud Camden, p. 760.)

2. Robertus Stephani filius, Mauritius Giraldi filius, .. Herveius de
Monte Maurisco... Mauritius de Prendelgast. (Ibid., p. 761.) — Spe-
lueri profusioris. (*Chron. Walter. Hemingford.*, apud *Rev. anglie.*
Script., t. II, p. 498, ed. Gale.)

1165 en rase campagne, et brûlant, dans leur retraite, tous les
 1169 villages voisins, avec les provisions qu'ils ne pouvaient emporter, ils s'enfermèrent dans les murs de Wexford¹.

1169 Dermot et les Normands en firent le siège et livrèrent
 1170 trois assauts consécutifs avec peu de succès, parce que les grands chevaux, les lances de huit coudées, l'arbalète et les cuirasses de mailles n'avaient de grands avantages qu'en plaine. Mais les intrigues de l'évêque de Wexford, qui eut le crédit de réconcilier les habitants avec leur roi, firent ouvrir les portes à l'allié des étrangers, qui, entré dans la ville sans coup férir, marcha aussitôt, dans la direction du nord-ouest, à la poursuite de ses adversaires et à la délivrance de son royaume². Dans cette expédition, la tactique militaire et l'armure complète de ses alliés lui furent d'un grand secours. Les armes les plus redoutables des habitants d'Érin étaient une petite hache d'acier, de longs javelots et des flèches courtes, mais très-aiguës. Les Normands, que leur vêtement de fer préservait de l'atteinte de cette espèce d'armes, abordaient de près les indigènes, et pendant que le choc de leurs grands *dextriers* culbutait les petits chevaux des Irlandais, ils attaquaient, avec leurs fortes lances ou leurs larges épées, l'homme qui n'avait pour armure défensive qu'un bouclier de bois léger et de longues tresses de cheveux serrées en nattes des deux côtés de la tête³. Tout le pays

1. Videns autem ordinatas præter solitum acies et equestrem turmam loriceis et galeis clypeisque fulgentibus insignem... suburbio toto igne succenso se statim intra muros reversa suscepit. (Girald. Cambrens., *Hibernia eripugn.*; apud Camden, *Anglica, Hibernica*, etc., p. 762.)

2. Interveniētibz... in urbe episcopis. (Ibid.)¹

3. Girald. Cambrens., *Topographia Hiberniæ*. — Spenser's, *State of Ireland*. — Ces tresses de cheveux se nommaient *glíbs* en langue irlandaise.

de Leinster fut reconquis par le fils de Morrogh, qui, ravi du secours prodigieux que lui avaient prêté les Normands, après leur avoir payé leur solde avec fidélité, les invita à demeurer près de lui, et leur offrit, pour les retenir, plus de terres qu'ils n'en possédaient ailleurs¹. Dans l'effusion de sa reconnaissance, il donna à Robert, fils d'Étienne, et à Maurice, fils de Giraudet, le gouvernement et tout le revenu de la ville de Wexford et de sa banlieue; à Hervé de Mont-Maurice deux districts sur la côte, entre Wexford et Waterford, et à tous les autres des possessions proportionnées à leur grade et à leur talent militaire².

Cet appel des étrangers dans les querelles intérieures du pays, et surtout l'établissement de ces étrangers en colonies permanentes dans les villes et sur le territoire du roi de Leinster, alarma toutes les provinces voisines, et l'inimitié particulière contre Dermot se transforma en hostilité nationale³. Il fut mis, comme ennemi public, au ban de la confédération irlandaise, et, au lieu d'un seul roi, presque tous lui déclarèrent la guerre. Les nouveaux colons, voyant leur cause intimement liée à la sienne, résolurent de faire tous leurs efforts pour le soutenir en se défendant eux-mêmes, et au premier bruit de l'orage qui s'amassait, ils envoyèrent quelqu'un des leurs en Angleterre recruter des aventuriers et des vagabonds, normands,

1. Nec suos adjutores abire passus est. (*Chron. Walter. Hemingford.*, apud *Rer. anglic. Script.*, t. II, p. 491, ed. Gale.)

2. Girald. Cambrens., *Hibernia expugnata*; apud Camden, *Anglica Hibernica*, etc., p. 762.

3. Cum... totius Hiberniæ populi indignari et tumultuari inciperent, eo quod gentem anglicam Hiberniæ immisissent... (*Chron. Walter. Hemingford.*, apud *Rer. anglic. Script.*, t. II, p. 498, ed. Gale.)

1169 français, ou même anglais de race ¹. On leur promettait
à
1170 une solde et des terres ; il en vint un grand nombre que le
roi Dermot accueillit comme les premiers, et auxquels il
fit, dès le débarquement, une fortune toute différente de
leur fortune antérieure, dont le mauvais état se trahissait
par les surnoms mêmes de quelques-uns d'entre eux,
comme Raymond le Pauvre, qui, sans changer de sobri-
quet, devint haut et puissant baron sur la côte orientale de
l'Irlande ².

La colonie étrangère, graduellement accrue sous les
auspices du chef de Leinster, qui voyait désormais en elle
son unique sauvegarde, avait, malgré ses engagements,
une tendance à séparer sa cause de celle du roi irlan-
dais, et à former par elle-même une société indépen-
dante. Bientôt les aventuriers dédaignèrent de marcher
au combat sous la conduite de celui dont ils recevaient la
solde, d'un homme ignorant la tactique, ou, comme on
s'exprimait alors, les *faits d'armes* de la chevalerie. Ils
voulurent avoir un capitaine d'une grande réputation en
guerre, et invitèrent à venir les commander Richard, fils
de Gilbert Strong-bow, et petit-fils du premier comte de
Pembroke ³. Cet homme, fameux entre les descendants
des conquérants du pays de Galles, comme celui qui pos-
sédait les plus vastes domaines, se trouvait alors telle-
ment appauvri par ses dépenses excessives et si fort in-
quiété par ses créanciers, que, pour fuir leurs poursuites

1. Illi metuentes paucitati suæ, accitis ex Anglia viris inopia labo-
rantibus et lucri cupidis. (*Chron. Walter. Hemingford.*, apud *Rer.*
angl. Script., t. II, p. 498, ed. Gale.)

2. LePovre, selon la vieille orthographe française. Poer, ou Pawer,
est encore aujourd'hui le nom d'une famille noble d'Irlande.

3. Et quia nondum habebant proprium principem, nec pro vôtò
pastorem... (*Ibid.*)

et réparer sa fortune, il n'hésita pas à se rendre à l'appel
des Normands d'Irlande¹.

1169
à
1170

Sa réputation et son rang lui firent trouver de nombreux compagnons. Il aborda, avec plusieurs vaisseaux, des soldats et des munitions de guerre, au même lieu où les alliés de Dermot avaient débarqué deux ans auparavant, et fut reçu avec de grands honneurs par ses compatriotes et par le roi de Leinster, forcé d'accueillir avec joie ce nouvel ami, qui pouvait devenir un jour redoutable pour lui-même². Richard joignit son armée à la colonie normande, et prenant le commandement de toutes ces forces, il attaqua Waterford, ville du royaume de Munster ou de Munster, la plus voisine du territoire occupé par les Normands. Cette ville, fondée par les corsaires septentrionaux, comme l'atteste son nom teutonique, fut alors prise d'assaut³. Les Normands y laissèrent une garnison, et, se dirigeant vers le nord, ils allèrent attaquer Dyvlin ou Dublin, autre ville fondée par les Danois, la plus grande et la plus riche de la côte orientale⁴. Soutenus par toutes les troupes du roi Dermot, ils prirent Dublin, et se mirent ensuite à faire des excursions en différents sens sur le plat pays, s'emparèrent de plusieurs cantons, s'en assurèrent d'autres par capitulation⁵, et je-

1170.

1. Qui cum esset magnanimus, et supra vires in expensarum profusione amplissimisque redivitibus extenuatus, et creditoribus obnoxius... (*Chron. Walter. Hemingford., apud Rer. anglic. Script., t. II, p. 498, ed. Gale.*)

2. Præstolantes socios optato lætificavit adventu. (*Ibid.*) — Giraldo. Cambrensis, *Hibernia expugnata*; apud Camden, *Anglica, Hibernica*, etc., p. 769.

3. *Ibid.*

4. Irruit super Dyvelinum. (*Chron. Walter. Hemingford., loc. sup. cit.*)

5. Plurimos... metu suo territòs in fœdus venire coegit. (*Ibid.*)

1170 tèrent les fondements de plusieurs châteaux forts, édifices
plus rares encore en Irlande qu'ils ne l'avaient été en
Angleterre avant la conquête¹.

1170 Les Irlandais, vivement frappés de ce progrès rapide
à
1171 des étrangers, l'attribuèrent à la colère divine; et, mêlant
un sentiment d'humanité à leurs craintes superstitieuses,
ils crurent conjurer le fléau qui leur venait d'Angleterre,
en affranchissant tous les hommes de race anglaise qui
se trouvaient esclaves en Irlande après avoir été enlevés
par des pirates ou achetés à prix d'argent². Cette résolu-
tion généreuse, décrétée dans un grand conseil des chefs
et des évêques du pays, ne fit point tomber l'épée des
mains de Richard, fils de Gilbert. Maître du royaume de
Leinster, sous le nom de l'Irlandais Dermot, dont il épousa
la fille³, et qui devint le protégé et le vassal de ses anciens
soldats à gages, le Normand menaçait de conquérir tout
le pays, à l'aide de nouvelles recrues d'aventuriers qu'il
appelait à lui d'Angleterre.

Mais le bruit de l'accroissement prodigieux de cette
nouvelle puissance parvenant au roi Henri II, lui inspira
une grande jalousie⁴. Jusqu'alors, il avait vu sans peine,
et même avec satisfaction, l'établissement des hommes

1. Et locis optimis munitiones construens. (*Chron. Walter. Hemingford.*, apud *Rer. anglic. Script.*, t. II, p. 498, ed. Gale.)

2. Cum universitatis consensu publice statutum : ut Angli ubique per insulam servitutis vinculo mancipati in pristinam revocentur libertatem. (Girald. Cambrens., *Hibernia expugnata*; apud Camden, *Anglico, Hibernica*, etc., p. 770.)

3. Fœderati regis filiam uxorem accepit. (*Chron. Walter. Hemingford.*, apud *Rer. anglic. Script.*, t. II, p. 498, ed. Gale.)

4. Fama de magnis semper majora vulgante... (Girald. Cambrens., *Hibernia expugnata*; apud Camden, *Anglico, Hibernica*, etc., p. 770.) — Cujus tam fausti successus cum regi innotuissent Angliæ, motus est rex. (*Chron. Walter. Hemingford.*, loc. sup. cit.)

d'armes de Pembroke sur les côtes de l'Irlande, et leur liaison avec l'un des rois du pays, qui se trouvait, de cette manière, engagé contre ses compatriotes dans une hostilité favorable aux desseins du roi d'Angleterre, si jamais il réalisait son ancien plan de conquête. Mais la possession d'une grande partie de l'île par un homme de race normande, qui chaque jour augmentait ses forces en ouvrant un asile aux aventuriers, et qui pouvait déjà, s'il le voulait, payer au pape la rente d'un denier par maison, alarma fortement l'ambition du roi¹. Il fit publier une proclamation menaçante, pour ordonner à tous ceux de ses hommes liges qui séjournaient présentement en Irlande, d'être de retour en Angleterre à la prochaine fête de Pâques, sous peine de *forfaiture de tous leurs biens*, et de bannissement perpétuel. Il défendit en outre qu'aucun vaisseau, parti de ses domaines d'Angleterre ou du continent, abordât en Irlande sous quelque prétexte que ce fût². Cette prohibition arrêta les progrès de Richard Strong-bow, qui se trouva subitement privé de tout nouveau renfort d'hommes, de provisions et d'armes³.

Faute de hardiesse personnelle, ou de moyens réels pour se maintenir par ses propres forces, Richard essaya de négocier un accommodement avec le roi, et députa vers lui, en Aquitaine, Raymond le Gros, l'un de ses lieu-

1. Quod non solum inconsulto, sed etiam ipso inhibente, rem tantam fuisset aggressus. (*Chron. Walter Hemingford.*, apud *Rev. anglic. Script.*, t. II, p. 498, ed. Gale.)

2. Ab Anglorum rege edictum est ut... nulla de cætero navis in Hiberniam... advectare præsumat... (*Girald. Cambrens.*, *Hibernia expugnata*, apud Camden., *Anglica, Hibernica*, etc., p. 770.) — Commectus navium penitus interdixit. (*Chron. Walter. Hemingford.*, apud *Rev. anglic. Script.*, t. II, p. 498, ed. Gale.)

3. Ne quod ex Anglia subsidium... inferretur. (*Ibid.*)

1171 tenants¹. Celui-ci fut mal reçu du roi, qui ne voulut ré-
pondre à aucune de ses propositions, ou plutôt y répon-
dit d'une manière assez expressive, en confisquant tous
les domaines de Richard en Angleterre et dans le pays de
Galles². Dans le même temps, la colonie normande du
pays de Leinster essuya une attaque violente de la part
des hommes de race danoise établis sur la côte nord-est
de l'Irlande, réunis aux Irlandais de race indigène. Les
confédérés étaient soutenus par Godred, roi de l'île de
Man, Scandinave de nom et d'origine, et chef d'un peuple
1171 mélangé de Galles et de Teutons. Ils tentèrent de repren-
1172 dre Dublin; les Normands résistèrent; mais craignant les
effets de cette nouvelle ligue formée contre eux dans le
dénûment où ils se trouvaient de tout secours extérieur,
par suite des ordonnances royales, ils crurent ne pouvoir
mieux faire que de se réconcilier avec le roi, à quelque
prix que ce fût³. Henri II exigea des conditions fort
dures; mais le comte de Pembroke et ses compagnons s'y
soumirent. Ils donnèrent au roi la cité de Dublin avec les
meilleures des villes qu'ils avaient conquises⁴. Pour prix
de cet abandon, le roi rendit à Richard, fils de Gilbert,
ses domaines confisqués, et confirma aux Normands d'Ir-
lande leurs possessions territoriales, pour les tenir de lui
en fief, sous condition de foi et d'hommage⁵. De chef

1. Girald. Cambrens., *Hibernia expugnata*, apud Camden, *Anglica, Hibernica*, etc., p. 775.

2. Fisco jussit applicari... (*Chron. Walter. Hemingford.*, apud *Rer. anglie. Script.*, t. II, p. 498, ed. Gale.)

3. In suam gratiam redire compulsi. (*Ibid.*)

4. Extorsit... civitatem Dyvelinum et cætera quæ... potiora videban-
tur. (*Ibid.*)

5. Residuum vero conquestionis suæ de rege et hæredibus suis ipse
et hæredes sui recognoscere. (*Girald. Cambrens., Hibernia expugnata*;
apud Camden, *Anglica, Hibernica*, etc., p. 775.)

souverain qu'il était, Richard Strong-bow devint sénéchal ¹¹⁷¹
 du roi d'Angleterre en Irlande; et le roi lui-même se mit ^à ¹¹⁷²
 promptement en route pour aller visiter les nouvelles
 possessions qu'il venait d'acquérir sans aucune peine.

Le lieu du rendez-vous assigné à l'armée royale fut la ¹¹⁷²
 côte occidentale du comté de Pembroke. Avant de monter
 sur son vaisseau, Henri II fit ses dévotions dans l'église
 de Saint-David, et recommanda au ciel le voyage qu'il
 entreprenait, disait-il, pour l'accroissement de la sainte
 Église¹. Il prit terre à Waterford, où les chefs normands
 du royaume de Leinster, et Dermot, fils de Morrogh, en-
 core roi de nom, mais dont la royauté titulaire, expirait
 nécessairement à l'entrée du roi étranger, le reçurent
 comme, dans ce siècle, les vassaux recevaient un seigneur
 suzerain². Leurs troupes se joignirent à son armée, qui
 marcha vers l'ouest, et parvint sans résistance jusqu'à la
 ville de Cashell. Les habitants de tout le pays voisin, déses-
 pérant de tenir tête à de si grandes forces, émigrèrent en
 foule et se réfugièrent dans la contrée montagneuse qui
 est au delà du grand fleuve de Shannon. Les rois des
 provinces du sud, laissés par cette terreur panique à la
 merci de l'étranger, furent contraints de se rendre à ses
 sommations, de lui jurer fidélité et de s'avouer tribu-
 taires³. Les Normands partagèrent entre eux les terres
 des Irlandais fugitifs; et quand ces derniers revinrent,
 poussés par la détresse, les vainqueurs les reçurent à titre
 de serfs sur la glèbe de leurs propres champs. Des garni-

1. Sanctique David sede devotis omnibus honorifice requisita. (Girald. Cambrens., *Hibernia expugnata*; apud Camden, *Anglica, Hibernica*, etc., p. 775.)

2. Ibid.

3. Et fidelitatem juraverunt. (Matth. Paris., t. I, p. 126.)

1172 sons normandes furent placées dans les villes, des officiers normands remplacèrent les anciens chefs nationaux, et tout un royaume, celui de Cork, fut donné par le roi Henri à Robert, fils d'Étienne, l'un des capitaines d'aventuriers qui lui avaient ouvert si aisément le chemin de l'Irlande¹.

Après avoir ainsi partagé et organisé les provinces du sud, le roi se transporta vers le nord, dans la grande ville de Dublin. Dès qu'il y fut arrivé, au nom de son droit de seigneurie, fondé, à ce qu'il disait, sur une donation de l'Église, il somma tous les rois irlandais de venir à sa cour, afin de lui prêter le serment de foi et d'hommage². Les rois du midi s'y rendirent; mais celui de la grande province occidentale de Connaught, auquel appartenait alors la suprématie sur tous les autres et le titre national de roi du pays, répondit qu'il ne se rendrait à la cour de personne, puisque lui seul était chef de toute l'Irlande³. La hauteur des montagnes et l'étendue des marais de sa province lui permirent de donner impunément cet exemple de fierté patriotique⁴. Ce fut aussi vainement que les sommations du roi d'Angleterre parvinrent dans le nord de l'île : pas un chef de la province de Thuall ou d'Ulster ne vint faire hommage à la cour normande de Dublin, et la souveraineté nominale de Henri II resta bornée par une ligne tirée du nord-est au sud-ouest, depuis

1. Girald. Cambrens., *Hibernia expugnata*; apud Camden, *Anglica, Hibernica*, etc., p. 776.

2. Ibid.

3. Dicens se regem et dominum Hiberniæ esse. *Chron. Johan. Bromton.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 1070, ed. Selden.)

4. Quia regio quam inhabitabat inaccessibilis... (*Matth. Paris.*, t. I, p. 126.)

l'embouchure de la Boyne jusqu'à celle du Shannon¹. 1172

On éleva à Dublin un palais de bois poli et peint suivant la mode d'Irlande, et c'est là que passèrent les fêtes de Noël ceux des chefs qui avaient consenti à placer leurs mains, comme vassaux, entre les mains du roi étranger². Là furent étalées, durant plusieurs jours, toutes les pompes de la royauté normande ; et le peuple irlandais, peuple doux et sociable, ami de la nouveauté et susceptible d'impressions vives, se plut, si l'on en croit les vieux auteurs, à considérer avec des regards curieux l'éclat dont s'entouraient ses maîtres, leurs chevaux, leurs armes, et la dorure de leurs habits³. Les membres du clergé et surtout les archevêques, installés peu d'années auparavant par les légats pontificaux, jouèrent un grand rôle dans cette soumission au droit de la force. Il est vrai que les prélats des contrées de l'ouest et du nord ne vinrent pas à Dublin, non plus que les chefs politiques de ces contrées ; mais ceux du midi et de l'est jurèrent au roi Henri fidélité envers et contre tous les hommes⁴. Ils adressaient au porteur de la bulle d'Adrien IV ce verset souvent appliqué par le clergé aux conquérants : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur⁵. » Mais Henri II ne se contenta point de ces témoignages précaires d'obéissance et de résigna-

1. Girald. Cambrens., *Hibernia expugnata* ; apud Camden, *Anglica, Hibernica*, etc., p. 776.

2. Palatium regium, miro artificio, de virgis levigatis ad modum patrie illius constructum... (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. angl. Script.*, p. 528. ed. Savile.)

3. Girald. Cambrens., *Hibernia expugnata* ; apud Camden, loc. sup. cit.

4. Fidelitatis ei contra omnes homines juratis. (*Chron. Joh. Bromton*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 1070, ed. Selden.)

5. Benedictus qui venit in nomine Domini.

1172 tion ; il en exigea de plus durables, et voulut que chacun des évêques irlandais lui remit des lettres signées et scellées en forme de charte authentique, par lesquelles tous déclaraient avoir constitué, de leur propre mouvement, « roi et seigneur de l'Irlande, le glorieux Henri, *fils de l'Emperesse*, et ses héritiers, à tout jamais¹. »

Le roi Henri se proposait d'envoyer ces lettres au pape régnant, Alexandre III, pour obtenir de lui une confirmation authentique de la bulle du pape Adrien. Afin de prouver d'une manière éclatante qu'il songeait à exécuter les clauses stipulées dans cette bulle pour l'avantage de l'Église romaine, il assembla dans la ville de Cashell un synode d'évêques irlandais et de prêtres normands, chapelains, abbés ou simples clercs, pour travailler à l'établissement définitif de la domination papale en Hibernie². Ce synode prescrivit strictement l'observation des canons prohibitifs du mariage jusqu'au sixième degré de parenté, loi toute nouvelle pour l'Irlande, où se contractaient de la manière la plus innocente une foule d'unions réprouvées par l'Église dans les autres pays chrétiens³. On prit encore, dans l'assemblée de Cashell, d'autres résolutions ayant pour objet de faire prévaloir la discipline canonique, et l'on décréta que le service des églises d'Irlande serait désormais modelé sur celui des églises d'Angleterre.

1. Ipsos... eum et hæredes suos sibi in reges et dominos in perpetuum constituisse. (*Chron. Johan. Bromton, apud Hist. angl. Script.*, t. I, col. 1070, ed. Selden.)

2. Girald. Cambrens., *Hibernia expugnata*; apud Camden, *Anglica, Hibernica*, etc., p. 776 et 777. — Ad regnûm Hiberniæ sibi et suis hæredibus confirmandum. (*Chron. Johan. Bromton, apud Hist. angl. Script.*, t. I, col. 1070, ed. Selden.)

3. Girald. Cambrens., *Hibernia expugnata*; apud Camden, *Anglica, Hibernica*, etc., p. 776.

« L'Hibernie, disaient les actes de ce concile, étant aujour- 1172
 « d'hui, par la grâce et la providence divines, soumise au
 « roi d'Angleterre, il est de toute justice qu'elle reçoive de
 « ce pays l'ordre et les règles capables de la réformer et
 « d'y introduire une meilleure façon de vivre¹. »

Ces choses se passèrent près de deux années après le 1172
 meurtre de Thomas Beket, dans un temps où le roi Henri 1173
 se trouvait ramené par la nécessité politique à de grandes
 dispositions d'humilité envers le pape; tout son ancien or-
 gueil vis-à-vis des cardinaux et des légats, et sa volonté de
 maintenir, contre le pouvoir épiscopal, ce qu'il appelait
 naguère les droits et la dignité de sa couronne, étaient
 alors évanouis². Le besoin d'obtenir l'aide et l'appui du
 souverain pontife, pour assurer sa puissance en Irlande,
 n'était pas la seule cause de ce changement, et la mort
 du primat de Cantebury y avait aussi contribué. Quelque
 désir qu'eût le roi d'être délivré de son antagoniste,
 quelque vivement qu'il eût exprimé ce désir dans ses
 accès d'irritation, les circonstances de l'assassinat, com-
 mis en plein jour, au pied de l'autel, lui déplurent et
 l'inquiétèrent. « Il était fâché, dit un contemporain, de
 « la manière dont le martyr avait eu lieu, et craignait
 « d'être appelé traître pour avoir, à la vue de tout le
 « monde, donné pleine et entière paix au saint homme,
 « et l'avoir presque aussitôt envoyé périr en Angleterre³. »

1. Dignum enim et justissimum est ut sicut dominum et regem et Anglia sortita est divinitus Hibernia, sic etiam exinde vivendi formam accipiant meliorem. (Girald. Cambrens., *Hibernia expugnata*; apud Camden, *Anglica, Hibernica*, etc., p. 777.)

2. Salva dignitate coronæ nostræ. — Voyez plus haut, liv. ix.

3. Dolebat enim rex de modo martyrii, et famæ suæ plurimum metuebat, ne proditoris elogio ubique terrarum notaretur utpote

1172 Les ennemis politiques de Henri II avaient saisi avide-
 1173 ^àment cette accusation de trahison et de parjure; ils la répandaient avec zèle, et donnaient le nom de *pré aux traîtres* à la prairie où s'était faite la réconciliation du primat et du roi d'Angleterre¹. Le roi de France s'épuisait en invectives et en messages, pour exciter de toutes parts la haine contre son rival, et surtout pour renouveler le soulèvement des provinces d'Aquitaine et de Bretagne². A l'exemple de la population anglo-saxonne, mais par de tout autres motifs, le roi Louis n'attendit pas un décret de l'Église romaine pour ériger en saint et en martyr celui qu'il avait tour à tour secouru, délaissé et secouru de nouveau, au gré de son propre intérêt. L'impression d'horreur que le meurtre de l'archevêque avait produite sur le continent lui fournit un prétexte pour rompre la trêve avec le roi Henri, et il se flatta d'avoir le souverain pontife pour auxiliaire dans la guerre qu'il voulait recommencer. « Que le glaive de saint Pierre, lui écrivait-il, soit tiré du fourreau pour la vengeance du martyr de Canterbury. Car son sang crie au nom de l'Église universelle, et demande satisfaction à l'Église³. » Thibaut, comte de Blois, vassal du roi de France, et qui désirait arrondir, aux dépens de l'autre roi, ses terres voisines de la Touraine, fut encore plus violent dans les dépêches qu'il envoya au pape. « Le sang du juste, disait-il, a été versé; les chiens

qui... (Gervas. Cantuar., *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. II, col. 1419, ed. Selden.)

1. Pratum proditorum. (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. III, cap. 1, p. 107.)

2. Voyez plus haut, livre VIII.

3. Denudetur gladius Petri.... quia sanguis ejus pro universali clamet Ecclesia. (*Epist. Ludovic. regis ad Alexandr. III papam*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 466.)

« de cour, les familiers, les domestiques du roi d'Angle- 1172
 « terre se sont faits les ministres de son crime ^à 1. Très-saint 1173
 « père, le sang du juste crie vers vous; que le Père tout-
 « puissant vous inspire la volonté et vous communique la
 « force de le venger². »

Enfin l'archevêque de Sens, qui s'intitulait primat des Gaules, lança un arrêt d'interdit sur toutes les provinces continentales du roi d'Angleterre³. C'était un moyen puissant de réveiller dans ces provinces les mécontentements populaires, car l'exécution d'une sentence d'interdit était accompagnée d'un appareil lugubre qui frappait vivement les esprits. On dépouillait les autels, on renversait les crucifix, on tirait de leurs classes les ossements des saints, et on les dispersait sur le pavé des églises; on enlevait les portes, qu'on remplaçait par des amas de ronces et d'épines; et aucune cérémonie religieuse n'avait plus lieu, si ce n'est le baptême des enfants nouveau-nés et la confession des mourants⁴.

Les prélats de Normandie, qui n'avaient aucune haine politique contre Henri II, n'exécutèrent point cette sentence; et l'archevêque de Rouen, qui s'érigeait en primat des provinces continentales soumises au roi d'Angleterre, défendit, par des lettres pastorales, aux évêques d'Anjou, de Bretagne et d'Aquitaine, d'obéir à l'interdit jusqu'à ce

1. Canes aulici, familiares et domestici regis Angliæ. (*Epist. Theobaldi ad Alexandr. III papam*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 469.)

2. Vobis insinuet vindictæ voluntatem et suggerat facultatem. (*Ibid.*)

3. *Epist. Willelmi senon. archiep. ad Alexandr. III papam*, *ibid.*, p. 467 et 475.

4. Præter baptismum parvulorum et poenitentias morientium. (*Epist. Alexandri papæ III ad rothomag. archiep.*, *ibid.*, p. 469.)

¹¹⁷² qu'il eût été ratifié par le pape¹. Trois évêques et plu-
¹¹⁷³ sieurs clercs normands partirent en ambassade pour Rome, afin d'y justifier le roi Henri de l'accusation de meurtre et de parjure². Aucun des membres du clergé aquitain ne fut mêlé dans cette affaire, soit que le roi se défiât d'eux, soit qu'ils eussent manifesté des dispositions peu favorables à sa cause. On peut juger de l'esprit qui les animait par la lettre suivante, adressée au roi lui-même par Guillaume de Trahinac, prieur de l'abbaye de Grandmont, près de Limoges, abbaye que Henri II aimait beaucoup, et dont il faisait alors rebâtir l'église. « Ah! seigneur roi, « qu'est-ce que j'apprends de vous? Je ne veux pas que « vous ignoriez que, depuis le jour où je sais que vous « êtes tombé de chute mortelle, j'ai renvoyé les ouvriers « qui bâtissaient à vos gages l'église de notre maison de « Grandmont, afin qu'il n'y ait plus rien de commun entre « vous et nous³. »

Pendant que le roi de France et les autres ennemis de Henri II lui imputaient directement le meurtre de l'archevêque de Canterbury, et s'efforçaient de présenter le crime des quatre chevaliers normands comme l'effet d'une mission expresse, les amis du roi essayaient d'accréditer une version toute contraire. Ils voulaient faire passer la mort violente de Thomas Beket pour un simple accident, où la haine du roi n'avait eu aucune espèce de part. Une prétendue narration des faits, rédigée et signée par un évê-

1. *Epist.* Rotrodi rothomag. archiep., apud *Script. rer. gallic. et francic.*, p. 477.

2. *Epist.* anonymi ad Richardum Pictav., archidiacon., *ibid.*, p. 478 et 479.

3. Hem! domine mi rex, quid est quod audio de vobis? Nolo vos ignorare quod... ne in ullo tecum particeps essemus. (*Epist.* Guillelm. de Trahinac ad Henricum, *ibid.*, p. 471.)

que, fut envoyée au pape Alexandre III, au nom de tout le clergé de Normandie. Les prélats normands racontaient que, se trouvant un jour réunis auprès du roi pour traiter des affaires de l'Église et de l'État, ils avaient appris inopinément de la bouche de certaines personnes revenant d'Angleterre, que certains ennemis de l'archevêque, poussés à bout par ses provocations, s'étaient jetés sur lui et l'avaient tué¹; qu'on avait caché quelque temps au roi cette fâcheuse nouvelle, mais qu'à la fin elle lui était parvenue, parce qu'on ne pouvait lui laisser ignorer un crime dont la punition lui appartenait par le droit de la puissance et du glaive²; qu'aux premiers mots du triste récit, il s'était répandu en gémissements, et abandonné à une douleur qui mettait à découvert l'âme de l'ami plutôt que celle du prince, paraissant tantôt comme stupéfait, et, tantôt jetant des cris et sanglotant³; qu'il avait passé trois jours entiers renfermé dans sa chambre, refusant toute nourriture et toute consolation, et paraissant avoir le projet de mettre fin à sa vie⁴: « Tellement, ajoutent les « narrateurs, que nous, qui d'abord nous lamentions sur « le sort du primat, nous commençâmes à désespérer du « roi, et à croire que la mort de l'un amènerait malheur « reusement celle de l'autre⁵. Enfin ses amis intimes se

1. Quod quidam inimici ejus, crebris, ut aiebant, exacerbationibus... provocati, temere in eum irruptione facta, personam ejus aggredi et crudeliter trucidare perstiterunt. (*Epist. Arnulphi lexov. episc. ad Alexandr. III papam, apud Script. rer. gallic. et francic., t. XVI, p. 469.*)

2. Jure potestatis et gladii. (*Epist. Arnulphi lexov. episc. ad Alexandr. III papam, ibid, p. 469.*)

3. Stupens interdum, et post stuporem ad gemitus acriores et acerbiores amaritudines revolutus. (*Ibid.*)

4. Voluntariam sibi perniciem indicere. (*Ibid.*)

5. Et in alterius nece miserabiliter utrumque credebamus interiisse. (*Ibid.*)

1172 « hasardèrent à lui demander ce qui l'affligeait à ce point
 1173 « et l'empêchait de revenir à lui-même. — C'est que je
 « crains, répondit-il, que les auteurs et les complices de
 « cet abominable forfait ne se soient promis l'impunité,
 « se fiant sur mon ancienne rancune, et que ma réputation
 « ne souffre des mauvais propos de mes ennemis, qui
 « ne manqueront pas de m'attribuer tout¹; mais, par le
 « Dieu tout-puissant, je n'y ai coopéré en aucune façon,
 « ni de volonté ni de conscience, à moins que l'on ne re-
 « garde comme un délit de ma part l'opinion, conservée
 « encore par certains hommes, que j'aimais peu l'arche-
 « vêque². »

Ce récit, dans lequel l'exagération des sentiments, l'appareil dramatique, l'affectation de présenter le roi comme l'ami le plus tendre du primate, sont des signes évidents de fausseté, obtint peu de crédit à la cour de Rome et dans le monde. Il n'empêcha point les malveillants de propager la croyance, également fausse, que Thomas avait été tué par l'ordre formel de Henri II. Pour affaiblir ces impressions, le roi prit le parti d'adresser lui-même au pape une relation du meurtre et de ses propres regrets plus conforme à la vérité que celle des prélats de Normandie, sans cesser pourtant d'être inexacte. Dans cette lettre, le roi d'Angleterre se gardait bien d'avouer que les quatre assassins étaient partis de sa cour, après l'avoir entendu proférer une exclamation de fureur qui pouvait passer pour un ordre, et il exagérait ses bons offices en-

1. Ne sceleris auctores et complices, veteris rancoris confidentia, impanitatem sibi criminis promississent... (*Epist. Arnulphi lexov. episc. ad Alexandr. III papam, apud Script. rer. gallic. et francic., t. XVI, p. 469.*)

2. Nisi forte in hoc delictum sit quod adhuc minus diligere credebatur... (*Ibid.*)

vers le primat, ainsi que les torts de ce dernier. « Je lui
 « avais rendu, disait-il, mon amitié et la pleine possession
 « de ses biens; je lui avais accordé de rentrer en Angle-
 « terre honorablement défrayé par moi¹; mais, à son re-
 « tour, au lieu des joies de la paix, il a apporté le glaive
 « et l'incendie. Il a mis en question ma dignité royale, et
 « excommunié sans raison mes plus zélés serviteurs².
 « Alors, ceux qu'il avait excommuniés, et d'autres encore,
 « ne pouvant supporter plus longtemps l'insolence de cet
 « homme, se sont jetés sur lui, et l'ont tué : ce que je ne
 « puis dire sans douleur³. »

La cour de Rome fit d'abord grand bruit de l'attentat sacrilège commis contre l'oint du Seigneur; et quand les clercs normands envoyés auprès d'elle présentèrent leurs lettres de créance, et prononcèrent le nom de Henri par la grâce de Dieu roi d'Angleterre, tous les cardinaux se levèrent en criant : « Arrêtez ! en voilà assez⁴ ! » Mais quand, sortis de la salle d'audience, et chacun en particulier, ils eurent vu briller l'or du roi⁵, ils devinrent beaucoup plus traitables, et consentirent à ne point le regarder comme directement complice du meurtre. Ainsi, malgré la clameur publique et les instances de ses enne-

1. Et cum honesto commeatu in Angliam transfretare concessi. (*Epist. Henrici regis ad Alexandr. III papam, apud Script. rer. gallic. et francic., t. XVI, p. 470.*)

2. Ipse vero in ingressu suo, non pacis lætitiâ, sed ignem portavit et gladium. (*Ibid.*)

3. Tantam igitur protervitatem hominis non ferentes, excommunicati et alii de Anglia irruerunt in eum... (*Ibid.*)

4. Acclamavit tota curia : Sustinete ! sustinete ! (*Epist. Richardi abbatis ad Henricum, ibid., p. 477.*)

5. Interventu quorundam cardinalium et magnæ pecuniæ. (*Epist. anonymi ad Richardum Pictav. archidiaconum, ibid., p. 479.*)

1172 mis, le roi d'Angleterre ne fut point excommunié, et deux
 1173 ^à légats partirent de Rome pour aller auprès de lui recevoir sa justification et l'absoudre définitivement¹. Les choses en étaient à ce point, lorsque Henri II partit pour l'Irlande, et par cette facile conquête fit diversion à ses inquiétudes. Mais ce succès même le plaça dans une nouvelle relation de dépendance à l'égard du pouvoir papal. Au milieu de ses travaux militaires et politiques dans le pays qu'il venait de conquérir, il avait sans cesse les yeux fixés sur l'autre bord de la mer, attendant avec anxiété la venue des ambassadeurs de Rome. Lorsque enfin, dans le carême qui termina l'année 1172, il apprit que les cardinaux Albert et Théodin étaient arrivés en Normandie; il quitta tout pour se rendre auprès d'eux, et partit, laissant ses conquêtes d'Irlande à la garde de Hugues de Lacy².

1173 Le roi Henri avait déjà obtenu de la cour de Rome sa radiation de la liste des personnes excommuniées pour le meurtre de Thomas Beket; mais cette cour, alors souveraine dans de pareilles causes, laissait toujours peser sur lui l'accusation de complicité indirecte³. Un pardon absolu et définitif ne devait être prononcé qu'après de nouvelles négociations et de nouveaux sacrifices pécuniaires. Dans le cas où le roi ne souscrirait point aux conditions du traité, les légats étaient chargés de mettre en interdit l'Angleterre et les possessions du continent : ce qui devait

1. Radulf. de Diceto, *Imag. hist.*, apud *Hist. angl. Script.*, col. 567, ed. Selden.

2 Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglie. Script.*, p. 528 et 529, ed. Savile. — Girald. Cambrens., *Hibernia expugnata*, apud Camden, *Anglica, Hibernica*, etc., p. 778.

3, *Epist. anonymi ad Richardum Pictav. archidisc.*, apud *Script. rer. gallic. et francie.*, t. XVI, p. 479.

ouvrir au roi de France l'entrée de la Bretagne et du Poitou. Mais en revanche, si Henri II se pliait à toutes leurs demandes, les légats devaient forcer le roi de France, par la menace d'une pareille sentence, à conclure aussitôt la paix avec l'autre roi¹.

La première entrevue du roi d'Angleterre avec les deux cardinaux eut lieu dans un couvent près d'Avranches. Les demandes des Romains, qui sentaient la position fâcheuse où se trouvait le roi, furent tellement exorbitantes, que ce dernier, malgré sa résolution de faire beaucoup pour plaire à l'Église, refusa de se soumettre à ce qu'ils lui proposaient. Il leur dit en les quittant : « Je retourne en Irlande, où j'ai beaucoup d'affaires ; quant à vous, allez en paix sur mes terres, partout où il vous plaira, et accomplissez votre mission². » Mais Henri II ne tarda pas à songer que le poids de ses affaires d'Irlande serait bientôt trop lourd pour lui sans la faveur pontificale ; et, de leur côté, les cardinaux devinrent un peu moins exigeants. On se réunit de nouveau, et après des concessions mutuelles, la paix fut conclue entre la cour de Rome et le roi, qui, selon la relation officielle envoyée par les légats, se montra plein d'humilité, de crainte de Dieu et d'obéissance à l'Église³. Les conditions imposées à Henri II furent un tribut en argent pour les frais de la guerre contre les Sarrasins, l'obligation de se rendre en personne à cette guerre, ou de prendre la croix, comme on disait alors, enfin l'a-

1. *Epist. anonymi ad Richardum Pictav. archidiac., apud Script. rer. gallie. et francic., t. XIII, p. 749.*

2. *Vos autem in pace ite per terram meam ubi vobis placuerit, et agite legationem sicut vobis injunctum est. (Anonymi Epist., apud Script. rer. gallie. et francic., t. XVI, p. 484.)*

3. *Cum tanta humilitate... obedientem Deo... (Alberti et Theodwini cardinal. Epist., ibid., p. 486.)*

- 1173 bolition des statuts de Clarendon et de toutes les lois, soit anciennes, soit nouvelles, qui seraient condamnées par le pape¹.

En vertu d'un arrangement préalable, le roi se rendit en cérémonie dans la grande église d'Avranches, et, posant la main sur l'Évangile, jura, devant tout le peuple, qu'il n'avait ni ordonné ni voulu la mort de l'archevêque de Canterbury, et que, l'ayant apprise, il en avait ressenti plus de chagrin que de joie². On lui récita les articles de la paix et les promesses qu'il avait faites, et il fit serment de les exécuter toutes de bonne foi et sans *mal engin*³. Henri, son fils aîné et son collègue dans la royauté, le jura en même temps que lui; et, pour garantie de cette double promesse, on en dressa une charte, au bas de laquelle fut apposé le sceau royal⁴. Ce roi qu'on avait vu naguère si plein de fierté devant la puissance pontificale, engageait les cardinaux à ne l'épargner en rien. « Seigneurs légats, leur disait-il, voici mon corps, il est en vos mains; et sachez pour sûr que, quoi que vous ordonniez, je suis prêt à obéir⁵. » Les légats se contentèrent de le faire agenouiller devant eux pour lui donner l'absolution de sa complicité indirecte, l'exemptant de

1. Quod prava statuta de Clarenduna et omnes malas consuetudines... penitus demitteret, juxta mandatum domini Papæ. (Anonymi *Epist.*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 484.)

2. In publica audientia... tactis sacrosanctis Evangeliiis... et... plus inde doluit quam lætatus est. (Ibid., p. 484.)

3. Absque fraude et malo ingenio. (Ibid., p. 485.)

4. Fecit etiam Henricum filium suum jurare... apponi sigillum suum. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 529, ed. Savile.)

5. Ecce, inquit, Domini legati, corpus meum in manu vestra est; scitote pro certo quod, quicquid jusseritis... (Anonymi *Epist.*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 485.)

l'obligation de recevoir sur son dos nu les coups de verge 1173 qu'on administrait aux pénitents¹. Le même jour, il expédia en Angleterre des lettres scellées de son grand sceau pour annoncer à tous les évêques qu'ils étaient dorénavant dispensés de leur promesse d'observer les statuts de Clarendon², et annoncer à tout le peuple que la paix était rétablie, à l'honneur de Dieu et de l'Église, du roi et du royaume³. Un décret pontifical qui déclarait l'archevêque Thomas saint et martyr, et dont les légats s'étaient munis, comme d'une pièce diplomatique nécessaire à leur mission, fut aussi envoyé en Angleterre, avec ordre de le promulguer dans les églises et sur les places publiques, dans tous les lieux où jusqu'à ce moment avaient été fouettés et piloriés ceux qui osaient appeler crime l'assassinat de *l'ennemi du roi*⁴.

A l'arrivée de ces nouvelles et du bref de canonisation, il y eut une grande rumeur parmi les hauts personnages d'Angleterre, laïques et prêtres; car il s'agissait pour eux de changer subitement de langage et d'opinion, et d'adopter comme un objet de culte public l'homme qu'ils avaient persécuté avec tant d'acharnement. Les comtes, les vicomtes et les barons qui avaient attendu Thomas Becket sur le rivage pour le tuer, les évêques qui l'avaient insulté dans son exil, qui avaient envenimé la haine du roi contre lui, et porté en Normandie la dénonciation qui

1. Flexis genibus... non tamen exutis vestibus, neque vulneribus appositis. (Anonymi *Epist.*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 485.)

2. Relaxavit episcopos de promissione quam ei fecerant. (Alberti et Theodwini cardinal. *Epist.*, *ibid.*, p. 486.)

3. Ad honorem Dei et Ecclesiæ, et meum et regni mei. (*Epist.* Henrii Angl. regis ad Bartholomæum exoniens. episc., *ibid.*, p. 487.)

4. Voyez plus haut, liv. IX.

1173 fut cause de sa mort, s'assemblèrent dans la grande salle de Westminster, pour entendre la lecture du bref papal conçu en ces termes ¹ :

« Nous vous avertissons, tous tant que vous êtes, et
« vous enjoignons par notre autorité apostolique, de cé-
« lébrer solennellement la mémoire de Thomas, le glo-
« rieux martyr de Canterbury, chaque année, au jour de
« sa passion ², afin qu'en lui adressant vos prières et vos
« vœux, vous obteniez le pardon de vos fautes, et que
« celui qui vivant a subi l'exil, et mourant a souffert le
« martyre pour la cause du Christ, étant invoqué par les
« fidèles, intercède pour nous auprès de Dieu ³. »

A peine la lecture de cette lettre était-elle achevée, que tous les Normands, clercs et laïques, élevèrent ensemble la voix, et s'écrièrent : *Te Deum laudamus* ⁴. Pendant que quelques-uns des évêques continuaient de chanter les versets du cantique de réjouissance, les autres fondaient en larmes, et disaient d'un ton passionné : « Hélas ! mal-
« heureux que nous sommes, nous n'avons point eu pour
« notre père le respect que nous lui devons, ni dans son
« exil, ni quand il revint d'exil, ni même après son re-
« tour ⁵. Plutôt que de le secourir dans ses traverses, nous
« l'avons persécuté obstinément. Nous confessons notre

1. Apud Westmonasterium recitatae fuerant litteræ domini Papæ in audientia episcoporum omnium ac baronum. (Matth. Paris., t. I, p. 127.)

2. Natalem Thomæ martyris gloriosi cantuariensis... diem videlicet passionis ejus. (Ibid.)

3. Ut qui pro Christo in vita exilium, et in morte, virtutis constantia, martyrium pertulit... (Ibid.)

4. Apicibus autem vix perlectis, levaverunt vocem omnes in sublime, dicentes... (Ibid.)

5. Debitam patri reverentiam, aut exulanti, aut ab exilio revertenti, vel etiam reverso. (Ibid.)

« erreur et notre iniquité ¹. » Et comme s'il n'avait pas ¹¹⁷³ suffi de ces exclamations individuelles pour prouver au roi Henri II que ses fidèles évêques d'Angleterre savaient tourner, à point nommé, au vent de sa volonté royale, ils se concertèrent pour que l'un d'entre eux, prenant publiquement la parole, prononçât, au nom de tous les autres, leur confession solennelle ². Gilbert Foliot, évêque de Londres, autrefois le plus ardent persécuteur du primate, l'homme le plus fortement inculpé auprès de la cour pontificale, pour le rôle qu'il avait joué dans les persécutions du nouveau saint et dans la catastrophe qui les avait couronnées, jura publiquement qu'il n'avait participé à la mort de l'archevêque, ni en action, ni en écrit, ni en paroles ³. Il était l'un de ceux qui, par leurs plaintes et par de faux récits, avaient excité si violemment la colère du roi contre le primate. Mais un serment effaça tout ; l'Église romaine fut satisfaite, et Foliot garda son archevêché ⁴.

Les avantages politiques qui devaient résulter de ce grand changement ne tardèrent pas à être obtenus par le roi d'Angleterre. D'abord, par l'entremise des légats, il eut avec le roi de France une entrevue sur la frontière de Normandie, et y conclut la paix à des conditions aussi favorables qu'il pouvait l'espérer ⁵. Ensuite, pour prix

1. Saum confiterentur errorem et iniquitatem. (Matth. Paris., t. I, p. 127.)

2. Ex ore unius episcopi omnium episcoporum est expressa confessio... (Ibid.)

3. Neque actu, neque verbo, neque scripto, procuravit. (Radulf. de Diceto, *Imag. histor.*, apud *Hist. angl. Script.*, col. 560, ed. Selden.) — Matth. Paris., t. I, p. 127.

4. Suo itaque restitutus officio. (Ibid.)

5. Ad Marchiam cum Francorum rege Ludovico colloquium habiturus accessit. (Girald. Cambrens., *Hibernia expugnata* ; apud Camden,

1173 de l'abandon qu'il venait de faire de ses anciens projets de réforme ecclésiastique, il reçut du pape Alexandre III la bulle suivante, relative aux affaires d'Irlande :

« Alexandre, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu,
« à son très-cher et illustre fils Henri, roi d'Angleterre,
« salut, grâce et bénédiction apostolique¹.

« Attendu que les dons octroyés, pour bonne et valable
« cause, par nos prédécesseurs, doivent être par nous
« ratifiés et confirmés, après avoir mûrement pesé et con-
« sidéré l'octroi et le privilège de possession de la terre
« d'Hibernie à nous appartenant, délivré par notre pré-
« décesseur Adrien, nous ratifions, confirmons et accor-
« dons semblablement ledit octroi et privilège, à la ré-
« serve de la pension annuelle d'un denier par chaque
« maison due à saint Pierre et à l'Église romaine, aussi
« bien en Hibernie qu'en Angleterre, pourvu toutefois
« que le peuple d'Hibernie soit réformé dans sa vie et
« dans ses mœurs abominables, qu'il devienne chrétien
« de fait comme il l'est de nom, et que l'église de ce
« pays, aussi désordonnée et grossière que la nation elle-
« même, soit ramenée sous de meilleures lois².... » Pour appuyer cette donation d'un peuple entier, corps et biens, une sentence d'excommunication et d'abandon au pouvoir du diable fut lancée contre tout homme qui oserait nier les droits du roi Henri et de ses héritiers sur l'Irlande.

Anglica, Hibernica, etc., p. 779.) — *Pacificavit se cum rege Francie.* (Benedict. Petroburg., apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII, p. 147.)

1. Rymer, *Fœdera, Conventiones, etc.*, t. I, pars. I, p. 45, ed. Londini, 1816.

2. Ibid., p. 43. — *Chron. Johan. Bromton*, apud *Hist. anglic. Script.*, col. 1071, ed. Selden.

Tout semblait donc s'arranger à souhait pour l'arrière-petit-fils du conquérant de l'Angleterre. L'homme qui l'avait importuné pendant neuf ans n'était plus, et le pape, qui s'était servi de l'obstination de cet homme pour alarmer l'ambition du roi, le secondait amicalement dans ses projets de conquête. Pour que rien ne troublât son repos, il le dispensait, par l'absolution, de tout remords qui eût pu inquiéter sa conscience après un meurtre commis, sinon par son ordre, du moins pour lui complaire. Il le dispensait même, implicitement, de l'obligation de punir ceux qui avaient commis ce meurtre par excès de zèle pour son intérêt¹; et les quatre Normands Traci, Morville, Fils d'Ours, et Le Breton, demeurèrent en sûreté et en paix dans un château royal du nord de l'Angleterre. Nulle justice ne les poursuivait, excepté celle de l'opinion populaire, qui répandait sur eux mille contes sinistres; par exemple, que les animaux mêmes avaient horreur de leur présence, et que les chiens refusaient de toucher aux restes de leurs repas². En gagnant l'appui du pape contre l'Irlande, Henri II se trouvait, par cet accroissement de puissance à l'extérieur, amplement dédommagé de la diminution de son influence sur les affaires ecclésiastiques; et rien ne prouve qu'il ne s'y soit pas résigné de bon cœur. Le pur goût du bien n'était pas ce qui l'avait conduit dans ses réformes législatives; et l'on doit se souvenir qu'une fois déjà il avait proposé au pape de lui abandonner les statuts de Clarendon, et plus encore, si, de son

1. Matth. Paris., t. I, p. 125.

2. Soli manducabant et soli bibebant, et fragmenta cibariorum suorum canibus proieiebantur, et cum inde gustassent, nolebant... comedere... (Chron. Johan. Bromton, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 1064, ed. Selden.)

1173 côté, il voulait consentir à sacrifier Thomas Becket¹. Ainsi, après de longues agitations, Henri II goûtait en paix la joie de l'ambition satisfaite : mais ce calme ne dura guère, et de nouveaux chagrins, où, par une fatalité bizarre, le souvenir de l'archevêque se trouve encore mêlé, vinrent bientôt affliger le roi.

Le lecteur se rappelle que durant la vie du primat, Henri II ne pouvant déterminer le pape à lui enlever son titre, avait résolu d'abolir la primatie elle-même, et que, dans cette vue, il avait fait couronner roi son fils aîné par les mains de l'archevêque d'York². Cette démarche, qui paraissait n'avoir d'importance qu'en ce qu'elle attaquait par sa base la hiérarchie religieuse établie depuis la conquête, eut des suites que personne n'avait prévues. Comme il y avait deux rois d'Angleterre, les courtisans et les flatteurs se partagèrent entre le père et le fils. Les plus jeunes et les plus actifs en intrigues se rangèrent du côté du dernier³. Une circonstance particulière lui attira surtout l'affection des Aquitains et des Poitevins, gens habiles, insinuants, persuasifs, avides de nouveautés par caractère, et prompts à saisir tous les moyens d'affaiblir la puissance anglo-normande, à laquelle ils n'obéissaient qu'à regret. Il y avait déjà longtemps que la bonne intelligence n'existait plus entre Éléonore de Guienne et son mari. Celui-ci, une fois en possession des honneurs et des titres que la fille du comte Guillaume lui avait apportés en dot, et pour lesquels seulement, au dire des vieux historiens,

1. Voyez plus haut, lib. ix.

2. Ibid.

3. *Credentes dominationem filii illico imminere.* (Matth. Paris., t. I, p. 128.)

il l'avait aimée et épousée¹, s'était mis à entretenir des maîtresses de tout rang et de toute nation. La duchesse d'Aquitaine, passionnée et vindicative comme une femme du Midi, s'efforça d'inspirer à ses fils de l'éloignement pour leur père, et les entoura de soins et de tendresse pour s'en faire un soutien contre lui². Du moment que l'ainé fut entré en partage de la dignité royale, elle lui donna des amis, des conseillers, des confidents intimes, qui, durant les absences nombreuses de Henri II, excitèrent, autant qu'ils purent, l'ambition et l'orgueil du jeune homme³. Ils eurent peu de peine à lui persuader que son père, en le faisant couronner roi, avait pleinement abdiqué en sa faveur, que lui seul était roi d'Angleterre, et que nul autre ne devait prendre ce titre, ni exercer le souverain pouvoir⁴.

Le vieux roi, c'est le nom qu'on employait alors pour désigner Henri II⁵, ne tarda pas à s'apercevoir des mauvaises dispositions où les confidents de son fils s'étudiaient à l'entretenir; plusieurs fois il le força de changer d'amis et de congédier ceux qu'il aimait le plus⁶. Mais ces mesures, auxquelles les occupations continuelles de Henri II sur le continent, et ensuite en Irlande, ne lui permet-

1. Maxime dignitatum quæ eam contingebant cupiditate illectus. (Gervas. Cantuar. Chron., apud *Hist. angl. Script.*, col. 1371, ed. Selden.)

2. Ex consilio matris suæ. (*Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII, p. 749.) — Matth. Paris., t. I, p. 126.

3. Regis Henrici junioris animum cœperunt avertere a patre suo. (Ibid.)

4. Ibid. — Quasi eo coronato, regnum expirasset paternum. (Guilielm. Neubrig., *de Reb. angl.*, p. 197, ed. Hearne.)

5. Rex senior, sic enim vulgo dicebatur. (Ibid.)

6. Removerat a consilio et famulatu filii sui Asculfum de Sancto-Hilario et alios equites juniores. (Robert de Monte, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII, p. 316.)

1173 taient pas de donner beaucoup de suite, aigrissaient le jeune homme sans le corriger, et lui donnaient une sorte de droit à se dire persécuté, et à se plaindre de son père¹. Les choses en étaient à ce point, lorsque la paix fut rétablie, par l'entremise du pape, entre les rois de France et d'Angleterre. Une des causes de leur dernière brouillerie était que le roi Henri, en faisant couronner son fils par l'archevêque d'York, n'avait point fait alors sacrer de même son épouse Marguerite, fille du roi de France². Ce tort fut réparé à la paix; et Marguerite, couronnée reine, souhaita de visiter son père à Paris. Henri II, n'ayant aucune raison pour s'opposer à cette demande, laissa le jeune roi accompagner sa femme à la cour de France; mais, au retour, celui-ci parut plus mécontent que jamais³; il se plaignait d'être roi sans terre et sans trésor, et de n'avoir pas une maison en propre où il pût demeurer avec sa femme⁴; il alla jusqu'à demander à son père de lui abandonner en toute souveraineté ou le royaume d'Angleterre, ou le duché de Normandie, ou le comté d'Anjou⁵. Le vieux roi lui conseilla de se tranquilliser et d'avoir patience jusqu'au temps où la succession de tous ses États viendrait à lui échoir. Mais cette simple réponse porta au dernier point le mécontentement du jeune homme; et depuis ce jour, disent les historiens

1. Ideo ille iratus... (Robert de Monte, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII, p. 316.)

2. Benedict. Petroburg., *ibid.*, p. 150.

3. Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 531, ed. Savile.

4. Ubi ipse cum regina sua morari posset. (Benedict. Petroburg., apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII, p. 150.)

5. *Ibid.* — Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 531, ed. Savile.

du temps, il n'adressa plus une parole de paix à son père ¹. 1173

Henri II, concevant des craintes sur sa conduite, et voulant l'observer de près, le fit voyager avec lui dans la province d'Aquitaine. Ils tinrent leur cour à Limoges, où Raymond, comte de Toulouse, quittant l'alliance du roi de France, vint faire hommage au roi d'Angleterre, suivant la politique flottante des méridionaux, sans cesse ballottés, et passant alternativement de l'un à l'autre des rois leurs ennemis². Le comte Raymond donna fictivement à son nouvel allié le territoire qu'il gouvernait; puis il le reçut fictivement en fief, et prêta le même serment que le vassal à qui un seigneur concédait réellement quelque terre³. Il jura de garder au roi Henri *féauté et honneur*, de lui donner aide et conseil envers et contre tous, de ne jamais trahir son secret, et de lui révéler, dans l'occasion, le secret de ses ennemis⁴. Lorsque le comte de Toulouse en vint à cette dernière partie du serment d'hommage : « J'ai à vous avertir, dit-il au roi, de mettre en sûreté vos « châteaux de Poitou et de Guienne, et de vous défier de « votre femme et de votre fils⁵. » Henri ne laissa rien entrevoir de cette confidence, qui semblait annoncer un complot auquel le comte de Toulouse avait été sollicité de se joindre : seulement il prit prétexte de plusieurs grandes parties de chasse qu'il fit avec des gens dévoués,

1. Nihil cum eo pacifice loqui potuit. (Benedict. Petroburg., apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII, p. 150.)

2. Pro urbe tolosana hominum fecit. (Gaufredi Vosiensis *Chron.*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XII, p. 443.)

3. Predictamque civitatem ex eorum beneficio recepit. (Ibid.)

4. Formulæ homagii et ligantiæ; apud Ducange, *Gloss. ad. script. mediæ et infimæ latinitatis*.

5. Raymundus tunc patefacit regi qualiter... (Gaufredi Vosiensis *Chron.*, loc. supr. cit.)

1173 pour visiter les forteresses du pays, les mettre en état de défense, et s'assurer des hommes qui y commandaient¹.

Au retour de leur voyage en Aquitaine, le roi et son fils s'arrêtèrent à Chinon pour y coucher, et dans la nuit même, le fils, sans avertir son père, le quitta et marcha seul jusqu'à Alençon. Le père se mit à le poursuivre, mais sans pouvoir l'atteindre; le jeune homme vint à Argentan, et de là passa de nuit sur les terres de France². Dès que le vieux roi l'eut appris, il monta aussitôt à cheval, et parcourut, avec la plus grande vitesse possible, toute la frontière de Normandie, dont il inspecta les places fortes, pour les mettre à l'abri d'un coup de main³. Il envoya ensuite des dépêches à tous les châtelains d'Anjou, de Bretagne, d'Aquitaine et d'Angleterre, leur ordonnant de réparer au plus vite et de garder avec soin leurs forts et leurs villes⁴. Des messagers se rendirent aussi près du roi de France, afin d'apprendre quels étaient ses desseins, et de réclamer le fugitif, au nom de l'autorité paternelle⁵. Le roi Louis reçut ces ambassadeurs dans sa cour plénière, ayant à sa droite le jeune Henri, revêtu d'ornements royaux. Lorsque les envoyés eurent présenté leurs dépêches, suivant le cérémonial du temps : « De la part de

1. Quasi gratia venandi... egressus, velociter urbes munivit et castra. (Gaufrédi Vosiensis, *Chron*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XII, p. 443.)

2. Ab Argentonio noctu recedens... (Radulf. de Diceto, *Imag. histor.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 561, ed. Selden.)

3. Equum ascendit, et transitum habens per marchiam suam et castellorum custodes præmuniens, equis sæpe mutatis... (Ibid., col. 562.)

4. Benedict. Petroburg., apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII, p. 150.

5. Paterno jure. (Guilielm. Neubrig, *de Reb. anglie.*, p. 197, ed. Hearne.)

« qui m'apportez-vous ce message ? » leur demanda le roi de France¹. « — De la part de Henri, roi d'Angleterre, « duc de Normandie, duc d'Aquitaine, comte des Ange-
« vins et des Manceaux. — Cela n'est pas vrai, répondit le
« roi, car voici à mes côtés Henri, roi d'Angleterre, qui
« n'a rien à me faire dire par vous². Mais si c'est le père
« de celui-ci, le ci-devant roi d'Angleterre, à qui vous
« donnez ces titres, sachez qu'il est mort depuis le jour
« où son fils porte la couronne ; et s'il se prétend encore
« roi, après avoir, à la face du monde, résigné le royaume
« entre les mains de son fils, c'est à quoi l'on portera
« remède avant qu'il soit peu³. »

En effet, le jeune Henri fut reconnu comme seul roi d'Angleterre dans une assemblée générale de tous les barons et évêques du royaume de France⁴. Le roi Louis VII, et, après lui, tous les seigneurs jurèrent, la main sur l'Évangile, d'aider le fils, de tout leur pouvoir, à conquérir les États de son père⁵. Le roi de France fit fabriquer un grand sceau aux armes d'Angleterre, pour que Henri le Jeune pût apposer ce signe de la légalité sur ses chartes et ses dépêches. Pour premier acte de souveraineté, celui-ci fit des donations de terres et d'honneurs, en Angleterre et sur le continent, aux principaux seigneurs de France et aux autres ennemis de son père⁶. Il confirma

1. Quis mihi talia mandat? (Guilielm Neubrig., *De reb. anglic.*, p. 197, ed. Hearne.)

2. Ecce adest, per vos mihi nihil mandat. (Ibid., p. 198.)

3. Scitote quia ille rex mortuus est... porro quod adhuc pro rege se gerit... mature emendabitur. (Ibid.)

4. Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rev. anglic. Script.*, p. 533, ed. Savile.

5. Quod auxiliarentur ei, modis omnibus, ad patrem suum de regno ejiciendum... (Ibid.)

6. Sigillo suo novo quod rex Franciæ ei fieri fecit. (Ibid., p. 534.)

1173 au roi d'Écosse les conquêtes que son prédécesseur avait faites dans le Northumberland¹, et donna au comte de Flandre toute la province de Kent, et les châteaux de Douvres et de Rochester. Il donna au comte de Boulogne un grand domaine près de Lincoln, avec le comté de Mortain en Normandie; enfin, au comte de Blois, Amboise, Château-Regnault et cinq cents livres d'argent sur les revenus de l'Anjou². D'autres donations furent faites à plusieurs barons d'Angleterre et de Normandie, qui avaient promis de se déclarer contre le vieux roi; et Henri le Jeune³ envoya des dépêches scellées de son nouveau sceau royal, à tous ses amis, à ceux de sa mère, et même au pape, qu'il essaya d'attirer dans ses intérêts par l'offre de plus grands avantages que la cour de Rome n'en retirait alors de son amitié avec Henri II. Cette dernière lettre devait être, en quelque sorte, le manifeste de l'insurrection; car c'était au souverain pontife que se faisaient alors les appels qui, de nos jours, s'adressent à l'opinion publique.

Une particularité remarquable de ce manifeste, c'est que Henri le Jeune y prend tous les titres de son père, excepté celui de duc d'Aquitaine, sans doute pour se mieux concilier la faveur des gens de ce pays, qui ne voulaient reconnaître de droit sur eux que dans la fille de leur dernier chef national. Mais une chose plus remarquable encore, c'est l'origine que le jeune roi attribue à ses différends avec son père, et la manière dont il se justifie d'avoir violé le commandement de Dieu qui prescrit

1. Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 534, ed. Savile.)

2. Ibid., p. 533-534.

3. Henricus junior; apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII, passim.

d'honorer père et mère. « Je passe sous silence, » dit la 1173
 lettre authentique ¹, « les injures qui me sont personnelles,
 « pour en venir à ce qui a le plus fortement agi sur moi.
 « Les insignes scélérats qui ont massacré, dans le temple
 « même, mon père nourricier, le glorieux martyr du
 « Christ, saint Thomas de Canterbury, demeurent sains
 « et saufs; ils ont encore racine sur terre; aucun acte de
 « la justice royale ne les a poursuivis après un attentat si
 « affreux ². Je n'ai pu souffrir cette négligence, et telle a
 « été la première et la plus forte cause de la discorde
 « actuelle. Le sang du martyr criait vers moi, je n'ai pu
 « l'exaucer, je n'ai pu lui rendre la vengeance et les
 « honneurs qui lui étaient dus; mais je lui ai du moins
 « rendu mes respects en visitant sa sépulture, à la vue et
 « au grand étonnement de tout le royaume ³. Mon père en
 « a conçu beaucoup de colère contre moi; mais, certes,
 « je crains peu d'offenser un père quand il s'agit de la
 « dévotion au Christ, pour lequel on doit abandonner père
 « et mère ⁴. Voilà l'origine de nos dissensions : écoute-
 « moi donc, très-saint père, et juge ma cause; car elle
 « sera vraiment juste, si elle est justifiée par ton autorité
 « apostolique ⁵. »

Pour apprécier à leur juste valeur ces assertions, il suffit

1. Henrici, filii Henrici II, ad Alexandrum III papam *Epist.*, apud *Script. rer. gallie. et francie.*, t. XVI, p. 644 et seq.

2. Proficiunt adhuc et radicem mittunt in terra, et nulla, post tam atrox et inauditum maleficium, regie ultionis secuta est manus. (*Ibid.*)

3. Sancti martyris visitando sepulturam, toto quidem regno id vidente et obstupente... (*Ibid.*)

4. Sed parum certe veremur offensam patris, ubi Christi devotio in causa est. (*Ibid.*)

5. Tunc quippe vere erit justa, si apostolatus vestri auctoritate justificata fuerit. (*Ibid.*, p. 645.)

1173 de rappeler les ordonnances rendues par le jeune roi lui-même lorsque Thomas Beket vint à Londres. Alors ce fut par son commandement exprès que le séjour de la capitale et de toutes les villes de l'Angleterre, hors celle de Canterbury, fut interdit à l'archevêque, et que tout homme qui lui avait présenté la main en signe de bienvenue fut déclaré ennemi public¹. Le souvenir de ces faits notoires était encore tout récent dans l'esprit du peuple, et de là vint, sans doute, la surprise générale que causa la visite du persécuteur au tombeau du persécuté, si toutefois cette visite elle-même n'est pas une fable. A ce récit, orné de toutes les formules de déférence qui pouvaient flatter l'orgueil du pontife romain, le jeune roi joignit une espèce de plan du nouveau régime qu'il se proposait d'instituer dans les États de son père, si Dieu lui faisait la grâce de les conquérir². Il voulait que les élections ecclésiastiques fussent rétablies dans toute leur liberté, et que la puissance royale ne s'y entremît d'aucune manière; que les revenus des églises vacantes fussent réservés pour le titulaire futur, et non plus levés pour le fisc, « ne pouvant » souffrir, disait-il, que les biens de la croix, acquis par « le sang du crucifié, devinssent l'aliment du faste, sans lequel les rois ne sauraient vivre³, » que les évêques eussent plein pouvoir d'excommunier et d'interdire, de lier et de délier par tout le royaume, et que jamais aucun membre du clergé ne fût cité devant les juges laïques,

1. Voyez plus haut, livre ix.

2. Henrici, filii Henrici II, ad Alexandrum III papam *Epist.*, apud *Sript. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 648.

3 *Res crucis, crucifixi elaboratas sanguine, in regios fastus seu luxus sæculares converti, sine quibus reges esse non solent.* (*Ibid.*, p. 646.)

comme le Christ devant Pilate¹. Henri le Jeune offrait 1473 encore de joindre à ces dispositions toutes celles qu'il plairait au pape d'y ajouter, et le priaît enfin d'écrire officiellement à tout le clergé d'Angleterre « que, par l'inspiration de Dieu et l'intercession du nouveau martyr, son « roi venait de lui conférer des libertés qui devaient exciter sa joie et sa reconnaissance². » Une pareille déclaration eût été en effet d'un grand secours au jeune homme qui, regardant son père comme déjà mort, s'intitulait Henri, troisième du nom. Mais la cour de Rome, trop prudente pour abandonner légèrement le certain pour l'incertain, ne s'empressa point de répondre à cette dépêche, et jusqu'à ce que la fortune se fût prononcée d'une manière plus décisive, elle préféra l'alliance du père à celle du fils³.

Outre ce fils, qu'on appelait communément le roi Jeune, en langue normande *li reys Josnes*, et *lo reis Joves*, dans le dialecte des provinces méridionales⁴, le roi d'Angleterre en avait encore trois autres : Richard, que son père, malgré sa jeunesse, avait fait comte de Poitiers, et qu'on nommait Richard de Poitiers ; Geoffroy, comte de Bretagne ; enfin Jean, qu'on surnommait *Sans-Terre*⁵, parce que, seul entre tous, il n'avait ni gouvernement ni province. Ce dernier était en trop bas âge pour prendre parti dans la querelle qui s'élevait entre son père et l'ainé de

1. Christus... ante Pilatum judicatus. (Henrici, filii Henrici II, ad Alexandrum III papam *Epist.*, apud *Script. rer. gallie. et francie.*, t. XVI, p. 647.)

2. Ut et ipsa lætetur de munere. (Ibid.)

3. Ibid., p. 649.

4. Rex Juvenis, rex Junior; *ibid.*, t. XIII, p. 116 et *passim*.

5. Richardus comes pictaviensis... Johannes qui *sine terra* nominatus est. (Gisleberti Montensis Hannon., *Chron.*, *ibid.*, p. 565.)

- 1173 ses frères; mais les deux autres embrassèrent la cause de leur aîné, excités par leur mère et sourdement poussés par leurs vassaux de Poitou et de Bretagne ¹.

Il en était de la vaste portion de la Gaule réunie alors sous le pouvoir de Henri II comme il en avait été de la Gaule entière au temps de l'empereur frank Lodewig, vulgairement appelé Louis le Pieux ou le Débonnaire. Les populations qui habitaient au sud de la Loire ne voulaient pas plus être associées à celles qui vivaient au nord de ce fleuve et aux habitants de l'Angleterre, que les Gaulois et les Italiens de l'empire de Karl le Grand n'avaient voulu demeurer unis aux Germains sous le sceptre d'un roi german². La rébellion des fils de Henri II, coïncidant avec ces répugnances nationales, et s'y associant, comme autrefois celle des enfants de Louis le Débonnaire, ne pouvait manquer de reproduire, quoique sur un théâtre moins vaste, les scènes graves qui signalèrent les discordes de la famille des Césars franks ³. Une fois l'épée tirée entre le père et le fils, il ne devait plus être permis à aucun d'eux de la remettre à volonté dans le fourreau; car, entre les deux partis rivaux dans cette guerre domestique, il y avait des nations, des intérêts populaires, incapables de fléchir au gré des rétors de l'indulgence paternelle ou du repentir filial.

- 1174 Richard de Poitiers et Geoffroy de Bretagne partirent d'Aquitaine, où ils étaient avec leur mère Éléonore, pour aller rejoindre leur aîné à la cour de France. Tous les deux y arrivèrent sains et saufs; mais leur mère, qui se disposait à les suivre, fut surprise voyageant en habit

1. Apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 644, in notis.

2. Voyez plus haut, livre II, t. I.

3. Ibid.

d'homme, et jetée dans une prison par l'ordre du roi d'Angleterre¹. A l'arrivée des deux jeunes frères auprès du roi de France, ce roi-leur fit jurer solennellement, comme à l'ainé, de ne jamais conclure ni paix ni trêve avec leur père sans l'entremise des barons de France; puis la guerre commença sur la frontière de Normandie². Dès que le bruit de ces événements se fut répandu en Angleterre, tout le pays fut en grande rumeur. Beaucoup d'hommes de race normande, et surtout les jeunes gens, se déclarèrent pour le parti des fils³; la population saxonne resta en masse indifférente à cette dispute, et individuellement les serfs et les vassaux anglais s'attachèrent au parti que suivait leur seigneur. Les bourgeois furent enrôlés de gré ou de force dans la cause des comtes ou vicomtes qui gouvernaient les villes, et armés, soit pour le père, soit pour les fils.

Henri II était alors en Normandie, et presque chaque jour s'enfuyait d'auprès de lui quelqu'un de ses courtisans les plus intimes, de ceux qu'il avait nourris à sa table, à qui il avait donné de ses propres mains le baudrier de chevalerie⁴. « C'était pour lui, dit un contemporain, le comble de la douleur et du désespoir, de voir passer l'un après l'autre à ses ennemis les gardes de sa chambre, ceux à qui il avait confié sa personne et

1. Regina vero Alienor, cum, mutata veste muliebri, recessisset, apprehensa est, et sub arcta custodia reservata. (Gervas. Cantuar., apud *Hist. angl. Script.*, t. II, col. 1424, ed. Selden.)

2. Ibid.

3. Tam de Anglia quam Normannia viri potentes et nobiles... (Apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 749.)

4. Hi quos donaverat cingulo militari... Adeo ut vix aliquem haberet ex omnibus caris suis... (Gervas. cantuar. *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. II, col. 1427, ed. Selden.)

1174 « sa vie ; car presque chaque nuit il en partait quelque'un « dont on découvrait l'absence à l'appel du matin¹. » Dans cet abandon, et au milieu des dangers qu'il présageait, le roi montrait une sorte de tranquillité apparente. Il se livrait à la chasse plus vivement que de coutume² ; il était gai et affable envers les compagnons qui lui restaient, et répondait avec douceur aux demandes de ceux qui, profitant de sa position critique, exigeaient pour leur fidélité des salaires exorbitants³. Son plus grand espoir était dans l'appui des étrangers. Il envoya au loin solliciter le secours des rois qui avaient des fils⁴. Il écrivit à Rome pour demander au pape l'excommunication de ses ennemis ; et afin d'obtenir dans cette cour un crédit supérieur à celui de ses adversaires, il fit au siège apostolique cet aveu de vasselage que Guillaume le Conquérant avait jadis refusé avec tant de hauteur⁵. Sa lettre au pape Alexandre III renfermait les phrases suivantes :

« Vous que Dieu a élevé à la sublimité des fonctions « pastorales, pour donner à son peuple la science du salut ; « quoique absent de corps, présent d'esprit, je me jette « à vos genoux⁶. À votre juridiction appartient le royaume « d'Angleterre, et moi je suis tenu et lié envers vous par « toutes les obligations que la loi impose aux feuda-

1. In quorum manibus mortem simul et vitam commiserat... Mane requisiti non comparebant. (Girald. Cambrens., *Hibernia expugnata* ; apud Camden, *Anglica, Hibernica, etc.*, p. 782.)

2. Matth. Paris., t. I, p. 128.

3. Et non sine magna mercede. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 534, ed. Savile.)

4. Ne ipsi exaltent filios suos supra id quod debent. (Ibid.)

5. Voyez plus haut, livre VI, t. II.

6. ...Licet absens corpore, præsens tamen animo, me vestris advolvo genibus. (Henrici II ad Alexandrum III papam *Epist.*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 650.)

« taires¹ ; que l'Angleterre éprouve donc ce que peut le 1174
 « pontife romain, et si vous n'employez les armes maté-
 « rielles, défendez au moins avec le glaive spirituel le
 « patrimoine du bienheureux Pierre². »

Le pape fit droit à cette demande en ratifiant les sentences d'excommunication que les évêques fidèles au roi avaient lancées contre les partisans de ses fils³. Il envoya de plus un légat spécial chargé de rétablir la paix domestique, et d'avoir soin que cette paix, quelles qu'en fussent les conditions, produisit quelque nouvel avantage aux princes de l'Église romaine.

Cependant, d'un côté le roi de France et Henri le Jeune, de l'autre les comtes de Flandre et de Bretagne, passèrent en armes la frontière de Normandie. Le second fils du roi d'Angleterre, Richard, s'était rendu en Poitou ; la plupart des barons de ce pays se soulevèrent pour sa cause, plutôt par haine du père que par amour des fils⁴. Ceux qui, en Bretagne, quelques années auparavant, avaient formé une ligue nationale, renouèrent leur confédération, et s'armèrent en apparence pour le comte Geoffroy, mais en réalité pour leur propre indépendance⁵.

1. ...Vestree jurisdictionis est regnum Angliæ, et quantum ad feudatarii juris obligationem, vobis duntaxat obnoxius teneor. (Henrici II ad Alexandrum III papam *Epist.*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 650.)

2. Experiatur Anglia quid possit Romanus pontifex, et quia materialibus armis non utitur, patrimonium B. Petri spirituali gladio tueatur. (*Ibid.*)

3. Rotrodi ad Alienoram *Epist.*, *ibid.*, p. 629.

4. Potius odio patris quam amore filii. (*Chron. S. Albini*, *ibid.*, t. XII, p. 483.)

5. *Ibid.* — Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 534, ed. Savile.

1174 Attaqué ainsi sur plusieurs points, le roi d'Angleterre n'avait de troupes dans lesquelles il eût pleine confiance qu'un grand corps de ces mercenaires qu'on appelait alors *Brabançons*, *Cotereaux* ou *Routiers*, bandits en temps de paix, soldats en temps de guerre, servant au hasard toutes les causes, aussi braves et mieux disciplinés que les autres milices du temps¹. Avec une partie de cette armée, Henri II arrêta les progrès du roi de France, et il envoya l'autre partie contre les Bretons révoltés. Ceux-ci furent vaincus en bataille rangée par l'expérience militaire des Brabançons, et forcés de se renfermer dans leurs châteaux et dans la ville de Dol, que le roi d'Angleterre assiégea et prit en quelques jours².

La défaite des Bretons diminua l'ardeur, non des fils du roi Henri et de leurs partisans normands, angevins ou aquitains, mais du roi de France, qui désirait par-dessus tout conduire cette guerre au moins de frais possible. Craignant d'être obligé à de trop grandes dépenses d'hommes et d'argent, ou voulant essayer d'autres combinaisons politiques, il dit un jour aux fils révoltés qu'il serait bien fait à eux de se réconcilier avec leur père. Les jeunes princes, contraints par la volonté de leur allié à un soudain retour d'affection filiale, le suivirent au lieu assigné pour les conférences de paix³. Non loin de Gisors, dans

1. *Braibancenos suos, de quibus plus cæteris confidebat...* (Benedict. Petroburg., apud *Script. rer. gallie. et francie.*, t. XIII, p. 155.) — *Viginti millia Brabancenorum qui fideliter servierunt illi.* (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglie. Script.*, p. 534, ed Savile.) — *Coterelli, rutarii*; *route*, en vieux français, signifie bande.

2. *Guilielm. Neubrig., de Reb. anglie.*, p. 204, ed. Hearne.

3. *Franci sumptibus tædiosis affecti... filios regis Anglorum ad gratiam patris reducere summopere studuerunt.* (Radulf. de Diceto, *Imag. histor.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 582, ed. Selden.)

une vaste plaine, se trouvait un orme gigantesque, dont 1174 les branches, à force d'art, étaient ramenées jusqu'à terre, et sous lequel avaient lieu, de temps immémorial, les entrevues des ducs de Normandie et des rois de France¹. C'est là que vinrent les deux rois accompagnés des archevêques, évêques, comtes et barons de leurs terres. Les fils de Henri II firent leurs demandes, et le père se montra disposé à leur accorder beaucoup. Il offrit à l'aîné la moitié des revenus royaux de l'Angleterre, et quatre bons châteaux forts dans ce pays, s'il y voulait demeurer, ou, s'il l'aimait mieux, trois châteaux en Normandie : un dans le Maine, un dans l'Anjou, un dans la Touraine, avec tous les revenus de ses aïeux les comtes d'Anjou, et la moitié des rentes de Normandie². Il offrit pareillement des terres et des revenus à Richard et à Geoffroy. Mais cette facilité de sa part, et son vif désir de faire cesser à jamais tout motif de querelle entre ses enfants et lui, alarma de nouveau le roi de France³. Ce roi cessa de vouloir la paix, et permit aux partisans des fils de Henri II, qui la redoutaient beaucoup, de susciter des obstacles et d'intriguer pour rompre les négociations entamées⁴. L'un de ces

1. Ulmus erat visu gratissima, gratior usu,
Ramis ad terram redeuntibus...

(Guillelm. Britonis *Philippid.*, lib. III, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVII, p. 148.)

— Ulmum quamdam pulcherrimam... ubi colloquia haberi solebant... (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 645. ed. Savile.)

2. ...Quatuor idonea castella. (Benedict. Petroburg., apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII, p. 156.)

3. Ibid.

4. Sed non fuit de consilio regis Franciæ quod filii regis hanc pacem cum patre suo facerent. (Ibid.)

- 1174 hommes, Robert de Beaumont, comte de Leicester, alla jusqu'à dire en face des injures au roi d'Angleterre, et porta la main à son épée¹. Il fut retenu par les assistants; mais le tumulte qui suivit cette scène arrêta tout accommodement, et bientôt les hostilités recommencèrent entre le père et les fils. Henri le Jeune et Geoffroy demeurèrent avec le roi de France; Richard se rendit en Poitou; et Robert de Beaumont, qui avait mis la main à l'épée contre le roi, alla en Angleterre se joindre à Hugues Bigot, l'un des plus riches barons du pays, et zélé partisan de la rébellion².

Avant que le comte Robert eût pu arriver dans sa ville de Leicester, elle fut attaquée par Richard de Lucy, grand justicier du roi. Les hommes d'armes du comte se défendirent vigoureusement et obligèrent les bourgeois saxons de combattre avec eux; mais une partie du rempart ayant été ruinée, les soldats normands firent leur retraite dans le château de Leicester, abandonnant la ville à elle-même³. Les bourgeois continuèrent de résister, ne voulant point se rendre à discrétion à ceux pour lesquels ce n'était que péché véniel de tuer un Anglais en révolte. Obligés enfin de capituler, ils achetèrent pour trois cents livres d'argent la permission de quitter leurs maisons et de se disperser où ils voudraient⁴. Ils cherchèrent un refuge sur les terres des églises : quelques-uns se rendirent au bourg de Saint-Alban, et un grand nombre à

1. Et apposuit manum gladio ut percuteret regem. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 536, ed. Savile.)

2. Ibid. — *Chron. Johau. Bromton*, apud *Hist. anglic. Script.*, t. I, col. 1095, ed. Selden.)

3. Matth. Paris., t. I, p. 128.

4. Ut haberent quo vellent licentiam abeundi. (Ibid.)

celui de Saint-Edmund, martyr de race anglaise, toujours prêt, selon l'opinion populaire, à protéger les hommes de sa nation contre la tyrannie des étrangers¹. A leur départ, la ville fut démantelée par les troupes royales, qui enlevèrent les portes et abattirent les murailles². Pendant que les Anglais de Leicester étaient ainsi châtiés de ce que le gouverneur normand avait pris part à la révolte, l'un des lieutenants de ce gouverneur, appelé Anquetil Malory, ayant réuni un assez grand nombre de vassaux et de partisans du comte Robert, attaqua la ville de Northampton, dont le vicomte tenait pour le roi³. Ce vicomte força les bourgeois de prendre les armes pour son parti, comme ceux de Leicester avaient été armés de force pour l'autre cause. Un grand nombre furent tués et blessés, et deux cents emmenés prisonniers⁴. Tel est le triste rôle que jouait la population de race anglaise dans la guerre civile des fils de ses vainqueurs.

Les fils naturels du roi Henri étaient restés fidèles à leur père, et l'un d'entre eux, Geoffroy, évêque de Lincoln, poussait vivement la guerre, assiégeant les châteaux et les forteresses des barons de l'autre parti⁵. Pendant ce temps, Richard fortifiait pour sa cause les villes et les châteaux du Poitou et de l'Angoumois, et ce fut contre lui que le roi marcha d'abord avec ses fidèles Brabançons, laissant la Normandie, où il avait le plus d'amis, se débattre contre

1. Quasi ad sinum protectionis. (Matth. Paris, t. I, p. 128.)

2. Ibid.

3. Chron. Johan. Bromton, apud Hist. angl. Script., t. I, col. 1093, ed. Selden.

4. Captis ducentis burgensibus, præter illos qui vulnerati interierunt. (Ibid.)

5. Ibid. — Chron. S. Albini, apud Script. rer. gall. et franc., t. XII, p. 483.

1174 le roi de France. Il mit le siège devant la ville de Saintes, défendue alors par deux châteaux, dont l'un portait le nom de capitole, reste des souvenirs de l'ancienne Rome, conservés dans plusieurs cités de la Gaule méridionale¹. Après la prise des forts de Saintes, Henri II attaqua avec ses machines de guerre les deux grosses tours de l'église épiscopale, où les partisans de Richard s'étaient cantonnés². Il s'en empara, ainsi que du fort de Taillebourg et de plusieurs autres châteaux, et dans son retour vers l'Anjou il dévasta toute la frontière du pays des Poitevins, brûlant les maisons et déracinant les vignes et les arbres à fruits³. A peine arrivé en Normandie, il apprit que son fils aîné et le comte de Flandre, ayant rassemblé une grande armée navale, se préparaient à descendre en Angleterre⁴. Cette nouvelle le décida à s'embarquer lui-même pour ce pays; il emmena prisonnières sa femme Éléonore et sa bru Marguerite, fille du roi de France⁵.

De Southampton, lieu de son débarquement, le roi se dirigea vers Canterbury, et du plus loin qu'il aperçut l'église métropolitaine, c'est-à-dire à trois milles de distance, il descendit de cheval, quitta ses habits de soie, dénoua sa chaussure, et se mit à marcher nu-pieds sur le pavé rocailleux et couvert de boue⁶. Arrivé dans l'église

1. Capitellum, præsidium majus. (Radulf. de Diceto, *Imag. histor.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 575, ed. Selden.)

2. Accessit ad majorem ecclesiam militibus multis et armatis referatam. (Ibid.)

3. Et vineas et arbores fructiferas extirpari fecit. (Benedict. Petroburg., apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII, p. 158.)

4. *Chron. S. Albini*, ibid., t. XII, p. 484.

5. Et adduxit secum utramque reginam, et Braibancenos. (Benedict. Petroburg., ibid., t. XIII, p. 159.)

6. ...Et per vicos et plateas civitatis luteas... nudis pedibus inces-

qui renfermait le tombeau de Thomas Beket, il s'y prosterna la face contre terre, pleurant et sanglotant en présence de tout le peuple de la ville, attiré par le son des cloches¹. L'évêque de Londres, ce même Gilbert Foliot qui avait été le plus grand ennemi de Thomas durant sa vie, et qui, après sa mort, avait voulu le faire jeter dans un borbier, monta en chaire, et s'adressant à l'assistance : « Vous tous ici présents, dit-il, sachez que Henri, « roi d'Angleterre, invoquant, pour le salut de son âme, « Dieu et le saint martyr, proteste devant vous n'avoir ni « ordonné, ni voulu, ni causé sciemment, ni souhaité « dans son cœur la mort du martyr². Mais, comme il serait possible que les meurtriers se fussent prévalus de « quelques paroles prononcées par lui imprudemment, « il déclare implorer sa pénitence des évêques ici rassemblés, et consentir à soumettre sa chair nue à la discipline des verges³. »

En effet, le roi, accompagné d'un grand nombre d'évêques et d'abbés normands, et de tous les clercs normands et saxons du chapitre de Canterbury, se rendit à l'église souterraine, où deux ans auparavant on avait été obligé d'enfermer, comme dans un fort, le cadavre de l'archevêque, pour le soustraire aux insultes des officiers royaux⁴. Là, s'agenouillant sur la pierre de la tombe et

sit. (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. IV, cap. v. p. 150.) — Matth. Paris., t. I, p. 129 et 130.

1. Robert. de Monte, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII, p. 318.

2. Per os episcopi londonensis sermonem ad populum habentis, rex... publice protestatus est quod mortem martyris nec mandavit, nec voluit, nec... perquisivit. (Matth. Paris., t. I, p. 130.)

3. Carnemque suam nudam disciplinæ virgarum supponens. (Ibid.)

4. Ad tumbam S. Thomæ in cryptam. (Gervas. Cantuar., *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. II, col. 1427, ed. Selden.)

1174 se dépouillant de ses vêtements, il se plaça, le dos nu, dans la posture où naguère ses justiciers avaient fait placer les Anglais publiquement flagellés pour avoir accueilli Thomas à son retour de l'exil, ou l'avoir honoré comme un saint. Chacun des évêques, dont le rôle était arrangé d'avance, prit un de ces fouets à plusieurs courroies, qui servaient dans les monastères à infliger les corrections ecclésiastiques, et que pour cela on nommait *disciplines*. Ils en déchargèrent chacun trois ou quatre coups sur les épaules du roi, en disant : « De même que le rédempteur « a été flagellé pour les péchés des hommes, de même « sois-le pour ton propre péché ¹. » De la main des évêques la discipline passa dans celle des simples clercs, qui étaient en grand nombre, et la plupart Anglais de race ². Ces fils des serfs de la conquête imprimèrent les marques du fouet sur la chair du petit-fils du Conquérant, non sans éprouver une secrète joie, que semblent trahir quelques plaisanteries amères consignées dans les récits du temps ³.

Mais ni cette joie ni ce triomphe d'un moment ne pouvaient être d'aucun fruit pour la population anglaise; au contraire, cette population était prise pour dupe dans la scène d'hypocrisie que jouait devant elle le roi de race angevine. Henri II, voyant se tourner contre lui la plus

1. *Ictus ternos vel quinos.* (Matth. Paris., t. I, p. 130.) — *Ille... propter peccata nostra, iste propter propria.* (Robert. de Monte, apud *Script. rer. gallie. et francie.*, t. XIII, p. 318.)

2. *A singulis viris religiosi quorum multitudo magna convenerat...* (Matth. Paris., t. I, p. 130.)

3. *Disciplinales percussiones singulas, velut quasdam secundas quadragenas apostolicas, immo régias annonas et usque tunc inauditas, accepit. Consuetudines etiam illas, quæ inter martyrem et ipsum fuerunt totius dissensionis materia... abdicavit malas et iniquas.* (*Vita B. Thomæ quadripart.*, lib. IV, cap. V, p. 150.)

grande partie de ses sujets du continent, avait reconnu 1174 la nécessité de se rendre populaire auprès des Saxons, afin de gagner leur appui. Il pensa que quelques coups de discipline seraient peu de chose, s'il pouvait obtenir à ce prix les loyaux services que le bas peuple d'Angleterre avait autrefois rendus à son aïeul Henri I^{er}. En effet, depuis le meurtre de Thonias Beket, l'amour de ce nouveau martyr était devenu la passion, ou, pour mieux dire, la folie du peuple anglais. Le culte religieux dont on entourait la mémoire de l'archevêque avait affaibli et remplacé presque tous les souvenirs patriotiques. Aucune tradition d'indépendance nationale ne l'emportait sur la vive impression produite par ces neuf années pendant lesquelles un primat de race saxonne avait été l'objet des espérances, des vœux et des entretiens de tout Saxon. Un témoignage éclatant de sympathie avec ce sentiment populaire était donc le meilleur appât que le roi pût offrir alors aux Anglais d'origine pour les attirer à lui, et les rendre, selon les paroles d'un vieil historien, maniables sous le frein et le harnais²: voilà la véritable cause du pèlerinage de Henri II à la tombe de celui qu'il avait aimé d'abord comme son compagnon de plaisirs, et qu'ensuite il avait haï mortellement comme son ennemi politique.

« Après avoir ainsi été fustigé de son plein gré, dit la « narration contemporaine, il persévéra dans ses oraisons « auprès du saint martyr tout le jour et toute la nuit, ne « prit point de nourriture, ne sortit pour aucun besoin; « mais tel il était venu, tel il resta, et ne laissa mettre sous « ses genoux aucun tapis ni rien de semblable³. Après

1. Voyez plus haut, livre VII, t. II.

2. En populo phaleras! (*Apud Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI.)

3. Sed ut venit, ita permansit, non tapetum, non aliquid hujus-

1174 « matines, il fit le tour de l'église supérieure, pria devant
 « tous les autels et toutes les reliques, puis revint au caveau
 « du saint. Le samedi, quand le soleil fut levé, il demanda
 « et entendit la messe; puis, ayant bu de l'eau bénite du
 « martyr, et en ayant rempli un flacon, il s'éloigna, joyeux,
 « de Canterbury¹. »

Cet appareil de contrition eut un plein succès; et ce fut avec enthousiasme que les bourgeois des villes et les serfs des campagnes entendirent prêcher dans les églises que le roi s'était réconcilié avec le bienheureux martyr par la pénitence et par les larmes². Il arriva, par hasard, dans le même temps, que Guillaume, roi d'Écosse, qui avait fait une incursion hostile sur le territoire anglais, fut vaincu et fait prisonnier auprès d'Alnwick, dans le Northumberland³. La population saxonne, passionnée pour l'honneur de saint Thomas, crut voir dans cette victoire un signe évident de la bienveillance et de la protection du martyr, et dès ce jour elle inclina vers le parti du vieux roi, que le saint paraissait favoriser. Par suite de cette impulsion superstitieuse, les Anglais indigènes s'enrôlèrent en foule sous la bannière royale, et combattirent avec ardeur contre les complices de la révolte. Tout pauvres et méprisés qu'ils étaient, ils formaient la grande masse des habitants, et rien ne résiste à une pareille force, lorsqu'elle se trouve organisée. Les opposants furent défaits dans toutes les provinces, leurs châteaux pris d'as-

modi... (Gervas. Cantuar., *Chron.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. II, col. 1427, ed. Selden.)

1. Sancta... martyris aqua potatus, et ampulla insignitus... (Ibid.)

2. Nobili martyre Thoma... jam placato... (Girald. Cambrens., *Hibernia expugnata*; apud Camden, *Anglica, Hibernica, etc.*, p. 782.)

3. Ibid.

saut, et un grand nombre de comtes et de barons emmenés prisonniers. « On en prit tant, dit un contemporain, « qu'on avait peine à trouver assez de cordes pour les lier, « et assez de prisons pour les enfermer¹. » Cette suite rapide de victoires arrêta le projet de descente en Angleterre formé par Henri le Jeune et par le comte de Flandre².

Mais sur le continent, où les populations soumises au roi d'Angleterre n'avaient point pour l'Anglais Beket d'affection nationale, les affaires de Henri II ne prospérèrent pas davantage après sa visite et sa flagellation au tombeau du martyr. Au contraire, les Poitevins et les Bretons se relevèrent alors de leur première défaite et renouèrent plus étroitement leurs associations patriotiques. Eudes de Porrhoët, dont le roi d'Angleterre avait autrefois déshonoré la fille, et qu'ensuite il avait banni, revint d'exil, et rallia de nouveau en Bretagne ceux que fatiguait la domination normande³. Les mécontents firent plusieurs coups de main audacieux qui rendirent célèbre dans ce temps la témérité bretonne⁴. En Aquitaine, le parti de Richard reprenait aussi courage, et de nouvelles troupes d'insurgés se rassemblaient dans la partie montueuse du Poitou et du Périgord, sous les mêmes chefs qui, peu d'années auparavant, s'étaient soulevés à l'instigation du roi de France⁵. La haine du pouvoir étranger réunissait autour des seigneurs des châteaux les habitants des villes et des

1. Tot proceres capti... ut vix vinctis vincula, vix captis carceres invenirentur. (Girald. Cambrens., *Hibernia expugnata*; apud Camden, *Anglica, Hibernica*, etc., p. 782.)

2. *Chron.* S. Albini, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XII, p. 483.

3. Tunc repedavit Eudo de exilio et cepit recuperare terram suam. (Ibid.) — Voyez plus haut, liv. VIII.

4. Britonum temeritate... (Acheri *Spicilegium*, t. III, p. 565.)

5. *Chron.* S. Albini, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XII, p. 483.

1174 bourgs, hommes libres de corps et de biens; car la servi-
 1175 tude n'existait point au midi de la Loire comme au nord
 de ce fleuve¹. Des barons, des châtelains, des fils de châ-
 telains sans patrimoine, suivirent aussi le même parti par
 un motif moins pur, dans l'espoir de faire fortune à la
 guerre². Ils commencèrent la campagne en s'attaquant
 aux riches abbés et aux évêques du pays, dont la plu-
 part, suivant l'esprit de leur ordre, soutenaient la cause
 du pouvoir établi. Ils pillaient leurs domaines, ou, les
 arrêtant sur les routes, ils les enfermaient dans quelque
 château pour les forcer à payer rançon³. Parmi ces pri-
 sonniers se trouva l'archevêque de Bordeaux, qui, d'après
 les instructions papales, avait excommunié les ennemis de
 Henri le père en Aquitaine, comme l'archevêque de Rouen
 les excommunait dans la Normandie, l'Anjou et la Bre-
 tagne⁴.

A la tête des révoltés de la Guienne figurait, moins par
 sa fortune et son rang que par son ardeur infatigable,
 Bertrand de Born, seigneur de Haute-Fort, près de Péri-
 gueux, homme qui réunissait au plus haut degré toutes
 les qualités nécessaires pour jouer un grand rôle au
 moyen âge⁵. Il était guerrier et poète, avait un besoin ex-
 cessif de mouvement et d'émotions; et tout ce qu'il sen-
 tait en lui d'activité, de talent et d'esprit, il l'employait
 aux affaires politiques. Mais cette agitation, en apparence

1. Gaufredi Vosiensis., *Chron.*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVIII, p. 216.

2. Insurrexerunt multi... viri inopes. (*Addenda Chron. Richardi Pic-tav.*, *ibid.*, t. XII, p. 419.)

3. Archiepiscopi, episcopi, mouachi, clerici, ubi inventi sunt capiuntur. (*Ibid.*)

4. *Ibid.*

5. Raynouard, *Choix des poésies originales des Troubadours*, t. V, p. 76.

vaine et turbulente, n'était pas sans objet réel, sans liaison avec le bien du pays où Bertrand de Born était né. Cet homme extraordinaire semble avoir eu la conviction profonde que sa patrie, voisine des États des rois de France et d'Angleterre, ne pouvait échapper aux dangers qui la menaçaient toujours d'un côté ou de l'autre, que par la guerre entre ses deux ennemis. Telle, en effet, paraît avoir été la pensée qui présida, durant toute la vie de Bertrand, à ses actions et à sa conduite. « En tout temps, dit son biographe provençal, il voulait que le roi de France et le roi d'Angleterre eussent guerre ensemble, et si les rois avaient paix ou trêve, alors il se *peinaït* et se travaillait pour défaire cette paix ¹. » Par le même motif, Bertrand mit en usage tout ce qu'il avait d'adresse pour faire éclore et envenimer la querelle entre le roi d'Angleterre et ses fils; il fut l'un de ceux qui, s'emparant de l'esprit du jeune Henri, éveillèrent son ambition et le poussèrent à la révolte ². Il prit ensuite un égal ascendant sur les autres fils et même sur le père, toujours à leur détriment et au profit de l'Aquitaine. C'est le témoignage que rend de lui son vieux biographe, avec l'orgueil d'un homme du Midi, étalant la supériorité morale d'un de ses compatriotes sur les rois et les princes du Nord : « Il était maître, toutes fois qu'il voulait, du roi Henri d'Angleterre et de ses fils, et toujours voulait-il qu'ils eussent guerre ensemble, le père, et les fils, et les frères, l'un avec l'autre ³. »

1. E s'il avian patz ni treva, ades se penava e s'percassava ab sos sirventes de desfaz patz. (Raynouard, *Choix des poésies originales des Troubadours*, t. V, p. 76.)

2. Ibid.

3. Seingner era, totas ves quan se volia, del rei Enric d'Englaterra et del fils de lui; mas totz temps volia que ill aguesson guerra ensem, lo paire, et lo fils, e'l fraire, l'un ab l'autre. (Ibid.)

1174 Ses efforts, couronnés d'un plein succès, lui acquirent
 à
 1175 une célébrité funeste auprès de ceux qui ne voyaient en lui qu'un conseiller de discordes domestiques, qu'un homme cherchant malicieusement, pour parler le langage mystique du siècle, à soulever le sang contre la chair, à diviser le chef et les membres¹. C'est pour cette raison que le poète italien, Dante Alighieri, lui fait subir, dans son *Enfer*, un châtement analogue à l'expression figurée par laquelle on désignait sa faute. « Je vis, et il me semble « encore le voir, un tronc sans tête marcher vers nous, « et sa tête coupée il la tenait d'une main par les cheveux, en guise de lanterne... Sache que je suis Bertrand de Born, celui qui donna au jeune roi de si mauvais « conseils². » Mais Bertrand fit plus encore : il ne se contenta pas de donner au jeune Henri contre son père ces conseils que le poète appelle mauvais, il lui en donna de semblables contre son frère Richard ; et quand le jeune roi fut mort, à Richard contre le vieux roi ; puis enfin, quand ce dernier fut mort, à Richard contre le roi de France, et au roi de France contre Richard. Il ne souffrait pas qu'il y eût entre eux un instant de bon accord, et les animait l'un contre l'autre par des *serventès* ou chants satiriques fort à la mode dans ce temps³.

La poésie jouait alors un grand rôle dans les événe-

1. Caro deservit in sanguinem. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Her. anglic. Script.*, p. 534, ed. Savile.)

2. Sappi ch' i' son Beltram dal Bornio, quelli
 Che diedi al Re giovane mai conforti.

(*Inferno*, canto xxviii.)

3. Toute pièce de poésie proveçale qui traitait un sujet étranger à l'amour s'appelait *serventès*, en vieux français *servantois*, comme étant d'un genre inférieur à la poésie amoureuse ou *chevaleresque*.

ments politiques des contrées situées au sud de la Loire. 1174
 Il n'y avait pas une paix, une guerre, une révolte, une 1175
 transaction diplomatique, qui ne fût annoncée, proclamée, louée ou blâmée en vers. Ces pièces de vers, souvent composées par les hommes mêmes qui avaient pris une part active aux affaires, étaient d'une énergie qu'on a peine à concevoir dans l'état de mollesse où est tombé l'ancien idiome de la Gaule méridionale, depuis que le dialecte français l'a remplacé comme langue littéraire¹. Les chants des *trobadores*, ou poètes provençaux², toulousains, dauphinois, aquitains, poitevins et limousins, circulant rapidement de château en château et de ville en ville, faisaient à peu près, au XII^e siècle, l'office de papiers publics dans le pays compris entre la Vienne, l'Isère, les montagnes d'Auvergne et les deux mers. Il n'y avait point encore dans ce pays d'inquisition religieuse; on y jugeait librement et ouvertement ce que, dans le reste de la Gaule, on osait à peine examiner. L'influence de l'opinion publique et des passions populaires se faisait sentir partout, dans les cloîtres des moines comme dans les châteaux des barons; et, pour en revenir au sujet de cette histoire, la dispute de Henri II et de ses fils remua d'une manière si vive les hommes de l'Aquitaine, qu'on retrouve l'empreinte de ces émotions dans les écrits, ordinairement peu animés, des chroniqueurs en langue latine. L'un d'eux, habitant ignoré d'un monastère obscur, ne peut s'empêcher d'interrompre son récit pour entonner en

1. Raynouard., *Poésies des Troubadours*, passim.

2. *Trobair*, dans les cas obliques *trobador*, trouveur, inventeur. La population d'outre-Loire, suivant son système de grammaire et de prononciation, disait *trouvére* à tous les cas.

1174 prose poétique le chant de guerre des partisans de
 à Richard¹ :

« Réjouis-toi, pays d'Aquitaine, réjouis-toi, terre de
 « Poitou ; car le sceptre du roi du Nord s'éloigne. Grâce à
 « l'orgueil de ce roi, la trêve est enfin rompue entre les
 « royaumes de France et d'Angleterre ; l'Angleterre est
 « désolée et la Normandie est en deuil². Nous verrons
 « venir à nous le roi du Sud avec sa grande armée, avec
 « ses arcs et ses flèches. Malheur au roi du Nord, qui a
 « osé lever la lance contre le roi du Sud, son seigneur ;
 « car sa ruine approche, et les étrangers vont dévorer sa
 « terre³. »

Après cette effusion de joie et de haine patriotique, l'auteur s'adresse à Éléonore, la seule personne de la famille de Henri II qui fût vraiment chère aux Aquitains, parce qu'elle était née parmi eux.

« Tu as été enlevée de ton pays et emmenée dans la
 « terre étrangère⁴. Élevée dans l'abondance et la délica-
 « tesse, tu jouissais d'une liberté royale, tu vivais au sein
 « des richesses, tu te plaisais aux jeux de tes femmes, à
 « leurs chants, au son de la guitare et du tambour ; et
 « maintenant tu te lamentes, tu pleures et te consumes de
 « chagrin⁵. Reviens à tes villes, pauvre prisonnière⁶.....

1. *Addenda Chron. Richardi Pictav.*, apud *Script. rer. gallic. et franc.*, t. XII, p. 419.

2. *Exsulta, Aquitania, júbila, Pictavia, quia sceptrum regis aquilonis recedet a te.* (Ibid.)

3. *Rex vero austri in multitudine gravi, cum arcu et sagitta ingreditur illuc. Væ regi aquilonis...* (Ibid., p. 420.)

4. *Translata es de terra tua et deducta ad terram quam ignorasti.* (Ibid.)

5. *Tu autem mollis et tenera regia libertate fruebaris.* (Ibid., p. 420.)

6. *Revertere, captiva, revertere ad civitates tuas.* (Ibid.)

« Où est ta cour? où sont tes jeunes compagnes? où 1174
 « sont tes conseillers? Les uns, trainés loin de leur patrie, à 1175
 « ont subi une mort ignominieuse; d'autres ont été privés
 « de la vue; d'autres, bannis, errent en différents lieux ¹.
 « Toi, tu cries, et personne ne t'écoute, car le roi du Nord
 « te tient resserrée comme une ville qu'on assiège; crie
 « donc, ne te lasse point de crier; élève ta voix comme la
 « trompette, pour que tes fils t'entendent; car le jour
 « approche où ils te délivreront, où tu reverras ton pays
 « natal ². »

A ces expressions d'amour pour la fille des anciens chefs nationaux, succède un cri de malédiction contre les villes qui, soit par choix, soit par nécessité, tenaient encore pour le roi de race étrangère, et des exhortations belliqueuses pour celles de l'autre parti, qui étaient menacées d'une attaque des troupes royales.

« Malheur aux traîtres qui sont en Aquitaine! car le
 « jour du châtiment est proche ³. La Rochelle redoute ce
 « jour; elle double ses murs et ses fossés; elle se fait
 « ceindre de tous côtés par la mer, et le bruit de ce grand
 « travail va jusqu'au delà des monts ⁴. Fuyez devant Ri-
 « chard, duc d'Aquitaine, vous qui habitez ce rivage; car
 « il renversera les glorieux, il brisera les chars et ceux
 « qui les montent; il anéantira, depuis le plus grand jus-
 « qu'au plus petit, tous ceux qui lui refuseront l'entrée

1. Ubi sunt familiæ tuæ? ubi sunt adolescentulæ tuæ? ubi sunt consiliarii tui? Alii, de terra sua... (*Addenda chron. Richardi Pictav., apud Script. rer. gallic. et francic., t. XII, p. 420.*)

2. Obsidionem posuit super te rex aquilonis... clama... ne cesses, quasi tuba exalta vocem tuam. (*Ibid.*)

3. Væ perjuræ genti quæ terram Aquitanorum inhabitat, festinat namque dies... (*Ibid.*)

4. Timebit ergo Rupella... (*Ibid.*)

1174 « de la Saintonge¹. Malheur à ceux qui vont au roi du
 1175 « Nord pour lui demander du secours ! malheur à vous,
 « riches de La Rochelle, qui vous confiez dans vos ri-
 « chesses ! le jour viendra où il n'y aura pas de fuite pour
 « vous, où la fuite ne vous sauvera pas ; où la ronce, au
 « lieu d'or, meublera vos maisons ; où l'ortie croîtra sur
 « vos murailles².

« Et toi, citadelle maritime, dont les bastions sont élevés
 « et solides, les fils de l'étranger viendront jusqu'à toi ;
 « mais bientôt ils s'enfuiront tous vers leur pays, en
 « désordre et couverts de honte³. Ne t'épouvante point
 « de leurs menaces, élève hardiment ton front contre le
 « Nord, tiens-toi sur tes gardes, appuie le pied sur tes
 « retranchements, appelle tes voisins pour qu'ils viennent
 « en force à ton secours⁴ ; range en cercle autour de tes
 « flancs tous ceux qui habitent dans ton sein et qui la-
 « bourent ton territoire, depuis la frontière du sud jus-
 « qu'au golfe où retentit l'Océan⁵ ».

Les succès de la cause royale en Angleterre permirent
 bientôt à Henri II de repasser le détroit avec ses fidèles
 Brabançons et un corps de Gallois mercenaires, moins
 disciplinés que les Brabançons, mais plus impétueux, et

1. O ! fugite a facie Ricardi Aquitanorum ducis... ipse enim subvertet
 gloriosos terræ, quadrigas et ascensores eorum. (*Addenda chron. Ri-*
chardi Pictav., apud Script. rer. gallic. et francic., t. XII, p. 420.)

2. Væ vobis qui opulenti estis in Rupella, qui confiditis in divitiis
 vestris. (*Ibid.*, p. 421.)

3. Filii alieni venient usque ad te, sed pudoris ignominia cooperti,
 singuli ad terram suam fugient. (*Ibid.*)

4. Erige audacter faciem tuam contra faciem aquilonis, sta super
 custodiam tuam, et pone gradum tuum super munitionem tuam. (*Ibid.*)

5. Pone in gyrum circa latus tuum omnes domesticos tuos, qui ter-
 ram tuam incolunt. (*Ibid.*)

disposés, par la haine même qu'ils portaient au roi, à faire 1174
 une guerre furieuse à ses fils¹. Ces hommes, habiles dans 1175
 l'art des embuscades militaires et de la guerre de parti
 dans les bois et dans les marais, furent employés en Nor-
 mandie à intercepter les convois et les vivres de l'armée
 française, qui alors assiégeait Rouen². Ils y réussirent si
 bien, à force d'activité et d'adresse, que cette grande
 armée, craignant la famine, leva subitement le siège et
 se retira³. Sa retraite donna au roi Henri l'avantage de
 l'offensive. Il reprit pied à pied tout le territoire que ses
 ennemis avaient occupé durant son absence; et les Fran-
 çais, fatigués encore une fois des dépenses énormes qu'ils
 avaient faites inutilement, déclarèrent de nouveau à Henri
 le Jeune et à son frère Geoffroy qu'on ne pouvait plus les
 aider, et que, s'ils désespéraient de soutenir seuls la
 guerre contre leur père, ils eussent à se réconcilier avec
 lui⁴. Henri le Jeune et Geoffroy, dont la puissance était
 peu de chose sans un secours étranger, furent contraints
 d'obéir. Ils se laissèrent mener à une entrevue des deux
 rois, où on leur fit faire diplomatiquement des protesta-
 tions de repentir et de tendresse filiale.

L'on convint d'une trêve qui devait donner au roi d'An- 1175
 gleterre le temps d'aller en Poitou obliger, par la force,
 son fils Richard à se soumettre comme les deux autres⁵.

1. Roger de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglie. Script.*,
 p. 540, ed. Savile.

2. Misit Wallenses suos ultra Secanam ad nemora exploranda. (Be-
 nedict. Petroburg., apud *Script. rer. gallie. et francie.*, t. XIII, p. 160.)

3. Ibid., et t. XII, p. 484.

4. Ibid., t. XIII, p. 160. — Ludowicus, rex Francorum et comes
 Flandrensium, sumptibus tædiosis affecti quos pro rege Anglorum
 juvene impenderant... (Matth. Paris., t. I, p. 131.)

5. Benedict. Petroburg., loc. sup. cit.

4175 Le roi de France jura de ne plus fournir à Richard aucune espèce de secours, et imposa le même serment aux deux autres frères, Henri et Geoffroy¹. Richard fut indigné en apprenant que ses frères et son allié venaient de faire une trêve et l'en avaient exclu. Mais, incapable de résister seul à toutes les forces du roi d'Angleterre, il retourna vers lui, implora son pardon, rendit les villes qu'il avait fortifiées, et, quittant le Poitou, suivit son père sur la frontière de l'Anjou et de la France, où se tint un congrès général ou un *parlement* pour la paix². Là fut rédigé, sous forme de traité politique, l'acte de réconciliation entre le roi d'Angleterre et ses trois fils. Plaçant leurs mains dans celles de leur père, ils lui prêtèrent le serment d'hommage lige, forme ordinaire de tout pacte d'alliance entre deux hommes de puissance inégale, et tellement solennelle dans ce siècle, qu'elle établissait entre les contractants des liens réputés plus inviolables que ceux du sang³. Les historiens de l'époque ont soin de faire observer que, si les fils de Henri II s'avouèrent alors ses *hommes* et lui promirent *allégeance*, ce fut pour ôter de son esprit tout soupçon défavorable sur la sincérité de leur retour⁴.

Cette réconciliation des princes angevins fut un événe-

1. Et ipsi juraverunt quod nec rex Franciæ, nec juvenis rex, nec aliquis ex parte illorum aliquo modo succursum faceret prædicto Ricardo. (Benedict. Petroburg., apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII, p. 160.)

2. Ibid.

3. Nova contra ingratos et suspectos filios cautela, prudenter exacto et solemniter præstito hominio... (Guilielm. Neubrig., *de Reb. anglie.*, p. 227, ed. Hearne.)

4. Ad omnem sinistram suspicionem penitus amovendam, homagium atque ligantiam patri suo facere modis omnibus institerunt. (Radulf. de Diceto, *Imag. histor.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 585, ed. Selden.)

ment funeste pour les diverses populations qui avaient pris part à leurs querelles. Les trois fils, au nom de qui elles s'étaient insurgées, tinrent leur serment d'hommage en livrant ces populations à la vengeance de leur père, et eux-mêmes se chargèrent de l'accomplir¹. Richard, surtout, plus impérieux et plus dur que ses frères, fit tout le mal qu'il put à ses anciens alliés du Poitou : ceux-ci, réduits au désespoir, maintinrent contre lui la ligue nationale à la tête de laquelle ils l'avaient autrefois placé, et le pressèrent tellement que le roi fut obligé de lui envoyer de grandes forces et d'aller en personne à son secours. L'effervescence des habitants de l'Aquitaine s'accrut avec le danger. D'un bout à l'autre de ce vaste pays éclata une guerre bien plus véritablement patriotique que la première, parce qu'elle se faisait contre la famille tout entière des princes étrangers ; mais, par cette raison même, le succès devait en être plus douteux et les difficultés plus grandes². Durant près de deux années, les princes angevins et les barons d'Aquitaine se livrèrent bataille sur bataille, depuis Limoges jusqu'au pied des Pyrénées, à Taillebourg, à Angoulême, à Agen, à Dax, à Bayonne. Toutes les villes qui avaient suivi le parti des fils du roi furent occupées militairement par les troupes de Richard, et accablées d'impôts en punition de leur révolte³.

1. Et multa gravamina eis intulit. (Benedict. Petroburg., apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII, p. 173.) — Castella vero... multorum... passim eversa sunt. (Matth. Paris., t. I, p. 131.) — Ricardus... castella Pictaviæ... in nihilum redegit... similiter Gaufridus, comes Britanniae... castella Britanniae... subvertit; et mala multa intulit hominibus patriæ illius, qui contra patrem suum tenuerunt tempore guerræ. (Benedict. Petroburg., loc. supr. cit., p. 163.)

2. Ibid., p. 164.

3. Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster. apud *Iter. anglic. Script.*,

1176 Soit par politique, soit par conscience, Henri le Jeune
 1178 ne prit aucune part à cette guerre odieuse et déloyale, il conserva même quelques liaisons d'amitié avec plusieurs des hommes qui autrefois avaient suivi son parti et celui de ses frères. Ainsi il ne perdit point sa popularité dans les provinces du Midi, et cette circonstance fut pour la famille de Henri II un nouveau germe de discorde, que l'habile et infatigable Bertrand de Born travailla de tous ses soins à faire éclore. Il s'attacha plus que jamais au jeune roi, sur lequel il reprit tout l'ascendant d'un homme à volonté ferme. De cette liaison résulta bientôt une seconde ligue formée contre Richard par les vicomtes de Ventadour, de Limoges, de Turenne, le comte de Périgord, les seigneurs de Montfort et de Gordon, et les bourgeois du pays, sous les auspices de Henri le Jeune et du roi de France¹. Suivant sa politique ordinaire, ce roi ne prit que des engagements vagues envers les confédérés, mais Henri le Jeune leur fit des promesses positives; et Bertrand de Born, l'âme de cette confédération, la proclama par une pièce de vers destinée, dit son biographe, à affermir ses amis dans leur commune résolution².

1179 Ainsi la guerre recommença en Poitou entre le roi Henri II et le comte Richard. Mais, dès les premières hostilités, Henri le Jeune, manquant à sa parole, ouvrit l'oreille à des propositions d'accommodement avec son

p. 560-582, ed. Savile. — Benedict. Petroburg, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XII, p. 165-167.

1. E'l vescoms de Ventedorn, e'l vescoms de Comborn... se jureron ab lo comte de Peiregors et ab los borges d'aquellas encontradas. (Raynouard, *Choix des poésies originales des Troubadours*, t. V, p. 83.)

2. Per assegurar totas las gens d'aquella encontra per lo sagramen que aquill avian faich contra 'N. Richart. (Ibid.)

frère, et pour une somme d'argent et une pension annuelle, consentit à s'éloigner du pays et à délaisser les insurgés¹. Sans plus s'inquiéter d'eux ni de leur sort, il alla dans les cours étrangères, en France, en Pro vence et en Lombardie, dépenser le prix de sa trahison, et se faire, partout où il séjournait, un grand renom de magnificence et de chevalerie, brillant dans les joutes guerrières, dont la mode commençait à se répandre, *turnoyant, se soulassant et dormant*, comme dit un ancien historien².

Il passa ainsi plus de deux années, pendant lesquelles les barons du Poitou, de l'Angoumois et du Périgord, qui s'étaient conjurés sous ses auspices, eurent à soutenir une rude guerre de la part du comte de Poitiers. Leurs bourgs et leurs châteaux furent assiégés, et leurs terres dévastées par l'incendie³. Parmi les villes attaquées, Taillebourg se rendit la dernière, et lorsque tous les barons se furent soumis à Richard, Bertrand de Born résista encore seul dans son château de Haute-Fort⁴. Au milieu de la fatigue et des peines que lui donnait cette résistance désespérée, il conservait assez de liberté d'esprit pour composer des vers sur sa propre situation, et des satires sur la lâcheté du prince qui passait en amusements les jours que ses anciens amis passaient en guerre et en souffrances :

« Puisque le seigneur Henri n'a plus de terre, puisqu'il

1. Raynouard, *Choix des poésies originales des Troubadours*, t. V, p. 87. — Matth. Paris., t. I, p. 136.

2. Si sojornava, torniava, e dormia, e solasava. (Raynouard, loc. supr. cit., p. 86.)

3. Ibid., p. 87. — Matth. Paris., t. I, p. 136. — Radulf. de Diceto, *Imag. histor.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 603, ed. Selden.

4. Radulf. de Diceto, loc. supr. cit.

1179 « n'en veut plus avoir, qu'il soit maintenant le roi des
à
1182 « lâches. »

« Car lâche est celui qui vit aux gages et sous la livrée
« d'un autre. Roi couronné, qui prend solde d'autrui,
« ressemble mal aux preux du temps passé; puisqu'il a
« trompé les Poitevins, et leur a menti, qu'il ne compte
« plus être aimé d'eux ¹. »

1182 - Henri le Jeune fut sensible à ces réprimandes, lorsque,
rassasié du plaisir d'être cité comme prodigue et *chevalereux*, il tourna de nouveau ses regards vers des avantages plus solides de pouvoir et de richesse territoriale. Il revint alors auprès de son père, et se mit à plaider la cause des habitants du Poitou, que Richard accablait, disait-il, de vexations injustes et d'une domination tyrannique ². Il alla jusqu'à reprocher au roi de ne les point protéger, comme il le devait, lui qui était leur défenseur naturel ³. Il accompagna ces plaintes de réclamations personnelles, demandant de nouveau la Normandie, ou quelque autre terre où il pût séjourner d'une manière digne de lui, avec sa femme, et qui lui servit à payer les gages de ses chevaliers et de ses sergents ⁴. Henri II refusa

1. Pus En Enries terra non te, ni manda,
Sia reys del malvatz.
Que malvatz fai, quar aissi viu a randa...

.....

Pus en Peitan lur ment et lur truanda,
No y er mais tant amatz.

(Raynouard, *Choix des poésies originales des Troubadours*, t. IV, p. 118.)

2. Pictavensibus veniens in auxilium, quos Ricardus indebitis vexationibus et violenta dominatione premebat... (*De Orig. comit. andegav.*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XII, p. 538.)

3. Ad quem... noverat tuitionem aquitanicæ regionis spectare. (*Ibid.*)

4. Et unde ipse militibus et servientibus suis servitia sua solvere pos-

d'abord cette demande avec fermeté, et contraignit même 1192
le jeune homme à jurer que dorénavant il ne réclamerait
rien de plus que cent livres angevines par jour pour sa
dépense, et dix livres de la même monnaie pour la dé-
pense de son épouse¹. Mais les choses ne restèrent pas
longtemps à ce point; Henri le Jeune renouvela ses do-
léances, et le roi, y cédant cette fois, ordonna à ses deux
autres fils de prêter à leur aîné le serment d'hommage
pour les comtés de Poitou et de Bretagne². Geoffroy y
consentit; mais Richard le refusa nettement, et, pour
signe de sa volonté ferme de résister à un pareil ordre,
il mit en état de défense toutes ses villes et ses châteaux³.

Henri le Jeune et Geoffroy, son vassal, marchèrent alors 1193
contre lui, de l'aveu de leur père; et à leur entrée en
Aquitaine, le pays s'insurgea de nouveau contre Richard.
Les confédérations des villes et des barons se renouèrent,
et le roi de France se déclara l'allié du jeune roi et des
Aquitains⁴. Henri II, alarmé de la tournure grave que
prenait subitement cette querelle de famille, voulut rap-
peler ses deux fils; mais ils lui désobéirent, et persis-
tèrent à guerroyer contre le troisième. Obligé alors de
prendre un parti décisif, sous peine de voir triompher
l'indépendance du Poitou et les prétentions ambitieuses
du roi de France, il joignit ses forces à celles de Richard,
et alla en personne mettre le siège devant Limoges, qui

set .. Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglie. Script.*,
p. 616, ed. Savile.)

1. Ibid.

2. Ibid., p. 618. — Matth. Paris., t. I, p. 141.

3. Ibid. — Roger de Hoved., loc. supr. cit.

4. Per mandatum comitum et baronum Pictaviæ, qui adherentes ei,
damna multa fecerunt comiti Richardo. (Roger. de Hoved., loc. supr.
cit., p. 618.)

1183 avait ouvert ses portes au jeune Henri et à Geoffroy¹. Ainsi la guerre domestique recommença sous un nouvel aspect. Ce n'était plus les trois fils ligués ensemble contre le père, mais l'ainé et le plus jeune combattant contre l'autre fils uni au père.

Les historiens du Midi, témoins oculaires de ces événements, paraissent avoir compris la part active qu'y prenaient les populations dont le pays en fut le théâtre, et quels intérêts nationaux étaient en jeu dans ces rivalités toutes personnelles en apparence. Les historiens du Nord, au contraire, n'y voient que la guerre contre nature du père avec les fils, et des frères entre eux, sous l'influence d'une mauvaise destinée qui pesait sur la race des Plante-Genest, en expiation de quelque grand crime. Plusieurs contes sinistres sur l'origine de cette famille passaient de bouche en bouche. On disait qu'Éléonore d'Aquitaine avait eu à la cour de France des liaisons d'amour avec Geoffroy d'Anjou, le père de son mari actuel; et que ce même Geoffroy avait épousé la fille de Henri I^{er}, du vivant de l'Empereur son mari; ce qui, dans les idées de l'époque, était une sorte de sacrilège². Enfin, on racontait d'une ancienne comtesse d'Anjou, aïeule du père de Henri II, que son mari, ayant remarqué avec effroi qu'elle allait rarement à l'église, et qu'elle en sortait toujours à la secrète de la messe, s'avisa de l'y faire retenir de force par quatre écuyers; mais qu'à l'instant de la consécration,

1. Advenit et obsedit castellum de Limoges, quod paulo ante traditum erat regi filio suo. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Ber. anglie. Script.*, p. 616, ed. Savile.)

2. Alianoram Francorum reginam... Galfridus... dum senescallus regis Franciæ fuerat, eam cognovisset. (*Chron. Johan. Bromton.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 1044 et 1045, ed. Selden.)

la comtesse, jetant le manteau par lequel on la tenait, s'était envolée par une fenêtre, et n'avait jamais reparu¹. Richard de Poitiers, selon un contemporain, avait coutume de rapporter cette aventure, et de dire à ce propos : « Est-il étonnant que, sortis d'une telle souche, nous vivions mal les uns avec les autres? Ce qui provient du diable doit retourner au diable². »

Un mois après le renouvellement des hostilités, Henri le Jeune, soit par appréhension des suites de la lutte inégale où il venait de s'engager contre son père et le plus puissant de ses frères, soit par un nouveau retour de tendresse filiale, abandonna encore une fois les Poitevins. Il se rendit au camp de Henri II, lui révéla tous les secrets de la confédération formée contre Richard, et le pria de s'interposer comme médiateur entre son frère et lui³. La main posée sur l'Évangile, il jura solennellement que, durant toute sa vie, il ne se séparerait point de Henri, roi d'Angleterre, et lui garderait fœauté, comme à son père et à son seigneur⁴. Ce soudain changement de conduite et de parti ne fut pas imité par Geoffroy, qui, plus opiniâtre et plus loyal envers les Aquitains révoltés, demeura avec eux et continua la guerre⁵. Des messagers vinrent alors le trouver de la part du vieux roi, et le pressèrent de mettre fin à un débat qui n'était avantageux qu'aux en-

1. Per fenestram ecclesiæ... evolavit nec usquam comparuit. (*Chron. Johan. Bromton.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 1045, ed Selden.)

2. Istud post modum Ricardus... referre solebat, asserens non esse mirandum si de tali genere procedentes, mutuo sese infestent, tanquam de diabolo venientes et ad diabolum transeuntes. (*Ibid.*)

3. Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglie. Script.*, p. 618, ed. Savile.

4. Henrico regi Angliæ sicut patri suo et domino fidelitatem integram servaturum. (*Ibid.*)

5. *Ibid.*

1183. nemis communs de sa famille. Entre autres envoyés vint un clerc normand qui, tenant une croix à la main, supplia le comte Geoffroy d'épargner le sang des chrétiens, et de ne point imiter le crime d'Absalon. — « Quoi! tu voudrais, lui répondit le jeune homme, que je me dessaisisse de mon droit de naissance¹? — A Dieu ne plaise, Monseigneur, répliqua le prêtre; je ne veux rien à votre détriment. — Tu ne comprends pas mes paroles, dit alors le comte de Bretagne; il est dans la destinée de notre famille que nous ne nous aimions pas l'un l'autre. C'est là notre héritage, et aucun de nous n'y renoncera jamais². »

Malgré ses trahisons réitérées envers les barons d'Aquitaine, le jeune Henri, homme d'un esprit flottant et incapable d'une décision ferme, conservait encore des liaisons personnelles avec plusieurs des conjurés, et surtout avec Bertrand de Born. Il entreprit de jouer le rôle de médiateur entre eux et son frère Richard, se flattant de l'espoir chimérique d'arranger la querelle nationale, en même temps que la querelle de famille³. Dans cette vue, il fit plusieurs démarches auprès des chefs de la ligue du Poitou, mais il ne reçut d'eux que des réponses fières et nullement pacifiques⁴. Pour dernière tentative, il leur proposa une conférence à Limoges, offrant de s'y rendre de son côté, avec son père, accompagné de peu de monde, pour écarter toute défiance⁵. La ville de Limoges était

1. Nunquid venisti exheredare me de jure meo nativo? (*Chron. Johan. Bromton.*, apud *Hist. angl. Script.*, t. I, col. 1045, ed. Selden.)

2. Num ignoras hoc nobis naturaliter fore proprium et ab atavis insertum ut nullus nostrum alterum diligat. (*Ibid.*)

3. Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglie. Script.*, p. 619, ed. Savile.

4. *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII.

5. Cum paucis. (Roger. de Hoved., loc. supr. cit.)

alors assiégée par le roi d'Angleterre; on ne sait si les confédérés consentirent formellement à laisser entrer leur ennemi, ou si le jeune homme, empressé de se faire valoir, promit en leur nom plus qu'il ne devait. Quoi qu'il en soit, lorsque Henri II arriva devant les portes de la ville, il les trouva fermées, et reçut du haut des remparts une volée de flèches, dont l'une perça son pourpoint et l'autre blessa un de ses chevaliers à côté de lui¹. Cette aventure passa pour une méprise, et, à la suite d'une nouvelle explication avec les chefs des insurgés, il fut convenu que le roi entrerait librement dans Limoges, pour y parlementer avec son fils Geoffroy. Ils se réunirent en effet sur la grande place du marché; mais, pendant l'entrevue, les Aquitains qui formaient la garnison du château, ne pouvant voir de sang-froid s'entamer des négociations qui devaient ruiner tous leurs projets d'indépendance, tirèrent de loin sur le vieux roi, qu'ils reconnurent à ses vêtements et à la bannière qu'on portait près de lui². Un des carreaux d'arbalète lancés du haut de la citadelle traversa l'oreille de son cheval³. Les larmes lui vinrent aux yeux; il fit ramasser la flèche, et la présentant à Geoffroy : « Parle, mon fils, lui dit-il, que « t'a fait ton malheureux père, pour mériter que tu fasses « de lui un but pour tes archers⁴? »

1. In eum miserunt sagittas ita ut etiam super tunicae suae crudeliter perforarent, et quemdam militem suum coram oculis ejus vulnerarent. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.* p. 619, ed. Savile.)

2. Castelli satellites sagittas direxerunt. (Ibid.)

3. *Chron. anonymi Laudunensis*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVIII, p. 704.

4. Ferrum sagittæ ostendit, et cum singulta, plenus lacrymis, ait : « O fili, si infelix ego pater unquam a te filio merui sagittari, edicito. » (Ibid.)

1183 Quels que fussent les torts de Geoffroy envers son père; il n'était point coupable en cette circonstance; car les archers qui avaient pris le roi d'Angleterre pour but n'étaient point soldats à gages, mais alliés volontaires de son fils. Les écrivains du Nord lui reprochent de ne les avoir point recherchés et punis¹; mais il n'avait pas sur eux un pareil droit, et, puisqu'il avait lié sa cause à leur inimitié nationale, il fallait que, bon gré, mal gré, il en subit toutes les conséquences. Henri le Jeune, piqué de voir ses efforts échouer contre l'opiniâtreté des Aquitains, déclara qu'ils étaient tous d'obstinés rebelles, et que de sa vie il n'aurait plus ni paix ni trêve avec eux, et serait fidèle à son père en tout temps et en tous lieux². Pour signe de cette soumission, il remit à la garde du roi son cheval et ses armes, et demeura plusieurs jours auprès de lui, dans l'apparence de l'amitié la plus intime³.

Mais par une sorte de fatalité dans la vie du fils aîné de Henri II, c'était toujours au moment même où il faisait à un parti les plus grandes protestations de dévouement, qu'il était le plus près de s'en séparer et de s'engager dans le parti contraire. Après avoir, selon les paroles d'un historien du temps, mangé à la même table que son père et mis sa main au même plat⁴, il le quitta subitement, se lia de nouveau à ses adversaires, et partit pour Le Dorat,

1. Quod filii ejus Henricus et Gaufridus contemnentes, nec vindicarunt. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglie. Script.*, p. 619, ed. Savile.)

2. Eos prorsus inobedientes asseruit et rebelles, quare ad servitium et voluntatem patris sui revertebatur. (Ibid.)

3. Et patri suo arma sua et equum tradidit conservanda, et sic cum patre suo aliquot diebus... (Ibid.)

4. Verum cum in eadem mensa cum patre comedisset, et in eodem castino manum intinxisset... (Ibid.).

ville des marches de Poitou, où était le grand quartier des insurgés¹. Il y mangea avec eux, à la même table, comme il avait fait avec le roi, leur jura pareillement loyauté envers et contre tous, et, peu de jours après, il les abandonna pour retourner à l'autre camp². Il y eut de nouvelles scènes de tendresse entre le père et le fils; celui-ci crut acquitter sa conscience en priant le vieux roi d'être miséricordieux envers les révoltés³. Il promit témérairement, en leur nom, la reddition du château de Limoges, et annonça qu'il suffirait d'envoyer des parlementaires à la garnison pour recevoir ses serments et des otages⁴. Mais il n'en fut pas ainsi, et ceux qui vinrent de là part du roi d'Angleterre furent presque tous mis à mort par les Aquitains⁵. D'autres, qu'on envoya en même temps aux quartiers de Geoffroy, pour négocier avec lui, furent attaqués à coups d'épée, en sa présence et sous ses yeux; deux furent tués, le troisième blessé grièvement, et le quatrième jeté dans l'eau du haut d'un pont⁶. C'est ainsi que l'esprit national, sévèrement et cruellement inflexible, se jouait des espérances des princes et de leurs projets de réconciliation.

Très-peu de temps après ces événements, Henri II reçut un message qui lui annonçait que son fils aîné, tombé dangereusement malade à Château-Martel, près de

1. Iterum cum inimicis patris sui se sacramento præstito obligavit, et... projectus est Doratum. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 619, ed. Savile.)

2. Ibid., p. 620.

3. Supplicavit ei ut... misericorditer ageret. (Ibid.)

4. Ad accipiendos obsides. (Ibid.)

5. Qui fere ab eis qui tradere debebant interfecti sunt. (Ibid.)

6. De ponte in aquam projectus est, ipso Gaufrido præsentē. (Ibid.)

- 1183 Limoges, demandait à le voir¹. Le roi ayant l'esprit encore frappé de ce qui venait d'arriver à ses gens, et de ce qui lui était arrivé à lui-même dans les deux conférences de Limoges, soupçonna quelque embûche de la part des insurgés : il craignit, dit un auteur du temps, la scélératesse de ces conspirateurs², et, malgré les assurances du messager, il n'alla point à Château-Martel. Mais bientôt un second envoyé vint lui apprendre que son fils Henri était mort, le onzième jour du mois de juin, dans sa vingt-septième année³. Le jeune homme, à ses derniers moments, avait donné de grandes marques de contrition et de repentir : il avait voulu être traîné hors de son lit par une corde, et placé sur une couche de cendres⁴. Cette perte imprévue causa au roi une vive affliction et augmenta sa colère contre les Aquitains, sur la perfidie desquels il rejetait le sentiment de timidité qui l'avait retenu loin de son fils mourant⁵. Geoffroy lui-même, touché du deuil de son père, revint alors auprès de lui, et abandonna ses alliés, qui dès lors se trouvèrent seuls en face de la famille dont les divisions avaient fait leur force⁶. Le
 1183 lendemain des funérailles de Henri le Jeune, le roi d'An-
 1184 gleterre attaqua vivement d'assaut la ville et la forteresse

1. Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 620, ed. Savile.)

2. Non esse sibi tutum nequissimis conspiratoribus se credere. (Guilielm. Neubrig., *De reb. angl.*, p. 278, ed. Hearne.)

3. Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 620-623, ed. Savile.

4. Trahite me a lecto isto per hunc funem, et imponite lecto illi cinereo... (Ibid., p. 620.)

5. Prævalente formidine. (Guilielm. Neubrig., *De reb. angl.*, p. 278, ed. Hearne.)

6. Ibid., p. 279.

de Limoges; il s'en empara, ainsi que des châteaux de plusieurs des confédérés, qu'il détruisit de fond en comble¹. Il poursuivit Bertrand de Born avec plus d'acharnement encore que tous les autres; « car il croyait, dit « un ancien récit, que toute la guerre que le jeune roi son « fils lui avait faite, Bertrand la lui avait fait faire; et, « pour cela, il vint devant Haute-Fort pour le prendre et « le ruiner². »

Le château de Haute-Fort ne tint pas longtemps contre toutes les forces du roi, unies à celles de ses deux fils, Richard et Geoffroy de Bretagne. Forcé de se rendre à merci, Bertrand de Born fut mené à la tente de son ennemi, qui, avant de prononcer l'arrêt du vainqueur contre le vaincu, voulut goûter quelque temps le plaisir de la vengeance, en traitant avec dérision l'homme qui s'était fait craindre de lui et s'était vanté de ne pas le craindre. « Bertrand, lui dit-il, vous qui prétendiez n'avoir en aucun « temps besoin de la moitié de votre sens, sachez que « voici une occasion où le tout ne vous ferait pas faute³. « — Seigneur, répondit l'homme du Midi avec l'assurance « habituelle que lui donnait le sentiment de sa supériorité d'esprit, il est vrai que j'ai dit cela, et j'ai dit la vérité. — Et moi, je crois, dit le roi, que votre sens vous « a failli⁴. — Oui, seigneur, répliqua Bertrand d'un ton « grave, il m'a failli le jour où le vaillant jeune roi votre

1. Non relinquens lapidem super lapidem. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Her. anglic. Script.*, p. 621, ed. Savile.)

2. Car el erezia que tota la guerra qu'el reis joves, sos fillz, l'avia faicha, qu'En Bertrans la il agues feita far. (Raynouard, *Choix des poésies originales des Troubadours*, t. V, p. 86.)

3. Mau sapchatz qu'ara vos besogna ben tolz. (Ibid., p. 87.)

4. En cre ben qu'el vos sia aras faillitz. (Ibid.)

1143 « fils est mort ; ce jour-là j'ai perdu le sens et la raison¹. »
 à
 1184 Au nom de son fils, qu'il ne s'attendait nullement à entendre prononcer, le roi d'Angleterre fondit en larmes, et s'évanouit. Quand il revint à lui, il était tout changé ; ses projets de vengeance avaient disparu, et il ne voyait plus dans l'homme qui était en son pouvoir que l'ancien ami du fils qu'il regrettait. Au lieu de reproches amers et de l'arrêt de mort ou de dépossession auquel Bertrand eût pu s'attendre : « Sire Bertrand, sire Bertrand, lui
 « dit-il, c'est à bon droit que vous avez perdu le sens pour
 « mon fils ; car il vous voulait du bien plus qu'à homme
 « qui fût au monde ; et moi, pour l'amour de lui, je vous
 « donne la vie, votre avoir et votre château². Je vous rends
 « mon amitié et mes bonnes grâces, et vous octroie cinq
 « cents marcs d'argent pour les dommages que vous avez
 « reçus. »

1184 Le malheur qui venait de frapper la famille de Henri II réconcilia non-seulement les fils et le père, mais encore le père et la mère, ce qui était plus difficile d'après le genre d'inimitié qui existait entre eux³. La tradition vulgaire accuse Éléonore d'avoir fait périr par le poison une des maîtresses de son mari, fille d'un baron anglo-normand, et nommée Rosamonde ou Rosemonde. Il y eut entre les deux époux un retour de bonne intelligence, et la reine d'Angleterre, après un emprisonnement de dix années, fut rendue à la liberté. En sa présence, la paix de la

1. Eu perdi lo sen, el' saber et la connoissensa. (Raynouard, *Choix des poésies originales des Troubadours*, t. V, p. 87.)

2. En Bertrans, En Bertrans, vos avetz ben drech et es ben razos, si vos avetz perdu lo sen per mon fill qu'el vos volia meils que ad home del mon. (Ibid.)

3. *Annales Waverleiens.*, apud *Rev. anglic. Script.*, t. II, p. 161, ed. Gale.

famille fut solennellement jurée et confirmée par écrit et 1184
 par serment, comme dit un historien du siècle, entre le
 roi Henri et ses fils Richard, Geoffroy et Jean, dont le
 dernier, jusqu'alors, s'était trouvé trop jeune pour jouer
 un rôle dans les intrigues de ses frères¹. Les chagrins
 continuels que les révoltes des autres avaient causés au
 roi l'avaient conduit à reporter sur Jean sa plus grande
 affection, et cette préférence même avait contribué à aigrir
 les trois aînés, et à rendre courts les instants de con-
 corde². Après quelques mois de bonne intelligence, la 1185
 paix fut de nouveau troublée par l'ambition de Geoffroy.
 Il demanda le comté d'Anjou, pour le joindre à son duché
 de Bretagne, et, ayant essuyé un refus, il passa en France,
 où, en attendant peut-être l'occasion de recommencer la
 guerre, il se livra aux amusements de la cour³. Renversé
 de cheval dans un tournoi, il fut foulé sous les pieds des
 chevaux des autres combattants, et mourut de ses bles-
 sures⁴. Après sa mort, ce fut le tour du comte Richard
 de renouer amitié avec le roi de France, contre la volonté
 de son père⁵.

La couronne de France venait d'échoir à Philippe, 1186
 deuxième du nom, jeune homme qui affectait pour Ri-

1. Rex firmavit pacem et finalem concordiam scripto et sacramentis
 confirmatam, inter Richardum et Gaufridum et Johannem filios suos,
 coram Alienora regina, matre eorum. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars
 poster., apud *Rer. anglie. Script.*, p. 623, ed. Savile.)

2. Benedict. Petroburg., apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XIII,
 p. 150.

3. Guilielm. Neubrig., *De reb. anglie.*, p. 279, ed. Hearne.

4. Ibid. — Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglie.*
Script., p. 631, ed. Savile.

5. Richardus, comes Pictaviæ, remansit cum rege Franciæ contra
 voluntatem patris sui. (Ibid.)

1186 chard encore plus d'amitié que son père Louis VII n'en
 avait témoigné à Henri le Jeune. « Chaque jour, » dit un
 historien du temps, « ils mangeaient à la même table et
 « au même plat, et, la nuit, ils couchaient dans le même
 1186 « lit ¹. » Cette grande amitié déplaisait au roi d'Angleterre,
 1187 et l'inquiétait pour l'avenir. Il envoya en France de nom-
 breux messages pour rappeler son fils auprès de lui :
 Richard répondait toujours qu'il allait venir, et ne se
 pressait point ². Enfin il se mit en route, comme pour se
 rendre à la cour de son père ; mais passant par Chinon,
 où était l'un des trésors royaux, il en enleva la plus grande
 partie, malgré la résistance des gardiens ³. Avec cet argent,
 il alla en Poitou, et se mit à fortifier et à garnir de mupi-
 tions et d'hommes plusieurs châteaux du pays ⁴. Les der-
 niers événements avaient fait succéder une grande apathie
 à l'ancienne effervescence des Aquitains, et les haines que
 Richard avait soulevées par son manque de foi et sa dureté
 étaient encore trop vives pour que les hommes mécon-
 tents du gouvernement angevin eussent confiance en lui.
 Il resta donc seul, et ne pouvant rien entreprendre sans le
 concours des barons du pays, il prit le parti de revenir à
 son père et de lui demander grâce, plutôt par nécessité
 que de bon cœur ⁵. Le vieux roi, qui avait épuisé enfin
 toutes les formes solennelles de réconciliation entre lui
 et ses fils, essaya cette fois de lier Richard par un serment

1. Singulis diebus, in una mensa, ad unum catinum manducabant, et in noctibus non separabat eos lectus. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 634 et 635, ed. Savile.)

2. Frequenter misit nuntios suos in Franciam. (Ibid., p. 635.)

3. Maximam partem thesaurorum patris sui, invito custode, secum asportavit. (Ibid.)

4. Castella sua Pictaviæ inde munivit. (Ibid.)

5. Ibid.

surl'Évangile, qu'il lui fit prêter en présence d'une grande assemblée de clercs et de laïques ¹. 1186
à
1187

La nouvelle tentative ambitieuse du comte de Poitiers 1187 demeurant sans effet, n'entraîna point la rupture de la paix entre les rois de France et d'Angleterre. Ces deux rois étaient convenus depuis longtemps d'avoir une entrevue, où ils régleraient d'une manière définitive les points d'intérêt qui pouvaient renouveler et entretenir leurs mésintelligences. Ils se rendirent, dans le mois de janvier 1187, entre Trie et Gisors, près du Grand Orme, lieu ordinaire des conférences politiques. Les conquérants chrétiens de la Syrie et de la Palestine éprouvaient alors de grands revers. Jérusalem et le bois de la vraie croix venaient de retomber au pouvoir des mahométans, commandés par Salah-Eddin, vulgairement nommé Saladin². La perte de cette grande relique excita de nouveau l'enthousiasme pour la croisade, un peu refroidi depuis un demi-siècle. Le pape accablait de messages les princes de la chrétienté, pour les engager à faire la paix entre eux et la guerre aux infidèles. Les cardinaux promettaient de renoncer aux richesses et à tout plaisir, de ne plus recevoir aucun présent et de ne plus monter à cheval tant que la Terre-Sainte ne serait pas reconquise, de se croiser les premiers, et d'aller, demandant l'aumône, à la tête des nouveaux pèlerins³. Des prédicateurs et des missionnaires se rendaient à toutes les cours, à toutes les assemblées des grands et des riches ; et il en vint plusieurs à l'en-

1. Coram multis tam clericis quam laicis et super sancta Evangelia juravit ei fidelitatem contra omnes homines. (Roger, de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglie. Script.*, p. 635, ed. Savile.)

2. Ibid., p. 635 et 640.

3. Fleury, *Hist. ecclésiast.*, t. XV, p. 498.

1187 trevue des rois de France et d'Angleterre, entre autres, Guillaume, archevêque de Tyr, l'un des hommes les plus célèbres du temps par son savoir et son éloquence.

Cet homme eut le pouvoir de déterminer les deux rois, jusque là si inconciliables, à s'accorder pour faire la guerre aux Sarrasins, en ajournant leurs propres différends¹. Tous deux se conjurèrent, comme frères d'armes, pour la cause de Dieu, et, en signe de leur engagement, reçurent des mains de l'archevêque une croix d'étoffe, qu'ils appliquèrent sur leurs habits; celle du roi de France était rouge et celle du roi d'Angleterre était blanche². En les prenant, ils se signèrent au front, à la bouche et à la poitrine, et firent serment de ne point quitter la croix du Seigneur, ni sur terre ni sur mer, ni en champs ni en villes, jusqu'à leur retour du *grand passage*³. Beaucoup de seigneurs des deux royaumes firent le même vœu, entraînés par l'exemple des rois, par le désir d'obtenir la rémission de tous leurs péchés, par les discours populaires qui roulaient tous sur ce sujet, et même par des chansons en langue vulgaire ou en langue latine, qui circulaient alors⁴. Une de ces dernières, composée par un clerc d'Orléans, et répandue jusqu'en Angleterre, y

1. Et qui prius hostes erant, illo prædicante... facti sunt amici. (Roger. de Hoved., *Annal. pars poster.*, apud *Rer. anglic. Script.*, p. 641, ed. Savile.)

2. Rex Franciæ et gens sua susceperunt cruces rubeas, et rex Angliæ cum gente sua suscepit cruces albas, (Ibid.)

3. Signantes se in fronte, in ore, in pectore et in corde... nec crucem Domini derelicturos neque in terra neque in mari, neque in urbe, donec reversi fuerint in domos suas, si Deus det... (*Script. rer. gallic. et francic.*, t. XII, p. 556, in nota a, ad calc. pag.)

4. Plures catervatim ruebant ad susceptionem crucis. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 641, ed. Savile.)

excita, dit un contemporain, un grand nombre d'hommes 1187
à prendre la croix¹ ; bien qu'écrite dans la langue savante,
cette pièce de poésie porte une assez forte empreinte
des idées et du style de l'époque, pour mériter d'être
traduite.

« Le bois de la croix² est l'étendard¹ que va suivre l'ar-
« mée; il n'a point cédé, il s'est porté en avant par la
« force de l'Esprit-Saint.

« Allons à Tyr, c'est le rendez-vous des braves : c'est
« là que doivent aller ceux qui font tant d'efforts pour
« acquérir, sans fruit, le renom de chevalerie³.

« Le bois de la croix est l'étendard que va suivre l'armée.

« Mais, pour cette guerre, il faut des combattants ro-
« bustes, et non des hommes amollis ; ceux qui soignent
« leur corps à grands frais n'achètent point Dieu par des
« prières⁴.

« Le bois de la croix, etc.

1. Ad crucem accipiendam multorum animos excitavit. (Roger. de
Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglie. Script.* p. 639, ed. Savile.)

2. Lignum crucis,
Signum ducis,
Sequitur exercitus,
Quod non cessit,
Sed præcessit,
In vi Sancti Spiritus. (Ibid.)

3. Qui certant quotidie
Laudibus militiæ
Gratis insigniri. (Ibid.)

4. Non enim qui pluribus,

1187 « Qui n'a point d'argent, s'il est fidèle, la foi sincère
 « lui suffira; c'est assez du corps du Seigneur pour toute
 « provision de voyage à celui qui défend la croix ¹.

« Le bois de la croix, etc.

« Le Christ, en se livrant au supplice, a fait un prêt au
 « pécheur; pécheur, si tu ne veux pas mourir pour celui
 « qui est mort pour toi, tu ne rends pas ce que Dieu t'a
 « prêté ².

« Le bois de la croix, etc.

« Écoute donc mon conseil; prends la croix, et dis, en
 « faisant ton vœu: Je me recommande à celui qui est
 « mort pour moi, qui a donné pour moi son corps et
 « sa vie ³.

« Le bois de la croix est l'étendard que va suivre
 « l'armée. »

Le roi d'Angleterre, portant la croix blanche sur

Cutem curant sumptibus,

Emunt Deum precibus.

(Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud
Rer. anglie. Script., p. 639, ed. Savile.)

1.

Satis est dominicum

Corpus ad viaticum,

Crucem defendenti.

(Ibid., p. 640.)

2.

Christus tradens se tortori,

Mutuavit peccatori.

.....

(Ibid.)

3.

Crucem tollas, et vovendo,

Dicas: Illi me commendo,

Qui...

(Ibid., p. 639.)

l'épaule, se rendit au Mans, où il assembla son conseil pour délibérer sur les moyens de pourvoir aux frais de la guerre sainte à laquelle il venait de s'engager¹. Il fut décidé que, dans tous les pays soumis à la domination angevine, tout homme serait forcé de livrer la dixième partie de son revenu et de ses biens meubles; mais que de cette décimation universelle seraient exceptés, les armes, les chevaux et les vêtements des chevaliers; les chevaux, les livres, les vêtements et tous les ornements des prêtres, ainsi que les bijoux et les pierres précieuses, tant des laïques que des clercs². Il fut établi, en outre, que les clercs, les chevaliers et les sergents d'armes qui prendraient la croix, ne paieraient rien; mais que les bourgeois et les paysans qui se joindraient à l'armée sans l'express consentement de leurs seigneurs n'en paieraient pas moins leur dixième³.

Le subside décrété au Mans pour la nouvelle croisade fut levé sans beaucoup de violence dans l'Anjou, la Normandie et l'Aquitaine. La seule mesure comminatoire employée dans ces divers pays, où la puissance de Henri II était modérée par des traditions d'administration nationale, fut un arrêt d'excommunication lancé par les archevêques et les évêques contre quiconque ne remettrait pas fidèlement sa quote-part aux hommes chargés de

1. Roger. de Hoved. *Annal.*, pars poster., apud *Her. an. lic. Script.*, p. 639, ed. Savile.] — *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVI, p. 163.

2. Exceptis armis et equis et vestibus militum, et exceptis equis et libris... et vestimentis et omnimodo capella clericorum, et lapidibus pretiosis tam clericorum quam laicorum. (Roger. de Hoved. *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglie. Script.*, p. 641, ed. Savile.)

3. Burgenses vero et rustici, qui sine licentia dominorum suorum crucem acceperint, nihilominus decimas dabunt. *Ibid.*.)

1187 recueillir l'impôt¹. La collecte se fit dans chaque paroisse par une commission composée du prêtre desservant, d'un templier, d'un hospitalier, d'un officier royal, d'un clerc de la chapelle du roi, d'un officier et d'un chapelain du seigneur du lieu². La composition de ce conseil, où des hommes de la localité avaient place, offrait aux habitants quelque garantie d'impartialité et de justice. De plus, si une contestation venait à s'élever sur la quotité de la somme exigée, on devait convoquer quatre ou six personnes notables de la paroisse, pour déclarer, sous le serment, la valeur des biens meubles du contribuable, que leur témoignage devait condamner ou absoudre³. Ces précautions usitées, même au moyen âge, dans les contrées où l'administration publique n'était pas proprement un gouvernement de conquête, furent probablement aussi pratiquées en Angleterre à l'égard des comtes, des barons, des chevaliers, des évêques, en un mot, de tous les hommes de race normande; mais elles furent complètement omises à l'égard des bourgeois saxons : on les remplaça par une manière de procéder plus expéditive, toute différente, qui mérite d'être remarquée⁴.

Le roi Henri passa la mer, et pendant que ses officiers, clercs et laïques, recueillaient, aux termes de ses ordonnances, l'argent des possesseurs de terres, il fit dresser une liste des plus riches bourgeois de toutes les villes, et

1. Roger. de Hoved. *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglie. Script.*, p. 642, ed. Savile.

2. *Ibid.*

3. Eligentur de parochia quatuor vel sex viri legitimi, qui jurati dicant quantitatem illam quam ille debuisset dixisse. (*Ibid.*, p. 641.)

4. Dominus rex misit servientes suos... per singulos comitatus Angliæ ad decimas colligendas. (*Ibid.*, p. 642.)

les fit sommer personnellement d'avoir à se présenter devant lui à un jour et dans un lieu qu'il fixait ¹. L'honneur d'être admis en la présence du petit-fils du Conquérant fut de cette manière octroyé à deux cents bourgeois de Londres, à cent d'York, et à un nombre proportionné d'habitants des autres villes et bourgs ². Les lettres de convocation n'admettaient ni excuse ni retard. Ces bourgeois ne vinrent pas tous le même jour; car le roi Henri n'aimait pas plus que ses aïeux les grands rassemblements d'Anglais ³. On les reçut par bandes, à différents jours et dans différents lieux ⁴. A mesure qu'ils comparaissaient, on leur signifiait par interprète la somme qu'on exigeait d'eux; « et ainsi, dit un contemporain, le roi leur « prit à tous la dime de leurs propriétés, d'après l'estimation des gens de bien qui connaissaient leurs revenus « et leurs meubles ⁵. Ceux qu'il trouva rebelles, il les fit « aussitôt incarcérer, et les retint dans ses prisons jusqu'à « ce qu'ils eussent payé le dernier sou ⁶. Semblablement « fit-il pour les Juifs d'Angleterre; ce qui lui procura des « sommes incalculables ⁷. » Cette assimilation des hommes de race anglaise aux Juifs peut donner la mesure de leur état politique au commencement du second siècle après

1. De singulis urbibus totius Angliæ fecit eligi omnes ditiores... et fecit omnes sibi præsentari. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 642.)

2. Ibid.

3. Ibid.

4. Diebus et locis statutis. (Ibid.)

5. Quibus cepit... secundum æstimationem virorum fidelium qui noverant... (Ibid.)

6. Si quos autem invenisset rebelles, statim fecit eos incarcerari... donec ultimum quadrantem persolverent. (Ibid.)

7. Similiter fecit de Judæis terræ suæ, unde inæstimabilem sibi adquisivit pecuniam. (Ibid.)

1187 la conquête. L'on doit observer en outre que la convocation des habitants des villes par le roi, loin d'être un signe de liberté civile, fut, au contraire, dans cette circonstance et dans beaucoup d'autres semblables, une marque de servitude et un moyen de vexation appliqué spécialement aux hommes de condition inférieure.

Malgré le traité et le serment des deux rois, ce fut à tout autre chose qu'à reconquérir Jérusalem qu'on employa le taillage des Saxons et des juifs d'Angleterre, les contributions des nobles de ce pays et celles des provinces du continent. L'antique ennemi ne dormait pas, disent les historiens du siècle, et sa malice ralluma promptement la guerre entre ceux qui venaient de jurer de ne plus porter les armes contre les chrétiens jusqu'à leur retour de la terre sainte ¹. L'occasion de cette rupture fut une querelle d'intérêt entre Richard de Poitiers et le comte de Toulouse, Raymond de Saint-Gilles. Les Aquitains et les Poitevins, qui avaient repris des forces et de l'énergie depuis leur dernière défaite, profitèrent du trouble causé par cette querelle pour faire de nouveaux complots et de nouvelles ligues contre la puissance anglo-normande. De son côté, le roi de France, suivant la politique de ses aïeux, ne put se défendre d'entrer dans le parti des adversaires des Normands, et d'attaquer dans le Berri les châteaux forts qui relevaient du roi d'Angleterre ². Bientôt la guerre s'étendit sur toute la frontière des pays gouvernés par les deux rois. Il y eut de part et d'autre beaucoup de villes prises et reprises, de fermes incendiées, de vignobles

1. *Antiqui hostis... malitia non quievit.* (Guilielm. Neubrig., *De reb. anglic.*, p. 333, ed. Hearne.)

2. Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglíc. Script.*, p. 644, ed. Savile.

dévastés; enfin les deux puissances rivales, fatiguées de se nuire inutilement, résolurent de traiter pour la paix ¹¹⁸⁷. Les rois Henri et Philippe se donnèrent un rendez-vous sous le Grand-Orme, entre Trie et Gisors, mais ils se quittèrent sans avoir pu s'accorder sur aucun point ¹¹⁸⁸. Le plus jeune des deux rois, irrité du peu de succès de l'entrevue, s'en prit à l'arbre sous lequel elle avait eu lieu, et le fit abattre, jurant par les saints de France (c'était son serment favori) que jamais plus il ne se tiendrait de *parlement* à cette place ³.

Durant le cours de la guerre, Richard, contre lequel, du moins en apparence, le roi Philippe l'avait commencée, manifesta subitement quelque tendance à se rapprocher de ce roi, ce qui alarma beaucoup son père. Il alla jusqu'à proposer de soumettre au jugement des barons de France le différend qui existait entre lui et le comte Raymond de Saint-Gilles. Henri II n'y consentit point, et, se défiant de son fils, il ne voulut traiter pour la paix que dans une entrevue personnelle avec Philippe ⁴. Dans cette conférence, qui eut lieu près de Bonmoulins, en Normandie, le roi de France fit des propositions où l'intérêt de Richard se trouvait tellement lié au sien, qu'elles semblaient le résultat de quelque pacte secret préalablement conclu entre eux.

1. Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglie. Script.*, p. 644-645.

2. Cum inter illos de pace facienda non potuissent convenire. (*Ibid.*, p. 645.)

3. Rex Franciæ in iram... commotus, succidit ulmum... jurans quod de cætero nunquam ibi colloquia haberentur. (*Ibid.*, p. 645, ed. Savile.) — Per sanctos Franciæ. (*Script., rer. gallic. et francic., De rege Philippo Augusto*, passim.)

4. Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglie. Script.*, p. 646-649, ed. Savile.

1188 A l'une des trêves jurées autrefois par Henri II et Louis, père de Philippe, il avait été convenu que Richard épouserait Alix ou Aliz, fille du roi de France, laquelle recevrait pour dot le comté de Vexin, toujours débattu entre les deux couronnes¹. Pour garantie de l'exécution fidèle de ce traité, Aliz, encore enfant, fut remise entre les mains du roi d'Angleterre, afin qu'il en eût la garde jusqu'à son âge nubile². Mais la guerre ayant bientôt éclaté de nouveau, et les fils du roi d'Angleterre s'étant ligués avec le roi de France, le mariage fut différé, sans que pour cela Henri II se dessaisît de la jeune fille qui lui avait été confiée. Il paraissait vouloir la garder comme otage; mais on croyait généralement que la raison politique n'était pas le seul motif qui la lui faisait retenir captive dans un château d'Angleterre, et qu'il avait conçu pour elle une violente passion, qu'il satisfît même, disent plusieurs historiens, après la mort de sa maîtresse Rosemonde³. Quelques-uns assurent que, dans le temps de la guerre contre ses fils, il avait résolu de prendre Aliz pour épouse, et de répudier Éléonore, afin d'obtenir pour lui-même l'appui que le roi de France prêtait à ses adversaires⁴. Mais ce fut vainement qu'alors il sollicita son divorce auprès de la cour de Rome, et que pour l'obtenir il capta la bienveillance des légats pontificaux⁵.

1. Voyez plus haut, livre VII, t. II.

2. *Filiam regis Franciæ in custodia sua dudum receperat, ut eam Ricardus filio suo copularet...* (*Chron. Johan. Bromton., apud Hist. anglic. Script., t. I, col. 1151, ed. Selden.*)

3. *Quam post mortem Rosamundæ defloravit.* (*Ibid.*)

4. *Ut sic majori favore Francorum fretus, filios proprios exhæredaret.* (*Ibid.*)

5. *Hugotionem cardinalem ad divortium inter ipsum et reginam Lianoram nuper invitavit.* (*Ibid.*)

Dans les conférences qu'il avait eues précédemment avec le roi d'Angleterre, Philippe avait plusieurs fois réclamé la conclusion du mariage de sa sœur Aliz avec le comte de Poitiers, et ce fut la première des conditions qu'il proposa au congrès de Bonmoulins. Il demanda, en outre, que son futur beau-frère fût déclaré, par avance, héritier de tous les États du roi Henri, et reçût en cette qualité le serment d'hommage des barons d'Angleterre et du continent ¹. Mais Henri II ne voulut point y consentir, craignant le chagrin que lui avait causé autrefois l'élévation prématurée de son fils aîné ². A ce refus, Richard, outré de colère, fit de nouveau ce qu'il avait fait tant de fois. En la présence même de son père, se tournant vers le roi de France, et joignant les deux mains entre les siennes, il se déclara son vassal, et lui fit hommage pour les duchés de Normandie, de Bretagne et d'Aquitaine, et pour les comtés de Poitou, d'Anjou et du Maine ³. Pour ce serment de foi et d'hommage, Philippe lui donna en fief les villes de Châteauroux et d'Issoudun ⁴.

Cette usurpation de tous les droits paternels sur le continent était le coup le plus sensible que Richard eût encore porté à son père; c'était le commencement d'une nouvelle querelle domestique aussi violente que l'avait été la première de toutes, excitée, comme on l'a vu plus haut, par les tentatives d'usurpation de Henri le Jeune. Les popula-

1. Et permisisset ipsi Ricardo hæredi suo fieri. *hommagia et fidelitates*. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglie. Script.*, p. 649, éd. Savile.)

2. Non immemor injuriarum quas rex filius suus ei fecerat pro consimili exaltatione... (Ibid.)

3. Devenit homo regis Franciæ de omnibus tenementis patris sui transmarinis; et fidelitatem juravit ei contra omnes homines. (Ibid.)

4. Pro homagio. (Ibid.)

1188 tions mécontentes le sentirent, et elles se montrèrent agitées d'un soudain mouvement de révolte. Les barons, qui depuis plus de deux ans se tenaient en repos, les gens de Poitou, naguère encore ennemis jurés de Richard, se déclarèrent pour sa cause, du moment qu'ils crurent le voir en inimitié mortelle avec le roi ¹. Henri II vint à Saumur faire ses préparatifs de guerre, pendant que ses barons et ses chevaliers le quittaient en foule pour suivre son fils, dont le parti, soutenu par le roi de France et toutes les provinces du midi, semblait devoir être le plus fort ². Le roi d'Angleterre avait pour lui la majorité des Normands, les Angevins, et ceux qu'effrayaient les sentences d'excommunication dont le légat du pape voulut bien lui prêter l'appui. Mais, pendant que les clercs de l'Anjou prononçaient dans leurs églises ces sentences ecclésiastiques, les Bretons, entrant à main armée, dévastaient le pays et attaquaient les lieux forts et les châteaux du roi ³. Accablé sous la mauvaise fortune qui, depuis si longtemps, le poursuivait presque sans relâche, Henri tomba malade de chagrin, et, ne prenant aucune mesure militaire, laissa aux légats et aux archevêques tout le soin de sa défense. Ils multiplièrent les arrêts d'excommunication et d'interdit, et envoyèrent message sur message à Richard et au roi de France, leur faisant tour à tour des menaces et des caresses ⁴. Ils eurent peu d'influence sur l'esprit de Ri-

1. Habuit... comes Ricardus Britones confœderatos cum Pictaviensibus. (Matth. Paris., t. I, p. 151.)

2. Licet plures de comitibus et baronibus suis, eo relicto, adhæsissent regi Franciæ et comiti Ricardo contra eum. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 652, ed. Savile.)

3. Britones... hostiliter intraverunt terram regis Angliæ et circumquaque devastaverunt eam. (Ibid.)

4. Ibid.

chard, mais davantage sur celui de Philippe, toujours aussi 1188
disposé à la paix qu'à la guerre, pourvu qu'il espérât y
gagner.

Le roi de France consentit donc à tenir avec l'autre roi 1189
une conférence, où Richard se rendit bon gré, mal gré,
et où vinrent Jean d'Anagni, cardinal, légat du pape, et
les archevêques de Reims, de Bourges, de Rouen et de
Canterbury¹. Philippe proposa au roi d'Angleterre à peu
près les mêmes conditions qu'à l'entrevue de Bonmoulins,
c'est-à-dire le mariage d'Aliz avec Richard et la désignation
de ce dernier comme héritier de tous les domaines de son
père, sous la garantie du serment d'hommage de tous les
barons d'Angleterre et du continent². Mais Henri II, qui
avait, encore plus qu'à la conférence précédente, sujet de
se défier de Richard, refusa de nouveau cette demande, et
proposa de marier Aliz avec Jean, son autre fils, qui, jus-
qu'à ce jour, s'était montré obéissant et bien affectionné
envers lui³. Il dit que, si l'on approuvait ce mariage,
il n'aurait aucune répugnance à déclarer Jean son héritier
pour toutes les provinces du continent⁴. Cette proposition
tendait à la ruine de Richard, et soit par scrupule d'hon-
neur, soit par défaut de confiance dans le plus jeune des
fils de Henri II, le roi de France refusa d'y souscrire et
d'abandonner son allié⁵. Le cardinal Jean prit alors la pa-
role pour déclarer que, selon sa mission expresse, il allait
mettre le royaume de France sous l'interdit⁶. « Seigneur
« légat, répondit le roi Philippe, rends ton arrêt, s'il te

1. Roger de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*,
p. 652, éd. Savile.

2. Ibid. — 3. Ibid.

4. Ibid. — 5. Ibid.

6. Totam terram suam sub interdicto poneret. (Ibid.)

1189 « plaît, car je ne le crains point ¹. L'Église romaine n'a
 « aucun droit de sévir contre le royaume de France, ni
 « par interdit, ni autrement, quand le roi juge à propos
 « de s'armer contre des vassaux rebelles pour venger ses
 « propres injures et l'honneur de sa couronne ²; d'ail-
 « leurs, je vois à ton discours que tu as déjà flairé les
 « sterlings du roi d'Angleterre ³. » Richard, dont l'intérêt
 se trouvait bien plus fortement compromis dans cette
 affaire, ne s'en tint pas à des railleries contre l'envoyé
 pontifical; il tira son épée, et se serait porté à quelque
 violence si les assistants ne l'eussent retenu ⁴.

Le vieux roi, forcé de combattre, rassembla son armée;
 mais ses meilleurs soldats l'avaient abandonné pour aller
 se joindre à son fils. Il perdit en peu de mois les villes du
 Mans et de Tours avec tout leur territoire; et pendant que
 le roi de France l'attaquait en Anjou par la frontière du
 nord, les Bretons s'avançaient par l'ouest, et les Poitevins
 par le sud ⁵. Sans moyens de défense et sans autorité,
 affaibli d'esprit et de corps, il prit le parti de solliciter
 la paix, en offrant de se résigner à tout ⁶. La confé-
 rence des deux rois (car il paraît que Richard n'y assista
 point, et qu'il attendit à l'écart l'issue des négociations)
 eut lieu dans une plaine entre Tours et Azay-sur-Cher.

1. Quod sententiam suam non timeret. (Roger de Hoved., *Annal.*,
 pars poster., apud *Rer. anglie. Script.*, p. 652, ed. Savile.)

2. Ibid. — Matth. Paris., t. I, p. 149.

3. Quod... cardinalis jam sterlingos regis Angliæ olfecerat. (Roger
 de Hoved., loc. supr. cit.)

4. Matth. Paris., t. I, p. 149.

5. Ex una parte Pictavi prætendebant regi Angliæ domino suo insi-
 dias, et ex alia parte Britones. (Roger. de Hoved., p. 653. loc. supr.
 cit.)

6. Rex vero Angliæ in arcto positus. (Ibid.)

Les demandes de Philippe furent que le roi d'Angleterre s'avouât expressément son homme lige, et se remit entre ses mains, à merci et à miséricorde¹; qu'Aliz fût donnée en garde à cinq personnes au choix de Richard, jusqu'à son retour de la croisade, où il devait se rendre avec le roi de France, à la mi-carême²; que le roi d'Angleterre renonçât à tout droit de suzeraineté sur les villes du Berri qui anciennement relevaient des ducs d'Aquitaine, et qu'il payât au roi de France vingt mille marcs d'argent pour la restitution de ses conquêtes³; que tous ceux qui s'étaient attachés au parti du fils contre le père demeurassent vassaux du fils et non du père, à moins que, de leur propre mouvement, ils ne voulussent revenir à ce dernier⁴; qu'enfin le roi reçût son fils Richard en grâce par le baiser de paix, et abjurât sincèrement et de bon cœur toute rancune et toute animosité contre lui⁵.

Il n'y avait pour le vieux roi ni moyen ni espoir d'obtenir des conditions moins dures; il s'arma donc de patience autant qu'il put, et conversa avec le roi Philippe, écoutant ses paroles d'un air docile, et comme un homme

1. *Erat primum capitulum de misericordia, cui se supposuit.* (Girald Cambrens., *De instructione principis*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVIII, p. 154.) — *Ex toto posuit se in voluntate regis Franciæ.* (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglie., Script.*, p. 654, ed. Savile.)

2. *Ibid.*, p. 653. — 3. *Ibid.*

4. *Quod omnes qui comiti pictavensi contra patrem adhæserant, de tenementis suis omnibus et ligantia filio solum intenderent et non patri, nisi ultronea voluntate ad ipsum forte redire voluerint.* (Girald. Cambrens., *De instructione principis*, apud *Script. rer. gallic. et francic.* t. XVIII, p. 154.)

5. *Quod filium suum comitem pictavensem in osculo recipere, eique iram omnem et indignationem ex corde remittere debuisset.* (*Ibid.*, p. 155.)

1189 qui reçoit la loi d'un autre. Tous deux étaient à cheval en plein champ ; et, tandis qu'ils s'entretenaient bouche à bouche, dit un contemporain, il tonna subitement, quoique le ciel fût sans nuages, et la foudre tomba entre eux, sans leur faire aucun mal¹. Ils se séparèrent aussitôt, extrêmement effrayés l'un et l'autre, et, après un petit intervalle, ils revinrent de nouveau ; mais un second coup de tonnerre, aussi fort que le premier, se fit entendre presque au même moment². Le roi d'Angleterre, que la nécessité où il se trouvait réduit, son chagrin et la faiblesse de sa santé rendaient plus facile à émouvoir, liant peut-être cet accident naturel à sa propre destinée, fut tellement troublé, qu'il abandonna les rênes de son cheval et chancela sur la selle, de manière qu'il serait tombé à terre si ceux qui l'entouraient ne l'eussent soutenu³. La conférence fut suspendue ; et comme Henri II se trouva trop malade pour assister à une seconde entrevue, on lui porta à son quartier les conditions de la paix rédigées par écrit, pour qu'il y donnât son consentement formel⁴.

Ceux qui vinrent de la part du roi de France le trouvèrent couché sur un lit, et lui lurent le traité de paix article par article. Quand ils en vinrent à celui qui regardait les personnes engagées secrètement ou ostensiblement dans le parti de Richard, le roi demanda leurs noms, pour

1. Dum reges ore ad os loquerentur. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 653, ed. Savile.)

2. Perterriti ad invicem separati sunt... et iterum auditus est tonitrus major et terribilior priore. (Ibid., p. 653 et 654.)

3. In terram corruisset ab equo in quo sedebat, nisi manibus circumstantium sustentatus fuisset. (Ibid.)

4. Formam (paci) scripto comprehensam Anglorum regi legendam et audendam obtulerunt. (Girald. Cambrens., *De instructione principis* apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVIII, p. 154.)

savoir combien il y avait d'hommes à la foi desquels on l'obligeait à renoncer ¹. Le premier qu'on lui nomma fut Jean, son plus jeune fils. En entendant prononcer ce nom, saisi d'un mouvement presque convulsif, il se leva sur son séant, et, promenant autour de lui des yeux pénétrants et hagards ² : « Est-ce bien vrai, dit-il, que Jean, mon cœur, mon fils de prédilection, celui que j'ai chéri plus que les autres et pour l'amour duquel je me suis attiré tous mes malheurs, s'est aussi séparé de moi ³ ? » On lui répondit qu'il en était ainsi, qu'il n'y avait rien de plus vrai. « Eh bien, dit-il en retombant sur son lit et en tournant son visage contre le mur, que tout aille dorénavant comme il pourra, je n'ai plus de souci ni de moi ni du monde ⁴. » Quelques moments après, Richard s'approcha du lit, et demanda à son père le baiser de paix en exécution du traité. Le roi le lui donna avec un air de calme apparent ; mais au moment où Richard s'éloignait, il entendit son père murmurer à voix basse : « Si seulement Dieu me faisait la grâce de ne point mourir avant de m'être vengé de toi ⁵ ! » A son arrivée au camp français, le comte de Poitiers redit ces paroles au roi Philippe

1. *Postulans ut nomina eorum omnium... scripto commendarentur.* (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Ber. antiqu. Script.*, p. 654, ed. Savile.)

2. *Stratu quo recubabat statim in sessionem exurgens et acriter circumspiciens.* (Girald. Cambrens., *De instructione principis*, apud *Script. rer. gallic. et francic.* t. XVIII, p. 155.)

3. *Verumne est, inquit, quod Johannes, cor meum.* (Ibid.)

4. *Iterum se lecto reddens faciemque suam ad parietem vertens : Vadant, inquit, de cætero cuncta sicut poterunt, ego de me amplius nihil neque de mundo quicquam curo.* (Ibid.)

5. *Verbum a patre quanquam demissa voce, prolatum, audivit : « Nunquam me Dominus mori permittat, donec dignam mihi de te vindictam accepero. »* (Ibid.)

et de ses courtisans, qui tous firent de grands éclats de rire et plaisantèrent sur la bonne paix qui venait de se conclure entre le père et le fils ¹.

Le roi d'Angleterre, sentant son mal s'aggraver, se fit transporter à Chinon, où en peu de jours il tomba dans un état voisin de la mort. A ses derniers moments, on l'entendait proférer des paroles entrecoupées, qui faisaient allusion à ses malheurs et à la conduite de ses fils : « Honte, honte, honte à un roi vaincu ! Maudit soit ce jour où je suis né, et maudits de Dieu soient les fils que je laisse ². » Les évêques et les gens de religion qui l'entouraient firent tous leurs efforts pour lui faire rétracter cette malédiction contre ses enfants ; mais il y persista jusqu'au dernier soupir ³.

Quand il eut expiré, son corps fut traité par ses serviteurs comme l'avait été autrefois celui de Guillaume le Conquérant ; tous l'abandonnèrent, après l'avoir dépouillé de ses derniers vêtements et avoir enlevé ce qu'il y avait de plus précieux dans la chambre et dans la maison ⁴. Le roi Henri avait souhaité d'être enterré à Fontevault, célèbre abbaye de femmes, à quelques lieues au sud de Chinon ; on eut peine à trouver des gens pour l'envelop-

¹ I. Modumque concordie inter ipsum et patrem referens ac verba sequentia, grandem Francorum regi et curie toti risum... excitavit. (Girald. Cambrensis, *De instructione principis*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVIII, p. 155.)

² Proh pudor de rege victo ! proh pudor ! (Ibid.) — Maledixit diei in qua natus fuit, et maledictionem Dei et suam dedit filiis suis. (Roger. de Hoved., *Annal.*, pars poster., apud *Rer. anglic. Script.*, p. 654, ed. Savile.)

³ Quam nunquam relaxare voluit. (Ibid.) — Quo defuncto, reliquerunt eum, diripientes opes illius. (Ibid.) — Corpus nudum absque amictu quolibet. (Girald. Cambrensis, *De instructione principis*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVIII, p. 157.)

per d'un linceul, et des chevaux pour le transporter¹. Le cadavre se trouvait déjà déposé dans la grande église de l'abbaye, en attendant le jour de la sépulture, lorsque le comte Richard apprit par le bruit public la mort de son père². Il vint à l'église, et trouva le roi gisant dans le cercueil la face découverte, et montrant encore, par la contraction de ses traits, les signes d'une violente agonie. Cette vue causa au comte de Poitiers un frémissement involontaire³. Il se mit à genoux et pria devant l'autel; mais il se leva après quelques moments, après l'intervalle d'un *Pater noster*, disent les historiens du siècle, et sortit pour ne plus revenir⁴. Les contemporains assurent que, depuis l'instant où Richard entra dans l'église jusqu'à celui où il s'éloigna, le sang ne cessa de couler en abondance des deux narines du mort⁵. Le lendemain de ce jour eut lieu la cérémonie de la sépulture. On voulut décorer le cadavre de quelques-uns des insignes de la royauté; mais les gardiens du trésor de Chinon les refusèrent, et après beaucoup de supplications ils envoyèrent seulement un vieux sceptre et un anneau de peu de valeur⁶. Faute de couronne, on coiffa le roi d'une espèce

1. Vix qui corpus sindone consueret, vix qui ad feretrum equos invenirent vel aptarent. (Girald. Cambrens., *De instructione principis*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVIII, p. 157.) — Voyez plus haut, livre VII, t. II.

2. Corpore jam delato, fama... comitem pictavensem... advexit. (Girald. Cambrens., *ibid.*, p. 158.)

3. Patris facies... sudario nudata comparuit... comes, ea inspecta, non absque fremitu... (Ibid.)

4. Modicum et tanquam orationis dominicæ per spatium vix remansit. (Ibid.)

5. Regis utraque naris sanguine cœpit manare, et quamdiu filius in ecclesia fuerat non cessavit. (Ibid.)

6. Vix uila prorsus insignia regalia, nisi per emendicata demum suffragia, eaque minus congruentia suppetiere. (Ibid.)

de diadème fait avec la frange d'or d'un vêtement de femme¹; et ce fut dans cet attirail bizarre que Henri, fils de Geoffroy Plante-Genest, roi d'Angleterre, duc de Normandie, d'Aquitaine et de Bretagne, comte de l'Anjou et du Maine, seigneur de Tours et d'Amboise, descendit dans sa dernière demeure.

Un auteur contemporain croit voir dans les malheurs de Henri II un signe de vengeance divine contre les Normands, tyrans de l'Angleterre envahie². Il rapproche cette mort misérable de celle de Guillaume le Roux, des fils de Henri I^{er}, des propres frères de Henri II et de ses deux fils aînés, qui tous périrent de mort violente ou à la fleur de leur âge : « Voilà, dit-il, le châtimement de leur règne « illégitime³. » Mais sans admettre cette opinion superstitieuse, il est au moins certain que les malheurs du roi Henri furent une conséquence des événements qui avaient rangé sous sa domination les provinces méridionales de la Gaule. Il s'était réjoui de cet accroissement de puissance comme de la plus haute fortune; il avait donné à ses fils la patrie d'autrui en apanage, se glorifiant de voir sa famille régner sur plusieurs nations de race et de mœurs différentes, et réunir sous le même sceptre ce

¹ Vix capiti corona, sicut decuit, quia de aurifrigio quodam veteri inventa fuit. (Girald. Cambrens., *De instructione principis*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVIII, p. 157.) — Facto sibi diademate de aurifrigio mulierum. (*Chron. anonymi Laudunensis*, *ibid.*, p. 707.)

² Normannici tyranni... vindictam divinitus inflictam... non evaserunt. (Girald. Cambrens., *De instructione principis*, apud *Script. rer. gallic. et francic.*, t. XVIII, p. 157.)

³ Propter quod pauci eorum... fine laudabili decesserunt... non dimidiantes dies suos miserabiliter interierunt... nec naturaliter, nec legitime, sed quasi per *hysteron proteron*, in insula occupata regnaverunt. (*Ibid.*)

qu'avait divisé la nature. Mais la nature ne perdit pas ses 1139
droits, et, au premier mouvement que firent les peuples
pour ressaisir leur indépendance, la division entra dans la
famille du roi étranger, qui vit ses enfants servir à ses
propres sujets d'instruments contre lui-même, et qui,
ballotté jusqu'à sa dernière heure par la guerre domes-
tique, éprouva en expirant le sentiment le plus amer
qu'un homme puisse emporter au tombeau, celui de
mourir par un parricide.

FIN DU TOME TROISIÈME.



PIÈCES JUSTIFICATIVES

LIVRE HUITIÈME

N° 4.

CRUAUTÉS EXERCÉES PAR LES SEIGNEURS NORMANDS DANS LEURS CHATEAUX¹.

Hi suencten suithe the wrecce men of the land mid castelweorces. Tha the castles wæren maked. Tha fylden hi mid deoules and yuele men. Tha namen hi tha men the hi wenden that ani god hefden. hathe be nihtes and be dæies. carl-men and wimmen. and diden heom in *prisun* efter gold and syluer. And pined heom untellendlice pining. for ne wæren næure nan martyrs swa pined alse hi wæron. Me hanged up bi the fet and smoked heom mid ful smoke. Me hanged bi the thumbs. other bi the hefed. and hanged bryuiges on her fet. Me dide cnotted strenges abuton here hæued. and uurythen to that it gæde to the hærnæs. Hi diden heom in quarterne thar nadres and snakes and pades wæron inne. and drapen heom swa. Sume hi diden in crucethus. that is in an ceste that was scort and næreu. and undep. and dide scærpe, stanes ther inne. and threngde the man thær inne. tha hi bræcon alle the limes. In mani of the castles wæron lof and grim. that wæron sachtenges that twa other thre men hadd'n onoh. to bæron onne. that was swa maced. that is fæstned to an beom. and diden an scærp iren abuton tha mannes throte and his hals. that he ne mihte nowiderwardes ne sitten. ne lieq. ne slepen. oc bæron al that iren. Mani thusen hi drapen mid hungær. I ne canne. and ne mai. tellen alle the wundes. ne alle the pines. that hi diden wrecce men on this land. and that lastede tha xix. wintre wile Stephne was king. and æure it was uerse and uerse. Hi læiden gæildes on the

¹ Chron. saxon., ed. Ingram, sub anno MCXXXVII, p. 366 et 367.

tunes æreu wile. and clepeden it *tenserie*. tha the wrece men ne hadden nan more to given. tha ræueden hi and brendon alle the tunes. that wel thu mihtes faren all a dæis fare sculdest thu neure finden man in tune sittende. ne land tiled. Tha was corn dære. and flec. and cæse. and butere. for nan ne was o the land. Wrec e men sturuen of hungær, sume ieden on ælmes the waren sum wile rice men. sum flugen ut of lande. Wes næure gæt mare wrecehed on land, ne næure bethen men werse ne diden than hi diden. for ouer siþon ne forbaren hi nouthur circe ne circeiærd. oc nam al the god that thar inne was. and brenden sythen the circe and altegædere. Ne hi ne forbaren biscopes land. ne abbotes. ne preostes. ac ræueden muneces. and clerekes. and æuric man other the ouer myhte. Gif twa men other thre coman ridend to ari tun. al the tunsceipe flugæn for heom. wenden that hi wæron ræueres. The biscopes and lered men heom cursede æure. oc was heom naht thar of. for hi wæron all for cursæd and forsuoren and forloren. Was sæ me tiled. the erthe ne bar nan corn. for the land was all fordon mid sulce dædes. and hi sæden openlice. that Crist slep. and his halechen. Sulc and mare thanne we cunnen sæin we tholenden xix. wintre fore ure sinnes.

TRADUCTION DU MONCHÉ PRÉCÉDENT¹.

Valde affligerunt miseram plebem hujus terræ castellis ædificandis, cumque castella essent perfecta, in iis collocarunt diabolicos et malos viros. Tunc ceperunt quibus aliquid boni superesse arbitrabantur, tam nocte quam die, viros et fœminas, atque in carceres conjecerunt propter aurum et argentum, ac eos excruciabant infandis tormentis, adeo ut nulli unquam martyres talia senserint qualia illi. Hos suspenderunt pedibus, et suffocarunt fumo crasso; illos suspenderunt pollicibus, aliosque capitibus et admoverunt ignes eorum pedibus. Aliorum capita laqueo arcte ligarunt et compresserunt, adeo ut attingeret cerebrum. Alios commiserunt carceribus, in quibus erant serpentes, angues et bufones, atque eo modo excruciarunt. Alios injecerunt in crucetum, id est, cistam quæ erat brevis et angusta et depressa, in qua lapides acutos posuerunt, et in ea arctarunt homines, adeo ut confregerint omnia illorum membra. In compluribus castellorum erat horridum quiddam ac detestandum, scilicet... quod duo aut tres homines ægre imponere possent, atque ita erat efformatum ut affixum

¹ Chron. saxon., ed. Gibson, sub anno MCCCXVII, p. 238-240.

fuerit tra^hi; ac ferri acuti catena implicarunt hominis guttur et collum, ut non posset ullo modo sive sedere, sive cubare, sive dormire, coactus sustinere omne istud ferrum. Multa millia fame occiderunt; non autem possibile est mihi numerare omnia vulnera, omnesque calamitates, quibus affligerunt miseros incolas hujus terræ: hoc vero duravit xiv annos quibus Stephanus fuit rex, et quotidie deteriore erant conditione. Imposuerunt tributa oppidis valde frequenter, et illud vocarunt... cumque miseri homines non haberent quicquam amplius quod darent, vastarunt et incenderunt omnia oppida, adeo ut posses iter diei conficere, nec tamen reperire quemvis hominem in oppido viventem, aut terram cultam. Hinc fuit frumentum carum, et caro, et caseus, et butyrum; quippe nihil eorum fuit in hac terra. Pauperes peribant fame; nonnulli ostiatim victum petebant, qui fuerant olim divites, et aliqui terram reliquerunt. Nunquam adhuc erant majores calamitates in hac terra, neque umquam pagani plus mali quam hi fecerunt; tandem enim neque pepercerunt ecclesiæ, neque cæmeterio, sed eripuerunt quicquid boni inibi fuit, tuncque ignes admoventur ecclesiæ, et rebus quæ superessent. Non pepercerunt episcoporum terris, nec abbatum, nec præbyterorum; sed spoliarunt monachos et clericos et quoscunque alicui possent. Si duo aut tres equites appropinquarent alicui oppido, omnes oppidani fugerunt, opinati eos esse directores. Episcopi et clerici illos semper execrabantur; verum nihil profecerunt; omnes enim ii erant maledicti et perjuri et moribus perditii. Littus arabant; terra enim nullas fruges tulit, quippe ea fuit devastata per hujusmodi facta: dixerunt etiam aperte quod Christus dormivit ejusque sancti. His similia, et plura quam nos possumus explicare, passi fuimus per xix annos ob nostra peccata.

N° 2.

CHANSON GUERRIÈRE DU TROUBADOUR BERTRAND DE BORN,
SEIGNEUR DE HAUTEFORT ¹.

Be m play lo douz temps de paseor
Que fai fuelhas e flors venir;
E play mi quant aug la baudor
Del auzels que fan retentir

¹ Raynouard, *Choix des poésies originales des Troubadours* t. II, p. 240.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Lor chan per lo boscatge;
 E plai me quan vey sus els pratz
 Tendas e pavallos firmatz;
 E plai m'en mon coratge
 Quan vey per campanhas rengatz
 Cavalliers ab cavals armatz.

E play mi quan li corredor
 Fan las gens e'ls avers fugir;
 E plai me quan vey aprop lor
 Gran ren d'armatz ensems brugir;
 Et ai gran alegratge,
 Quan vey fortz castelhs assetjatz,
 E murs fondre e derocatz,
 E vey l'ost pel ribatge
 Qu'es tot entorn claus de fossatz
 Ab lissas de fortz pals serratz.

Atressi me play de bon senhor
 Quant es primiers a l'envazir,
 Ab caval armat, ses temor;
 C'aissi fai los sieus enardir
 Ab valen vassallatge;
 E quant el es el camp intratz,
 Quascus deu esser assermatz,
 E segr'el d'agradatge
 Quar nullhs hom non es ren prezat
 Tro qu'a manhs colps pres e donatz.

Lansas e brans, elms de color,
 Escutz traucar e desguarnir
 Veyrem a l'intrar de l'estor,
 E manhs vassalhs ensems ferir
 Don anaran a ratge
 Cavalhs dels mortz e dels nafratz;
 E ja pus l'estorn er mesclatz,
 Negus hom d'aut paratge
 Non pens mas d'asclar caps e bratz,
 Que mais val mortz que vius sobratz.

Je us dic que tan no m'a sabor
 Manjars ni beure ni dormir;
 Cum a quant aug cridar: A lor!
 D'ambas las partz; et aug agnir

Cavals voitz per l'ombratge,
 Et aug cridar : Aidatz! Aidatz!
 E vei cazer per los fossatz
 Paucs e grans per l'erbatge,
 E vei los mortz que pels coslatz
 An los tronsons outre passatz.

Baros, metetz en gatge
 Castels e vilas et ciutatz,
 Enans q'usquecs no us guerreiatz.

Papiol¹ d'agradatge
 Ad Oc e No² t'en vai viatz,
 Dic li que trop estan en patz.

LIVRE NEUVIÈME.

N° 4.

Lorsque M. Augustin Thierry composa son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, on ne savait rien de positif sur l'origine de Thomas Becket. A certains détails de sa vie, et surtout à son rôle persévérant de protecteur de la race vaincue, M. Thierry crut reconnaître en lui la trace d'une origine saxonne. Il fonda sur cette donnée les admirables récits qui composent ce livre IX, le plus beau peut-être de l'*Histoire de la conquête*.

Des découvertes ont été faites depuis lors; des documents nouveaux (Ms. Lambeth et Fitz-Stephen, cités par Giles, *Life and Letters of Thomas Becket*, c. II) semblent établir que le célèbre archevêque de Canterbury appartenait à la race normande. M. Thierry fut ébranlé dans sa conviction. Les amis qui ont reçu ses confidences littéraires pendant les dernières années de sa vie, savent qu'il se proposait d'examiner mûrement la question, et de rectifier dans cette nouvelle édition, s'il y avait lieu, l'erreur commise dans les premières.

1. Papiol est le nom du jongleur de Bertrand de Born.

2. C'est le nom déguisé sous lequel le poète désigne dans un grand nombre de ses pièces Richard Cœur de-Lion.

Comment l'eût-il fait? Se serait-il contenté de nous montrer dans Thomas Beket un Anglais, non de naissance, mais de cœur, amené par son éducation et la tendresse de son âme à prendre le patronage des pauvres et des persécutés, et en particulier celui de la race vaincue; ce qui eût permis à l'auteur de conserver, avec la contexture primitive de son récit, ces merveilleuses peintures qui dureront autant que la langue française?

Se serait-il attaché, au contraire, à faire ressortir dans l'archevêque normand un défenseur des droits de l'Église aux prises avec la puissance temporelle? On l'ignore. M. Thierry ne s'est jamais prononcé, que nous sachions, sur l'adoption de l'un ou de l'autre point de vue; toutefois, nous sommes portés à croire qu'il eût préféré le premier.

Quelques notes au crayon, tracées en marge d'un des trois exemplaires destinés par M. Thierry à l'impression de cette nouvelle édition, nous avaient un moment fait espérer d'avoir saisi sa pensée. Mais ces notes n'émanent point de lui. Ce sont des essais de corrections proposés à l'illustre auteur par un de ses savants amis à qui il avait demandé conseil; et, en effet, le volume porte ce mémorandum inscrit sur la couverture : *Exemplaire annoté par M. Renan pour le livre IX et la Conclusion*. Rien ne nous dit que les corrections et le système même dans lequel elles sont conçues auraient été adoptés par M. Thierry. Ces corrections sont d'ailleurs incomplètes et ne s'étendent pas à l'ensemble du livre IX. Nous les reproduisons ici comme un spécimen des modifications que, dans l'hypothèse dont nous parlons, l'auteur du récit de Thomas Beket aurait pu faire à son œuvre sans en détruire l'admirable ordonnance.

DEPUIS L'ORIGINE DE LA QUERELLE ENTRE LE ROI HENRI II
ET L'ARCHEVÊQUE THOMAS JUSQU'AU MEURTRE DE L'ARCHEVÊQUE.

(1160-1171)

Paragrapbes 1 et 2 réunis en un seul (p. 78). — Sous le règne de Henri I^{er}, il y avait à Londres un jeune Normand, nommé Gilbert Beket. Beket prit la croix par un vœu de pénitence ou pour aller courir la fortune au royaume chrétien de Jérusalem. Mais il fut moins heureux en Palestine que les écuyers et les sergents de Normandie ne l'avaient été en Angleterre, et au lieu de devenir comme eux puissant et opulent par conquête, il fut pris et réduit en esclavage. Tout malheureux et méprisé qu'il était, l'esclave *anglais* (le mot souligné devait, selon toute apparence, être remplacé par celui

de normand) sut inspirer de l'amour, etc., jusqu'à la fin du 2^e paragraphe.

Paragr. 3 (p. 79). — Telle fut, selon le récit de quelques anciens chroniqueurs, la naissance romanesque d'un homme destiné à troubler d'une manière aussi violente qu'imprévue l'arrière-petit-fils de Guillaume le Conquérant dans la jouissance heureuse et paisible de son pouvoir. Cet homme, né *au sein* de la race anglo-normande, *mais qui, par sa position, devait être appelé à représenter contre sa propre race la cause des vaincus*, reçut l'éducation la plus propre à lui donner accès auprès des nobles et des grands, et à lui attirer leur faveur. Jeune, on l'envoya en France pour étudier les lois, les sciences et les langues du continent, et perdre l'accent anglais qui était alors en Angleterre une chose de mauvais ton. Thomas Beket, au retour de ses voyages, se trouva capable de converser et de vivre avec les gens les plus raffinés. Il mit de bonne heure ce talent en usage, etc. (Le reste du paragraphe, moins les deux dernières lignes)

Paragr. 4 (p. 80). — A la sixième ligne, le mot *anglais* changé en celui de *normand*; les quatre dernières lignes retranchées.

Paragr. 5 (p. 82). — *Conforme.*

Paragr. 6, 7, 8, 9 (p. 83-87). — *Conformes.*

Paragr. 10 (p. 88). — Retrancher la phrase : Peut-être ceux qui n'avaient point vu Beket assez souvent ni d'assez près pour avoir en lui pleine confiance éprouvaient-ils une sorte de pressentiment du danger de confier un aussi grand pouvoir à un homme d'origine anglaise.

Paragr. 11 (p. 89). — Retrancher dans la première phrase : Et le premier qui ait été Anglais de race.

Paragr. 12 et 13 (p. 90-91). — *Conformes.*

Paragr. 14 (p. 92). — Retrancher à la dernière phrase : Contre un archevêque de race anglaise.

Paragr. 15, 16 et 17 (p. 92-94). — *Conformes.*

Paragr. 18 (p. 95). — Phrase deuxième : l'Anglais Beket; retrancher *l'Anglais*.

Paragr. 38 (p. 116). — La même lettre lui reprochait, en termes humiliants, la bassesse de sa naissance et son ingratitude envers le roi, qui, du rang de *Saxon* et d'homme de rien, l'avait élevé jusqu'à lui-même. (Indication d'une correction à faire.)

Paragr. 50 (p. 129), phrase 5 modifiée ainsi :

Aussi, du moment que l'archevêque anglais Beket eut levé la tête contre le roi d'Angleterre, l'opinion nationale des Cambriens se déclarait-elle fortement pour l'archevêque, d'abord par cette raison populaire que tout ennemi de l'ennemi est un ami, et ensuite parce

qu'un prélat qui, bien qu'issu de la race normande, s'élevait contre les abus sortis de la conquête, semblait en quelque sorte le représentant des droits religieux, etc.

Paragr. 79 (p. 158-159). — En face on lit cette annotation :

Revenir peut-être sur cette considération que Beket, quoique Normand d'origine, fut amené par les nécessités de sa position et aussi par la noblesse naturelle de son caractère, à se faire le patron des vaincus.

Paragr. 80 (p. 160), phrase 1^{re}. — Une chose digne de remarque, c'est que le seul primat de race normande qui, avant l'Anglais Beket (eff. l'Anglais), eût eu quelques démêlés avec la puissance laïque, était un ami des Saxons, et peut-être le seul qu'ils eussent trouvé jusque-là dans la race de leurs vainqueurs.

Dernière phrase (p. 161). — Aucun d'eux n'essaya d'entrer en opposition avec le pouvoir royal, et le bon accord régna comme au temps de l'invasion, entre la royauté et le sacerdoce, jusqu'au moment où le courage d'Anselme trouva un imitateur. Ou bien : *Il se trouva un homme assez généreux pour sacrifier les préjugés de sa race aux intérêts qu'il représentait.*

✓ Ici finissent les annotations.

(NOTE DES ÉDITEURS.)

N. 2.

HISTOIRE DU MARIAGE DE GILBERT BEKET, PÈRE DE L'ARCHEVÊQUE THOMAS, FRAGMENT D'UNE VIE DE L'ARCHEVÊQUE PAR UN DE SES CONTEMPORAINS 1.

Pater ejns (Thomæ) Gilbertus, cognomento Beket, civis londoniensis, mater vero Matildis fuit, ambo generis et divitiarum splendore suis nequaquam concivibus inferiores. Quibus e regione morum ingenuitas et piæ conversationis innocentia, longe intelleximus, præminebant. Justitiæ quidem actibus insistebant, et sine crimine et querela, ut traditur, conversati sunt. Nunc autem in principio restat de ipsius patris et matris conjugio inserendum, ut exinde advertatur quanta cura et pietate a solis ortu usque ad occasum tam diversos genere et conditione congregavit in unum prædestinatio mirifica Salvatoris, de quorum sane felici progenie sponsam suam Ecclesiam per mundum universum prævidit sublimari et triumphaliter decorari.

1. Vita et processus sancti Thomæ Cantuariensis, seu quadripartita historia, cap. II, fol. 3.

Præfatus ergo Gilbertus, ætate juvenis, crucem Dominicam causa penitentiae votivæ arripuit Jerolimam iturus, quendam de familia sua Ricardum nomine secum assumens, ipso solo pro serviente contentus. Quo tandem prospere venientibus, inter christianos et gentiles insidiis habitis loca sancta orationis causa cum aliis introrsus quam licuit visitantes, pariter capti sunt et cathenati, atque in carcere cujusdam Admiraldi, præclari principis paganorum, detenti, ut singulis diebus victum laboribus impositis quodammodo compararent. Qui Gilbertus per annum integrum et dimidium in captivitate servorum more serviens, cum honoratior cæteris atque præstantior haberetur, in oculis Admiraldi præ omnibus gratiam et favorem invenit, in tantum quod frequenter coram eo, sed tamen in vinculis, ad mensam veniret, discumbentes visitaret, et invicem de terrarum notitiis ac gentium diversarum moribus et ritu conferrent. Multa eciam ob gratiam ipsius collata sunt suis beneficia conceptivis, procurante insimul privatim, in quantum licuit, filia ejusdem Admiraldi, puella admodum curialis et decora, unica patris sui, quæ utique miro affectu ipsum Gilbertum, prout patebit inferius, diligebat.

Quadam autem die, nacta oportunitate puella liberins cum eo loquendi, inquisivit ab eo de quam terra et civitate extiterat oriundus, de fide eciam, de religione et conversatione christianorum, et quæ forent credentium spes et seculorum præmia futurorum. Qui cum responderet quod Anglicus esset et Londoniarum incola civitatis, inquisitaque de fide, prout melius noverat, exposuisset, consequenter et ipsa ab eo sciscitavit, dicens: Num mortem libenter pro Deo tuo et fide Christi quam profiteris conservanda intrepide exciperes? Libentissime, inquit, pro Deo meo moriar. Quo audito, puella mox quasi ex virtute verbi tota mutata, profitetur se christianam fieri ipsius ob causam, dummodo ipsam in conjugem accipere in sua fide sponderet. Tacuit attamen ille secum deliberans, adquiescere statim noluit, timens nimirum fallaciam mulieris, unde tergiversando de die in diem prorogavit, nolens cito precibus illius præstare consensum. Cumque puella vehementer affligeretur, et in dies ob dilationem, ut moris est mulierum, plus anxia efficeretur, Gilbertus interim cum suis conceptivis de fuga cogitans, post annum et dimidium, nocte quadam, disruptis cathenis a carcere aufugerunt, totumque noctis residuum, quousque fines christianorum attingissent, conciti peregerunt. Mane autem facto, præpositus operum, more solito, ut eos ad opera mitteret consueta, a carcere fracto ipsos evasos vidisset, in mann valida eos insequitur, donec, christianorum terminis obstantibus, omni spe jam fraudatus reverteretur non parum iratus. Puella

vero hæc audiens memorata, ex illa hora de protectione sua et fuga post ipsos cogitavit. Cumque super hoc diebus ac noctibus mire cogitativa efficeretur, et in meditatione sua exardesceret cautius evadendi, nocte quadam, universis sompno depressis, sola, nullo sciente, assumpto secum modico quid ad viaticum necessario, ut expeditius iter ageret satis attemptando, multiplices se discrimini tradidit fugiendi, nichil curans de universis hæreditario jure sibi pertinentibus, sufficientiam sibi reputans divitiarum, si desiderium suum pro voto posset complere.

O mirandam nimis hujus mulieris tam audaciam quam amorem tanta difficulta et ardua præsumptis! Non hæsitavit, cum esset tam ingenti gloria paternæ possessionis nobilitanda, irrecupabiliter eadem carere. Non trepidavit fragilis et delicata paupertatem penalem subire, nec per tot terrarum spacia et naufragantis maris innumera periculorum genera dubitavit sola discurrere, dum unius hominis tam remoti et ignoti quæreret amorem. Cum etiam nec de vitâ ipsius vel inventionem securitatem haberet, imo necdum secunda de conjugio etsi quæsitum hominem reperiret. Proficiscens igitur paganismum prospere pertransivit, et cum quibusdam peregrinis et mercatoribus repatriantibus, qui linguam ejus noverant, versus Angliam navigabat. Cumque, transactis cunctis periculis ob iter obviantibus, Angliam applicuisset, atque a suis comitibus jam dissociata fuisset, nichil aliud interrogare pro itinere noverat nisi tantum Londonia, Londonia.

Quo tandem perveniente, quasi bestia erratica per plateas civitatis incedens, et obviantes quosque exploratoris more circumspiciens, derisu omnibus habebatur, et maxime pueris in eam intendentibus et per vicos incedentibus ob disparem ipsius habitum et linguam simul admirantibus. Contigit autem quod sic per plateas et vicos incedens, contra domum præfati Gilberti ubi manebat, in solempniori scilicet et frequentiori civitatis foro, ubi nunc in honore sancti Thomæ hospitalis domus constructa est, casu fortuito deveniret; in qua quidem ab introeuntibus divulgatum est, quod quædam juvencula mulier quasi idiota, pueris eam et aliis sequentibus et irridentibus, evagaret. Audiens autem Ricardus, serviens Gilberti superius memoratus, quasi ad spectaculum cum cæteris et ipse accurrit. Qui cum propius accedens eam agnosceret, statim cum summa festinatione ad dominum suum recurrit, narrans ei secreto hanc filiam Admiraldi esse, ad quam admirationis causa intuendam hominum copia confluebat. Quo audito, supra modum admirans nec credere valens, eo quod impossibile ut sic eveniret omnino videretur, dominus Ricardo non po-

tuit fidem dare, donec ipso in juramento diutius persistente, minus incredulus aliquantulum redderetur.

Cogitans tandem causam adventus ipsius, arbitratus est tamen consultius ei alibi providendum quam eam secum in domo propria retinendam, jussit Ricardus ut ad quandam matronam viduam ei vicinam eam adduceret, quæ ipsam tanquam filiam suam in omnibus custodiret. Quem cum videret puella et eum agnosceret, mox quasi mortua cecidit, jacens in extasi resupina. Cumque ab illa mentis alienatione expergefacta et ad se reversa resideret, ad dictam matronam Ricardus eam adduxit, sicut ejus dominus imperarat. Gillertus de adventu puellæ secum pertractans, cepit animus fluctuare per diversa, et cogitationes concipiens invicem repugnantes, incidit in mentem ejus episcopum londoniensem consulendum adire apud sanctum Paulum, ubi illo tempore sex episcopi aderant super arduis regni negotiis vel ecclesiæ tractaturi. Quibus coram positus cum veritatem rei gestæ superius memoratæ per ordinem exponeret, mox cicesterensis episcopus præ cæteris propheticam prorumpens in vocem, indubitanter asseruit, hanc vocationem non humanam sed potius fuisse divinam, et necessario magnifici operis prolem edituram, cujus sanctitate et labore universalis ecclesia esset ad Christi gloriam sublimanda. Cæteris autem episcopis qui aderant in hanc sententiam concordantibus, ut idem Gilbertus puellam, dummodo baptizari vellet, duceret in uxorem; adducta est statuta die in crastino, in ecclesia beati Pauli in doctorum episcoporum præsentia, ubi et baptisterium competenter extitit præparatum, in quo et illa debuerat baptizari.

Cumque interrogaretur in medio posita, prout mos ecclesiæ exigit, per sæpeditum Ricardum communem eorum interpretem, si vellet baptizari, respondit: « Hujus rei causa a valde remotis partibus huc adveni, dummodo Gilbertus michi voluerit in conjugio copulari. » Baptizatur igitur puella, sex episcopis grandi cum solempnitate baptismi sacramentum agentibus, eo quod præclari sanguinis esset fœmina, imo vocationis clarioris ex gratia admodum divina; Gilberto traditur mox ab episcopis in conjugem cum celebritate conjugali, de fide catholica prius breviter instructa. Quam cum ad propria duceret, prima nocte mutux in unum concordix, sanctum Thomam, futurum cantuariensem archiepiscopum et martyrem, genuerunt.

N° 3.

ANCIENNE BALLADE SUR LA CAPTIVITÉ ET LE MARIAGE
DE GILBERT BEKET¹.

In London was Young Beichan born,
He longed strange countries for to see;
But he was taen by a savage moor,
Who handled him right cruëllie;

For he viewed the fashions of that land;
Their way of worship viewed he;
But to Mahound, or Termagant,
Would Beichan never benda knee.

So, in every shoulder they've putten a bore
In every bore they've putten a tree;
An they have made him trail the wine
And spices on his fair bodie.

They've casten him in a dungeon deep,
Where he could neither hear nor see;
For seven years they kept him there,
Till he for hunger's like to die.

This Moor he had but ae daughter,
Her name was called Susie Pye;
And every day as she took the air,
Near Beichan's prison she passed by.

And bonny, meek, and mild was she,
Though she was come of an ill kin;
And oft she sigh'd, she knew not why,
For him that lay the dungeon in.

O so it fell, upon a day
She heard young Beichan sadly sing;
And ay and ever in her ears
The tones of hopeless sorrow ring.

¹ Jamieson's Popular songs, vol. II, p. 447.

« My hounds they all go masterless ;
 « My hawks they flee from tree to tree ;
 « My younger brother will heir my land ;
 « Fair England again I'll never see ! »

The doleful sound, from under ground,
 Died slowly on her listening ear ;
 But let her listen ever so long,
 The never a word more could she hear.

And all night long no rest she got,
 Young Beichan's song for thinking on ;
 She's stown the keys from her father's head,
 And to the prison strong is gone.

And she has open'd the prison doors,
 I woot she open'd two or three,
 Ere she could come young Beichan at,
 He was locked up so curiouslie.

But when she came young Beichan before,
 Sore wonder'd he that may to see ;
 He took her for some fair captive :
 « Fair Lady, I pray, of what countrie ? »

« O have ye any lands, » she said,
 « Or castles in your own countrie,
 « That ye could to a lady fair,
 « From prison strong to set you free ? »

— « Near London town I have a hall,
 « With other castles two or three ;
 « I'll give them all to the lady fair :
 « That out of prison will set me free. »

« Give me the truth of your right hand,
 « The truth of it give unto me,
 « That for seven years ye'll no lady wed,
 « Unless it be along with me. »

— « I'll give thee the truth of my right hand,
 « The truth of it I'll freely gie,
 « That for seven years I'll stay unawed,
 « For the kindness thou dost show to me. »

PIECES JUSTIFICATIVES.

And she has brib'd the proud warder
 Wi' mickle gold and white monie;
 She's gotten the keys of the prison strong,
 And she has set young Beichan free.

She's gi'en him to eat the good spicecake,
 She's gi'en him to drink the blood redwine;
 She's bidden him sometimes think on her,
 That sae kindly freed him out of pine.

She's broken a ring from her finger,
 And to Beichan half of it gave she:
 « Keep it, to mind you of that love
 « The lady bore that set you free. »

« And set your foot on good ship-board,
 « And haste ye back to your own countrie;
 « And before that seven years have an end,
 « Come back again, love, and marry me. »

But long ere seven years had an end,
 She long'd full sore her love to see;
 For ever a voice within her breast
 Said, « Beichan has broke his vow to thee. »
 So she's set her foot on good ship-board,
 And turn'd her back on her own countrie.

She sailed east, she sailed west,
 Till to fair England's shore she came;
 Where a bonny shepherd she espied,
 Feeding his sheep upon the plain.

« What news, what news, thon bonny shepherd?
 « Wath news hast thou to tell to me? »
 — « Such news I hear, ladie, he says,
 « The like was never in this countrie,

« There is a wedding in yonder hall,
 « Has lasted these thirty days and three,
 « Young Beichan will not bed with his bride,
 « For love of one that's yond the sea. »

She's put her hand in her pocket,
 Gi'en him the gold an white monie:

« Hae, take ye that, my bonny boy,
 « For the good news thou tell'st to me. »

When she came to young Beichan's gate,
 She tirl'd softly, at the pin;
 So ready was the proud porter
 To open and let this lady in.

« Is this young Beichan's hall, » she said,
 « Or is that noble lord within? »
 — « Yea, he's in the hall among them all,
 « And this is the day o' his weddin. »

— « And has he wed anither love?
 « And has he clean forgotten me?
 And, sighin', said that gay ladie,
 « I wish I were in my own countrie. »

And she has taen her gay gold ring,
 That with her love she brake so free;
 Says, « Gie him that, ye proud porter,
 « And bid the bridegroom speak to me. »

Wen the porter came his lord before,
 He kneeled down low on his knee.
 « What aileth thee, my proud porter,
 « Thou art so full of courtesie? »

— « I've been porter at your gates,
 « It's thirty long years now and three;
 « But there stands a lady at them now,
 « The like o'her did I never see;

« For on every finger she has a ring,
 « And on her mid finger she has three;
 « And as meickle gold aboon her brow
 « As would buy an earldom to me. »

4.

When Tommy came his master before,
 He kneeled down upon his knee;
 « What tidings hast thou brought, my man,
 « As that thou makes such courtesie? »

Ritson's ant. songs, p. 253.

PIECES JUSTIFICATIVES.

Its out then spok the bride's mother,
 Aye and an angry woman was shee;
 « Ye might have excepted our bonny bride;
 « And twa or three of our companie. »

— « O hold your tongue, thou brid's mother,
 « Of all your folly let me be;
 « She's ten times fairer nor the bride,
 « And all that's in your companie. »

« She begs one sheave of your white bread,
 « But and a cup of your red wine;
 « And to remember the lady's love,
 « That last reliev'd you out of pine. »

— « O well-a-day! said Beichan then,
 « That I so soon have married thee!
 « For it can be none but Susie Pye,
 « That sailed the sea for love of me. »

And quickly hied he down the stair;
 Of fifteen steps he made but three;
 He's ta'en his bonny love in arms,
 And kist, and kist her tendellie.

— « O hae ye ta'en anither bride?
 « And hae ye quite forgotten me?
 « And hae ye quite forgotten her,
 « That gave you life and libertie? »

She looked o'er her left shoulder,
 To hide the tears stood in her e'e:
 « Now fare thee well, young Beichan, she says,
 « I'll try to think no more on thee.

— « O never, never, Susie Pye,
 « For surely this can never be;
 « Nor ever shall I wed but her
 « That's done and dree'd so much for me. »

Then out and spake the forenoon bride:
 « My lord, your love it changeth soon;
 « This morning I was made your bride,
 « And another chose ere it be noon. »

— « O hold thy tongue, thou forenoon bride;
 « Ye're ne'er a whit the worse for me;
 « And whan ye return to your own countrie,
 « A double dower I'll send with thee. »

He's taen Susie Pye by the white hand,
 And gently led her up and down;
 And ay as he kist her red rosy lips,
 « Ye're welcome, jewel, to your own. »

He's taen her by the milk-white hand,
 And led her to you fountain stane;
 He's changed her name from Susie Pye,
 And he's call'd her his bonny love, lady Jare.

N° 4.

DÉTAILS SUR LA VIE MONDAINE DE THOMAS BEKET, AVANT SON ÉLÉVATION A L'ÉPISCOPAT, DONNÉS PAR GUILLAUME, FILS D'ÉTIENNE, SON SECRÉTAIRE ¹.

Cancellarii domus et mensa communis erat omnibus cujuscumque ordinis indigentibus ad curiam venientibus, qui prohi vel essent, vel esse viderentur. Nulla fere die comedeat absque comitibus et baronibus, quos ipsemet invitabat. Jusserat quaque die, novo stramine vel feno in hieme, novis scirpis vel frondibus virentibus in æstate, sterni hospitium suum, ut militum multitudinem, quam scamna capere non poterant, area munda et læta reciperet; ne vestes eorum pretiosæ, vel pulchræ eorum camisiæ, ex aræ sorde maculam contraherent. Vasis aureis et argenteis domus ejus replebat, ferculis et potibus pretiosis abundabat; ut si quæ esculenta vel poculenta commendaret raritas, emptores ejus nulla eorum comparandorum repellere deberet caritas...

Cancellario, et regni Angliæ et regnorum vicinorum magnates liberos suos servituros mittebant, quos ipse honesta nutritura et doctrina instituit, et cingulo donatos militiæ, ad patres et propinquos cum honore remittebat, aliquos retinebat. Rex ipse dominus suus,

¹ Willelmi filii Stephani Vita S. Thomæ, p. 14-23, apud hist. angl. Script., ed. Sparke.

filium suum, hæredem regni, ei nutriendum commendavit: quem ipse cum coætaneis sibi multis filiis nobilium, et debita eorum omnium sequela, et magistris, et servitoribus propriis, quo dignum erat honore, secum habuit.....

Cancellario homagium infiniti nobiles et milites faciebant; quos ipse, salva fide domini regis, recipiebat, et ut suos patrocinio fovebat.

Transfretaturus interdum sex aut plures naves in sua habebat velificatione; nullumque qui transfretare vellet, remanere sinebat: apulsus gubernatores suos et nautas ad placitum eorum remunerabat. Nulla fere dies effluebat ei, qua non ipse aliqua magna largiretur donaria, equos, aves, vestimenta, auream vel argenteam suppellectilem, vel monetam. Sic nimirum scriptum est: quidam erogant propria, et semper abundant; alii rapiunt aliena, et curtæ semper abest rei. Tantamque habebat cancellarius donandi gratiam, ut amor et deliciae totius orbis latini reputaretur. Utcunque erat ætas, ita quemque facetus adoptabat...

Cancellarius regi, clero militiæ et populo erat acceptissimus, ob ipsius dotes virtutum, animi magnitudinem, meritorum insignia, quæ animo ejus inhæserant. Pertractatis seriis, colludebant rex et ipse, tanquam coætanci pueruli, in aula, in ecclesia, in consessu, in equitando. Una dierum coequitabant in strata Lundoniæ: stridebat deformis hiems; eminus aspexit rex venientem senem, pauperem, veste trita et tenui; et ait cancellario: Videsne illum? — Cancellarius: Video. — Rex: Quam pauper, quam debilis, quam nudus! Numquidne magna esset eleemosyna dare ei crassam et calidam capam? — Cancellarius: Ingens equidem; et ad hujusmodi animum et oculum, rex, habere deberes. Interea pauper adest; rex substitit, et cancellarius cum eo. Rex placide compellat pauperem, et quærit, si capam bonam vellet habere. Pauper, nesciens illos esse, putabat jocum non seria agi. Rex cancellario: Equidem tu hanc ingentem habebis eleemosynam; et injectis ad capitum ejus manibus, capam, quam novam et optimam de scarlata et grysis indutus erat, rex cancellario auferre, ille retinere laborabat. Fit ibi motus et tumultus magnus: divites et milites, qui eos sequebantur, mirati accelerant scire quænam esset tam subita inter eos causa concertandi: non fuit, qui diceret: intentus erat uterque manibus suis, ut aliquando quasi easuri viderentur. Aliquandiu reluctatus cancellarius, sustinuit regem vincere, capam sibi inclinato detrahere, et pauperi donare. Tunc primum rex sociis suis acta narrat: risus omnium ingens: fuerunt, qui cancellario capas et pallia sua porrigerent. Cum capa can-

cellarii pauper senex abit, præter spem locupletatus, latatus et Deo gratias agens.

Aliquotiensque ad hospitium cancellarii rex comedebat, tum ludendi causa, tum gratia videndi quæ de ejus domo et mensa narrabantur. Rex veniebat aliquando equo admisso in hospitium cancellarii sedentis ad mensam; aliquando sagitta in manu, rediens venatu, vel iturus in nemus; aliquando bibebat, et viso cancellario recedebat; aliquando saliens ultra mensam, assidebat et comedebat. Magis unanimes et amici nunquam duo alii fuerunt temporibus christianis.

Fuit aliquando gravi tentus infirmitate cancellarius Rothomagi apud sanctum Gervasium. Venerunt eum duo reges simul videre, rex Francorum et rex Anglorum, dominus suus. Tandem dispositus ad sanitatem, et convalescens, una dierum sedit ad ludum scaccorum, indutus capa manicata. Intravit eum visitare Aschetinus, prior Leghestrie, veniens a curia regis, qui tunc erat in Gasconia; qui liberius eum allocutus, ausu familiaritatis, ait: Quid est hoc quod capa manicata ut mini? Hæc vestis magis illorum est, qui accipitres portant: vos vero es is persona ecclesiastica, una singularitate, sed plures dignitate: Cantuariæ archidiaconus, decanus Hastingæ, præpositus Boverlaci, canonicus ibi et ibi; procurator etiam archiepiscopatus; et sicut rumor in curia frequens est, archiepiscopus eritis. Cancellarius respondit, inter cætera, ad verbum illud: Equidem tres tales pauperes agnosco in Anglia sacerdotes, quorum cujuslibet ad archiepiscopatum promotionem magis optarem quam meam: nam ego, si forte promoverer, ita dominum meum regem intus et in cute novi, necesse haberem, aut ipsius gratiam amittere, aut Domini Dei, quod absit, servitium postponere: quod et post ita contigit...

Quinquaginta duos clericos cancellarius in obsequio suo habebat: quorum plurimi in suo erant comitatu, curabant episcopatus et abbatias vacantes, aut ejus proprios honores ecclesiasticos.

Deliberavit quandoque rex Anglorum cum cancellario et aliis quibusdam regni sui magnatibus, petere a rege Francorum filiam ejus Margaretam matrimonio copulandam filio suo Henrico. Placuit consilium. Hæc siquidem regum et magnorum virorum magna est confœderatio. Ad tantam petitionem tanto principi faciendam quis mittendus erat, nisi cancellarius? Eligitor: assentitur. Igitur cancellarius rem, personas et officium suum attendens, et se tantæ rei committens, juxta illud poeticum:

Metire quod audes; nuptialiter se instruit
Qui nuptias mittitur conciliare futuras.

Parat ostendere et effundere luxus anglicani opulentiam, ut apud

omnes et in omnibus honoretur persona mittentis in misso, et missi sua in se. Circiter ducentos in equis secum habuit de familia sua, milites, clericos, dapiferos, servientes, armigeros, nobilium filios, militantes ei, et armis omnes instructos. Omnes isti et omnis earum sequela, novo festivo fulgebant ornatu vestium, quisque pro modo suo. Habuit etiam viginti quatuor mutatoria vestimentorum, omnia fere donanda, et in transmarinis relinquenda, et omnem elegantiam varii, grysii, et pellium peregrinatum, palliorum quoque et tapetum, quibus thalamus et lectus episcopi hospitio recepti ornabantur. Habuit secum canes, aves, omne genus quo reges utuntur et divites. Habuit in comitatu suo octo bigas curriles; unamquamque bigam quinque equi trahebant, dextrariis corpore et robore similes: quisque equus suum sibi deputatum habebat fortem juvenem novatunica succinctum, euntem cum biga; ipsaque biga suum veredum et custodem. Duæ bigæ solam cervisiam trahebant, factam in aqua decoctione ex adipe frumenti, in cadis ferratis, donandam Francis. Habebat cancellarii capella bigam suam; camera suam, expensa suam, coquina suam; portabant aliæ esculentorum et poculentorum aliquid; aliæ dorsalia tapeta, saccos cum vestibis nocturnis, sarcinas et impedimenta. Habuit duodecim summarios. Octo scrinia cancellarii continebant supellectilem, auream scilicet et argenteam, vasculos, culculos, pateras, ciphos, cuppas, urceolas, pelves, salina, cochlearia, cultellas, parapsides. Aliæ coffræ et clitellæ cancellarii continebant monetam, æs plurimum cotidianis ejus impensis et donis sufficiens, et vestes ejus, et libros aliquot et hujusmodi. Unus summarius capellæ sacra vasa, et altaris ornamenta, et libros portabat, cæterorum præambulus. Quisque summariorum suum habebat agasonem, qualem et qualiter decuit instructum. Quæque etiam biga habebat canem alligatum vel supra vel subtus, magnam, fortem et terribilem, qui ursum vel leonem domiturus videretur. Sed et supra quemque summarium erat vel simia caudata, vel humani simulator simius oris. In ingressu gallicanorum villarum et castrorum, primi veniebant garciones pedites quasi ducenti quinquaginta, gregatim euntes sex vel deni vel plures simul, aliquid lingua sua pro more patriæ suæ cantantes. Sequebantur aliquo intervallo canes copulati et leporarii in loris et laxis suis, cum concuratoribus et sequacibus suis. Post modicum stridebant ad lapides platearum illæ bigæ ferratæ, magis coriis animalium consutis coopertæ. Sequebantur ad modicam distantiam summarii, agasonibus, positis genibus super clunes summariorum, equitantibus. Aliqui Franci, ab domibus suis egressi, ad tantum strepitum quærebant cujus es et familia. Aiunt illi, quod cancellarius

regis Anglorum ad dominum regem Franciæ missus veniret. Dicunt Franci: Mirabilis est ipse rex Anglorum, cujus cancellarius talis et totus incedit. Sequuntur post summarios armigeri, militum portantes scuta, et trabentes dextrarios; inde alii armigeri; dehinc ephebi; deinde qui aves portabant; postea dapiferi, et magistri, et ministri domus cancellarii; deinde milites et clerici, omnes bini et bini equitantes; postremo, cancellarius, et aliqui familiares ejus circa eum.

Appulsus in transmarinis, statim præmiserat domino regi Francorum cancellarius mandans, quod ad eum veniret. Venit per castrum Medlenti. Rescripserat ei rex Francorum, quod occurreret ei Parisius, et qua die. Rex itaque volens cancellarium procurare; sicut nobilitatis et consuetudinis gallicanorum regum est, omnem mortalem ad curiam Franciæ venientem, quamdiu in curia fuerit, procurare, edicto Parisius dato prohibuerat, ne quis aliquid cancellario, vel suis emptoribus venderet. Quo præcognito, cancellarius præmiserat suos ad fora vicina, Lamaci, Corboili, Pontis Isarei, sancti Dionysii, qui sibi emerent panes, et carnes, et pisces, vina, et cibaria, in abundantia, mutato, suppressisque nominibus, habitu. Et cum Parisius domi Templi hospitium habitaturus ingrederetur, occurrerunt ei sui dicentes, quod hospitium omnibus bonis instructum ad moram triduanam inveniret, quaque die mille hominibus procurandis. Equidem in divitiis regis Salomonis legitur quot animalium carnes quotidianis ejus impensis sufficerent. Equidem una die, anguillarum unum solum ferculum cancellarii centum solidis sterlingorum emptum fuit: quod omni patriæ notum, etiam loco proverbii multo tempore multis in ore erat. De aliis ejus ferculis et impensis sileo. Ex hoc uno intelligi potest, quod mensa cancellarii sumptuosa et sufficiens fuit.

Qualiter eum dominus rex Francorum et nobiles illi Franci honoraverunt, qualiter ipse vicissim eos, et præterea qua comite suscepit scholares Parisius et magistros scholarum et cives scholarium angligenarum creditores, dicere non sufficio. Legitur de Hannibale, quod, post interfectum Hasdrubalem, Romam nuncios miserit, dicens eis: Ite, et omnem mortalem explete pecunia. Idem forte legit et curavit cancellarius, omnem nobilem Francum, baronem militem, servitorem regis vel reginæ regis Francorum, magistros scholarum: scholares civium nobiliores, muneribus suis explebat. Omnia sua vasa anrea et argentea donavit, omnia mutatoria vestimentorum: illi pallium, illi capam griseam, illi pelliciam, illi palles fridam, illi dextrarium. Quid plura? Supra omnem hominem suam gratiam adeptus est, legatione sua feliciter functus est, propositum assecutus

est; quod petiit ei concessum est. In reditu suo Wydonem de La Val, regis Angliæ impugnatorem, patriæ stratæque publicæ deprædatorum, cepit, et conjectum in vincula apud castrum Novi Fori incarcerationavit. Unde hoc modo se cancellarius Thomas in pacis studio et tempore habuit.

Quid de eo in bellicis negotiis occupato loquar? In exercitu et obsidione Tholosæ, ubi tota Anglia, Normannia, Aquitania, Andegavis, Britannia, Scotia, in præsidium regis Angliæ, militarem manum et fortitudinem bellicam emisit, cancellarius de propria familia lectam manum militum septingentos milites habebat. Et quidem si ejus paritum esset consilio, urbem Tholosam, et regem Franciæ, qui favore sororis comitissæ Constantiæ se immiserat, sed et improvide sine exercitu et manu forti, invasissent et cepissent, tantus erat regis Anglorum exercitus. Sed vana superstitione et reverentia rex tentus consilio aliorum, super urbem, in qua esset dominus suus rex Franciæ, irruere noluit: dicente in contrarium cancellario, quod personam domini rex Francorum ibi deposuisset, eo quod supra conventa hostem se ei opposuisset. Non multo post, vocata et congregata venit in urbem militia regis Francorum; et rex Angliæ cum rege Scotiæ et omni exercitu suo, inops voti et inefficax propositi, rediit, capta tamen prius urbe Cadurcio, et plurimis castris, in vicinia Tholosæ, quæ erant comitis Tholosæ, et suffraganeorum ejus, vel quæ comes Tholosæ regis Angliæ fautoribus prius abstulerat. Ad quæ omnia retinenda post reditum regis Angliæ, comitibus omnibus recusantibus, solus cancellarius cum sua familia, et solo Henrico de Essexia, constabulario et barone regis, remansit. Et postea tria castra munitissima, et quæ inexpugnabilia videbantur, ipsemet lorica indutus et galea, cum suis in manu forti cepit. Sed et Garunnam cum militari manu transiit supra hostes; confirmataque in regis obsequium tota illa provincia, gratus et honoratus rediit.

Postmodum autem in guerra regis Francorum et domini sui regis Anglorum in Marchia, ad communem terminum terrarum suarum inter Gisorcium et Triam et Curceles, cancellarius, præter propriæ familiæ septingentos equites, alios mille ducentos stipendarios milites, habebat quatuor millia servientium, per unam quadragenam. Et cuique militi, quaque die, dabantur ad equos et armigeros procurandos tres solidi illius monete; ipsique milites omnes ad mensam cancellarii erant. Ipsemet clericus cum esset, cum valente milite Francorum Engelramno, de Triæ regione subditis equo calcaribus veniente armato, lancea demissa et equo admissa congressus, ipsum equo deiecit, et dextrarium lucificavit. Et in toto regis Anglorum exercitu

semper primi erant milites cancellarii, semper majora andebant, semper præclare faciebant, eo docente, ducente, eo hortante cavere eductui, canere receptui in lituis suis ductilibus, quos in exercitu suo proprios, sed universo hinc inde exercitui habebat notissimos. Unde ipse hostis etiam et expugnator regis Francorum, et terræ ipsius in igne et gladio depopulator, in magnam pervenit gratiam ipsius regis Francorum et magnatum totius Galliæ, suffragantibus ei meritis fidei præstantis et nobilitatis suæ notissimæ : quam gratiam postmodum tempore opportuno sibi rex exhibuit. Virtus quippe et in hoste laudatur.

N° 5.

LETTRE DE JEAN DE SALISBURY A L'ARCHEVÊQUE THOMAS, SUR LES DISPOSITIONS DU ROI DE FRANCE, DU COMTE DE FLANDRE ET DE LA COUR DE ROME A SON ÉGARD¹.

(AN 1164.)

Venerabili domino et patri carissimo Thomæ, Dei gratia Cantuariensi archiepiscopo et Anglorum primati, suus Joannes Saresberiensis, salutem et felices ad vota successus. Ex quo partes attigi cismarinæ, visus sum mihi sensisse lenioris auræ temperiem, et detumescantibus procellis tempestatum, cum gaudio miratus sum rerum ubique copiam, quietemque et lætitiâ populorum. Egre dientem vero de navi, servientes comitis Gismensis ex mandato ejus, procurante Arnulpho, nepote ipsius, honorifice susceperunt; et mihi et meis domum et terram comitis pro vestra reverentia exponentes, liberum ab omni consuetudinis onere, perduxerunt fere ad Sanctum-Audomarum. Quo cum venissem, procurante quodam Marsilio monacho, qui apud *Thilleham* et *Irulege* morari consuevit, in domo Sancti-Bertini honestissime receptus sum, et patenter intellexi quod ecclesia illa ad honorem Cantuariensis ecclesiæ et vestrum exposita est; et si placet, tam comiti quam monachis, oblata vobis opportunitate, gratias referatis. Exiæde cum venissem Atrebatum, comitem Philippum apud Exclusam castrum, a quo tyrannus Iprensis tam longa obsidione exclusus est, esse audiui. Illuc itaque divertens, Domino misericorditer iter meum in omnibus prosperante, non longe a strata publica obvium habui quem quærebam. Ut enim, more divi-

¹ Recueil des hist. de la France, t. XVI, p. 565.

tum, quos oblectat hoc nugandi genus, in avibus cœli luderet, fluvios, stagna, paludes et scaturigines fontium peragrans circuibat. Gavisus est se invenisse hominem a quo fideliter audiret Angliæ statum, et ego magis, quia eum mihi Deus obtulerat, ita ut sine multo viæ dispendio mandatum vestrum exsequerer. De rege et proceribus multa percunctatus est; sed ego temperavi responsum, ut me nec de mendacio conscientia reprehendat, nec temeritatem meam in his quæ ad regem spectant quisquam possit arguere. Vestras vero angustias audiens vobis compassus est, auxiliumque promittit, naves etenim procurabit, si hoc necessitas vestra exegerit, et ipse autem, ut oportet, admoneatur. Si vero ad hoc vos tempestas impulerit, præmittite aut Philippum emptorem vestrum, qui et comitis auctoritate utatur, et cum nautis et vectoribus, prout expedierit, contrahat. Sic a comite recedens, die sequenti Noviomum veni.

Et nescio quo præpetis et inquietæ famæ præconio calamitas Anglorum ecclesiarumque vexatio, quocumque veniebam, fuerat divulgata, ut ubi multa audirem gesta in conventu londoniensi et wiutoniensi, quæ in Anglia nunquam audieram. Et quidem pleraque, ut fit, majora et pejora veris referebantur: ego autem hæc omnia quæ per ora populi volitabant studiosissime dissimulabam; sed nec simulanti prospera plene credebatur, nec adversa dissimulanti. Quodque miremini, comes suessionensis, ea die qua Noviomum eram, omnes articulos londoniensis, nescio conciliabuli aut dissiliabuli dicam, decano ita seriatim exposuit ac si interfuisset omnibus præsens, non modo his quæ in palatio gesta sunt, sed quæ secretissime ab his vel ab illis dicta sunt in conclavi. Nec facile crediderim quin ibi, sive de suis, sive de nostratibus, cautos exploratores habuerint Galli. Decanus autem noviomensis, vir integerrimæ fidei, concussionem vestram non sine multo dolore audierat; et se ad vos recipiendum præparat, non modo sua omnia expositurus pro vobis, sed pro cantuariensi ecclesia, si oportuerit, se ipsum positurus. Decreverat autem transire ad curiam; sed quia de statu vestro mæstus est et sollicitus, donec certioretur, domi exspectat. Ibi a quibusdam pro certo accepi regem Francorum esse Lauduni, et prope eum dominum remensem ejus expectare colloquium. Eos ergo adire proposui; sed, propter guerras quas comes de Roceio et alii quidam proceres, adversus dominum remensem exercebant, a proposito revocatus, iter Parisius deflexi. Ubi cum viderem victualium copiam, lætitiâ populi, reverentiam cleri, et totius ecclesiæ majestatem et gloriam, et varias occupationes philosophantium admiratus, velut illam scalam Jacob, cujus summitas cælum tangebat, eratque via ascendentium et descendentium

angelorum, lætæ peregrinationis urgente stimulo, coactus sum profiteri quod *Vere Dominus est in loco isto, et ego nesciebam*. Illud quoque poeticum ad mentem rediit:

Felix exilium, cui locus iste datur.

Evolantis autem paucis diebus in conducendo hospitio et sarcinulis componendis, regem Francorum adii, eique ex ordine exposui causam vestram. Quid multa? Compatitur, promittit auxilium, et pro vobis se domino Papæ scripsisse asseruit, et iterum, si oportuerit, scripturum et acturum quod poterit, viva voce. Cum vero eum ex parte filiæ suæ, quam nuper sanam videram, quando a domina regina licentiam accepi, salutassem, respondit sibi gratissimum esse, si illa jam ab angelis accepta esset in paradiso. Cui cum ego subjungerem quia istud per misericordiam Dei quandoque eveniet, sed ante multis gentibus lætitiā dabit, respondit rex: « Hoc quidem Deo « possibile est; sed longe verisimilius quod multorum futura sit « causa malorum. Sed absit ab illa quod paternus præsagit animus! « quia vix, inquit, spero ut ab ea possit aliquid boni esse. » Regem nostrum Franci timent pariter et oderunt; sed tamen quoad illos quieto et alto somno dormire potest.

Et quia Remensem adire non potui, literas meas ad abbatem S. Remigii amicissimum mihi direxi, ut in hac parte suppleat vices meas. Cæterum mihi videtur esse consilium, ut per aliquem monachum Boxlæ, aut alium nuncium fidelem, literas vestras cum aliquo munusculo transmittatis ad dominum remensem, contrahatisque cum eo familiaritatem, quia ille, quisquis sit in persona, magnus est in regno Francorum, et in ecclesia romana multum potest, tum pro rege, tum pro eminentia ecclesiæ suæ. Ad ecclesiam romanam nondum descendi, declinans quantum possum, ne suspicio probabilis contra me concipi debeat; et hoc ipsum, sicut ex literis domini pictaviensis accepi, domino Papæ et curiæ satis innotuit. Receptis autem literis vestris, illico scripsi domino Henrico et Willelmo Papiensi, et satis explanavi in quantam perniciem ecclesiæ romanæ tendant hæc, si processum habuerint, quæ contra vos præsumuntur. Distuli autem illuc ire, quia de transitu abbatis S. Augustini aut episcopi lexoviensis nihil certum erat: et si ad curiam venerint, nobis per magistrum Henricum, qui ibi moratur, cito poterit innotescere. Verum quid ibi tunc possimus non clare video. Contra vos enim faciunt multi, pauca pro vobis. Venient enim magni viri, divites in effusione pecuniæ, quam nunquam Roma contempsit, eruntque non modo sua, sed domini regis, quem curia in nullum audebit offendere, auctoritate freti.

Ad hæc muniti erunt privilegiis ecclesiæ romanæ, quæ in hujusmodi causis nunquam cuiquam episcopo detulit aut raro. Deinde dominus Papa in causa hac nobis semper est adversatus, et adhuc non cessat reprehendere quod fecit pro nobis cantuariensis ecclesiæ amator Adrianus, cujus mater apud vos algore torquetur et inedia. Nos humiles, inopes, immuniti, numquid poterimus verba dare Romanis? At illi pridem suum comicum audierunt, ut non emant *spera* pretio.

Sed scribitis ut tandem, si alia via non patnerit, promittamus ducentas marcas. At certe pars adversa, antequam frustretur, trecentas dabit aut quadringentas.

Nec, si muneribus certas, concedet Iolas.

Et ego respondeo pro Romanis, quod pro amore domini regis et reverentia nunciorum mallent plus recipere, quam sperare minus. Stant autem pro vobis, quod pro libertate ecclesiæ tribulamini; sed, honestatem causæ nostræ extenuantes, excusatores regis et æmuli vestri hoc temeritati quam libertati magis adscribere conabuntur. Et ut eis citius credatur, ipsi comino Papæ (quia venas hujus susurri jam audiit auris mea) dabunt spem veniendi in Angliam, dicentque regii filii dilatam coronationem, ut manu apostolica consecratur. Et sciatis ad hoc promptos esse Romanos. Jam enim quidam nobis insultant, dicentes dominum Papam ad cantuariensem ecclesiam accessurum, ut moveat candelabrum vestrum, ibique aliquandiu sedeat. Nec tamen credo quod dominus Papa istud adhuc conceperit; nam, ut audio, multam ejus pro constantia vestra habetis gratiam. Sed unum procul dubio scio, quia lexoviensis, si venerit, nihil asserere verebitur. Notus enim mihi est, et in talibus expertus sum ejus fallacias. De abbate quis dubitat? Postremo scripsit mihi episcopus pictavensis, quod adversus abbatem S. Augustini nihil potuerat impetrare, etsi plurimam dedisset operam. Ibinus tamen illuc, auctore Deo, quoniam ita præcipitis, et quid possimus experiemur. Sed si frustra, nobis imputari non debet; quoniam, ut ait ethicus,

Non est in medico semper reveletur ut æger.

Interdum docta plus valet arte malum.

Cæterum an recte mecum agatis prudentia vestra dijudicet. Nostis enim, si placet reminisci, quoniam, quando recessi à vobis, hoc mihi dedistis consilium, ut Parisius morarer omnino scholasticus, nec ad ecclesiam romanam diverterem, ut vel sic declinarem suspiciones; nec approbastis etiam quod ducebam fratrem meum, eo quod sumptus magnos nos facere oporteret, possetque tolerabilius Exoniæ

morari. Ad quod cum ego responderem ea quæ fratris mei occasione comes Reginaldus episcopo exoniensi objecerat, meum consilium approbastis. Sic ergo discessi, instructus a vobis ut Parisius, sedem figerem; et me studerem omnino scholaribus conformare. Deus mihi testis est quod, quando recessi à vobis, duodecim denarios in toto mundo non habebam, nec aliquid, quod ego scirem ad usum meum. Vascula quidem habebam pauca fere quinque marcarum omnibus hospitii nostri sociis satis nota; et eram quidem, quod multi sciunt, alieno aere, sed meo onere, graviter pressus. Accepi ergo decem marcas mutuas; sed, antequam egrederer Cantuaria, in sarcinulis et instructione clientum tres earum expendi. Deinde per manum Willelmi, filii Pagani, liberalitatis vestræ septem marcas accepi, tres adhuc, ut jusseratis, accepturus: quod enim minus factum est, vobis nequaquam imputandum est.

Veniens ergo Parisius, juxta instructionem vestram, pro tempore, ut vi letur, commodum conduxì hospitium et antequam illud ingrederer, duodecim fere libras expendi; neque enim introitum potui obtinere, nisi in annum totum pretio prærogato. Equos itaque distraxi, et me disposui ad residendum potius quam ad peregrinandum. Unde et imparatior sum ad circuitus quos præscribitis faciendos, qui non possunt sine sumptibus fieri, præsertim ab homine ecclesiasticum habente officium notitiamque multorum. Præterea regis indignationem gratis, conscientia teste, sustineo; et, si me nunciis ejus opposuero, gravius sustinebo. Unde mihi, si placet, in talibus quæ æque commodè possent per alios exerceri, magis parcere debetis. Et tamen, quantum expensæ permiserint undecumque quæsitæ, quod jusseritis exsequar: vos autem videritis quid jubeatis. Et quia ecclesia romana est in ea conditione quam nostis, nihil mihi videretur consultius in mundanis, quam duabus rebus operam dare. Altera quidem est, ut eximatis vos utcumque a laqueis creditorum; altera, ut domini regis, quatenus secundum Deum fieri potest, quærat gratiam. Deus mederi potest; sed ecclesia romana non feret opem, et, ut timeo, rex Francorum baculus arundineus est. Præterea, si placet, cum Gaufrido, nepote vestro, misericordiam faciatis. Tempus est enim: nam ex quo hospitium meum ingressus est, quantum perpendere potuit, honeste se habet et literis operam dat et diligentiam; exhibuit eum dominus pictavensis antequam veniret, et primo dedit ei quinque marcas, deinde centum solidos Andegavensium. Unde, si placet, cum amicis episcopi pictavensis debetis benignius agere, et in collocanda filia Willelmi, filii Pagani, non debetis, si placet, aliquam exercuisse duritiam, saltem pro episcopi reverentia. Valete.

N° 6.

LETTRE RELATIVE AUX INTRIGUES DE HENRI II A LA COUR DE ROME
ET A L'ENVOI DE DEUX LÉGATS EN FRANCE ¹.

(AN 1109.)

Amicus amico. Actiones gratiarum debitas parturit animus ; sed, ut ait propheta, *vires non habet parturiens* ; nam devotionis effectum suspendit hactenus persecutionis acerbitas : sed affectum quin in partum gratulationis erumpere gestiat, nulla vis potest aut poterit cohibere. Et quidem, Deo propitiaute, jam in eum calculum Christi et ecclesiæ suæ causa perducta est, ut de cætero periclitari non possit, eo quod schismatis capita defecerunt, et anglicanæ ecclesiæ malleus, comprehensus in operibus suis, de cætero cui innitatur invenire non valet. Ventum erat ad summum, ubi constat habitudines periculosas esse, cum ille qui, sollicitando tam curiam quam schismaticos, Fredericum videlicet et complices suos, videns se hac via non posse proficere adversus Dominum et adversus Christum ejus, transmissa legatione confugit ad Italiæ civitates, promittens Mediolanensibus tria millia marcarum et murorum suorum validissimam reparationem, ut, cum aliis civitatibus quas corrumpere moliebatur, impetrarent a Papa et ecclesia romana dejectionem vel translationem cantuariensis archiepiscopi. Nam, ob eandem causam Cremonensibus duo millia marcarum promiserat, Parmensibus mille, et totidem Bononiensibus. Domino vero Papæ obtulit, quia data pecunia liberaret eum ab exactionibus omnium Romanorum, et decem millia marcarum adjiceret, concedens etiam ut tam in ecclesia cantuariensi, quam in aliis vacantibus in Anglia, pastores ordinaret ad libitum. Sed quia fidem multa promissa levabant, et in precibus manifesta continebatur iniquitas, repulsam passus est ; et, quod per se impetrare non p̄terat, regis Siculi viribus conatus est extorquere. Sed nec ille, licet ad hoc toto nisu syracusanus episcopus et Robertus, comes de Bassevilla, multiplicatis intercessoribus, laboraverint, exauditus est pro sua reverentia, vel potentia, vel gratia, quamvis eam in ecclesia romana plurimam habeat. Dinissi sunt ergo nuncii regis impotes voti, hoc solum impetrato, ut dominus Papa mitteret nuncios qui pacem procurarent, Gratianum scilicet subdiaconum, et magistrum Vivianum, Urbis-Veteris archidiaconum, qui munere advoca-

¹ Recueil des hist. de la France, t. XVI, p. 602.

tionis fungi solet in curia. Ecs tamen ante, præscripta forma pacis, sacramenti religi ne adstrinxit, quod præfuit s terminos non excederent, mandatis quoque adjiciens ut a regis sumptibus abstineant, nisi pace ecclesiæ impetrata, et ne ultra diem qui eis præstitus est, aliquam faciant moram. Forma autem pacis quæ archiepiscopo expressa est, nihil inhonestam continet vel quod ecclesiam cederet aut personam, nec auctoritatem ejus in aliquo minuit, quin libere, omni occasione et appellatione cessante, in ipsum regem, in regnum et personas regni, severitatem ecclesiasticam valeat exercere, prout sibi et ecclesiæ Dei expedire cognoverit. Consilium tamen amicorum virorumque sapientum est, ut dum pacis verba tractantur, mitius agat et multa dissimulet; postea, si (quod absit!) pax non processerit, gravius quasi resumptis viribus persecutores ecclesiæ prostraturos.

Spera ergo, dilecte mi, et quidquid interim audieris, non movearis, quia Deus in tuto posuit causam suam. Audies forte superbiam Moab, sed memineris quod superbia major est quam fortitudo ejus. Nam *territi sunt in Sion peccatores, possedit timor hypocritas*, qui, nisi revertantur a pravitate sua, expellentur et stare non poterunt. Jam enim securis ad radicem eorum posita est, et ventilabrum habet angelus in manu sua, ut grana discernat a paleis. Præfati nuntii ad regem profecti sunt, sed quid apud ipsum invenerint nondum nobis innuit. Hoc tamen certum est quod se rex verbo et scrijto obligavit ad exequendum consilium et mandatum domini Papæ, scriptumque ejus præ manibus est, a quo si resilierit, facile convincetur: sed nec sic credendum censuit ecclesia, antequam verborum fidem operum testimonio roboraret. Salutatus a te plurimum et affectuose te resalutat archiepiscopus, se ad amorem et honorem tuum exponens, promptissima devotione.

N^o 7.

LETTRE DE THOMAS BEKET AU CARDINAL ALBERT, SUR LA CONDUITE
DE LA COUR DE ROME A SON ÉCART ¹.

(AN 1170.)

Thomas, cantuariensis archiepiscopus, Alberto cardinali. Utinam, dilecte mi, aures vestræ sint ad ora nostratum, et audiant illa

¹ Recueil des hist. de la France, t. XVI, p. 446.

quæ in ignominiam ecclesiæ romanæ cantantur in comitis Ascalonis ! Aliquid consolationis novissimi nuncii nostri videbantur a sede apostolica retulisse in literis domini Papæ ; sed earum auctoritas evacuata est misa a latere literis ut in perniciem ecclesiæ Sathanas als lveretur. Soluti sunt enim apostolico mandato londoniensis et saresburiensis episcopi, quorum alter incentor schismatis et totius malitiæ artifex ab initio dignoscitur exstitisse, et tam saresheriensem quam omnes quos potuit in crimen inobedientiæ impegisse. Nescio quo pacto pars Domini semper mactatur in curia, ut Carrabas evadat et Christus occidatur. Auctoritate curiæ jam in finem sexti anni proscriptio nostra et ecclesiæ calamitas protracta est. Condemnantur apud vos miseri exules, innocentes, nec ob aliud, ut ex conscientia loquar, nisi quia pauperes Christi sunt et imbecilles et a justitia Dei recedere noluerunt ; als l vuntur e regione sacrilegi et homicidæ, raptores impœnitentes, quos, mundo reclamante, nec a Petro, si præsideret, apud Deum absolvi posse, libera voce, Christo auctore, pronuncio. Ait enim in evangelio secundum Lucam : *Si peccaverit in te frater tuus, increpa illum ; et si pœnitentiam egerit, dimitte illi. Et si septies in die peccaverit in te, et septies in die conversus fuerit ad te, dicens : Pœnitet me, dimitte illi*. Numquid otiosa sunt verba Christi quibus ait, *Si pœnitentiam egerit*, si conversus confiteatur dicens, *Pœnitet me* ? Nequaquam de otiositate verbi redditurus est in die iudicii rationem, sed potius eos damnaturus qui, contra formam quam dedit, iniquos sine confessione et pœnitentia vanis absolutionibus justificare præsumunt, et vivificare animas quæ non vivunt. Certe, si res ablata reddi potest, et non redditur, non agitur pœnitentia, sed fingitur. Profecto Spiritus Sanctus, ut scriptum est, effugiet fictum ; quoniam ipse veritas est, et non figmentum. Obliget se qui audet, nec venturi iudicis formidet sententiam ; raptores, sacrilegos, homicidas, perjuros, sanguinarios et schismaticos impœnitentes absolvat : ego quæ ecclesiæ Dei ablata sunt impœnitenti nunquam remittam. Nonne nostra, aut potius ecclesiæ spolia sunt quæ nuncii regis cardinalibus et curialibus largiuntur et promittunt ? Quæ iniquitas manifesta est, si illa quæ in ecclesiam Dei apud nos exercetur occulta est ? Nos ecclesiæ libertatem tueri non possumus, quia sedes apostolica proscriptionem nostram jam in finem sexti anni protraxit. Viderit Deus, et iudicet ; sed pro ea mori parati sumus. Insurgant qui voluerint cardinales ; arment non modo regem Angliæ, sed totum, si possunt, orbem, in perniciem nostram : ego, Deo propitiante, nec in vita nec in morte ab ecclesiæ fidelitate recedam. Causam suam de cætero committo Deo, pro quo exulo proscriptus ; ille medea-

tur ut novit expedire. Non est mihi ult'rius propositum vexandi curiam : eam adeant qui prævalent in iniquitatibus suis, et, triumphata justitia et innocentia captivata, in confusionem ecclesiæ redeunt gloriosi. Utinam via romana non gratis peremisset tot miseros innocentes ! Quis de cætero audebit illi regi resistere, quam ecclesia romana tot triumphis animavit et armavit exemplo pernicioso ad posteros ? Valeat semper sanctitas vestra, nostri memor ante Deum.

N° 8.

LETTRE DES COMPAGNONS D'EXIL DE THOMAS BEKET AU CARDINAL ALBERT,
SUR LES TORTS DE LA COUR DE ROME ET LA CONDUITE DES CARDINAUX
ENVERS EUX ¹.

(AN 1170.)

*Sanctissimo domino et patri carissimo Alberto, Dei gratia S. R. E. presbytero cardinali, miseri Cantuarienses totum id modicum quod relictum est exilibus et proscriptis, sinceræ fidei et veræ dilectionis affectum. Quantum sit innocentis conscientiæ bonum nesciunt qui sinceritatem conscientiæ perdiderunt; nec veretur alienam funestis infestare consiliis, qui, semel relicta verecundia, in turpitudinis suæ defensionem præclaros viros desiderat habere consortes erroris. Utinam hæc domini Papæ sanctitas, cum ecclesiæ confusione et infamia curiæ, non esset in nostris experta periculis, eorumque salutis pariter et honestati repugnantia consilia sapientiæ et auctoritatis qua cunctis præeminet vigore, ab initio reprobasset, qui persuadere ausi sunt ut innocentium proscriptionem per sex annos derisoriiis dilationibus protelaret ! Certe quisquis et quantuscumque fuerit ille consultor illico audisse debuerat : *Vade retro, Sathana, quia non sapis ea quæ Dei sunt*. Nec persuadetur mundo quod suasores isti Deum saperent; sed potius pecuniam, quam immoderato avaritiæ ardore sitiunt, olfecerunt : idcirco, prædonibus et sacrilegis adhérentes consensu, consiliis instructes, armantes patrociniis, insurrexerunt in pauperes Christi, acceptantes munera, secuti retributiones. Nec possunt illorum latere nomina, quæ tum evidentia operis manifestat, tum relatio nunciorum partis adversæ, tum attestatio literarum quibus gloriantur apud regem Anglorum se pro eo stetisse viriliter, et quod illis tacentibus erat credibile, per-*

¹ Recueil des hist. de la France, t. XVI, p. 417.

suasisse domino Papæ ut præfati reg's immanitatem in tanta patientia sustineret: in quo timendum est ne seductus sanctus erraverit nimis, adeo ut, quod in ecclesiam Dei deliquit, etiam cum voluerit, nequeat emendare; sic solet Deus talia plerumque punire delicta, ut qui divinitus oblata gerendorum opportunitate non utitur, eadem illi in perpetuum auferatur. Scitanti legem loquimur et scienti, qui quod dicitur sibi familiaribus clarum habet exemplis.

Etsi tamen (ut culpam suam quam sic magis augeat, purga e curia videatur) ut nuncios nostros retorquet quod ecclesiæ Dei de tam manifestis injuriis et damnis justitia non sit exhibita; ergo, quasi re bene gesta, consulunt ut sapientiores mittamus, ac si per se non sit patens injuria, damna siut vel pauca vel modica, sæpe non si prædo commonitus, nunciis nostris illatæ non sint atrociores injuriæ, diu, immo nimis et ultra omnem modum et contra æquitatem non sit expectata correctio. Non sunt in nobis, pater, sapientes illi quos quærent, non potentes aut divites, quos semper contra ecclesiam Dei et nos habere locum videmus in curia, ut assidue redeant cum triumpho. Vix sustentamur aliena stipe, et fere, nisi nos gratia conservaret, ab ecclesia romana attriti, qui soli in orbe occiduo pro illa dimicamus, deserere cogimur causam Christi et ecclesiæ contemne e libertatem. Potuit ab initio in solum regem Anglorum et nostræ proscriptionis et deprædationis ecclesiæ culpa refundi, qui per se et satellites suos, sine miseratione ætatis et sexus, sine reverentia dignitatis aut ordinis, circiter quadringentos innocentes addixit exilio, cantuariensem cum omnibus possessionibus et bonis suis confiscavit ecclesiam, bona vacantium sedium occupans, non permisit in eis episcopos et alios regulariter ordinari. Dici non potest quot animæ sine confirmationis sacramento ceciderint; quot causæ cum ecclesiarum et injuste oppressorum pendio expiraverint; quanta injustitia tam possedit Angliam; quanta perditioni animarum janua Sathanæ sit aperta, pastoribus ovium Christi aut in exilium actis, aut coactis obmutescere et silere a bonis, aut illectis ut præberent sub prætextu religionis et dispensationis arma iniquitatis peccato, et ipsos serpentes et antiqui serpentis membra perniciosius consiliis toxicarent.

Tantas et tam patentes Christi injurias sæpe, immo continue per sex annos, persecuti sumus in auditibus vestris, parati in ipsa maiorum novitate, cum adhuc essetis Senonis et nuncii regis adessent, appellationes prosequi quæ vel a nobis vel contra nos fuerant institute. Non placuit ut audiremur tunc, quando nobis adhuc aliquid, etsi modicum, suberat facultatis, et amicis et adiutoribus nonnihil

spei. Longum erit et vobis, ut timeamus, tæliosum, si retexamus quoties nos obtulerimus ad agendum; nec placuit ut audiremur, et adversariis nostris, oppressoribus ecclesiæ, facta est, ut scitis, non prosequendæ appellationis indulgentia. Interim, si pater noster dominus cantuariensis vellet ablata remittere, et perniciosum compositionis inenndæ cœtaneis et posteris prælere exemplum, pacem facere, vobis non interponentibus partes vestras; cum rege potuerat et redire in gratiam familiaritatis antiquæ. Sed absit hæc lues a mentibus nostris, ut pro quolibet temporali emolumento jugulemus animas nostras, insanabili plaga conscientias vulneremus, et nefando voluptatis aut avaritiæ mercimonio vendamus ecclesiæ libertatem, et posteros pravo corrumpamus exemplo! Faciant hoc, si volunt, alii, aut potius nullus faciat; quia nos ita instituti sumus a sanctis patribus qui cantuariensem ecclesiam rexerunt in laboribus multis, et tandem mercedem laborum receperunt a Domino. Idem qui auctor propositi, conscientie nostræ testis est Deus, quod dominus cantuariensis prælegit in exilio mori, quam perniciosam ecclesiæ et probrosam inire concordiam: et si hæc (quod absit!) attentaret, rarus est inter nos, si quis tamen, qui deinceps illius posset dominium aut consortium sustinere.

Noliscum de pace ecclesiæ mediantibus amicis tractabatur, cum Joannes de Oxeneford Romam proficiscens, et manifesto multis justificatus perjurio rediit triumphator, et ab apostolica sede furens, quasi per se non satis insaniret, cornua attulit peccatori. Ab ea die proscriptio nostra, quæ antea soli regi et suis poterat imputari, ecclesiam romanam dissimulatione vel consensu auctorem habuit, cum persecutori in malitia perduranti sit indulta dilatio, et quodammodo licentia præstita incubandi ecclesiis et torquendi innocentes; et nobis si quid solatii videbatur esse porrectum, statim e latere nunciis aut literis impediabatur, ne votivum aut debitum sortiretur effectum. Nobis etiam tacentibus, rerum eventus ita esse convincit. Ecce enim cum pax nostra, sicut multi noverunt, esset in januis, et ecclesia solatium, ut putabamus, efficax a sanctissimo Patre romano pontifice accepisset, supervenientes nuncii regis abstulerunt pacem, et, absolutis excommunicatis nostris, etiam spem reconciliationis visi sunt præclusisse. Siquidem denunciaverunt iis et aliis adversariis nostris ut, si libuerit, sex annorum appellationes, quas toties prosecuti sumus et interdum obtinuimus, præsequantur in festo beati Lucae, scituri quod nullum eis honoris, officii, beneficii, aut famæ dispendium generabitur ex hoc quod tanto tempore excommunicati fuerunt. Namque in eo, maxime apud nostrates, justitia viget eccle-

siastica, quod qui per annum excommunicationem sustinent, notari solent infamia. Sed ecce ab hujus novitatis exemplo et quasi apostolico privilegio quod continetur in literis, solutus est ecclesiasticus vigor. Quid ergo superest nisi ut nullius momenti sit apud provinciales sententia, quam sine omni pœna vident tam facile posse dissolvi!

Juraverunt tamen, ut dicitur, se staturos mandato domini Papæ; sed præcipitur esse absconditum. Deus bone! quid rei est quod quæ contra ecclesiam fiunt, libenter prædicantur in foro ut trahi possint ad consequentiam; et si quid pro ecclesia fit, cujus exemplum possit esse laudabile et prodesse in posterum, illud apostolica sedes jubet abscondi? Cum ergo sic apud vos, prævalentibus fautoribus regis aut potius malitiæ aut pecuniæ amatoribus, causa Christi tractetur, cur a nobis exigitur ut mittamus nuncios sapientes, quasi vos ipsi non debueritis tam justam causam, tam manifestam, defendere, etiam tacentibus universis? At enim estis in mundi cardine constituti, ut liberetis pauperem a potente, ut justitiam decernatis et faciatis inter filios hominum. Nos sane viros honestos et literatos crededamus; quos via romana absorbit: quæ tandem nobis utilitas in sanguine eorum? Numquid mittimus plures ut ipsi moriantur, ut innocentium minuatür numerus vel annuletur, et tyrannus, illis extinctis, licenter dominetur ecclesiæ, nullo contradicente? Si appellationes prosequendæ sunt, quare, cum nascebantur aut nondum expiraverant, non sunt examinatæ? Satius enim fuerat nobis eas tunc expidiri aut saltem denunciari nobis, ut aliquid aliud negotii ageremus, quo vitam nostram possemus utcumque transigere, et causam suam Deo committeremus expediendam. Spoliati et audisumus: satis hactenus delusionibus hujusmodi fatigatis consultius esse credimus, ut vitam in orationibus quam in litibus finiamus, domesticis exemplis edocti, ne de cætero non modo opera et impensa nobis periclitetur, sed et anima. Christus, cui eam committimus, ecclesiæ suæ sit patronus et causæ.

Sed fortasse dicet aliquis, quoniam pro bono pacis et quæ præmissimus gesta sunt, et toties indulta dilatio et dispensandi ratio admissa est. Utique, si pax exspectatur a Deo, peccatis et his quæ contra legem fiunt procuranda non est; si a Deo futura non est, nec est ecclesiæ necessaria, nec alicui utilis. Bonorum nostrorum non indiget Deus, sed certe peccatorum nostrorum minus, ad expediendam justitiam et misericordiam suam: et fortasse tamdiu dilata est pax, quia non via Domini, sed humana procurabatur astutia. Excessimus modum; sed urget nos necessitas, quæ nec modo nec regulæ neces-

sitate aletatur; et Spiritus Sanctus, qui in vobis est, persua-lebit ut necessario excedentibus indulgeatis et compatiamini. In summa, pietatis vestre genibus provoluti, supplicamus attentius ut hæc omnia intimetis domino Papæ, et persuadeatis ei ne de cætero circumventoribus erdat, qui amore sordium allecli, ipsum conantur inducere, ut in læsione nostra animam suam perdat et causam Christi.

N° 9.

LETTRE DE JEAN DE SALISBURY, SUR LE DÉBARQUEMENT DE THOMAS BEKET
ET SA RÉCEPTION EN ANGLETERRE ¹.

(XII^e S.)

Joannes Saresber'ensis Petro abbati Sancti-Remigii. Mora mea rectissime poterat accusari, si non eam necessitas excusaret. Debueram enim, ex quo primum in Angliam pedem posui, nuncium remisisse, per quem vestra dilectio de alumnorum suorum statu posset certiorari; sed, quia mihi in ipso navis egressu nova et stupenda rerum facies occurrit, alium certiorare non potui, qui ex variis opinionibus et verbis hominum reddebar incertus. Nam, triduo antequam applicarem, omnia bona domini cantuariensis et suorum annotata fuerant, procuratoribus suis ab administratione summotis, et in portibus edicto publico inhibitu est sub interminatione exilii et proscriptionis, ne quis nostrorum, si forte Angliam vellet exire, transvheretur. Piissimi tamen officiales domini regis provida nimis cautela et perniciosa nobis circumspectione præcaverant, ut archiepiscopus et sui ab exilio redeuntes nihil prorsus aut minimum invenirent præter domos vacuas ex magna parte consumptas, et horrea demolita, et areas nudas, et hoc ad consolationem diuturnæ proscriptionis et emendationem sacrilegii perpetrati. Et cum pax nobis in festo beate Magdalene fuisset reformata, et serenissimus dominus noster rex filio suo novo regi literis patentibus præcepisset ut archiepiscopo et suis omnia restituerentur in integrum, prout fuerant tribus mensibus antequam Angliam egrederentur, omnes tamen redditus nomine ejus prærepti sunt, qui usque ad Natale Domini percipi potuerunt. Plures possessiones et ecclesias quas, ipso jure et ratione pacti conventi, restitui oportebat ecclesiæ cantuariensi, adhuc pa-

¹ Recueil des hist. de la France, t. XVI, p. 642.

blicæ potestatis auctoritate occupant curiales. Ego inter cæteros una ecclesia privatus sum, quæ quadraginta marcas annuas solvebat antecessori meo. Contigit autem me triduo applicare ante octavas beati Martini, et in ipsis octavis erat Cantuariæ synodus celebranda, in qua me vices absentis archiepiscopi gerere oportebat. Cum itaque præter spem, et contra bonam opinionem et bonas promissiones domini regis, sic omnia turbata, feperissem, ut de pace nostra et de reditu archiepiscopi desperaretur ab omnibus, et me tanquam in carcere positum cognovissem, vultu hilari et animo constanti Cantuariam petii, ubi a clero et populo cum magno honore et quasi angelus Domini receptus sum, fidelibus jam ex adventu meo meliora sperantibus, eo quod eis persuasum erat quod me nullo modo archiepiscopus præmisisset, si non esset in brevi secuturus. Inde, synodo celebrata, ad novum regem profectus sum et satis humane receptus, licet concustodes sui aliquid timoris prætenderint, suspicantes pacem nobiscum non simpliciter factam esse, sed rancoris palam remissi firmitus hæcere radices. Quod etsi ex variis signis patenter adverterem, sic egi ac si omnia ad votum procedere arbitrarer. Festinaute inde ad matrem meam deflexi iter, quam jam altero languentem anno, et amodo, jam diem Domini cum gaudio præstolantem, ex quo me vidit, vestris et sanctorum quibus cohabitatis orationibus precor attentius commendari. Receperat autem responsum a spiritu, se mortem non visuram, donec me et fratrem meum videret ab exilio redeuntis.

Interim illi veteres amici domini cantuariensis et ecclesiasticæ libertatis propugnatores, dominus eboracensis, episcopus londoniensis et complices eorum, consilium inierunt cum publicanis, legatione transmissa ad dominum regem, ne præfatum cantuariensem in Angliam redire pateatur, antequam renunciaret legationis officio, et restitueret ei universas literas quas emeruerat ab apostolica sede, et repromitteret se regni jura inviolabiliter servaturum, ut sub obtentu cautionis hujus ad observantiam consuetudinum arctaretur. Dicebant quod reditus ejus domino regi damnosus et probrosus futurus erat, nisi ista præcederent. Fecerant etiam de singulis vacantibus ecclesiis sensus evocari personas, in quas de pastore eligendo universitatis arbitria conferrentur, ut electiones de ecclesia in aliud regnum et palatium protractæ celebrarentur ad nutum regis : ubi, si cantuariensis ob reverentiam canonum pro officii sui debito obloqueretur, regiam offenderet majestatem ; si consentiret, reus esset in Deum, et convinceretur in constitutiones ecclesiasticas incidisse. Sæpe dictus autem cantuariensis ex mandato domini regis Rotomagum venerat inde ex

promisso liberandus ab obligatione creditorum, et cum honore in patriam remittendus. Sed fefellit eum opinio, Joanne *de Oxeneford* afferente literas domini regis, quibus rogabat et monebat ut sine mora rediret ad ecclesiam suam, et antedicti Joannis conductu et solatio in itinere frueretur. Paruit archiepiscopus, et in redeundo æmulatorum per amicos machinamenta cognovit, qui jam ad mare profecti ventum commodum expectabant, archiepiscopo nostro in opposito littore similiter expectante. Ubi cum de transitu eorum et machinationibus certior fieret, conatus eorum via qua potuit elisit, mittens archiepiscopo eboracensi literas apostolicas, quibus ipse et dunelmensis episcopus propter usurpatam novi regis coronationem ab episcopali officio suspenduntur. Alias quoque porrexit nuncius londoniensi et saresburiensi episcopis, quibus in sententiam anathematis revocantur, et suspenduntur omnes episcopi qui præfate coronationi interfuerunt. Quo facto, prosperior aura spirans a Flandria dominum archiepiscopum in Angliam felici navigatione perduxit, venientemque ad portum cui Sandwicus nomen est, regii satellites exceperunt, custodiis per littora dispositis, ut creditur, ad nocendum, et armatis pedestre-pentibus: quos antefatus Joannes *de Oxeneford* cohibuit et compulit arma deponere, non tam, ut putatur, favore nostrorum, quam ne temeritas eorum dominum regem et liberos suos nota proditoris inureret. Exegerunt tamen ut alienigenæ qui cum archiepiscopo venerant, sacramentum præstarent de servanda fidelitate regi et regno. Nec apparebat quisquam alienigena præter Simonem, senonensem archidiaconum, qui ad præstandum juramentum facile fuisset inductus, si archiepiscopus permisisset: qui, exempli perniciem veritus, respondit bonis moribus hoc prorsus esse contrarium, ut inaudita barbarie compellantur hospites et peregrini ad hujus modi juramenta. Et fortasse satellites vim parassent, nisi eos compescuisset tumultus popularis, verentes plebis impetum, quæ sic de recepto pastore gavisæ est ac si de cælo inter homines Christus ipse descenderet.

Cum vero se die sequenti Cantuariæ recepisset, venerunt ad eum alterius archiepiscopi et episcoporum suspensorum nuncii, ad sedem apostolicam appellantes, licet eis indubitanter constaret quod summus Pontifex omnem appellandi præcluserit facultatem. Venerunt ex alio latere domini regis officiales, suo rogantes nomine et publica denunciante auctoritate, et archiepiscopus latam in archiepiscopum eboracensem et alios episcopos sententiam relaxaret, nisi regis et regni vellet decerni publicus hostis, ut qui novo regi coronam moliebatur auferre. Ad quod archiepiscopus respondit se nullo modo impugnare regiam dignitatem; sed potius vires, opes et gloriam pro viri-

bus in Christo argumentaturum : hoc tamen nulla ratione impetrari posse, quin adversus præsumptores episcopos ecclesiæ suæ justitiam prosequatur. Illis autem instantibus acrius, adjecit quod pro honore domini regis, licet ei periculosum esset et vires ejus excederet, quia judex inferior superioris non potest relaxare sententiam, paratus erat duos episcopos absolvere, recepto ab eis prius, secundum morem ecclesiæ, juramento, quod domini Papæ, qui eos vinxerat, mandatis obedirent. Officiales autem non permiserunt ut fieret, dicentes hujusmodi juramentum ab episcopis non debere præstari, quia regni consuetudines impugnabat. Replicavit ad hæc archiepiscopus quod, cum dominum Papam modis omnibus antea sollicitasset ut eos absolveret a vinculo anathematis quo solius cantuariensis ecclesiæ auctoritate fuerant innodati, nonnisi præstito juramento solvi potuerunt. Quod si necessarium fuit ad unius episcopi sententiam dissolvendam, quæ longe inferior est edicto summi pontificis, luce clarius est quod sententia apostolica sine eo, præsertim a judice inferiori, solvi non debet. Ad hujusmodi et similes allegationes episcopi moti sunt, et sicut pro certo relatum est, ad archiepiscopi clementiam confugissent, nisi eos sæpe nominatus eboracensis seduxisset, dissuadens ne quid rege facerent inconsulto, quem patronum habuerant in omnibus operibus suis.

Illis itaque cum indignatione properantibus ad dominum regem, noster archiepiscopus ad novum regem iter arripuit. Cum vero Londonias pervenisset, denunciavit ei rex junior ne progrediretur, nec civitates ejus aut castella intraret, sed reciperet se cum suis infra ambitum ecclesiæ suæ; et suis denunciatum est ne regni fines exeant, ne prodeant in publicum, sed, sicut se ipsos diligunt, caveant sibi. Qua denunciatione publicata, se et suos Cantuariæ recepit archiepiscopus, ibique salutare Dei cum multo discrimine præstolamur. Neque nobis via consolationis aut securitatis alia patet, quam ut vestris et sanctorum orationibus evadamus insidias eorum qui ecclesiæ sanguinem sitiunt, et quærunt ut de terra penitus avellamur, aut celerius pereamus in ipsa. Licet autem persecutio gravissima sit, et ad archiepiscopum rarus de numero divitum et honoratorum visitator accedat, ipse tamen cunctis ad se venientibus pontificali gravitate jus reddat, deducta prorsus acceptione personarum ac munerum. Frater meus ad nostrum exoniensem, quem mihi nondum licuit visitare, profectus, lateri ejus adhæret in timore multo et jugi sollicitudine. Longum erit, et vereor ne tædiam generet, si cunctas angustias nostras cœpero replicare; sed quæ desunt epistolæ supplebuntur officio portitoris. Sit itaque, si placet, miserationis vestræ sollicitare sanctum priorem et

amicos Christi de Monte-Dei et Valle-Sancti-Petri, et abbates sanctorum Nicassii et Crispini, et alios sanctos familiares vestros, quatenus nobis apud altissimum suffragentur, ut eorum meritis salubriter liberemur, qui periclitamur ex nostris. Carissimos autem fratres nostros et dominos, qui beatissimo Remigio famulantur, vix sine gemitu et suspiriis aut madore lacrymarum possum ad animum revocare, recolens me quondam instar paradisi feliciter incolnisse, dum illorum præsentia fruebar, et caritatis experiebar imaginem quæ in æterna vita speratur. Illos, quæso, diligentius sollicitate, ut alumnorum suorum meminerint in orationibus suis. Quam cito Deus prospera donabit, vobis currentium literarum ministerio, Christo propitiante, communicare non differam. Valeat semper et vigeat sanctitas vestra, et totius ecclesiæ prosperitas in bonis omnibus provehatur, et, si placet, pauperem sacerdotem Sancti-Cosmæ commendatum habeatis.

N° 40.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE JEAN DE SAUMSBURY, RELATIVE AU MEURTRE DE THOMAS BEKET¹.

(AN 1171.)

Passurus autem in ecclesia, ut dictum est, coram altari Christi martyr, antequam feriretur, cum se audisset inquiri, militibus qui ad hoc venerant in turba clericorum et monachorum vociferantibus, *Ubi est archiepiscopus?* occurrit eis e gradu quem ex magna parte ascenderat, vultu intrepido dicens : *Ecce ego : quid vultis?* Cui unus funestorum militum in spiritu furoris intulit : *Ut modo moriaris. Impossibile enim est ut ulterius vivas.* Respondit autem archiepiscopus, non minori constantia verbi quam animi, quia (quod omnium martyrum pace ex animi mei sententia fidenter dixerim) nullus eorum videtur in passione isto fuisse constantior : *Et ego pro Deo mori paratus sum, et pro assertione justitiæ et ecclesiæ libertate. Sed, si caput meum quæritis, prohibeo ex parte omnipotentis Dei et sub anathemate, ne cuiquam alii, sive monacho, sive laico, majori vel minori, in aliquo noceatis, sed sint immunes a pœna sicut extiterunt a causa. Non enim illis, sed mihi imputandum est si qui eorum causam laborantis ecclesiæ susceperunt. Mortem libenter amplector,*

¹ Recueil des hist. de la France, t. XVI, p. 616.

dummodo ecclesia in effusione sanguinis mei pacem consequatur et libertatem.

Quis isto videtur in caritate ferventior, qui, dum se pro lege Dei persecutoribus offerebat, in id solum erat sollicitus ne proximi in aliquo læderentur? Verba ejus nonne Christum videntur exprimere in passione dicentem, *Si me quæritis, sinite hos abire?* His dictis, videns carnifices eductis gladiis, in modum orantis inclinavit caput, hæc novissima proferens verba : *Deo, beatæ Mariæ, et sanctis hujus ecclesiæ patronis, et beato Dionysio, commendo me ipsum et ecclesiæ causam.* Cætera quis sine suspiriis, singultibus et lacrymis referat? Singula perscui pietas non permittit, quæ carnifices immanissimi, Dei timore contempto, et tam fidei quam totius humanitatis immemores, commiserunt. Non enim sufficit eis sanguine sacerdotis et nece profanare ecclesiam et diem sanctissimum incestare, nisi, corona capitis quam sacri chrismatis unctio Deo dicaverat amputata, quod etiam dictu horribile est, funestis gladiis jam defuncti ejicerent cerebrum, et per pavementum cum cruore et ossibus crudelissime spargerent, immaniores Christi crucifixoribus, qui ejus crura quem obisse viderant, sicut adhuc viventium, non censuerunt esse frangenda. Sed in his omnibus cruciatibus invicti animi et admirandæ constantiæ martyr nec verbum protulit, nec clamorem emisit, nec edidit gemitum, nec brachium aut vestem opposuit ferienti; sed caput inclinatum, quod gladiis exposuerat, virtute admiranda, donec consummaretur, tenebat immobile, et tandem in terram procidens recto corpore, nec pedem movit aut manum.

Carnifices autem, non minus cupidi quam crudeles, inde tam in regiæ potestatis quam divinæ majestatis injuriam ad ecclesiæ palatium redeuntes, universam suppellectilem et quidquid in scriniis aut clitellis archiepiscopi et suorum potuit inveniri, sive in auro sive in argento, aut vestibus aut variis ornamentis, aut libris aut privilegiis, aut aliis quibuscumque scriptis, aut equitaturis, insatiabili avaritia et stupendo ausu diripientes, ea ut libuit inter se diviserunt, imitatores eorum facti qui inter se Christi vestimenta partiti sunt, licet eos quodammodo præcedant in scelere; et ut pontifici jam per martyrium coronato hominum gratia auferretur, omnia scripta quæ sacrilegus prædo surripuit ad regem in Normanniam transmissa sunt. Sed nutu divino contigit quod, quanto magis athletæ fortissimi gloriam offuscare nitebatur humana temeritas, tanto eam amplius Dominus illustraret ostensione virtutis et miraculorum manifestis indiciiis: quod viri impii, qui eum insatiabiliter oderant, intuentes, inhibuerunt nomine publicæ potestatis ne miracula quæ fiebant quisquam publi-

care præsumeret. Cæterum, frustra quis obnubilare desiderat quod Deus clarificare disponit : eo enim amplius percipere miracula, quo videbantur impiis studiosius occulta. Homo videt in facie, solus Deus est qui renes scrutatur et corda. Nam cum beati martyris corpus sepulture tradendum esset, et de more pontificalibus indueretur, quod admodum pauci familiares ejus noverant, inventum est cilicio pedunculis et vermibus reſerto involutum, ipsaque femoralia ejus interiora usque ad poplites cilicina (quod apud nostrates antea fuerat inauditum) reperta sunt. Exterior tamen habitus cæteris conformabatur, juxta sapientis edictum dicentis : *Frons tua populo conveniat, intus omnia dissimilia sint.*

Quis referat quos gemitus, quantis lacrymarum imbres sanctorum cœtus qui aderant in revelatione sic adumbratæ religionis emisit? Nec tamen in his omnibus persecutorum quievit furor dicentium corpus proditoris inter sanctos pontifices non esse humandum, sed projiciendum in paludem vilioſiorem vel suspendendum esse patibulo. Unde sancti viri qui aderant, vim sibi timentes inferri, eum in crypta, antequam satellites Sathanæ qui ad sacrilegia perpetranda convocati fuerant convenirent, ante altare sancti Joannis Baptistæ et sancti Augustini Anglorum apostoli in sarcophago marmoreo sepelierunt : ubi ad gloriam omnipotentis Dei per eum multa magna miracula fiunt, catervatim confluentibus populis ut videant in aliis et sentiant in se potentiam et clementiam ejus qui semper in sanctis suis mirabilis et gloriosus est. Nam et in loco passionis ejus, et ubi ante majus altare pernoctavit humandus, et ubi tandem sepultus est, paralytici curantur, cæci vident, surdi audiunt, loquuntur muti, claudi ambulant, evadunt febricitantes, arrepti a dæmonio liberantur, et a variis morbis sanantur ægroti, blasphemi a dæmonio arrepti confunduntur, illo hæc et plura quæ referre perlongum est operante, qui solus et super omnia benedictus in sæcula, et eos præelegit esse gloriæ suæ consortes quos, per veritatem fidei, zelum justitiæ, confessionis virtutem et invictæ constantiæ perseverantiam, facturus erat de virtutis ac fidei adversariis triumphantes. Quæ profecto nulla ratione scribere præsumpsissem, nisi me super his fides oculata certissimum reddidisset.

Superest itaque ut vestra parvitatem nostram instruat eruditio, an citra romani Pontificis auctoritatem tutum sit in missarum solemnibus et aliis publicis orationibus eum in catalogo martyrum tanquam salutis præsidem invocare, an adhuc ei quem Deus tantis miraculorum clarificavit indiciiis, quasi alii defuncto orationes subventorias teneamur exsolvere. Timetur enim ne sic orandi instantia beati martyris

injuria videatur, et incredulitatis prætendat imaginem post tot signorum exhibitionem nondum secuta devotio. Jam super hoc consultus esset romanus Pontifex, nisi quia facultas transeundi adeo omnibus præclusa est, ut nullus ad navigium admittatur nisi literas regis ante porrexerit. Nobis tamen interim consultius esse videtur ut assistamus Domini voluntati, et quem ipse honorare dignatur ut martyrem, nos, sive cantemus, sive ploremus, ut martyrem veneremur. Nam fere in omnibus mundi partibus Deus, non expectata cujuscumque hominis auctoritate, potuit et consuevit clarificare quos voluit; quod sapienti non potest esse ambiguum, qui varias scripturas solerti indagatione diligentius perscrutatur.

N° 41.

RÉCIT DU MEURTRE DE THOMAS BEKET, PAR ÉDOUARD GRIM,
QUI FUT BLESSÉ EN ESSAYANT DE LE DÉFENDRE ¹.

Abierunt tum quidam magni viri ad regem, et sanctum martyrem detulerunt, ita ut rex gravissime commotus iteratis vocibus ita dixisse feratur: Inertes ac miseros homines enutrivit et erexi in regno meo, qui nec fidem servant domino suo, quem a plebeio quodam clerico tam probrose patiuntur illudi. Aderant ibi nobiles quatuor genere conspicui, et a familia regis. Hi hæc verba ex ore regis rapientes, secus ea, quam rex vellet, interpretati sunt: moxque in necem sancti viri conspirarunt, nescienteque rege, mare celerrime trajecerunt, rege, ubi id comperit, suspicante mali quippiam illos moliri, mittenteque nuncios, qui eos revocarent: sed illi jam longius antecesserant, quam ut possent revocari. Invito quidem rege cæsum ab illis fuisse archiepiscopum, vel inde satis liquet, quod ibi comperit crudelissimum facinus, incredibili dolore et horrore correptus fuit. Voluerat ille vel in carcerem eum conjicere, aut alio modo coercere, ut a sententia illum deduceret. Sed illi homines nefarii postquam in Angliam venerunt, adjunctis sibi quibusdam ministris regis, quos archiepiscopus excommunicarat, et militum satellitumque coacta manu, mentiebantur se jussos a rege, tollere e medio archiepiscopum. Itaque die illo, qui sanctorum Innocentum festum sequitur, absoluto jam prandio, sese colligunt adversus virum pium et innocentem, qui jam in

¹ Edvardi Vita S. Thomæ, apud Surium, De probatis sanctorum vitis, mense decembri, p. 364 et 362.

interiorem domum secesserat cum domesticis, de negotiis tractaturus. Soli autem quatuor cum uno satellite ingressi sunt, itumque illis obviam est honorifice, tanquam domesticis regis. Illi jubent dici archiepiscopo, velle se cum ipso regis nomine colloqui. Annuit vir sanctus, ut introducantur. Introducti diu sedent taciti et neque saluant, neque appellant archiepiscopum. Tacet etiam ipse aliquamdiu: postea salutat pacifice. Illi pro salutatione reddunt maledicta, adeoque in necem ejus ferebantur præcipientes, ut nisi ostiarius clericos, quos vir sanctus exire jusserat, revocasset, hasta quadam, quæ illic stabat, illum confodere voluerint, uti postea confessi sunt.

Intro autem reversis clericis, qui primarius erat in his quatuor viris, ita ait: Rex controversiis omnibus consopitis, te ad tuam sedem remisit: tu maleficiis bona compensans, eos, quorum opera filius regis coronatus est, a suo ministerio suspendisti, ministros regis anathemate percussisti, ut satis appareat, te filio regis, modo possis, coronam auferre constituisse. De his utrum coram rege purgare te velis, edicto. Ea enim causa nos huc missi sumus. Respondit vir sanctus: Testis est Deus, nunquam me filio regis coronam eripere voluisse, cui ego mallem tres alias adjungere cum regnis amplissimis, modo id recte atque ordine fieri possit. Neque vero ego suspendi a ministerio episcopos, sed dominus Papa id fecit, nec me decet absolvere, ut vos vultis, quos ille ligavit. Tum illi: Jubet, inquit, rex ut cum omnibus tuis e regno excedas. Contra archiepiscopus: Sed me deinceps, ait, Deo propitio, nemo inter ecclesiam meam et mare conspiciet. Non veni ut fugerem: hic me reperiet, si quis quæsierit. Illis objicientibus, quod animi furore percitus, ministros regis ex ecclesia turpiter eiecisset, vir sanctus cum multo spiritus fervore illis respondit: Quisquis ausus fuerit sanctæ romanæ sedis instituta, vel ecclesiæ Christi jura violare, nec ultro satisfecerit, non pacem, nec differam ecclesiastica censura coercere peccantem. Hac illi viri Dei constantia percussi, propius accedunt, dicuntque ei: In capitis tui periculum hæc prolocutus es. At vir sanctus: Non me, inquit, terrent minæ vestræ: nec gladii vestri promptiores sunt ad feriendum, quam ego ad martyrium obeundum. Alium quærite, qui vos fugiat: me collocato pede pro Domino meo præliaturum comperietis. Illis cum clamore et contumeliis exeuntibus, vir Dei suos consolabatur, et, ut nobis visum est, qui præsentibus adfuimus, ita sedebat imperterritus, ac si ad nuptias invitatus esset ab illis.

Mox revertuntur illi loricati, accinctique gladiis, et securibus armati. Fores autem clausæ erant, nec pulsantibus aperiebatur. Tum illi occultiore via per pomarium ad sæpem ligneam divertunt, ferro-

metuens ne populus eum eriperet ex manibus ipsorum, coronam capitis ejus, vulnere capiti inflicto, tanta vi amputavit, ut pariter secaret et præcideret brachium isthæc referentis, qui solus, cunctis et monachis et clericis præ metu fugientibus, sancto martyri constanter adhæsit, et inter ulnas eum continuit, donec altera earum amputata est. Additus inde est alter ictus in sacrum corpus ejus, et ille mansit immotus, nihil se commovens. Tertio percussus, genua flexit, dicens submissa voce : Pro nomine Jesu et ecclesiæ defensione mori paratus sum. Tum vero tertius ex illis sacrilegis percussoribus, ita procumbenti grave infixit vulnus, ut cum sanguine pariter e capite cerebrum in ejus faciem deflueret. Quartus interim abigebat supervenientes, ut cæteri possent in ea horrenda cæde liberius versari. Quinto loco accessitis, quem ante diximus, Hugo subdiaconus execrabilis, et posito pede in collum sanctissimi martyris, quod sine horrore dici non potest, cerebrum cum sanguine per pavementum sparsit, atque ad illos quatuor : Abeamus hinc : iste posthac non resurget.

In his omnibus incredibilem licebat sancti martyris videre constantiam, ut qui neque manum, neque vestem opponeret percussoribus illis, nec ullum vel verbum, vel clamorem ederet, immo ne gemitum quidem, aut aliquam doloris significationem exprimeret : sed caput gladiis oblatum teneret immotum, donec cerebro cum sanguine erumpente, tanquam oratorius, corpus in terram, spiritum in sinum Abrahamæ deposuit. Casus est vir pius a cruentissimis illis carnificibus tempore sacro et loco sacro, in ipsa domo Dei, quarto calendas junii, anno Christi millesimo centesimo septuagesimo.

LIVRE DIXIÈME.

N° 4.

LETTRE DU ROI LOUIS VII AU PAPE ALEXANDRE III,
DANS LAQUELLE IL DEMANDE VENGEANCE CONTRE LES MEURTRIERS
DE THOMAS BEKET¹.

(AN 1171.)

Domino et Patri sanctissimo Alexandro, Dei gratia summo Pontifici, Ludovicus, Francorum Rex, salutem et debitam reverentiam.

¹ Recueil des hist. de la France, t. XVI, p. 453.

Ab humanæ pietatis lege recedit filius qui matrem deturbat, neque Creatoris beneficii reminiscitur qui de sanctæ ecclesiæ illata turpitudine non tristatur. Unde specialius est condolendum, et novitatem doloris excitat inaudita novitas crudelitatis, quoniam in sanctum Dei insurgens malignitas, in pupillam Christi gladium infixit, et lucernam cantuariensis ecclesiæ non tam crudeliter quam turpiter jugulavit. Excitetur igitur exquisitæ genus justitiæ, denudetur gladius Petri in ultionem cantuariensis martyris, quia sanguis ejus pro universali clamat ecclesia, non tam sibi quam universæ ecclesiæ conquerens de vindicta. Et ecce ad tumulum agonistæ, ut relatum est nobis, divina in miraculis revelatur gloria et divinitus demonstratur, ubi humatus requiescit, pro cujus nomine decertavit. Latores vero præsentium, patre orbat, vestræ pietati seriem indicabunt Testimonio itaque veritatis aurem mitissimam adhibete, et tam de isto negotio quam de aliis, ipsis tanquam nobis credite. Valeat pietas vestra

N° 2.

LETTRE DE THIBAUT, COMTE DE BLOIS,
AU PAPE ALEXANDRE III,
SUR LE MEURTRE DE THOMAS BEKET¹.

(AN 1171.)

Reverendissimo domino suo et patri Alexandro, summo Pontifici, Theobaldus blesensis comes et regni Francorum procurator, salutem et debitam cum filiali subjectione reverentiam. Vestræ placuit Majestati quod inter dominum cantuariensem archiepiscopum et regem Anglorum pax reformaretur et integra firmaretur concordia. Itaque, juxta vestri tenorem mandati, illum rex Angliæ vultu hilari, fronte læta et pacem spondente, et gratiam sibi referente, recepit. Huic paci et concordie adfui, et me præsentem dominus cantuariensis apud regem de coronatione filii sui conquestus est, quem voto festinante et ardenti desiderio in culmen regie dignitatis fecerat promoveri. Hujus autem injuriæ reus sibi et male conscius rex Angliæ, juris et satisfactionis ipsi cantuariensi pignus dedit Conquestus est etiam de ipsis qui, contra jus et decus cantuariensis ecclesiæ, novum regem in sedem regiam præsumperunt intrudere, non zelo justitiæ, non ut Deo placerent, sed ut tyrannum placarent. De illis vero libe-

¹ Recueil des hist. de la France, t. XVI, p. 408.

ram et licentem rex ei concessit facultatem, ut ad vestræ et suæ potestatis arbitrium in eos sententiam promulgaret. Hæc siquidem vobis, vel juramento, vel quolibet alio libuerit modo, attestari paratus sum et sancire. Sic, itaque pace facta, vir Dei nil metuens recessit, ut gladio iugulum subderet et cervicem exponeret ferienti. Passus est ergo martyr agnus innocens, crastina sanctorum Innocentium die; effusus est sanguis justus, ubi nostræ viaticum salutis sanguis Christi solitus est immolari. Canes aulici, familiares et domestici regis Angliæ, se ministros regis præbuerunt, et nocentes sanguinem innocentem effuderunt. Hujus prodigii modum detestabilem vobis scripto plenius significarem, sed vereor ne mihi in odium adscribatur; et latores præsentium patenter et plenius rei ordinem evolvant, et eorum relatione discitis quantus sit mœoris cumulus, quanta sit universæ ecclesiæ et matris cantuariensis calamitas. Hanc salvo pudore non potest dissimulare romana mater ecclesia. Quidquid enim in filiam præsumitur, nimirum redundat in parentem, nec sine matris injuria captivatur filia. Ad vos itaque clamat sanguis justus, et flagitat ultionem. Vobis ergo, Pater sanctissime, adsit et consulat Pater Omnipotens, qui filii sui cruorem mundo impendit, ut mundi noxas degereret et deleret maculas peccatorum; ille vobis insinuet vindictæ voluntatem, et suggerat facultatem ut ecclesia, inauditi sceleris confusa magnitudine, districta lilaurescat ultione. Valeat Sanctitas Vestra; et, sicut vos decet, facite.

N° 3.

LITRE DANS LAQUELLE L'ÉVÊQUE DE LISIEUX, AU NOM DE TOUS LES PRÉLATS DE NORMANDIE, EXPOSE AU PAPE LA CONDUITE DU ROI HENRI II APRÈS LE MEURTRE DE THOMAS BEKET¹.

(AN 1171.)

Alexandro papæ Ernulphus, lezoviensis episcopus, post mortem S. Thomæ. Cum, apud regem nostrum pariter congregati, de magnis ecclesiæ regniq[ue] negotiis tractaturi crederemur; subitus nos de domino cantuariensi rumor lamentabili mœore perfudit, adeo ut in momento securitas in stuporem, et consultationes in suspiria verterentur. Per aliquos enim ab Anglis revertentes certarelatione didicimus quod

¹ Recueil des hist. de la France, t. XVI, p. 469.

quidam inimici ejus, crebris, ut aiebant, exacerbationibus ad iracundiam et amentiam provocati, temere in eum irruptione facta (quod sine dolore dicere non possumus nec debemus), personam ejus aggredi et trucidare crudeliter perstiterunt. Ad regis denique notitiam rumor infaustus quibusdam perferentibus penetravit, quoniam ei non licuit ignorare quod ad ejus vindictam jure potestatis et gloriæ videbatur specialius pertinere. Qui statim in primis nefandi sermonis initiis ad omnia lamentationum et miserationum genera conversus, regiam prorsus majestatem quasi cilicio immutans et cinere, multo fortius amicum exhibuit quam principem, stupens, interdum, et post stuporem ad gemitus acriores et acerbiores amaritudines revolutus. Tribus fere diebus conclusus in cubiculo, nec cibum capere, nec consolatores admittere sustinuit; sed mœstitia perniciosiore voluntariam sibi perniciem indicere pertinaciter videbatur. Miserabilis erat malorum facies, et anxia vicissitudo dolorum: quoniam qui sacerdotem lamentabamur primitus, de regis salute consequenter cœpimus desperare, et in alterius nec miserabiliter utrumque credebamus interisse. Porro, quærentibus amicis et episcopis maxime quid eum ad se redire non permitteret, respondit se metuere ne sceleris auctores, et complices, veteris rancoris confidentia, impunitatem sibi criminis promississent, licet ipse novas inimicitias recentius injuriis et frequentibus maleficiis compararet; aritrari se nominis sui famam et gloriam maledictis æmulatorum respergi posse, et confingi id ex ejus conscientia processisse: sed omnipotentem Deum se testem invocare in animam suam, quod opus nefandum nec sua voluntate nec conscientia commissum est, nec artificio perquisitum, nisi forte in hoc delictum sit, quod adhuc minus diligere credebatur; super hoc quoque se judicio ecclesiæ prorsus exponere, et humiliter suscepturum quidquid in eo fuerit salubriter statuendum. Communicatio igitur consilio, in hoc universorum consultatio conquievit, ut sedis apostolicæ sapientiam et auctoritatem consuleret, quam spiritu sapientiæ et potestatis plenitudine christiana fides prædicat abundantius redundare, et apud eam suam studeat innocentiam modis legitimis et canonicis approbare. Supplicamus ergo quatenus, secundum datum a Deo vobis spiritum consilii et fortitudinis, tanti sceleris auctoribus secundum facti immanitatem severitas vestra retribuatur, et suam innocentiam regi pietas apostolica et in statu suo velit affectuosius conservare. Omnipotens Deus personam vestram ecclesiæ suæ per multa tempora conservet incolumem.

N° 4.

LETTRE DU ROI HENRI II AU PAPE,
SUR LE MEURTRE DE THOMAS BEKET ¹.

(AN 1171.)

Alexandro, Dei gratia summo Pontifici, Henricus rex Anglorum, et dux Normannorum et Aquitanorum, et comes Andegavorum, salutem et debitam devotionem. Ob reverentiam romanæ ecclesiæ et amorem vestrum, quem, Deo teste, fideliter quæsi et constanter usque modo servavi, Thomæ cantuariensi archiepiscopo, juxta vestri formam mandati, pacem et possessionum suarum plenam restitutionem indulsi, et cum honesto commeatu in Angliam transfretare concessi. Ipse vero in ingressu suo non pacis lætitiâ, sed ignem portavit et gladium, dum contra me de regno et corona proposuit quæstionem. Insuper meos servientes passim sine causa excommunicare aggressus est. Tantam igitur protervitatem hominis non ferentes, excommunicati et alii de Anglia irruerunt in eum, et, quod dicere sine dolore non valeo, occiderunt. Quia igitur iram quam contra illum dudum conceperam, timeo causam huic maleficio præstitisse, Deo teste, graviter sum turbatus. Et quia in hoc facto plus famæ meæ quam conscientiæ timeo, rogo serenitatem vestram ut in hoc articulo me salubris consilii medicamine foveatis.

N° 5.

LETTRE DE HENRY II AU PAPE,
AU SUJET DE LA RÉBELLION DE SES FILS ².

(AN 1173.)

Sanctissimo domino suo Alexandro, Dei gratia catholicæ ecclesiæ summo Pontifici, Henricus, rex Angliæ, dux Northmanniæ et Aquitaniæ, comes andegavensis et cenomanensis, salutem et devotæ subjectionis obsequium. In magnorum discriminum angustiis, ubi domestica concilia remedium non inveniunt, eorum suffragia

¹ Recueil des hist. de la France, t. XVI, p. 470.

² Ibid., p. 649.

implorantur quorum prudentiam in altioribus negotiis experientia diuturnior approbavit. Longe lateque divulgata est filiorum meorum malitia, quos ita exitium patris spiritus iniquitatis armavit, ut gloriam reputent et triumphum patrem persequi, et filiales affectus in omnibus diffiteri, præveniente meorum exigentia delictorum. Ubi plenior voluptatem contulerat mihi Dominus, ibi gravius me flagellat; et quod sine lacrymis non dico, contra sanguinem meum et viscera mea cogor odium mortale concipere, et extraneos mihi quæ-
rere successores. Illud præterea sub silentio præterire non possum, quod amici mei recesserunt a me, et domestici mei quærent animam meam. Sic enim familiarium meorum animos intoxicavit clandestina conjuratio, ut observantia proditoriae conspirationis universa posthabeant. Malunt namque meis adhærere filiis contra me transfugæ et mendici, quam regnare mecum et in amplissimis dignitatibus præfulgere. Quoniam ergo vos extulit Deus in eminentiam officii pastoralis, *ad dandam scientiam salutis plebi ejus*, licet absens corpore, præsens tamen animo me vestris advolvo genibus, consilium salutare deposcens. Vestræ jurisdictionis est regnum Angliæ, et quantum ad feudatarii juris obligationem, vobis duntaxat obnoxius teneor et astringor. Experietur Anglia quid possit romanus pontifex; et quia materialibus armis non utitur, patrimonium beati Petri spirituali gladio tueatur. Contumeliam filiorum pot ram armis rebellibus propulsare, sed patrem non possum exuere. Nam, et Jeremia teste, *nudaverunt lamiae mammas suas, lactaverunt catulos suos*. Et licet errata eorum quasi mentis efferatæ me fecerint, retineo paternos affectus, et quamdam violentiam diligendi eos mihi conditio naturalis importat. *Utinam saperent et intelligerent ac novissima providerent!* Lactant filios meos domestici hostes, et occasione malignandi habita non desistunt. quousque redigatur virtus eorum in pulverem. et, converso capite in caudam, servi eorum dominantur eis, juxta verbum illud Salomonis : *Servus astutus filio dominabitur imprudenti*. Excitet ergo prudentiam vestram Spiritus consilii, ut convertatis corda filiorum ad patrem. Cor enim patris pro beneplacito vestro convertetur ad filios, et in fide illius per quem reges regnant, vestræ magnitudini promitto me dispositioni vestræ in omnibus pariturum. Vos ecclesie suæ, Pater sancte, diu Christus servet incolumem.

N° 6.

POÉSIES POLITIQUES DE BERTRAND DE BORN, PRÉCÉDÉES DES NOTICES HISTORIQUES PLACÉES DANS LES MANUSCRITS EN TÊTE DE CHACUNE DES PIÈCES DE CE TROUBADOUR.

SIRVENTE SUR LA LIGUE FORMÉE CONTRE RICHARD, COMTE DE POITIERS, PAR LES SEIGNEURS DE VENTADOUR, DE COMBOR, DE SÉGUR, DE TORENE, DE GORDON, ET LE COMTE DE PÉRIGORD¹.

Bertrans de Born,... en la sazon qu'el avia guerra ab lo comte Richart, el fez si qu'el vescoms de Ventedorn, el vescoms de Comborn, el vescoms de Segur, so fo lo vescoms de Lemogas, e'l vescoms do Torena, se jureron ab lo comte de Peiregors et ab los borges d'aquellas encontradias et ab lo seingnor de Gordon et ab lo seingnor de Monfort, e si se sarreront ensem per qu'il se deffendesson dal com Richard que los volia deseretar, per so car il volion ben al rei jove son fraire, ab cui el se guerreiava, alqual el avia toltas las rendas de las caretas, de lasquals caretas lo reis joves prenia certa causa, si com lo paire l'o avia donat, e no'l laissava neus albergar segur en tota la soa terra. E per aquest sacramen que tuch aqüst avian fait de guerrear EN Richart, Bertrans de Born si fez aquest sirventes:

Pus Ventedorn e Comborn e Segur
E Torena e Monfort e Guordon
An fag acort ad Peiregorc e jur,
E li borges si claven d'eviron,
M'es bon e belh bueymais qu'ieu m'entremeta
D'un sirventes per elhs aconortar,
Qu'ieu no vuelh ges sia mia Toleta,
Per qu'ieu segurs non i pogues estar.

A! Puigillems, e Clarens, e Granolh,
E Sanh Astier, molt avetz gran bonor,
Et ieu mezeis qui conoisser la m vol,
Et a sobrier Engolesmes maior,
Qu'en charretier que gupis sa charreta
Non a deniers ni no pren ses paor;
Per qu'ab onor pretz mais pauca teireta
Qu'un emperi tener a dezonor.

¹ Raynouard, *Choix des poésies des Troubadours*, t. V, p. 83, et t. IV, p. 145.

Si'l rics vescoms qui es caps dels Guascos,
 A cui apen Bearn e Gavardans,
 E'n Vezias o vol e'n Bernardos,
 E'l Senher d'Ayx, e selh cui es Marsans,
 D'aquelha part aura 'l coms pro que fassa,
 Et eissamen aïsi com el es pros,
 Ab sa gran ost que atrai et amassa,
 Venha s' en sai et ajoste s'ab nos.

Si Talhabores, e Pons, e Lezinhans,
 E Malleons, e Taunais fos en pes,
 Et a Surac fos vescoms vius e sans,
 Ja non cieirai que non nos ajudes
 Selh de Toartz; pois lo coms lo menassa,
 Venha s'ab nos, e non sia ges vans,
 E demandem li tro que dreg nos fassa
 Dels homes qu'el nos a traitz d'entr' els mans.

Entre Peitau e la ylha' n Bocart,
 E Mirabelh, e Laudun, e Chino,
 A Claraval an bastit, ses regart,
 Un belh caslar el mieg d'un plan cambo;
 Mas no vuelh ges lo sapcha ni lo veyá.
 Lo joves reys, que no ill sabria lo,
 Mas paor ai, pus aitan fort blanqueya,
 Qu'el lo veira ben de Matafelo.

Del rey Felip veirem be si panteya,
 O si segra los usatges Karlo;

D'en Talhafer, pus so senher l'autreya,
 D'Engolesme, et elh l'en a fag do;

Quar non es bo de so que reys autreya,
 Quant a dig d'oc, que puyes digna de no.

SIRVENTE SUR LA RÉCONCILIATION DE BERTRAND DE BORN AVEC RICHARD,
 FILS DU ROI HENRI II ¹.

Al temps qu'en Richartz era coms de Peitieu, anz qu'el fos reis,
 Bertrans de Born si era sos enemics, por so qu'en Bertrans volia ben

¹ Raynouard, *Choix des poésies des Troubadours*, t. V, p. 84, et t. IV, p. 453.

al rei jove que guerreiava adones ab EN Richart qu'era sos fraire. EN Bertrans si avia fait virar contra'n Richart lo bon vescomte de Lemo-gas que avia nom N Aemars, e'l vescomte de Ventedorn, e'l vescomte de Gumel, e'l comte de Peiragors e son fraire, e'l comte d'Engoleime e sos des fraires, e'l comte Raimon de Tolosa, e'l comte de Flandres, e'l comte de Barsolona, EN Centoill d'Estarac, un comte de Gascoi-gna, EN Gaston de Bearn, comte de Bigora, e'l comte de Digon. E tuich aquistz si l'abandoneron e feiron patz ses lui, et si s perjureron vas lui. EN Aemars, lo vescoms de Lemogas, que plus l'era tengutz d'amor e de sagramen si l'abandonet e fetz patz ses lui. EN Richartz cant saup que tuich aquist l'avion abandonat, et s'en venc denant Autafort ab la soa ost, e dis e juret que jamais no s'en partiria si'l no ill dava Autafort, e no venia a son comandamen. Bertrans, quant auzi so qu'EN Richartz avia jurat, e sabia qu'el era abandonatz de totz aquestz que vos avetz auzit, si'l det lo castel, e si venc a son coman-damen. E'l coms Richartz lo receup, perdonan li e baisan lo; et sap-chatz que per una cobla qu'el fetz el sirventes locals comensa:

Si l'coms m'es avinens
E non avars,

lo coms Richartz li perdonet son brau talan, e rendet li son castel Autafort e venc sos fin amic coral; e vai s'en EN Bertrans e comensa a guerrear N Aemar lo vescomte que l'avia desamparat, e'l comte de Peiregors; don Bertrans receup de grans dans, et el a lor fetz de grans mals. EN Richartz, quant fon devengutz reis passet outra mar, e'n Bertrans remas guerreian. Don Bertrans fetz d'aquestas doas razos aquest sirventes:

Ges no mi desconort
S'ieu ai perdut,
Qu'ieu non chant e m deport,
E non m'aiut
Com cobres Autafort
Qu'ieu ai rendut
Al senhor de Niort,
Car l'a volgut;
E pois en merceian
Li sui vengutz denan,
E'l coms en perdonan
M'a receut ut baisan;
Ges no i dei aver dan,
Qui qu'en dises antan,
Ni lausengier non blan.

Vas mi son perjurat
 Trei palazi,
 E'l quatre vescomtat
 De Lemozi,
 E li dui penchenat
 Peiragorzi,
 Et li trei comte fat
 Engolmezi,
 E'n Sestols ab Gasto,
 Et tuit l'autre baro
 Que m feron plevizo,
 Et lo coms de Dijo,
 E Raimons d'Avigno,
 Ab lo comte breto,
 Et anc uns no m tenc pro.

Si 'l coms m'es avinens
 E non avars,
 Mout li serai valens
 En sos afars,
 E fis com fins argens,
 Humils e cars;
 E' l coms sega lo sens
 Que fai la mars,
 Quan ren i chai de bo
 Vol ben qu'ab lieis s'esto,
 E so que no 'l te pro
 Gieta fors el sablo;
 Qu'aissi s tainh de baro
 Que fassa son perdo
 E s'el tol que pois do.

Ses pro tener amic
 Tenc per aital
 Com fas mon enemic
 Que no m fai mal;
 Qu'en un mostier antic
 De San Marsal
 Mi jureron mant ric
 Sobr' un missal;
 Tals mi plevic sa fe
 Non feses patz ses me,

Qu'anc pois no m'en tenc re,
Ni li sovenç de me,
Ni 'l membret mas de se,
Quant si mes a merce;
E non estet ges be.

Lo comte vueill pregar
Que ma maiso
Mi comant a gardar,
O que la m do;
Q'ades mi son avar
Tut sist baro,
Q'ab els non puosc durar
Ses contenso;
Ara mi pot cobrar
Lo coms ses mal estar,
Et ieu vas lui tornar
E servir et onrar;
E non o volgui far,
Tro c'al dezamparar
Sui vengutz d'en Aïmar.

Ma bella Esmenda s gar
Hueïmais de sordoiar,
Que ja per mellhurar
Non la cal trebailhar;
Qu'el mon non sai sa par
De joi ni de parlar
Ni de bell domneiar.

Domna, ab cor avar
De prometr' e de dar,
Pois no m voletz colgar
Donasses m'un baisar;
Aissi m po'es ric far
E mon dan restaurar,
Si dombres dieus mi gar.

Pajiol, mon chantar
Vai a mi dons contar;
Per amor d'en Aïmar
Mi lais de guerreiàr.

SIRVENTE OÙ BERTRAND DE BORN ENCOURAGE HENRI LE JEUNE À RECOMMENCER
LA GUERRE CONTRE SON FRÈRE RICHARD ¹.

En la sazos qu'el reis joves ac feita la patz ab son fraire Richart
et el ac fenida la demanda que il fasia de la terra, si com fo la vo-
lontat del rei Henric lor paire; e'l paire li dava certa liurason de
deniers per vianda, e per so que besogna l'era, e neguna terra non
tenia ni possezia; ni negus hom a lui no venia per mantenemen ni
per secors de guerra; EN Bertrans de Born e tuit li autre baron que
l'avian mantengut contra Richart foron molt dolen. E'l reis joves si
s'en anct en Lombardia torneiar e solasar; e lesset totz aquestz
baros en la guerra ab EN Richart. En Richartz asega borcs e chastels,
e pres terras, e derroca e ars e abrassa. E'l reis joves si sojornava,
torniava e dormia e solasava; don EN Bertrans si fetz aquest sir-
ventes que comensa :

D'un sirventes non m qual far longor ganda,
Tal talent ai qu'el digua e que l'espanda,
Quar n'ai rason tan novella e tan granda
Del jove rey qu'a fenit sa demanda
Son frair Richart, pus sos pairs lo y comanda,
Tant es forsatz !
Pus EN Enrics terra non te ni manda,
Sia reys dels malvatz.

Que malvatz fai quar aissi vin a randa,
A liurazon, a comte et a guaranda;
Reys coronatz, que d'autrui pren liuranda,
Mal sembla Arnant lo marques de Bellanda
Ni'l pros Guillem que conquis tor Miranda,
Tan fon prezat !
Pus en Peitau lur ment e lur truanda,
No y er mais tant amatz.

Ja per dormir non er de Coberlanda,
Reys dels Engles, ni non conquerra Yrlanda,
Ni ducx clamatz de la terra normanda,
Ni tenra Angieus ni Monsauvelh ni Canda
Ni de Peitieu non aura la miranda,
Ni coms palatz

¹ Raynouard, *Choix des poésies des troubadours*, t. V, p. 83, et t. IV, p. 448.

Sai de Bordelh, ni dels Gascos part landa
Senhers ni de Bazatz.

Cosseth vuelh dar el so de n'Alamanda
Lai a'n Richart, sitot non lo m demanda;
Ja per son frair mais sos homes no blanda,
No com fai elh, ans asetja e'ls aranda,
Tolh lur castelhs e derroqu' et abranda

Devez totz latz;
E'l reys torn lai ab aiselhs de Guarlanda
Et l'autre sos conhatz.

Lo coms Jaufres cui es Brese'ianda
Volgra fos primiers natz,
Car es cortes, e fos en sa comanda
Regisunes e duguatz.

COMPLAINTÉ DE BERTRAND DE BORN SUR LA MORT DE HENRI LE JEUNE ¹.

Lo plainz qu'en Bertrands de Born fetz del rei jove non porta altra
razon sinon qu'el reis joves era lo meillier del mon. En Bertrands li
volia meills qu'a home del mon, e lo reis joves ad el meills qu'a
home del mon; e plus lo crezia que home del mon; per que lo reis
Enrics sos paire e'l coms Richartz sos fraire volian mal a'n Bertran.
E per la valor qu'el reis joves avia, e per lo gran dol que fon a
tota gen, el fetz lo plaing de lui que dis :

Si tut li dol e'l plore e'l marrimen
E las dolors e'l dan e'l caitivier
Que hom agues en est segle dolen
Fosson emsems, semblaran tut leugier
Contra la mort del jove rei engles,
Don reman pretz e j'event doloiros,
E'l mon escurs e tenhs e tenebros,
Sem de tot joi, plen de tristor et d'ira.

Dolent e trist e plen de marrimen
Son remanzut li cortes soudadier

¹ Raynouard, *Choix des poésies des Troubadours*, t. V, p. 86, et t. II, p. 183.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

El trobador e'l joglar avinen,
Trop an agut en mort mortal guerier,
Que tolt lor a lo jove rei engles
Vas cui eran li plus larc cobeltes:
Ja non et mais, ni non crezas que fos
Va aquest dan el segle plors ni ira.

Estenta mort, plena de marrimen,
Vanar te pods, qu'el melhor cavalier
As tolt al mon qu'anc fos de nulha gen?
Quar non es res qu'a pretz sia mestier
Que tot no fos el jove rei engles;
E fora miels, s'a diu plagues razos,
Que visques el que mant autre envios
Qu'anc no feron als pros mas dol et ira.

D'aquest segle flac, plen de marrimen,
S'amor s'en vai, son joi teinh mensongier,
Que ren no i a que non torn en cozen
Totz jorns veiretz que val mens tuet que ier:
Cascun se mir el jove rei engles
Qu'era del mon lo plus valens dels pros,
Ar es amatz son gen cor amoros,
Dant es dolors e descomort et ira.

Celui que plac per nostre marrimen
Venir el mon, e nos trais d'encombrier,
E receup mort a nostre salvamen,
Co a senhor humils e dreiturier
Clamen merce, qu'al jove rei engles
Perdon, s'il platz, si com es vers perdos
E'l fassa estar ab onratz compans
Lai on amo dol nen ac na i aura ira.

RÉCIT DE L'ENTREVUE DE BERTHARD DE BORN ET DE ROGER HENRI II
APRÈS LA PRISE DU CHÂTEAU DE HAUTEFORT ¹.

Lo reis Henrics d'Engleterre si tenia assis en Bertran de Born dedins
Autafort, e'l combatia ob sos edificis, que molt li volia gran mal, car

¹ Raynouard, *Choix des poésies des Troubadours*, t. V, p. 98.

el crezia que tota la guerra qu'el reis joves, son fillz, l'avía faicha qu'en Bertrans la il agues feita far; e per so era vengutz denant Autafort per lui desiritar. E'l reis d'Aragon venc en l'ost del rei Henric denant Autafort. E cant Bertrans o saub, si fo molt alegres qu'el reis d'Aragon era en l'ost, per so qu'el era sos amics especials. E'l reis d'Aragon si mandet sos messatges dins lo castel, qu'en Bertrans li mandet pan e vin e carn : et el si l'en mandet assatz; e per lo messatge per cui el mandet los presenz, el li mandet pregan qu'el fezes si qu'el fezes mudar los edificis et far traire en autia part, qu'el murs on il ferion era tot rotz. Et el, per gran aver del rei Henric, li dis tot so qu'en Bertrans l'avía mandat a dir. E'l reis Henrics si fes metre dels edificis en aquella part on saub qu'el murs erat rotz, e fon lo murs per terra, e'l castels pres; e'n Bertrans ab tota sa gen fon menatz al pabaillon del rei Henric. E'l reis lo receup molt mal; e'l reis Henrics si'l dis : « Bertrans, Bertrans, vos avetz dig que anc la meitat del vostre sen no vos besognet nulls temps, mas sapchatz qu'ara vos besogna ben totz. — Seingner, dis Bertrans, el es ben vers qu'en o dissi, e dissi me ben vertat. » E'l reis dis : « En cre ben qu'el vos sia aras faillitz. — Seingner, dis en Bertrans, ben m'es faillitz. — E com? dis lo reis. — Seingner, dis en Bertrans, lo jor qu'el valens joves reis, vostre fillz mori, eu perdi lo sen e'l saber e la conoissensa. » E'l reis quant auzi so qu'en Bertrans li dis en ploran dell fill, venc li granz dolors al cor de pietat et als oills, si que no s pot tener qu'el non pasmes de dolor. E quant el revenc de pasmazon, el crida e dis en ploran : « En Bertrans, en Bertrans, vos avetz ben drech, et es ben razos, si vos avetz perdut lo sen per mon fill, qu'el vos volia meils que ad home del mon; et eu per amor de lui vos quit la persona e l'aver e'l vostre castel, e vos ren la mia amor e la mia gracia, e vos don cinc cenx marcs d'argen per los dans que vos avetz recebutz. » En Bertrans, si'l cazec als pes, referren li gracias et merces. E'l reis ab tota la soa ost s'en anet.

TABLE

CHRONOLOGIQUE ET ANALYTIQUE

DU TOME TROISIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

Depuis la bataille de l'Étendard jusqu'à l'insurrection des Poitevins
et des Bretons contre le roi Henri II.

(1137-1189.)

DATES
DES FAITS

<u>Vasselage des rois d'Écosse. — État politique de l'Écosse. — Différentes populations de l'Écosse. — Saxons et Normands établis en Écosse. — Égalité sociale et langage des Écossais. — Clans des montagnes et des lles. — Le roi ou lord des lles. — Hostilité des Écossais contre les Anglo-Normands.</u>	1068 à 1137
<u>Pages 4 à 11</u>	
<u>Entrée des Écossais en Angleterre. — État de l'armée écossaise. — Rassemblement de l'armée anglo-normande. — Harangue de Raoul, évêque de Durham. — Paroles de Robert de Brus. — Bataille de l'Étendard. — Invasion des Gallois.</u>	1138 11 à 20
<u>Conquête des Normands dans le pays de Galles. — Bernard de Neut-Marché, Richard d'Eu, dit Strong-bow. — Conquête du pays de Pembroke. — Moines et prêtres normands dans le pays de Galles. — Evêques normands chassés par les Gallois. — Mœurs et caractère de la nation galloise.</u>	21 à 33
<u>Guerre civile entre les Anglo-Normands. — Ce qui se passait dans les châteaux normands. — Vexations et ravages des Normands. — Le roi Étienne assiége Bristol.</u>	1139 à 1140 33 à 37
<u>Camp retranché d'Ely. — Attaque de l'île d'Ely. — Le roi Étienne est fait prisonnier. — Mathilde, élie reine d'Angleterre. — Arrogance de la reine Mathilde. — Requête des bourgeois de Londres. — Mathilde chassée de Londres par les bourgeois.</u>	1140 à 1141 37 à 43
<u>Le parti d'Étienne se relève. — Normands maltraités par les paysans saxons. — Débarquement de Henri, fils de Mathilde. — Fin de la guerre civile. — Éléonore, duchesse d'Aquitaine. — Mariage d'Éléonore et du fils de Mathilde.</u>	1141 à 1153 44 à 50

	<u>État de la Gaule méridionale. — Conduite politique des méridionaux. —</u> <u>Second affranchissement du midi de la Gaule. — État social des Gaulois</u> <u>méridionaux.</u>	<u>51 à 58</u>
1153 à 1157	<u>Henri, duc d'Aquitaine et roi d'Angleterre. — Expulsion des Flamands.</u> <u>— Mélange des races. — Généalogie saxonne du roi Henri II. — Fausses</u> <u>prophéties; fausse géuéalogie. — Guerre de Henri II contre son</u> <u>frère.</u>	<u>58 à 64</u>
1157 à 1169	<u>Guerre contre les Bretons. — Soumission de la Bretagne. — Insurrection</u> <u>nationale des Bretons. — Défaite des confédérés bretons. — Insurrection</u> <u>des Poitevins. — Paix entre les rois d'Angleterre et de France.</u>	<u>65 à 70</u>
	<u>Fin de l'indépendance bretonne. — Message d'un chef gallois au roi de</u> <u>France. — Guerre de Henri II contre les Toulousains. — Caractère des</u> <u>Gaulois méridionaux.</u>	<u>71 à 77</u>

LIVRE NEUVIÈME.

Depuis l'origine de la querelle entre le roi Henri II et l'archevêque Thomas,
jusqu'au meurtre de l'archevêque.

(1160-1171.)

	<u>Aventures de Gilbert Beket. — Naissance et éducation de Thomas Beket.</u> <u>— Thomas Beket archidiacre et chancelier d'Angleterre. — Conduite</u> <u>politique de Thomas Beket. — Querelles entre le roi et le clergé anglo-</u> <u>normand.</u>	<u>78 à 83</u>
1157 à 1162	<u>L'indépendance du clergé favorable aux Anglais de race. — Éloignement</u> <u>du clergé pour Thomas Beket. — Thomas Beket archevêque de Canter-</u> <u>bury. — Froideur entre le roi et l'archevêque Thomas.</u>	<u>84 à 90</u>
1162 à 1164	<u>Première querelle entre le roi et l'archevêque. — Excommunication d'un</u> <u>baron anglo-normand. — Haine des barons anglo-normands contre</u> <u>l'archevêque.</u>	<u>90 à 95</u>
1164	<u>Assemblée de Clarendon. — Nouvelles lois de Henri II. — Importance de</u> <u>la querelle du roi avec l'archevêque. — Politique du pape dans l'affaire</u> <u>de Thomas Beket. — L'archevêque veut sortir d'Angleterre.</u>	<u>96 à 102</u>
1164 à 1168	<u>Nouvelle assemblée à Northampton. — L'archevêque Thomas accusé et</u> <u>condamné. — Seconde citation de l'archevêque. — Sa fermeté. — Appel</u> <u>du roi et des évêques au pape. — Contre-appel de Thomas Beket.</u>	<u>102 à 110</u>
1165 à 1166	<u>Fuite de Thomas Beket. — Lettre de Henri II au roi de France. —</u> <u>Thomas Beket est accueilli par le roi de France. — Conduite du pape</u> <u>Alexandre III. — Thomas se retire à l'abbaye de Pontigny. — Opinions</u> <u>diverses sur Thomas Beket.</u>	<u>110 à 117</u>

Excommunications prononcées par Thomas Beket. — Intrigues de la cour de Rome. — Entrevue du roi avec deux légats.	1166 à 1167 117 à 121
<u>Thomas Beket chassé de Pontigny. — Entrevue de Henri II et de Thomas Beket au congrès de Montmirail. — Thomas abandonné par le roi de France. — Négociations de Henri II. — Persécution des clercs gallois. — Affection du peuple gallois pour Thomas Beket.</u>	<u>1168 à 1169 422 à 430</u>
Retour du roi de France vers Thomas Beket. — Thomas Beket reprend courage. — Deux nouveaux légats arrivent en Normandie. — Conférence de Henri II avec les légats.	1169 430 à 436
<u>Henri II veut abolir la primatie de Canterbury. — Plaintes de Thomas Beket contre la cour de Rome. — Le pape est forcé de se déclarer. — Négociations entre le roi et l'archevêque. — Note diplomatique sur le baiser de paix. — Entrevue et réconciliation du roi et de l'archevêque. — Peu de sincérité de la réconciliation.</u>	<u>1170 à 1173 436 à 445</u>
Départ de l'archevêque Thomas pour l'Angleterre. — Tentatives des Normands contre lui. — Il est chassé de Londres, et retourne à Canterbury. — Deux évêques le dénoncent au roi. — Conjuraton de quatre chevaliers normands. — Allercation des conjurés et de l'archevêque Thomas. — Meurtre de l'archevêque. — Soulèvement des habitants saxons de Canterbury. — Thomas Beket devient un saint pour les Anglais de race.	1170 à 1173 446 à 460
<u>Querelle de Guillaume le Roux et de l'archevêque Anselme. — Affection des Anglais pour Anselme. — Giraud de Barri élu évêque de Saint-David, métropole du pays de Galles.</u>	<u>1176 à 1184 460 à 463</u>
<u>Exil de Giraud de Barri. — Retour et seconde élection de Giraud de Barri. — Persécutions exercées contre lui. — Giraud de Barri se rend à la cour de Rome. — Il est condamné par le pape. — Reconnaissance des Gallois envers Giraud.</u>	<u>1184 à 1203 463 à 479</u>
<u>Appel des causes nationales porté devant le chef de l'Église.</u>	<u>476 à 473</u>

LIVRE DIXIÈME.

Depuis l'invasion de l'Irlande par les Normands établis en Angleterre
Jusqu'à la mort de Henri II.

(1171-1189.)

Caractère des habitants de l'Irlande. — Tentatives des papes sur l'Irlande. — Leur peu de succès. — Révolution ecclésiastique en Irlande. — Impopularité du pouvoir papal en Irlande. — Entreprise du roi Henri II et du pape contre l'Irlande. — Bulle du pape Adrien IV.	600 à 1156 474 à 496
--	-------------------------------

1156 à 1171	<u>Normands établis dans le pays de Galles. — Alliance d'un roi irlandais avec les Normands du pays de Galles. — Premier établissement des Anglo-Normands en Irlande. — Les Normands d'Irlande se donnent un chef. — Leurs vicloires.</u>	197 à 201
1171 à 1172	<u>Jalousie et crainte du roi Henri II. — Il part pour l'Irlande. — Soumission de plusieurs chefs irlandais. — Lâcheté des évêques d'Irlande.</u>	204 à 210
1172 à 1173	<u>Inquiétudes de Henri II. — Lettres des ennemis de Henri II. — Conduite du clergé de Normandie — Faux récit de la mort de Thomas Becket. — Lettre de Henri II au pape. — Départ du roi pour la Normandie. — Paix entre le roi et la cour de Rome. — Réhabilitation de Thomas Becket. — Scènes d'hypocrisie. — Bulle du pape Alexandre III.</u>	211 à 224
1173	<u>État des affaires du roi Henri. — Troubles domestiques dans la famille royale. — Première querelle entre le roi et son fils Henri. — Découverte d'une conspiration. — Henri le fils reconnu roi en France. — Lettre de Henri le fils au pape. — Manifeste de Henri le fils.</u>	225 à 235
1174	<u>Geoffroi et Richard se joignent à leur aîné. — Désertion des courtoisans de Henri II. — Soumission de Henri II envers le pape. — Commencement des hostilités. — Conférence de Henri II avec ses fils. — Reprise des hostilités. — Différents événements de la guerre. — Henri II passe en Angleterre. — Sa pénitence au tombeau de Thomas Becket. — Motifs politiques de cette démarche. — Les Saxons se déclarent pour la cause royale.</u>	235 à 248
1174 à 1175	<u>Partisans de Richard en Aquitaine. — Caractère de Bertrand de Born. — Influence politique des troubadours. — Chant de guerre des partisans de Richard. — Malédictions contre les partisans du roi.</u>	249 à 257
1175 à 1182	<u>Seconde entrevue du roi et de ses fils. — Réconciliation de la famille royale. — Ligue des Aquitains contre Richard. — Sirventes de Bertrand de Born.</u>	258 à 262
1182 à 1182	<u>Guerre de Richard contre son frère Henri. — Bruits populaires sur la famille royale. — Geoffroy reste seul contre son père. — Entrevue du roi et de son fils Geoffroy à Limoges. — Peu de succès de cette entrevue.</u>	262 à 267
1183 à 1187	<u>Henri le Jeune abandonne les Aquitains. — Alliances tour à tour conclues et rompues. — Mort de Henri le Jeune. — Entrevue de Henri II et de Bertrand de Born. — Paix rétablie dans la famille royale. — Mort du second fils de Henri II. — Nouvelle révolte de Richard.</u>	268 à 274
1187 à 1188	<u>Les rois d'Angleterre et de France prennent la croix. — Chant sur la croisade. — Impôt levé pour la croisade. — Convocation des bourgeois et des juifs d'Angleterre. — Rupture de la paix. — Entrevue de Henri II et du roi de France. — Conférences inutiles.</u>	275 à 283

Nouveaux soulèvements des Aquitains et des Bretons. — Proposition de paix. — Situation malheureuse de Henri II. — Il accepte la paix. — Ses derniers moments. — Ses funérailles. — Causes de ses ma'heurs.	1189 285 à 293
--	-------------------

PIÈCES JUSTIFICATIVES

LIVRE HUITIÈME.

N° 1.

Cruautés exercées par les seigneurs normands dans leurs châteaux.	297
---	-----

N° 2.

Chanson guerrière du troubadour Bertrand de Born, seigneur de Haute- fort.	299
--	-----

LIVRE NEUVIÈME.

N° 1.

Note des éditeurs sur les corrections que M. Augustin Thlerry se propo- sait de faire à ce livre IX.	361
--	-----

N° 2.

Histoire du mariage de Gilbert Beket, père de l'archevêque Thomas, fragment d'une vie de l'archevêque par un de ses contemporains.	364
---	-----

N° 3.

Ancienne ballade sur la captivité et le mariage de Gilbert Beket. . .	368
---	-----

N° 4.

Détails sur la vie mondaine de Thomas Beket, avant son élévation à l'é- piscopat, donnés par Guillaume, fils d'Étienne, son secrétaire. . .	369
--	-----

No 5.

<u>Lettre de Jean de Salisbury à l'archevêque Thomas, sur les dispositions du roi de France, du comte de Flandre et de la cour de Rome à son égard.</u>	<u>319</u>
---	------------

No 6.

<u>Lettre relative aux intrigues de Henri II à la cour de Rome, et à l'envoi de deux légats en France.</u>	<u>324</u>
--	------------

No 7.

<u>Lettre de Thomas Beket au cardinal Albert, sur la conduite de la cour de Rome à son égard.</u>	<u>325</u>
---	------------

No 8.

<u>Lettre des compagnons d'exil de Thomas Beket au cardinal Albert, sur les torts de la cour de Rome et la conduite des cardinaux envers eux.</u>	<u>327</u>
---	------------

No 9.

<u>Lettre de Jean de Salisbury, sur le débarquement de Thomas Beket, et sa réception en Angleterre.</u>	<u>331</u>
---	------------

No 10.

<u>Extrait d'une lettre de Jean de Salisbury relative au meurtre de Thomas Beket.</u>	<u>335</u>
---	------------

No 11.

<u>Béat du meurtre de Thomas Beket, par Édouard Grim, qui fut blessé en essayant de le défendre.</u>	<u>338</u>
--	------------

LIVRE DIXIÈME.

No 1.

<u>Lettre du roi Louis VII au pape Alexandre III, dans laquelle il demande vengeance contre les meurtriers de Thomas Beket.</u>	<u>341</u>
---	------------

No 2.

<u>Lettre de Thibault, comte de Blois, au pape Alexandre III, sur le meurtre de Thomas Beket.</u>	<u>342</u>
---	------------

No 3.

Lettre dans laquelle l'évêque de Lisieux, au nom de tous les prélats de Normandie, expose au pape la conduite du roi Henri II, après le meurtre de Thomas Becket. 343

No 4.

Lettre du roi Henri II au pape, sur le meurtre de Thomas Becket. . . 345

No 5.

Lettre de Henri II, au pape, au sujet de la rébellion de ses fils. . . 345

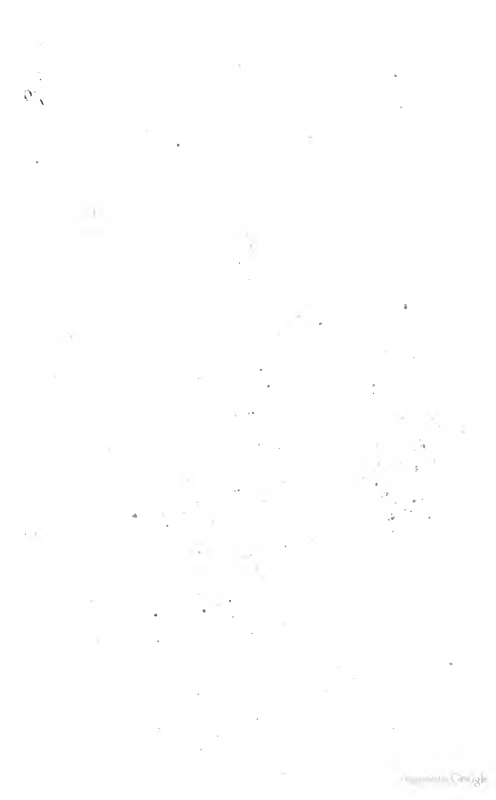
No 6.

Poésies politiques de Bertrand de Born, précédées des notices historiques placées dans les manuscrits en tête de chacune des pièces de ce troubadour. 347

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

VA1- 1533508





141
α
19

